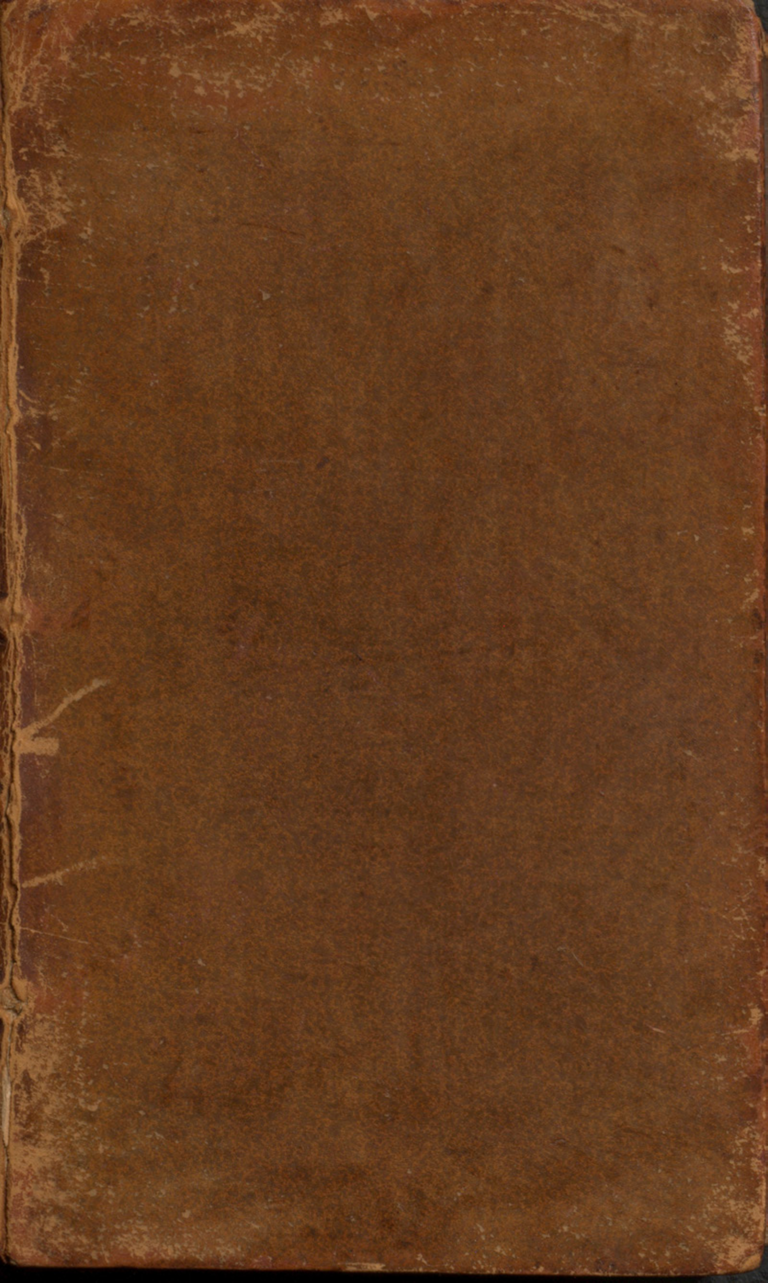


31 Bernard. J. F.
V. 6

RECUEIL DE VOYAGES AU NORD.

Contenant divers Mémoires très utiles au Commerce & à la Navigation.

TOME SIXIEME.

Troisiéme Edition.



A AMSTERDAM,

Chez JEAN FREDERIC BERNARD.

M. DCC. XXIX.



RELATION DE L'ARMENIE,

Par le Pere

MONIER.

CHAPITRE PREMIER.

Etat ancien de l'Armenie.

STRABON & Ptolemée donnent d'étenduë à l'Armenie depuis le mont Taurus, qui la ſepare de la Meſopotamie vers le Midy, juſqu'à l'Iberie; & depuis la Medie à ſon Orient juſqu'aux monts Pariades & à l'Euphrate, qui la ſeparent de la petite Armenie à ſon Occident. Dans cette étenduë de pays, dit Strabon, naiſſent pluſieurs rivieres, qui ſe partagent entre trois differentes mers; ſavoir le Lycus & le Phaſe, qui ſe jettent dans le Pont Euxin, l'Araxe, dans la mer Caſpienne, l'Euphrate & le Tigre, dans le Golfe Perſique.

L'Euphrate & l'Araxe ſortent aſſez proche l'un de l'autre de la montagne appellée autrefois Abos, au 41 ou 42 degré de latitude; le Tigre ſort du mont Niphates, vers le 39 degré.

Toutes ces montagnes ſont des parties du

Taurus, qui dans sa longueur prend divers noms.

Les anciens Geographes, & les Historiens Grecs & Latins font mention de quelques villes principales de l'Armenie, dont voici les noms.

Artaxata étoit sur l'Araxe. Strabon & Plutarque disent qu'Antiochus le Grand Roi de Syrie, aiant été obligé de faire sortir de ses Etats Annibal l'ennemi capital des Romains, ce General Cartaginois persecuté par sa mauvaise fortune, vint se refugier auprès du Roi Artaxes ou Arsaces ; & qu'étant auprès de ce Prince, il lui donna le dessein de bâtir cette Ville d'Artaxata, qui fut ainsi nommée en l'honneur du Roi Artaxes son maître & son fondateur.

Tigranocerta étoit située sur une montagne au-delà des sources du Tigre. Carcathiocerta étoit entre l'Euphrate & le Tigre, mais plus proche de ce dernier fleuve. Armosata, ou Arsamosata étoit placée au pied du mont Taurus, & peu éloignée de l'Euphrate. Spanheim & Holstenius rapportent une medaille * de cette Ville, ΑΡΜΟϹΑΙΤΤΗΝΩΝ, frapée à l'honneur de Marc Aurele; ce qui marque qu'elle est une Colonie Grecque.

Quant à la terminaison *Certa*, ΚΕΡΤά, Hesychius dit qu'elle signifie Ville ; & Tigranocerta, d'Estienne le Geographe, est la Ville de Tigranopolis, en Grec, ou Tigrane, en François.

Les

* Du Cabinet de M. le Grand Duc.

Les Armeniens peuvent avec plus de raiſon que les Chaldéens, & que les Egyptiens, vanter leur antiquité; car il eſt conſtant que la terre qu'ils habitent eſt la premiere, ſur laquelle marcherent les hommes après le déluge en deſcendant de l'Arche. L'Ecriture rend témoignage en effet que l'Arche s'arrêta ſur les montagnes d'Armenie; mais il faut auſſi convenir que Noé & ſa famille n'y firent point alors d'établiſſement, & qu'ils paſſerent en la terre de Sannaar, ſoit pour chercher un climat plus doux, ſoit pour y aller revoir leur chere patrie. On ne ſait lequel des deſcendans de Noé y ramena une Colonie; ſelon l'opinion commune, ce fut ou Hus, ou Gether, l'un & l'autre fils d'Aram, & petit-fils de Sem.

Au reſte, les Armeniens ont, comme les Chaldéens & les Egyptiens, leurs antiquitez fabuleuſes, mais ils ne les font point remonter au-delà du déluge, ainſi qu'ont fait ces deux Peuples. Ils ont même conſervé mieux qu'eux la tradition de ce rigoureux châtiment de la corruption generale des hommes.

Un de leurs Hiſtoriens, nommé Moïſe de Choren, & qui a écrit, dit-on, dans le quatriéme ſiecle, raconte qu'Arſaces, qui fonda le Royaume des Parthes, aiant donné l'Armenie à Valarſaces ſon frere, ce Prince voulut s'inſtruire de ce qui concernoit ſon nouveau Royaume, & envoya un nommé Mariba conſulter les Archives de Ninive. Mariba y fit l'heureuſe découverte d'un vieux livre avec cette inſcription : *Ce volume tra-*

duit du Chaldéen en Grec par l'ordre d'Alexandre, contient l'histoire originale des premiers hommes, Sictuvan, Titan, Apetustes, & la suite de leurs descendans pendant plusieurs années.

Or selon cette ancienne histoire *Haik* fut le premier Roi d'Armenie; il étoit fils de Targon, petit-fils de Thiras, arriere petit-fils de Gomer né de Japhet. Il vainquit & tua Belus, qui prétendoit le soumettre à son Empire; & c'est de lui que la Nation a été nommée *Haikane*.

Les Historiens Armeniens ajoûtent qu'ils ont eu cinquante-trois Rois de la posterité de *Haik*, & que le dernier, nommé Vahé, fut défait & tué dans un combat contre Alexandre; ils comptent ensuite vingt-sept Rois de la race des Arsacides, à commencer par Valarsaces.

Ce qui paroît certain, c'est que l'Armenie ne fut point sujette aux Rois d'Assirie, puisque les deux fils de Sennacherib s'y refugierent après l'execrable parricide, qu'ils commirent en la personne de leur pere & de leur Roi. Cette longue suite de Rois est contredite par des Historiens très croïables; & l'on ne peut pas douter que l'Armenie n'ait été une Province de l'Empire des Medes & des Perses, gouvernée par un Satrape: car Strabon, pour prouver qu'elle est très propre à élever des chevaux, dit que le Satrape étoit obligé d'envoyer tous les ans vingt mille jeunes chevaux au Roi de Perse; & Xenophon raconte que les dix mille Grecs, qui firent

cette fameuſe retraite après la défaite du jeune *Cyrus*, prirent leur route au deſſus des ſources de l'Euphrate, pour éviter d'être arrêtez par les Perſes au paſſage des rivieres. Arrien faiſant le dénombrement des troupes de Darius à la bataille d'Arbele, y nomme les Armeniens, & leur donne deux Chefs, *Orontes* & *Mithrauſtes.*

On ne croit pas non plus qu'Alexandre ſoit entré en Armenie; puiſque de la Meſopotamie traverſant l'Euphrate, il paſſa en Aſſyrie, & combattit Darius proche d'Arbele, au deſſous du mont Taurus; & ſi Quinte Curce fait voir ce Conquerant ſur les bords de l'Araxe, ce n'eſt point l'Araxe, qui coule dans l'Armenie: il donne ce nom à deux autres rivieres; l'une qui eſt dans la Perſide, & qui tombe dans le Golfe Perſique, l'autre, qui arroſe l'*Hyrcanie.*

L'Armenie néanmoins ſubit le ſort commun de l'Orient; car Alexandre la met au nombre de ſes autres conquêtes, dans la belle harangue que Quinte Curce, au livre 6 de ſon Hiſtoire, lui fait faire à ſon Armée, pour l'animer à ſuivre le cours de ſes victoires. Peut-être que la crainte ſeule de ſes armes la lui aſſujettit, ou qu'il y envoya un de ſes Generaux.

Juſtin compte auſſi l'Armenie entre les Gouvernemens, qui après la mort d'Alexandre, furent ou diſtribuez, ou laiſſez aux principaux Chefs de ſon armée, & il dit qu'elle échut à Frataphernes.

Frataphernes avoit commandé les Parthes,



les Hyrcaniens, & les Tapiriens à la bataille d'Arbele, & il ne s'étoit ſoumis à Alexandre, qu'après l'avoir vû s'avancer juſques dans l'Hyrcanie, ainſi que nous l'apprenons d'Arrien & de Quinte Curce.

Comme la plûpart de ces Gouverneurs devinrent bien-tôt autant de Rois, & qu'on voit depuis le tems de Frataphernes une ſuite de Rois en Armenie ſe ſucceder de pere en fils pendant plus d'un ſiecle; on ne peut pas douter que Frataphernes n'ait pris le titre de Roi, & qu'il ne l'ait tranſmis à ſa poſterité. Orontes fut le dernier qui porta ce titre. Il étoit iſſu, dit Strabon, d'Hydarnes un des ſept Seigneurs Perſes qui après s'être défait du Mage Smerdis, aſpirerent à la Royauté. Par conſequent Frataphernes venoit d'Hydarnes.

Après la mort d'Orontes l'Armenie fut partagée entre Artaxes & Zadriades, qui avoient ſervi dans les armées d'Antiochus le Grand, & qui apparemment étoient de la famille d'Orontes.

Artaxes fut auſſi nommé Arſaces, ou plûtôt c'eſt le même nom; il fut la tige des Rois Arſacides Rois d'Armenie, comme une autre Arſaces le fut des Rois Arſacides Rois Parthes. Ce fut ce Prince qui 50. ou 60. ans auparavant s'étoit ſoulevé contre Antiochus ſurnommé le Dieu, Roi de Syrie. Les Hiſtoriens Armeniens, qu'on eſtime moins dignes de créance que les Grecs, décrivent autrement la genealogie de leurs Rois Arſacides. Ils diſent, qu'Arſace, qui fit revolter

les Parthes contre Antiochus le Dieu, fut pere d'Artaxes, qui le fut d'Arsaces II & que celui ci donna l'Armenie à Valarsaces son frere.

Tigranes fils d'Artaxes se rendit maître de l'autre partie de l'Armenie, & la posseda toute entiere: profitant ensuite des divisions qui affoiblissoient la Syrie, il la conquit, & conquit aussi la Cappadoce, la Galatie, la Mesopotamie, & battit souvent les Parthes.

Tigranes victorieux & redoutable dans l'Orient se faisoit appeller le Roi des Rois; mais il lui fallut plier sous les Romains. Il vit dans son propre Païs son armée composée de cent cinquante mille hommes d'Infanterie & de cinquante mille de Cavalerie, sans compter dans ce nombre vingt mille autres Soldats armez de frondes & de fleches, se laisser battre & fuir devant Luculle, qui l'attaqua avec dix mille hommes d'Infanterie, moins de trois mille de Cavalerie, & environ mille autres armez de fleches. Il vit la Ville de Tigranocerta prise & détruite; il perdit une seconde bataille, & eut sujet de craindre que sa chere Artaxarta, où il avoit renfermé ses tresors, n'eût un sort pareil à celui de Tigranocerta.

Cette disgrace lui arriva pour avoir reçû chez lui & favorisé Mitridate, dont il avoit épousé la fille; mais il comprit alors qu'il lui en couteroit trop cher pour continuer à demeurer uni avec son beau pere.

Il alla donc au devant de Pompée aussitôt qu'il le sut arrivé en Armenie: l'aiant

joint, il se prosterna en sa presence; & s'ôtant le diadême de dessus la tête, il le mit aux pieds du Vainqueur; protestant qu'il ne vouloit le reprendre & ne le tenir que de la grace du peuple Romain. Pompée reçut ses soumissions avec civilité, lui remit le bandeau Roïal, le déclara Roi d'Armenie, Allié & Amy du Peuple Romain. Une preuve des richesses immenses de Tigranes, c'est que Pompée lui aiant demandé six mille talens, il poussa sa generosité plus loin, faisant donner sur le champ cent cinquante drachmes d'argent à chaque Soldat, mille aux Centurions, & un talent aux Tribuns. C'est-à-dire, qu'en rapportant la livre ou la mine Grecque à notre marc fixé à trente livres, il distribua environ 75. livres à chaque soldat, 468. livres 10. sols aux Centurions, 2812. livres 10 sols aux Tribuns. Ce fut ainsi que cet ambitieux Conquerant fut dépouillé de ses conquêtes; il ne laissa pas cependant de finir paisiblement ses jours dans l'Armenie.

Artavasde son fils & son successeur, eut une fin plus malheureuse; car s'étant rendu suspect à Marc Antoine qui faisoit la guerre aux Parthes, il fut arrêté, & mené à Alexandrie, ou après avoir été traîné en triomphe, on lui fit perdre la vie dans la prison.

Depuis ce tems-là l'Armenie fait une partie assez considerable de l'Histoire Romaine, sur tout à l'occasion des guerres entre les Romains & les Parthes, puis entre les Grecs & les Perses.

Elle eut d'ailleurs beaucoup à souffrir des in-

invasions des Sarasins & des Tartares. Enfin les Turcs & les Persans, après s'être fait long tems des guerres, se sont accordez à la partager entr'eux.

L'Histoire d'Armenie nous fait remarquer, que ce Royaume a eu des Rois de la maison des *Arsacides* jusqu'à *Ardesciras*, qui fut le dernier, & qui regna du tems de l'Empereur Arcadius.

Les continuelles revolutions, qui agiterent l'Armenie pendant plusieurs années, ont été funestes à la Religion; car elles ont abouti à y introduire le Mahometisme qui y domine, & qui n'a pas peu contribué à faire perir jusqu'aux noms des plus anciennes & celebres Villes, dont les Histoires de Grece & d'Armenie font l'éloge.

En Grece, des Villes de Theodosiopolis, Leontopolis, & Justinianopolis, en l'honneur des Empereurs Theodose le Grand, Leon & Justinien. Dans l'Armenie, des Villes de Vagarsciabat, Thevin, Charno ou Charny, Monaschiert, Ani, Jocmuds. Vincent de Beauvais parle d'une Ville qu'il nomme *Ara*, proche du mont Ararat, & où il y avoit, dit-il, mille Eglises & cinquante mille familles.

Ce qui reste de ces Villes a changé de nom, & ce sont aujourd'hui les Villes d'Erzeron, Torzon, Assankala, Beazit, Baybout, Erivan, Naschivan, Zulpha d'Armenie; ensorte qu'on ne peut comparer que sur des conjectures legeres l'état present de l'Armenie, avec celui, où elle étoit autrefois.

Les ouvrages de la nature y ſubſiſtent encore; mais ceux des hommes y ont été détruits par le tems, ou ont été tellement défigurez, qu'après de longues & curieuſes recherches on ne peut s'aſſurer d'avoir découvert quelque choſe de certain. On ne voit quelques reſtes d'Antiquité, qui ſoient conſiderables, que dans un village nommé *Ardachat*, entre Erivan & le mont *Ararat.* L'on croit que ces reſtes ont été tirez de la Ville d'*Artaxarta.*

Si les anciennes Villes d'Armenie ont été bâties comme le ſont les nouvelles, il n'eſt pas étonnant qu'il n'en ſoit demeuré aucun veſtige; car elles ne ſont conſtruites que de terre ſoûtenuë par quelques morceaux de bois, qui y eſt très rare & très-cher.

Les murs des Villes & les forts ſont d'une eſpece de brique ſechée au ſoleil, & liée enſemble par le moyen d'un mortier, qui n'eſt qu'une terre détrempée. Tous ces ouvrages ſont bien-tôt détruits par les pluyes, & plus encore parce qu'on néglige de les reparer.

L'Armenie eſt preſque toute environnée du mont Taurus, des monts Pariades & Caſpiens, de l'Antitaurus, de Niphates, des monts Gordiens ou d'Ararat. Ces montagnes toûjours couvertes de neige & de glace y entretiennent un froid continuel. La nature du terroir, qui eſt impregné de ſel, contribuë à l'augmenter: ainſi ce n'eſt pas choſe rare d'y voir neiger & geler au mois de Juin: par malheur pour ſes Habitans le bois y eſt rare. Pour éviter la dépenſe d'en aller cher-

cher

cher bien loin, & pour avoir plûtôt fait, ils n'allument que du chaume & de la bouze de vache, qu'ils ramaſſent & font ſécher au ſoleil. Mais pendant que d'un côté ils tâchent à ſe défendre du froid avec ces matieres combuſtibles, ils ont à ſouffrir de l'autre une odeur très déſagréable, qui infecte tout ce qu'on cuit. Toutes ces incommoditez n'empêchent pas que le Païs ne ſoit aſſez bien peuplé, ſon terroir étant très-fertile. Le nombre des villages y eſt grand, mais les Villes y ſont peu conſiderables.

Les Laboureurs n'ouvrent la terre qu'au printems, pour faire la recolte vers le commencement de Septembre. Leur uſage eſt de faire les ſillons très profonds; ce qui les oblige d'atteler juſqu'à douze paires de bœufs à leurs charruës. Les vignes ſont couvertes de terre pendant l'hyver. Le vin, qu'elles donnent, mériteroit qu'on les laiſsât toûjours enterrées, tant il eſt mauvais. L'eau de-vie, qu'on en tire, ne vaut pas mieux.

Au reſte l'Armenie ne ſe reſſemble pas en toutes ſes parties. Pendant que les unes ſont expoſées au grand froid, les autres ſouffrent une chaleur exceſſive. Elle eſt ſi grande à Erivan, que ſes Habitans ſont obligez de quitter la Ville, pour aller chercher le frais ſur les montagnes voiſines. L'Armenie étant ſituée entre le 37 & le 41 degré de latitude, la chaleur y ſeroit univerſelle, ſi elle n'étoit extremement temperée par les neiges abondantes des montagnes qui l'environnent.

CHAPITRE II.

Division de l'Armenie.

L'ARMENIE est inégalement partagée entre les Turcs & les Persans, qui se la sont disputée par de longues & sanglantes guerres. Les Turcs en possedent une grande partie, dont *Erzerom* est la Ville capitale. Les Persans sont maîtres de l'autre partie, dont la Capitale est *Erivan*.

On croit communément qu'Erzerom est l'ancienne Theodosiopolis. Procope prétend que Theodose le Grand se contenta de l'honorer de son nom, en la laissant ouverte comme un village; mais que dans la suite l'Empereur Anastase la ferma de murailles, & la mit en état de défense contre les Perses. Cette opinion, qu'Erzerom soit l'ancienne Theodosiopolis, ne peut s'accommoder avec la situation que Procope lui donne: car cet Auteur ajoûte que Theodosiopolis étoit à 43 stades, c'est-à dire, à deux lieues environ de la source de l'Euphrate. Or il est certain qu'Erzerom en est beaucoup plus éloigné, car il est situé entre deux rivieres, qui vont se joindre à trois journées au dessous de cette Ville, & qui forment l'Euphrate de leur conflans. L'une de ces rivieres coule à une journée d'Erzerom, & l'autre à une journée & demie. Quelques-uns prétendent que cette Ville est l'ancienne

Charno,

Charno, que d'autres appellent Charni, où Heraclius revenant de ſa glorieuſe expedition contre les Perſes, aſſembla un Concile des Evêques d'Armenie : mais peut-être que Charno fut le premier & l'ancien nom, qui fut enſuite changé en celui de Theodoſiopolis.

Quoiqu'il en ſoit, Erzerom eſt au pied de la montagne, qui donne naiſſance aux deux rivieres dont on vient de parler, & à quantité de ruiſſeaux qui viennent l'arroſer. La Ville a devant elle une belle & fertile plaine qui s'étend entre les deux premiers bras de l'Euphrate. Elle eſt fermée d'une double enceinte de murailles aſſez mauvaiſes, qui ont des tours d'eſpace en eſpace. Son château bâti ſur une hauteur n'eſt guéres en meilleur état : il eſt commandé par une eſpece de donjon plus élevé, où l'Aga des Janiſſaires loge, & commande indépendamment du Bacha.

On tient qu'il y a à Erzerom dix huit mille Turcs, ſept à huit mille Armeniens, & environ cinq cens Grecs. Ces derniers, ramaſſez enſemble dans un Fauxbourg, travaillent à faire de la vaiſſelle & des uſtenciles de cuivre. Ils y ont une petite Egliſe.

Les Armeniens en ont deux dans la Ville: ils y exercent toutes ſortes de métiers, & font commerce de marchandiſes. Il n'eſt pas permis aux Chrétiens d'avoir des maiſons dans le château, & s'ils y vont pour leurs affaires, ou pour y travailler, ils ſont obligez d'en ſortir avant la nuit.



Cette Ville paroît d'autant plus peuplée, qu'il y arrive continuellement des caravannes. Comme c'est le passage connu pour le plus sûr entre la Turquie & la Perse, il est aussi le plus frequenté : ainsi Erzerom est toûjours rempli d'un grand nombre d'Etrangers.

On dit que le Grand-Seigneur tire chaque année d'Erzerom & de ses dépendances, plus de six cens bourses, & que le Bacha en a trois cens pour son compte. Chaque bourse est de cinq cens écus. Erzerom est environ au 40 degré de latitude; & néanmoins l'hyver y est rude & long : à peine y est on délivré du froid au mois de Juin, & il revient dès le mois de Septembre ; de sorte qu'on peut prendre à la lettre ce que dit Horace :

Usque nec Armenis in oris
Amice Valgi, stat glacies iners
Menses per omnes.

A deux lieuës d'Erzerom ou environ, & près d'un village nommé Elija, il y a un bain d'eau chaude, qui se renouvelle continuellement par deux sources, qui jettent deux boüillons aussi gros chacun, que le corps d'un homme. Le bassin est octogone, environné d'un bâtiment de la même figure, dont la voute est ouverte au milieu. Ces bains sont très-frequentez, sur tout dans un pays, où les bains sont si fort à la mode.

D'Erzerom à Erivan il y a quatorze ou quinze journées de caravannes, les unes plus grandes, les autres plus petites, suivant la com-

commodité des gîtes. On a le choix de deux differentes routes ; l'une par Cars, qui eſt la derniere place des Turcs en Armenie; l'autre par Tefflis Capitale de la Georgie.

Erivan eſt la ſeule place importante que le Roi de Perſe poſſede en Armenie : elle eſt la conquête de Cha Sephi, fils de Cha Abas, qui l'an 1635 l'emporta d'aſſaut, & fit main-baſſe ſur la garniſon Turque, qui étoit, dit-on, de vingt deux mille hommes.

Erivan n'étoit pas alors où il eſt aujourd'hui, mais à huit ou neuf cens pas plus loin.

Les Perſans ont jugé que cette nouvelle ſituation ſeroit plus avantageuſe. Son château eſt ſur un roc eſcarpé & inacceſſible vers le couchant : le reſte eſt défendu par une triple enceinte de murailles de briques ſéchées au ſoleil. C'eſt la demeure du Kan ou du Gouverneur, & des autres Officiers de la garniſon. La Ville eſt au deſſus enfermée d'une double muraille, plus remplie de jardins & de vignes que de maiſons. On y compte environ quatre mille ames. Les Armeniens n'en font que la quatriéme partie, & ont cependant quatre Egliſes.

Au pied du roc ſur lequel eſt bâti le château on voit une riviere, ou pour mieux dire, un torrent nommé Zengui, qui deſcend d'un grand lac de ving cinq lieuës de tour, à deux journées & demie de la Ville vers le nord: c'eſt le lac d'Agtamar. Dans une des Iſles qu'il forme, il y a un Monaſtere où réſide un Prelat, qui ſe donne le titre de Patriarche d'Ar-

d'Armenie, quoique ſa juriſdiction ſoit bornée dans ſon Iſle. On dira en ſon lieu à quelle occaſion fut fondé ce Patriarchat imaginaire. Le Zengui va ſe jetter dans l'Araxe, à trois lieuës au deſſous d'Erivan; on le paſſe en cette Ville ſur un beau pont de trois arches, ſous leſquelles on a pratiqué des chambres, pour y aller prendre le frais. Il y a encore de l'autre côté une petite riviere nommée *Queurboulac*. La Ville eſt de plus arroſée de pluſieurs ruiſſeaux & de fontaines. Cette abondance d'eau n'en donne que de mauvaiſe à boire, au lieu que celles d'Erzerom ſont excellentes : mais en recompenſe le vin d'Erivan eſt auſſi excellent, que celui d'Erzerom eſt déteſtable.

En ſortant d'Erivan on entre dans une charmante plaine, fertile en toutes ſortes de fruits & de grains, abondante en ris & coton, avec de beaux vignobles & de gras pâturages. Grand nombre de villages & de jolies maiſons de plaiſance agréablement ſituées, donnent à cette Ville une vûë délicieuſe.

On met Erivan entre le 28 & le 29 degré d'élevation du pôle. Les glaces & les neiges n'y manquent pas pendant l'hyver; mais en été l'air s'enflamme ſi vivement, & devient ſi mal ſain, que le Kan & la plûpart des Habitans ſont contraints d'abandonner la Ville, pour aller reſpirer un meilleur air ſur les montagnes. Elles ſont alors couvertes d'un peuple très-nombreux. Il ſe loge ſous des tentes, & l'on dit qu'on y en dreſſe plus de vingt mille; car non-ſeulement les Cur-

des qui n'en ſont pas éloignez, mais encore d'autres peuples qui viennent du fond de la Chaldée, y conduiſent leurs troupeaux, pour y conſumer les herbages, & pour y éviter les chaleurs.

Erivan eſt de même qu'Erzerom le chemin le plus ordinaire des caravannes, qui vont de Turquie en Perſe, & de Perſe en Turquie, parce qu'elles y trouvent plus abondamment, & à bon marché les rafraîchiſſemens ſi agréables aux Voyageurs, & toutes les commoditez de la vie.

Cette Province remplit les coffres du Roi de Perſe de groſſes ſommes d'argent. L'opinion commune eſt qu'elle vaut au Kan plus de vingt mille tomans, qui valent de notre monnoye environ neuf cens mille livres. L'abaſſis fait un peu plus de dix-huit ſous ſix deniers, & le toman contient cinquante abaſſis, c'eſt-à-dire, environ cinquante livres monnoye de France.

A trois lieuës d'Erivan, du côté d'Erzerom, eſt le celebre Monaſtere d'Ichmiadzin ou d'Echmiadzin, qu'on nomme auſſi le Monaſtere des Trois Egliſes, lieu de la réſidence ordinaire du Patriarche d'Armenie. Il eſt composé de quatre grands corps de logis, qui forment une vaſte cour plus longue que large, dans laquelle l'Egliſe Patriarchale eſt bâtie d'une ancienne & ſolide ſtructure de pierres de taille. Cette diſpoſition des bâtimens, & celle de l'Egliſe eſt conforme à l'Antiquité. Euſebe, qui nous fait la deſcription de l'Egliſe que S. Paulin fit bâtir à Tyr,

la

la place dans une grande cour environnée de bâtimens, pour loger l'Evêque, le Clergé, & leurs Officiers.

Echmiadzin dans son étymologie signifie Descente *du Fils unique*; parce que, selon une ancienne tradition, Jesus Christ apparut en ce lieu là à S. Gregoire l'Illuminateur, Apôtre d'Armenie, à qui l'Eglise est dédiée. On tient encore pour constant dans le Pays, que Tiridat premier Roi Chrétien d'Armenie, avoit son palais en cet endroit, & qu'il le ceda à S. Gregoire; que ce palais étoit au centre d'une grande Ville Capitale du Royaume, & nommée Vagarsciabat, dont néanmoins il ne reste aucun vestige. L'Eglise de ce Monastere est obscure, mais riche en vases sacrez, & en ornemens. Comme elle est l'objet principal de la veneration des Armeniens, le peuple naturellement dévot fournit liberalement à sa décoration.

Il y a toûjours à Echmiadzin, un bon nombre de Prélats & de Vertabiets, c'est le nom de leurs Docteurs ou Prédicateurs, qui y vivent comme les Moines, c'est à-dire, très-frugalement. Les Moines cultivent de grands & beaux jardins, & toutes les terres d'alentour.

Les deux autres Eglises de ce Monastere sont hors de son enclos; l'une est dédiée à Sainte Caïena, & l'autre à Ste Ripsine. La tradition est que ces deux saintes étoient nobles Vierges Romaines, & que pour se soustraire à la cruauté de Diocletien, elles se refugierent avec vingt-trois autres Compagnes

en

en Armenie, où elles ne purent éviter celle de Tiridate, autre perſecuteur des Chrêtiens: mais qui fut enſuite Chrêtien lui même, par la miſericorde de Dieu: ainſi cette même miſericorde toûjours attentive à nos veritables interêts, conduiſit à la palme du Martyre ces Vierges, qui paroiſſoient la vouloir fuir.

Le Mont Ararat eſt trop celebre, pour n'en pas dire un mot. C'eſt, dit-on, où l'Arche de Noé s'arrêta, quand les eaux du Deluge commencerent à baiſſer. Les Armeniens l'ont en grande veneration, ſitôt qu'ils l'apperçoivent, ils ſe proſternent en terre & la baiſent; ils appellent cette montagne *Meſeſouſat*, c'eſt-à-dire, montagne de l'Arche. On croit ſur l'autorité de Joſeph, & de S. Epiphane, que cette montagne eſt dans l'ancienne Geographie le Mont Gordien, *Mons Gordiœus*. Son ſommet eſt diviſé en deux pointes, toûjours couvertes de neige, & preſque toûjours environnées de nuées & de brouillards, qui en dérobent la vûë. Au bas de la montagne, ce ſont des ſables mouvans, entrecoupez de quelques blouſes maigres, où de pauvres Bergers conduiſent des troupeaux, qui ſe ſentent de la mauvaiſe pâture: plus haut, ce ſont d'affreux rochers noirs, & entaſſez les uns ſur les autres, où néanmoins des Tigres & des Corneilles trouvent à ſe nourrir. On n'y peut parvenir, qu'avec d'extremes difficultés, à cauſe de la roideur de

la

la montagne, de l'abondance des ſables, & du manque d'eau.

Le Mont Ararat eſt à dix ou douze lieuës d'Erivan, tirant entre le Midy & l'Orient.

CHAPITRE III.

Etat préſent des Armeniens.

JE ne m'arrêterai pas à décrire les qualitez, qu'on attribuë communément aux Armeniens.

On louë en eux un ſens droit, leur prudence, leur habileté dans le Commerce, leur application continuelle & infatigable au travail, qu'ils aiment d'inclination, un fond de bonté naturelle, qui les lie aiſément avec les Etrangers, qui exclut d'entr'eux toute querelle, pourvû que l'interêt ne s'en mêle pas. Les défauts qu'on leur reproche, ſont ceux de preſque toutes les Nations, d'aimer le gain & le vin, & par deſſus toutes choſes leur interêt; mais il faut dire à leur loüange, qu'il n'eſt peut-être pas au monde un Peuple plus ſuſceptible des ſentimens de Religion, & plus conſtant à les ſuivre: ils aiment les diſcours & les Livres de pieté; ils n'épargnent rien pour la décoration de leurs Egliſes, qui ſont les mieux ornées de tout l'Orient.

Le Chriſtianiſme qu'ils profeſſent, a pour eux de grandes rigueurs, il les oblige à

des jeûnes longs & austeres, qu'ils observent avec une regularité si scrupuleuse, qu'ils ne s'en dispensent, ni pour cause des longs & penibles voyages, où leur Commerce les engage, ni même pour cause de maladie. Leur fidelité à s'acquitter de la Priere, n'est pas moins édifiante.

On sait que Cha Abas I. surnommé le Grand, desesperant de garder l'Armenie contre les Turcs, & ne voulant leur laisser qu'un Pays desert, enleva plus de vingt deux mille familles Armeniennes, & les divisa en plusieurs Colonies, qu'il dispersa dans les diverses Provinces de ses Etats. Mais la plus grande partie de ces Colonies aiant été confonduës avec les Mahometans dans les régions éloignées, ont eû le malheur avec le tems d'oublier leur origine, & la Religion de leurs Peres.

Il n'en a pas été ainsi de la Colonie, que *Cha Abas* établit à une lieuë, & comme dans le Fauxbourg d'Ispaham. Ce Prince, qui avoit de grandes vûës, aiant reconnu que ses Etats pouvoient fournir à un riche Commerce; mais que les Persans portez naturellement à l'oisiveté & à la profusion, étoient incapables de l'entreprendre & de l'entretenir, résolut de se servir des Armeniens, Peuple d'un naturel tout contraire, pour mettre à profit dans ses Etats les richesses qu'il y trouvoit. Il comprit d'ailleurs, que les Armeniens, étant Chrêtiens, seroient mieux venus dans l'Europe que toute autre Nation, qui ne létoit pas. Il réüssit dans ses desseins;

les

les Armeniens prirent goût au Commerce, & depuis ce tems là, ils ont porté par tout le monde le Commerce de la Perse.

Un des premiers fruits qu'ils en retirerent, fut de se bâtir une Ville près d'Ispaham, Capitale de la Perse; ils la nommerent Sulfa, ou Julfa, du nom d'une Ville de leur premiere Patrie, & cette Ville est aujourd'hui considerable. Elle a son Kalanther de leur Nation; cet Officier est comme qui diroit parmi nous, un Maire ou un Juge de la Police.

Le Commerce aiant fait sortir les Armeniens de leur Pays, ils se sont établis par des Colonies volontaires, dans presque tous les endroits, où ils l'ont exercé; dans la Georgie & les Provinces voisines, dans la Turquie, dans la petite Tartarie, jusqu'en Pologne & dans les autres lieux, où les guerres, qui ravageoient leur Patrie, les ont contraint de se refugier. De sorte que les Armeniens, qui dispersez, comme ils le sont, paroissent un peuple infini; réünis ensemble, ne feroient peut être pas deux, ou trois Provinces de France.

Les Infideles, qui sont leurs maîtres, exercent sur eux un dur empire. Ils les chargent d'impôts & les exigent avec violence; ce qui entretient dans les esprits de toute la Nation une timidité, qui passe des peres aux enfans. Mais, qui plus est, ils aggravent eux-mêmes leur propre servitude, faisant éclater au dehors des dissentions & des jalousies mutuelles, qui servent de prétexte à leurs maîtres

pour

pour leur faire des avanies, & pour en tirer de grosses sommes.

Il n'y a point de noblesse parmi eux, non plus que parmi les autres peuples d'Orient. L'exclusion qu'ils ont des emplois honorables, ne leur laisse pour toute distinction que celle d'avoir plus ou moins de biens. Tous apprennent un métier dans leur jeunesse, & cessent de l'exercer quand ils se mettent au Commerce, ou qu'ils ont d'ailleurs de quoi faire subsister leur famille.

Une grande partie de la Nation est occupée des travaux de la Campagne, à labourer les terres, & à cultiver les vignes.

Pour ce qui est des femmes, il en est d'elles comme de toutes celles, qui sont dans l'Orient. L'on peut dire qu'elles sont condamnées, pour ainsi parler, à une prison perpetuelle. Si elles sont obligées de sortir du Logis, c'est toûjours sous l'enveloppe d'un long manteau, & d'un grand voile blanc, qui les couvrent de telle maniere, qu'ils ne leur laissent de libre que les yeux, pour se conduire, & le nez, pour respirer. Cependant, afin qu'elles puissent se visiter & s'entretenir, on leur fait des portes de communication avec les maisons voisines; mais ces portes, bien differentes de celles du Temple de Janus, s'ouvrent quand les Dames sont en paix; & se ferment, quand elles sont en guerre. Les filles & les jeunes femmes ne paroissent à l'Eglise, qu'une ou deux fois l'année, quoi qu'elles aillent bien plus souvent aux Bains. Voilà à peu près l'état où se trouvent à present les Armeniens.

CHAPITRE IV.

Gouvernement Ecclesiastique.

LE Patriarche qui fait sa résidence à Echmiadzin, & dont nous avons déja parlé, est reconnu & honoré par tous les Armeniens, non seulement de la grande Armenie, mais encore par ceux qui commercent dans la Perse, la Romilie, & la petite Tartarie, comme le Chef de leur Eglise, & de leur Gouvernement Ecclesiastique. Ce Prélat prend lui-même le nom, & la qualité de Pasteur Catholique & universel de toute la Nation, quoi qu'elle se soit laissée malheureusement diviser entre elle par un ancien schisme, dont nous dirons l'origine ailleurs.

Outre ce grand & celebre Patriarcat, trois autres Prélats ont encore le titre de Patriarche; mais ils sont bien moins considerez & moins considerables. Le premier de ces trois Prélats reside à Sis, ou en Cilicie, & étend sa jurisdiction sur la petite Armenie & les Provinces voisines, sur la Na olie, & sur la Syrie. Les deux autres sont à peine connus; leur pouvoir est borné dans l'espace d'un Diocese, l'un est en Albanie, & l'autre à Agtamar.

Les Armeniens Catholiques de la Province de Naschivan, ont un Archevêque, qui releve immediatement du S. Siége: ce Prélat & tout son Clergé, sont de l'Ordre de S. Do-

S. Dominique, mais du rit Armenien. Les Armeniens établis en Pologne, & unis à l'Eglise Romaine, ont aussi un Archevêque à Leopol.

Le Grand Patriarche est élû à la pluralité des voix des Evêques, qui se trouvent à Echmiadzin. L'acte de son élection est envoyé à la Cour de Perse, pour en avoir l'agrément du Roi. Cet agrément s'achete sous le nom specieux d'un present pour Sa Majesté & pour ses Ministres. Mais si l'ambition & la partialité viennent à partager les suffrages, & à causer une double élection, alors le Patriarcat est mis à l'enchere, & adjugé au plus offrant & dernier encherisseur. Le Roi n'attend pas toûjours que l'élection soit faite, il la prévient quand il veut; & même, sans y avoir égard, il nomme pour Patriarche qui il lui plaît.

Le Patriarche ainsi nommé, ou agréé par le Roi, prend possession de sa dignité, dont il est rare qu'il soit déposé avant sa mort. Lorsqu'il est une fois monté sur son Siege, il s'attribuë un pouvoir absolu sur les autres Prélats, Archevêques & Evêques, avec le droit non seulement de les nommer & de les consacrer, mais même de les destituer.

Ce droit cependant est bien resserré par le fait, & réduit uniquement à confirmer les élections qui se font par les Eglises particulieres, ou les nominations, qui viennent de la part du Grand Seigneur, ou du Roi de Perse. Le Patriarche consacre la plûpart de ces Prélats à Echmiadzin; il en consacre

même plusieurs autres, sans leur assigner d'Eglise propre, & qui sont à peu près comme nos Evêques *in partibus.* C'est pourquoi il a toûjours dans son Monastere, & auprès de sa personne, plusieurs de ces Evêques, & quelques autres, forcez par des persecutions d'abandonner leurs Siéges.

Les revenus du Patriarche sont très considerables, & montent tout au moins à deux cens mille écus, sans que, pour être si riche, il en soit plus magnifique. Car il est vêtu simplement, & porte, comme les Moines, une cuculle & un manteau noir; sa nourriture est frugale, vivant en Communauté, & comme sa Communauté; c'est-à dire qu'il ne mange jamais de viande, qu'on ne lui sert que des legumes, qu'il ne boit point de vin, & qu'on ne lui voit ni train ni équipage. Son grand revenu vient en partie des terres appartenantes à son Monastere, & en partie des contributions de tout son peuple: mais ce revenu est presque tout consumé à acheter de la protection à la Cour, à entretenir le Monastere, à réparer & à orner des Eglises, à contribuer aux frais de la Nation, & à payer le tribut pour quantité de pauvres, dont l'indigence seroit une occasion prochaine d'abandonner le Christianisme.

Tous les trois ans le Patriarche benit le saint Chresme, & députe quelques uns des Evêques, qui sont auprès de lui, & sans territoire, pour le porter aux Prélats, qui ont des Dioceses; & ceux-ci le distribuent

aux

aux Curez. Cette diſtribution eſt très fructueuſe au Patriarche; car chaque Armenien ſe fait honneur & gloire dans cette occaſion, de faire un preſent au Patriarche, ſelon l'étenduë de ſes moyens.

Outre un Procureur ou Receveur établi en chaque Egliſe par le Patriarche, pour recevoir les gratifications qui lui ſont faites, il met continuellement en campagne, ſoit des Evêques, ſoit des Vertabjets, pour lever ſes droits, & pour porter ſes ordres: Ces courſes ne ſont jamais ſteriles à ceux qui les font, ils ſont très-bien reçûs par tout, & le preſent ne leur manque jamais.

Chaque Egliſe particuliere a ſon Conſeil, composé des anciens les plus conſiderables; ils éliſent leur Evêque, & l'élû va ſe faire ſacrer à Echmiadzin.

Ils prétendent avoir droit de le deſtituer, s'ils n'en ſont pas contens; ce qui retient leur Evêque dans la crainte continuelle ou de ſa depoſition de la part du Conſeil, ou de l'excommunication de ſon Patriarche, laquelle leur eſt très-ſenſible.

Les Evêques font leur reſidence ordinaire dans les Monaſteres, & y vivent en Communauté avec les Moines. Leur revenu conſiſte dans les aumônes, & dans les revenans bons qu'ils exigent pour les Ordinations, & pour les ſecondes Nôces. Ils ne portent point la Croix ſur la poitrine, comme nos Evêques; mais ils ont la Mitre, l'Anneau, & la Croſſe.

Les Vertabjets, ou Docteurs, tiennent

un grand rang dans l'Eglise d'Armenie. Ils ne font point de difficulté de prendre le pas sur les Evêques, qui n'ont pas le degré de Docteur. Ils portent la Crosse, & ont une Mission generale, pour prêcher par tout où il leur plaît. Plusieurs sont Superieurs de Monasteres, & les autres courent le monde, débitans leurs Sermons, que les peuples écoutent avec respect.

Pour avoir & porter ce titre honorable de Vertabjets; il ne leur en coûte que d'avoir été disciple d'un Vertabjet : Celui qui l'a une fois acquis, le communique à autant d'autres de ses disciples, qu'il le juge à propos. Lors qu'ils ont appris le nom des Saints Peres, quelques traits de l'Histoire Ecclesiastique, sur tout de ceux qui ont rapport à leurs opinions erronées, c'en est assez; les voilà des Docteurs consommez.

Au reste ces Vertabjets se font rendre un grand respect : ils reçoivent étant assis, les personnes qui les vont voir, sans en excepter même les Prêtres : On s'avance modestement vers eux, pour leur baiser la main, & après s'être retiré à trois ou quatre pas d'eux, on se met à genoux pour recevoir leurs avis. Les beaux endroits des Sermons qu'ils font au peuple, sont des histoires fabuleuses, souvent mêlées d'invectives contre les Latins, leur morale tend ordinairement à entretenir des pratiques superstitieuses, telle qu'est celle de sacrifier des animaux.

Tous les Prêtres seculiers sont Curez; si plusieurs desservent une même Eglise, la

Pa-

Paroiſſe ſe partage entr'eux. Ils ſont mariez avant que de recevoir l'Ordination.

Pour ce qui eſt de leur ſcience, comme ils ſortent ordinairement de la lie du peuple, elle ne va guere plus loin qu'à ſavoir lire couramment le Miſſel, qui eſt en Armenien *litteral*, & à entendre les Rubriques.

Toute leur préparation pour recevoir l'Ordre de la Prêtriſe, ſe termine à demeurer quarante jours dans l'Egliſe; le quarantiéme jour ils diſent la Meſſe; elle eſt toûjours ſuivie d'un grand feſtin, pendant lequel la Papadie, c'eſt à dire la femme du nouveau Prêtre, demeure aſſiſe ſur un eſcabeau, les yeux bandez, les oreilles bouchées, & la bouche fermée, pour marquer la retenuë, qu'elle doit avoir à l'égard des ſaintes fonctions, où ſon mari va être employé Chaque fois qu'un Prêtre doit dire la Meſſe, il paſſe la nuit précedente dans l'Egliſe; ſi l'Egliſe a pluſieurs Prêtres, l'Hebdomadaire y paſſe toutes les nuits de ſa ſemaine.

Les Prêtres ne ſe croyent point obligez au Breviaire hors du Chœur; les plus reguliers ſe contentent de reciter tous les jours quelque partie du Pſeautier. Le Pſeautier, l'Antiphonaire, le Lectionnaire, les Hymnes & les Proſes, ſont autant de livres ſeparez, & notez pour le chant par des points ſur les voyelles. Dans le cours de l'année, les Prêtres ne vont à l'Egliſe que le matin pour les Matines, & le ſoir pour les Veſpres.

Pendant le Carême ils y vont encore à midy : bien que les Matines ſe diſent à une

ou à deux heures devant le jour, il ne laisse pas de s'y trouver un assez grand nombre de seculiers.

Tout le peuple chante; les enfans qui apprennent à chanter dès leur enfance, mêlent leurs voix avec celles de leurs peres & meres; mais ce qui est infiniment édifiant, c'est de voir la modestie que tous observent dans leurs exercices de Religion, & dans les lieux saints.

Lors que les enfans ont appris à lire, leurs Maîtres d'Ecole les présentent à l'Evêque; l'Evêque les ordonne dès l'âge de dix ou douze ans; & après l'Ordination ils demeurent deux ou trois jours à l'Eglise, sans en sortir. On les y fait lire, ils y joüent, on leur y porte à manger, & ils y couchent: ils ont toûjours leur petit surplis sur le corps, & ils ne le quittent que lorsque les Prêtres les reconduisent chez leurs parens; les parens & les amis du nouvel Ordonné, ne manquent pas de regaler l'Evêque avec ses Prêtres. L'Evêque ne reçoit que 12 s. de chaque Ordonné.

CHAPITRE V.

L'Etablissement du Christianisme dans l'Armenie.

L'Ancienne tradition est, que les Apôtres aiant partagé entr'eux tout l'univers, pour porter les lumieres de l'Evangile jusques

ques aux extremitez les plus reculées & les moins connuës, Saint Barthelemy & Saint Thadée furent envoyez aux Indes, & ensuite en Armenie, pour annoncer le Royaume de Dieu à *Abgare*, Roi d'Edesse; & que ce Prince, touché de leurs paroles, embrassa la Foi Chrêtienne, & la fit embrasser à ses Peuples.

C'est par la même tradition, que nous savons qu'*Abgare*, qui vêcut saintement, & constamment dans sa Foi, eut pour successeur *Ananus* son Fils, lequel bien different de son Pere, fut un Roi impie, & ennemi des Chrétiens. *Sanatragus* fils de la Sœur d'Abgare, regna après Ananus, & apostasia.

C'est à ce Prince Apostat & à son frere *Polimius*, & à un autre petit Roi de Babylone, que l'on attribuë la mort des deux saints Apôtres, Saint Barthelemy & S. Thadée Le dernier ordonna S. Atthée Evêque d'Edesse, qui fut couronné du Martyre sous Ananus fils d'Abgare, & qui en alla recevoir la palme dans le Ciel, pendant que saint Thadée son maître, combattoit encore sur terre pour la meriter.

Saint Atthée eut pour successeur, Theophile dans la même Eglise; mais depuis Theophile, jusqu'au temps de Constantin, ou environ, la tradition & l'histoire ne font mention d'aucun Roi d'Armenie, qui ait fait profession de la Foi Chrêtienne, & même ne nous font appercevoir aucun vestige du Christianisme dans cette Nation. Mais le Seigneur qui se ressouvient toûjours de sa misericorde,

voulut donner un nouvel Apôtre aux Armeniens, & cet Apôtre fut Saint Gregoire, surnommé l'Illuminateur. Il étoit, disent les Historiens, issu de leurs Rois Arsacides. Son Pere nommé Anac, fut un traître, qui assassina Chosroës son Roi & son parent, dans le temps que les armes à la main il remportoit de continuelles victoires sur Artasiras Roi de Perse, & qu'il conqueroit l'Assirie. L'auteur de ce crime énorme, fut à l'instant jetté du haut d'un pont dans un fleuve très rapide, où il fut noyé, & ses enfans furent mis à mort. Gregoire dont nous parlons, fils d'un tel pere, mais destiné de Dieu, pour être l'Apôtre des Armeniens, fut préservé du sort de ses freres. Il se refugia à Cezarée de Cappadoce, où il fut reçu chez une Dame vertueuse, qui prit grand soin de le faire bien instruire de tous les principes, & des saintes pratiques de la Religion Chrétienne.

A peine fut il en état de les enseigner à ses compatriotes, qu'il commença parmi eux son Apostolat. Il annonçoit l'Evangile de Jesus Christ, & en particulier & en public. Les Armeniens, charmez d'entendre un de leurs freres, qui les instruisoit avec tant de science & de zele, accouroient de toutes parts pour suivre ses instructions.

Tiridate fils de Chosroës, qui regnoit alors, fut bientôt informé que le fils d'Anac, l'assassin de son pere, prêchoit le Christianisme dans ses Etats avec un succez surprenant. La haine de ce Prince contre le Christianisme, & son vif ressentiment du meurtre du Roi son pere,

pere, l'irriterent à l'excez contre Gregoire. Il le fit arrêter, & tourmenter de toute maniere, jusqu'à le faire cruellement jetter dans un puits infecté, où le Saint vêcut quatorze ans d'un peu de pain, qu'une bonne & charitable veuve Chrêtienne lui apportoit en secret. Sa fureur contre Gregoire s'étendit jusque sur tous les Chrêtiens de l'un & l'autre sexe, qu'il persecutoit à toute outrance.

Les Saintes Vierges Ripsine & Gaïenne, sorties de Rome pour éviter la persecution de Diocletien, & plusieurs autres de leurs compagnes réfugiées en Armenie avec elles, furent les innocentes victimes de sa cruauté. Mais la main de Dieu, qui avoit sa vûë sur ce Prince, le punit dans sa misericorde; il fut changé en bête, comme un autre Nabuchodonosor, & demeura sous cette humiliante figure, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu que Sainte Ripsine avertît en songe la sœur de Tiridate, nommée *Cœsaroduite*, que ce seroit Gregoire, dont le Roi son frere avoit été le cruel persecuteur, qui obtiendroit par ses prieres la delivrance de son triste état, & sa conversion. Ce double miracle de la bonté divine arriva comme il avoit été prédit.

Tiridate rétabli dans son premier état, & touché vivement de la grace divine, fit à l'instant sortir Gregoire du puits, où il l'avoit fait précipiter. Il se jetta humblement à ses pieds, lui demanda pardon de sa cruauté, le conjura de prier Dieu pour lui, & de l'instruire pour embrasser la Religion Chrêtienne.

Gregoire l'inſtruiſit. Le Roi inſtruit, ne ſe contenta pas de faire une profeſſion publique de la Religion des Chrêtiens ; mais il fit de plus un Edit pour exciter ſes ſujets à imiter ſon exemple, & promit à Gregoire toute ſa protection, pour l'établiſſement de la Foi Catholique dans ſon Roiaume.

Gregoire commença par conſulter Dieu, ſur ce qu'il avoit à faire pour le ſalut des Armeniens, alla à Cezarée de Capadoce pour ſe faire ordonner Evêque, par Leon Archevêque de cette Ville. A ſon retour, il établit ſon Siege Epiſcopal à Vagarſciabat Capitale d'Armenie, & ſituée au lieu, où eſt aujourd'hui le Monaſtere d'Echmiadzin.

Ses premieres prédications ſur le bord de l'Euphrate, produiſirent chaque jour des effets ſurprenans, & preſque incroyables. L'on voyoit, dit on, une colomne avec une Croix de lumiere ſur la tête des Baptiſez. Le progrez de l'Evangile fut ſi grand, que l'Hiſtoire de ce temps aſſûre, que dans l'année 310. il y eut au moins quatre millions d'ames regenerées dans les eaux ſalutaires du Baptême.

L'année ſuivante 311. Tiridate voulant donner au Succeſſeur de Saint Pierre des preuves ſinceres de ſa converſion, fit le voyage de Rome, accompagné de Gregoire, & des principaux de ſa Cour. Saint Silveſtre occupoit alors le Saint Siege, & Conſtantin tenoit l'Empire. Ils reçurent l'un & l'autre le Roi Tiridate & Gregoire, avec tous les honneurs poſſibles, & les plus grandes de-

monſtrations d'amitié. Gregoire en préſence du Pape & de l'Empereur, fit la profeſſion de Foi au nom du Roi & de ſes Sujets, reconnut la primauté du Pape, & ſupplia Sa Sainteté, de recevoir à ſa Communion ſon Egliſe & ſa Nation. Le ſaint Pape reçût l'un & l'autre avec toute la joye d'un pere, qui voit revenir à ſoi ſes enfans. Il fit plus; car pour donner à ſes nouveaux enfans, des marques de ſa tendreſſe, & pour mettre leur Evêque plus en état de leur être utile, il le ſacra premier Patriarche des Armeniens, & lui donna le pouvoir d'établir des Patriarches chez les Iberiens, & chez les Albanois.

Le nouveau Patriarche revint de Rome en Armenie, revêtu de cette reſpectable dignité. Il la regarda comme une obligation, qui lui étoit impoſée plus grande que jamais, de s'appliquer totalement au Gouvernement de ſon Egliſe. Il la gouverna pendant plus de trente ans, & toûjours avec le même zele, & la même application. Dieu de ſon côté, verſoit ſes benedictions en ſi grande abondance ſur les travaux continuels, & infatigables de ſon ſerviteur, qu'il eut la conſolation pendant ſon Gouvernement de ſacrer 430 bons Evêques, de bâtir pluſieurs Egliſes, d'ordonner de vertueux Prêtres pour les deſſervir, de détruire le culte des Idoles, d'élever la Croix de Jeſus-Chriſt ſur leurs débris, & de voir avant ſa mort, ſa chere patrie ſoumiſe à la Loi du Meſſie.

Lorſqu'il ſe vit avancé en âge, & qu'il ſentit approcher la fin de ſa vie, il ordon-

na ſon petit Fils Gregoire, Prêtre, & Patriarche de l'Albanie, ſur les confins de la Georgie, & établit ſon fils Ariſtarces ſur ſon Siege Patriarchal d'Armenie.

Enfin après avoir gouverné ſeul l'Egliſe Armenienne pendant trente trois ans, & ſept autres années ſuivantes avec ſon fils Ariſtarces & ſon ſucceſſeur, il ſe retira dans une ſolitude, ſur le haut d'une montagne nommée Sepuh, pour vacquer uniquement à la contemplation des choſes celeſtes, & finit ſa vie dans cette ſainte occupation. Ses Reliques demeurerent long-temps cachées : elles ne furent trouvées, que ſous l'Empereur Zenon; elles furent portées à Tuertan, & tranſportées enſuite à Conſtantinople. La main droite du Saint fut demandée par le Monaſtere d'Echmiadzin, où elle eſt encore aujourd'hui conſervée & honorée. La main gauche fut portée à Nerito; ſon Chef & ſes autres oſſemens ſont à Naples, dans une Egliſe de Religieuſes, de l'Ordre de Saint Benoiſt. Toute la Nation Armenienne conſerve une veneration ſinguliere pour ce grand Saint, qu'elle honore comme ſon Pere & ſon Apôtre envoyé de Dieu, pour lui reporter le flambeau de la Foi Chrêtienne, & rétablir parmi elle le Chriſtianiſme, qu'elle avoit laiſſé perdre.

Ariſtarces ou Ariſtarque, Fils & ſucceſſeur de Saint Gregoire, tint le Siege Patriarchal pendant ſept ans. Il aſſiſta du vivant de St. Gregoire ſon pere, au Concile de Nicée. A ſon retour, il fut maſſacré en haine de la

Foi,

Foi, par les ordres du Prince Archelaüs, qui ne pût souffrir les continuels reproches, que ce zelé Patriarche lui faisoit de ses desordres scandaleux.

Les Armeniens fertiles en Histoires fabuleuses, en ont fait une dans leur Martyrologe, toute des plus extravagantes à son sujet. Ils disent que ce Patriarche Aristarces, qui avoit l'exterieur un peu disgracié, parut sans merite au Concile de Nicée, & que se voïant méprisé des Peres du Concile, il attela des bœufs à une charüe, & en laboura les eaux de la Mer sur ses bords, & y sema du bled à la vûë de tout le monde; mais que ce bled aiant crû & meuri sur les eaux en moins de rien, & au grand étonnement des Peres de ce Concile, ils reconnurent la sainteté de celui qu'ils méprisoient, & rendirent tous les honneurs qui étoient dûs à l'Auteur d'un si grand prodige.

Après la mort, ou plûtôt le Martyre du Patriarche Aristarces, Vertanes son frere aîné monta sur son Siege, & le tint pendant quinze ans. Il avoit eu deux fils, avant son Ordination, Hesichius & Gregoire

Hesichius lui succeda, & ne fut assis sur le Siege que six ans. Il finit glorieusement sa vie par le Martyre. Son Martyre fut causé par le refus qu'il fit au Roi Tiranus, fils de Chosroës II. & petit-fils de Tiridates, de placer des Idoles dans son Eglise, contre lesquelles il ne cessoit point de prêcher. Ce Prince, qui trempa ses mains dans le sang du saint Martyre, fut frappé d'un subit aveu-

glement, qui le jetta dans un ſi grand deſeſpoir, qu'il ſe tua lui-même; ſon fils Arſaces regna après lui, & Panierſes gouverna l'Egliſe des Armeniens pendant cinq ans.

Nierſes le Grand, fils d'Ahenogener & petit fils d'Heſichius, lui ſucceda. Il fut reconnu de toute ſa Nation pour un Saint Patriarche, rempli de l'eſprit de Prophetie. Il lui prédit tous les malheurs, qui lui ſont arrivez, & dont elle ſeroit un jour délivrée par le zele des Diſciples de l'Egliſe Romaine, qui paſſeroient les mers, pour venir à ſon ſecours.

Vers ce temps, l'Hiſtoire de cette Nation rapporte, que l'Empereur Valentinien envoya une armée contre Sapor Roi de Perſe, & qu'il invita Arſaces Roi d'Armenie à prendre les Armes avec lui; mais qu'Arſaces aiant refuſé de le faire, l'Empereur en fut tellement irrité, qu'il fit entrer ſon Armée en Armenie, y cauſa de grands deſordres, & fit mourir Tiridate, frere du Roi Arſaces. Arſaces en fut ſi conſterné, qu'il envoya le Patriarche Nierſes, pour demander la paix à l'Empereur.

L'Empereur l'accorda en ſa conſideration; enſuite de quoi Arſaces épouſa Olympiade, ſœur de l'Empereur.

Il faut remarquer ici que le nom d'Arſaces étoit apparamment commun à tous les Rois d'Armenie; ce qui fait qu'on ne les diſtingue pas aiſément.

Celui dont nous parlons étoit Chrêtien; & c'eſt, ſelon toutes les apparences, celui à qui

qui Julien l'Apoſtat écrivit une Lettre menaçante, parce qu'il faiſoit profeſſion de Chriſtianiſme; ſes mœurs n'en étoient pas cependant meilleures: Dieu, ce ſemble, l'en punit; car il permit qu'il tombât entre les mains de Sapor Roi de Perſe, ſon vainqueur, qui lui fit ſouffrir une dure priſon, dans laquelle il ſe tua lui même.

Les Hiſtoriens Grecs & Latins font de grands éloges de ce Roi, mais les Armeniens en parlent très mal, & comme d'un perſecuteur de leur grand Patriarche Nierſes; parce que ce ſaint Prélat lui reprochoit ſa vie licentieuſe.

Après la mort d'Arſaces, le Patriarche Nierſes obtint de l'Empereur Theodoſe, la Couronne d'Armenie pour *Pabas*, fils du dernier Arſaces; mais le déreglement de ſes mœurs lui aiant juſtement attiré les reproches de Nierſes, il conçut l'execrable deſſein d'ôter la vie à celui, à qui il devoit la Couronne. Il le fit empoiſonner la quatriéme année de ſon Patriarcat, ſur la fin du quatriéme ſiecle: Dieu, ce ſemble, voulut vanger la mort de ſon ſerviteur; car Pabas, s'étant revolté contre Theodoſe, fut vaincu, & mené captif à Conſtantinople, où il fut maſſacré. On comptoit en ce temps 2040. Monaſteres en Armenie.

Les Rois Succeſſeurs de Pabas, tributaires des Perſans & des Romains, n'ont rien fait qui ſoit digne de l'hiſtoire.

Le dernier des Rois Arſacides fut Ardaches, ou Ardachirus. Après ſon Regne, l'Ar-

l'Armenie fut soumise tantot aux Persans, tantôt aux Grecs, & ensuite aux Sarrazins, & aux Tartares: elle voulut de temps à autre se relever de son esclavage; mais il ne lui fut pas possible de rompre absolument le joug des Maîtres, qui l'avoient subjuguée.

La Foi s'y conserva encore dans sa pureté sous le Patriarcat d'Isaac, de Zaven, & d'Asbarakes, & jusqu'au temps du St. Patriarche Isaac Second, Fils de Nierses le Grand. Ce dernier Patriarche, & le Roi Ardachirus étant toûjours demeurez attachez aux Romains, les Grands du Royaume formerent un parti contre eux en faveur des Perses, & vinrent à bout de les chasser tous deux du Royaume.

Cette revolution funeste à l'Armenie, arriva sous l'Empire d'Arcadius. Cinq ans après, Isaac fut rétabli sur son Siege, & le tint onze ans. Il prédit souvent aux Armeniens leurs malheurs, en punition de ce qu'ils abandonnoient leur Foi. De son temps vivoit un savant, & celebre Moine, nommé *Mesrob*, ou Miesrobe, qui voyant que les Caracteres Grecs ne repondoient pas aux diverses inflexions de la Langue Armenienne, inventa ceux, qui y sont aujourd'hui en usage; & on dit que Saint Jean Chrysostome les approuva.

Isaac, voulant laisser de bons disciples à son Eglise, fit choix avec le Moine Mesrob, de ceux qui leur parurent les plus capables, d'être perfectionnez dans les Sciences, & dans la Langue Grecque.

Ils

Ils les envoyerent à Athenes. Trois d'entr'eux s'y diſtinguerent, Moyſe le Grammairien, David le Philoſophe, & Mamprée. A leur retour de cette Ville, ils s'appliquerent ſous ſa direction, & celle de Meſrob, à la traduction des meilleurs Livres Grecs, & on leur attribue celle de l'Ancien & du Nouveau Teſtament en Armenien; ce qui la rend reſpectable par ſon antiquité.

Après la mort du ſaint Patriarche Iſaac, 10. & dernier Patriarche de la race de Saint Gregoire l'Illuminateur, le Patriarcat paſſa dans des familles étrangeres. Les deux premieres, qui ſuccederent l'une après l'autre au Patriarche Iſaac, & qu'on doit compter pour 11. &. 12. Patriarches, furent Suormach & Joſeph. L'Hiſtoire Armenienne les nomme ainſi, & place dans ces temps, c'eſt-à-dire, 4. ans après le Concile d'Epheſe, le Synode des Armeniens, où Theodore de Mopſueſte, & Diodore de Tarſe furent condamnez. Elle nous apprend auſſi la ſanglante perſecution qu'Iſdegerdes Roi de Perſe, & ſon fils Verramus, exercerent contre les Chrêtiens; pluſieurs ſouffrirent le Martyre avec un courage invincible; le Patriarche Joſeph fut du nombre. On vit alors le commencement des maux, que les ſaints Patriarches Gregoire & Nierſes, avoient prédits aux Armeniens. *Kiut*, 13. Patriarche, craignant que la Relique de Saint Gregoire ne lui fût enlevée, transfera le Siege Patriarcal à Thevin, pour ſe mettre hors de la domination des Rois de Perſe. Jean Mantacourt qui lui

ſuc-

ſucceda, mit en ordre les Prieres, & la Liturgie de l'Egliſe Armenienne; il compoſa pluſieurs Sermons, Prieres, & Cantiques; il reçut le Concile de Calcedoine, ſelon le témoignage de Nierſes de Lampron. Les ſix Patriarches qui lui ſuccederent, furent Papken, Samuël, Muſce, Iſaac III., Chriſtophore I. & Leonce II. Ils perſiſterent tous dans l'union avec l'Egliſe Romaine. Ainſi depuis S. Gregoire, premier Patriarche des Armeniens, on compte vingt Patriarches, qui ont conſervé pendant 200. ans la Foi Chrêtienne dans toute ſon integrité.

Les malheureux changemens, qui arriverent enſuite à l'Egliſe d'Armenie, nous donnent juſte ſujet de croire que la Ville de Thevin, où le Siége Patriarcal avoit été transferé, étoit déja tombée ſous la domination des Rois de Perſe; car le Patriarche Nierſes, ſurnommé Achdaraghenſis, qui fut le 21. tint à Thevin, vers l'an 520, un Conciliabule de dix Evêques, dans lequel il ſe déclara pour l'Hereſie des Monophiſites, ſoit qu'il eût de l'affection pour cette Hereſie, ſoit plûtôt qu'il voulût faire ſa cour aux Perſans, qui cherchoient à mettre de la diviſion entre les Grecs, & les Armeniens, unis enſemble par leur commune oppoſition à l'Idolatrie des Perſans. Il ordonna de plus dans ce Conciliabule, que les Feſtes de Noël & de l'Epiphanie ſe celebreroient toutes deux enſemble le 6 Janvier; qu'on ajoûteroit au Triſagion, que Jeſus Chriſt avoit été crucifié pour nous; qu'on rejetteroit le Concile de Calcedoine,

&

& qu'on ne reconnoîtroit qu'une Nature en Jeſus Chriſt : ce Patriarche heretique, qui donna naiſſance au ſchiſme dans ſa Nation, eut pour ſucceſſeurs ſept autres Patriarches, qui y maintinrent le même ſchiſme pendant 112. ans ; ſavoir, Jean II., Moyſe I., Abraham, & Jean III., Gomidas, & Chriſtophore II. L'aire Armenienne commença ſous le Patriarcat de Moyſe I. l'an de Jeſus Chriſt 551. Il faut convenir ici que l'hiſtoire de ces temps eſt fort obſcure, & par conſequent peu certaine dans toutes ſes circonſtances. J'en rapporterai ſeulement ce que la tradition lui donne de plus vraiſemblable.

Il eſt certain que les Armeniens pendant ce premier ſchiſme, ſouffrirent beaucoup des Perſans. L'Empereur Heraclius traverſant l'Armenie, après avoir fait la guerre au Roi de Perſe, & l'avoir vaincu, eut pitié de ce peuple affligé ; aiant reconnu que le ſchiſme étoit la principale ſource de ſes maux, il entreprit de le détruire. Il aſſembla à cet effet en 622. un Concile à Carny, qu'on appelle aujourd'hui Erzerom. Dans ce Concile le Patriarche Jeſer, & pluſieurs Evêques Grecs & Armeniens, après un mois de conferences, rejetterent le Conciliabule de Thevin, caſſerent ſes Decrets, reçurent une ſeconde fois le Concile de Calcedoine, retrancherent l'addition du Triſagion, ordonnerent qu'on celebreroit à l'ordinaire la Fête de Noël le 25. Decembre, & celle de l'Epiphanie, le 6. Janvier ; qu'on meſleroit l'eau avec le vin, dans les ſacrez Myſteres ; & enfin les Peres de

de ce Concile ſe réünirent aux ſentimens de l'Egliſe Romaine. Cette réünion dura 105. ans, ſous les Patriarcats de Nierſes III., d'Anaſtaſe, d'Iſraël, d'Iſaac IV. & d'Elie. Nierſes III. bâtit le Palais Patriarchal à Echmiadzin, & une Egliſe à Thevin.

L'an 727. Jean Otznienſis leur ſucceſſeur, renouvella le ſchiſme; il aſſembla à Manaskierd, par ordre d'Homar chef des Sarrazins, & avec le ſecours du Calife de Babylone, un Conciliabule de peu d'Evêques Armeniens, & de ſix Evêques Aſſiriens, où il fit définir qu'il n'y avoit qu'une ſeule Nature en Jeſus-Chriſt, une volonté, & une operation, & qu'on retrancheroit à l'avenir l'eau des ſacrez Myſteres, pour ne point marquer deux Natures en Jeſus Chriſt, par le meſlange de l'eau avec le vin. Comme ce Patriarche étoit auſſi hypocrite qu'artificieux, il trouva le moyen de ſe faire la reputation d'un Saint; mais il ne lui en coûta que la peine d'affecter exterieurement un air mortifié, & de faire des Ordonnances ſeveres, dont l'une défendit dans les jours de jeûne l'uſage du poiſſon, de l'huille d'olive, & du vin, auſſi étroitement que la viande & les œufs y étoient deffendus. Quoique les Armeniens n'aient pas jugé à propos de s'aſſujetir à toutes ces dures pratiques, leur auteur ne laiſſe pas de paſſer parmi eux, comme un autre Illuminateur.

Le ſchiſme renouvellé par ce Patriarche Heretique, dura juſqu'en l'an 862. ſous ſes ſucceſſeurs, David I., Tiridale I., Tiridale II., Syon, Iſaye, Eſtienne I., Joab, Salomon, Geor-

George, Joseph II., David II. & Jean V.

Le Patriarche Zacharie, qui succeda au dernier en 862. s'efforça de réünir son Eglise à celle de Rome. Il assembla un Concile à Chiraghuan, où l'on rétablit tout ce qui avoit été détruit dans les Conciliabules de Thevin, & de Manaskierd. On y dressa de plus plusieurs Canons sur differentes matieres, & un entre autres, qui anathematise ceux, qui soûtiennent que le Saint Esprit ne procede pas du Fils. L'Histoire ne donne point à connoître que cette réünion ait été constante. George II. succeda à Zacharie, & à George succeda Machdonest. Ce dernier dressa le Rituel qui porte son nom. Il eut pour successeur Theodore I. & à celui ci succeda Jean VI. qui écrivit une admirable Lettre, pour prouver les deux Natures en Jesus Christ. Elisée I., Ananie & Vahan, furent les successeurs de Jean VI. Vahan de concert avec Gregoire Nariechath, travaillerent à rétablir la Foi Catholique, & à abolir la memoire des deux derniers Conciliabules heretiques; mais leur attachement à l'Eglise Romaine, fit chasser Vahan de son Siége par les schismatiques.

On a bien de la peine à démeler dans l'Histoire, si les Patriarches suivans demeurerent dans le schisme, ou non. Il est cependant plus croïable qu'ils furent tous schismatiques; car au rapport de Saint Nicon, la Nation Armenienne étoit alors plus infectée d'erreurs, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les successeurs de Vahan, furent Estienne II.,

Kacik

Kacik I. & Serge I. Mais comme dans tous les temps, Dieu se réserve des serviteurs, qui ne fléchissent point le genoüil devant l'Idole, sa Providence fit voir alors trois hommes d'une éminente vertu, que l'Eglise Romaine reconnoît pour Saints. Le premier fut Saint Nicon, qui après avoir travaillé inutilement à rendre sa Nation Catholique, secoüa la poussiere de ses souliers, & passa en Europe, pour y prêcher la verité : il la confirma par plusieurs Miracles, & mourut dans l'Isle de Crete. Le second fut Saint Macaire, P triarche d'Antioche ; il renonça à sa dignité, visita les Eglises d'Occident, & mourut en Flandre l'an 1012. Le troisiéme fut Saint Simon, qui vint à Rome, où il fut comblé d'honneurs par le Pape Benoist VIII. & mourut à Man oüe l'an 1016. après s'être rendu celebre par la sainteté de sa vie, & par ses mirales.

Après la mort du Patriarche Serge I. que nous venons de nommer, Pierre frere de Kacik, monta sur le Siége Patriarchal. Les schismatiques l'en chasserent, pour mettre Dioscore en sa place, & chasserent bientôt après celui-ci, pour rétablir Pierre.

Kacik II. successeur de Pierre, voyant le ravage que les Turcs faisoient sans cesse en Armenie, transporta son Siége à Sebaste en Cappadoce, l'an 1060, ou environ, pour se mettre sous la protection des Empereurs Grecs. Après sa mort, l'Empereur Constantin Doucas ; prétendit avoir droit de nommer au Patriarcat vacant ; mais aiant été

qua-

quatre ans ſans uſer de ſon droit prétendu, il ſe commit des deſordres infinis pendant la vacance de ce Siége. Pour y mettre fin, la Princeſſe Marie, ſœur d'un Seigneur Armenien nommé Kacik, ſupplia l'Empereur Emmanuël de nommer au Patriarcat vacant, Gregoire Ughaiaſer, fils du Prince Maghiſtros; ce qui lui fut accordé.

Ce choix fut univerſellement approuvé; car Gregoire avoit les qualitez les plus capables de lui concilier l'eſtime & le reſpect de toute ſa Nation, une naiſſance illuſtre, étant iſſu des anciens Princes d'Armenie, un éminent ſavoir, & une pieté ſinguliere, qu'il avoit acquiſe dans l'éloignement du monde depuis pluſieurs années.

Aiant été forcé d'accepter la dignité Patriarcale, il crut que Dieu l'en avoit chargé, afin qu'il fît au moins ce qui ſeroit en ſon pouvoir, pour bannir le ſchiſme, & rétablir la Catholicité. Il alla à Conſtantinople, pour s'aſſurer de l'autorité ſeculiere, établie de Dieu, pour ſoûtenir la ſpirituelle; il ſupplia l'Empereur Alexis Comnene, de l'aider de ſa puiſſance, pour ramener ſon troupeau, de l'erreur à la verité; mais Dieu ne permit pas que ſes bonnes inſtructions euſſent l'effet qu'il deſiroit. Les factions des ſchiſmatiques, en empêcherent l'execution. Tout ce qu'il pût faire, ce fut de laiſſer à ſon Egliſe, pluſieurs belles traductions des livres Grecs & Syriaques, en ſa propre Langue.

Pendant que ce Patriarche donnoit tous ſes ſoins pour faire rentrer ſa Nation dans le

le veritable chemin du ſalut, Kacik, Seigneur Armenien, dont nous venons de parler, & qui étoit de l'illuſtre Maiſon des Pacracides, entreprit de relever le Royaume de la petite Armenie. Il prit le titre de Roi; & non ſeulement il s'en rendit le maître, mais il y joignit la Cilicie, avec une partie de la Cappadoce. Il eut deux fils, Robin, ou Rupin, & Leon. Rupin ſucceda à ſon pere; mais ce fils ne laiſſant qu'une fille, qui étoit ſon unique heritiere, il pria Leon ſon frere, en mourant, de prendre la Regence, & la tutelle de ſa fille; mais Leon s'empara des Etats de ſon frere, dont il étoit Regent, il monta ſur ſon Trône. A peine s'y fut-il aſſis, qu'il s'y trouva environné des Infideles, qui menaçoient de l'attaquer. Dans l'embarras où il ſe trouva, il eut recours aux Latins; pour ſe les rendre favorables, & s'attirer leur conſideration, il pria le Pape Celeſtin III. de lui donner un Cardinal, pour faire la ceremonie de ſon Couronnement. Le Cardinal Conrad de Vittelsback, Archevêque de Mayence, étoit alors Legat en Orient. Sa Sainteté le nomma pour couronner le nouveau Roi des Armeniens.

Leon, pour mieux affermir ſa Couronne, envoya un Ambaſſadeur à l'Empereur Othon. Sa conduite avec le Pape Celeſtin III. & avec l'Empereur, fut ſi heureuſe, que ces deux Hautes Puiſſances lui accorderent le titre de Roi, à condition qu'il feroit apprendre le Latin à tous les enfans qui ſeroient au deſſous de douze ans. On ne ſait point ſi cette condition

dition fut exigée & obſervée ; mais Leon, ſoit par politique, pour plaire au Pape, & à l'Empereur, ſoit autrement, donna toute la protection, qui lui fut poſſible, à la Religion Catholique, & les Patriarches de ſon temps qui étoient orthodoxes, en profiterent, pour entretenir une parfaite intelligence avec Rome.

Gregoire Ughaiaſer, dont nous avons parlé, envoya en 1080. des ambaſſadeurs au Pape Gregoire 7. dont il reçut des regles pour gouverner l'Egliſe Armenienne, dans la Foi Orthodoxe. Baſile, ſon parent & ſon ſucceſſeur, les ſuivit fidelement. Gregoire III. fils d'une ſœur de Gregoire II. & ſucceſſeur de Baſile, envoya deux fois des Ambaſſadeurs à Rome : la premiere fois à Innocent II. & la ſeconde, à Eugene III.

Nierſes IV. ſurnommé Glajenſis, frere de Gregoire III. lui ſucceda. Ce fut un Patriarche animé d'un zele auſſi pur, qu'ardent pour défendre la Foi de Jeſus-Chriſt, & la faire embraſſer, s'il l'eût pû, à toute l'Armenie. Il avoit un talent rare pour la poëſie, qu'il n'employa que pour des ſujets de pieté. Il compoſa pluſieurs beaux Livres, & un entre autres, qui eſt ici très-commun, & très-eſtimé. Il a pour titre, *Jeſus-Filius*. Il écrivit de ſavantes Lettres à l'Empereur Manuel, ſur la Trinité, & l'Incarnation du Verbe. Cet Empereur lui envoya Theorien, Theologien Grec, pour conferer avec lui. Leur conference eſt rapportée dans la Bibliotheque des Peres. Ce fut après cette con-

conference, que ce Théologien s'écria. *Je ſuis Romain, & je combattrai toute ma vie avec les Romains, contre les Armeniens ſchiſmatiques.* La Nation Armenienne le met au nombre des Saints. Il ne fut que ſept ans ſur le Siége Patriarcal.

Après la mort de ce Patriarche, le Siége fut tranſporté à Sis, Ville de la petite Armenie, l'an 1171. & y demeura 270 juſqu'au temps du Moine Cyriaque, dont nous parlerons dans la ſuite.

On croit devoir attribuer cette tranſlation du Siége Patriarcal, au trop grand empire, que les Grecs vouloient exercer ſur les Patriarches.

Ce fut, à ce qu'on croit, Gregoire IV. neveu du ſaint Patriarche, dont nous venons de parler, qui fit cette tranſlation. Il convoqua enſuite un Concile à Tarce, Ville de Cilicie, l'an 1177. Nierſes de Lampron, Evêque de Tarce, que les Armeniens appellent le Chryſoſtome de l'Armenie, & dont ils celebrent la Fête le 7. Juillet, y préſida. Il en fit l'ouverture, par un diſcours très-éloquent, & très-pathetique, dans lequel il expoſa vivement les malheurs, que le ſchiſme avoit cauſé à ſa nation, & toutes les tentatives, qui avoient été faites en differens temps, pour le détruire. Il finit ſa Harangue par des paroles ſi touchantes, & ſi perſuaſives, que tous les Prélats, & autres convoquez au Concile, ſe ſentirent auſſi animez pour la bonne cauſe, que le Prélat l'étoit lui même. On devoit, ce ſemble, beaucoup eſperer de ſi

ſi belles diſpoſitions; mais la mort de l'Empereur Manuel, interrompit ce Concile, & en empêcha la concluſion.

L'Hiſtoire Armenienne fait mention en ce temps, c'eſt-à-dire en 1221. d'une irruption des Tartares en Armenie.

Ils s'emparerent de la Georgie, & de la Grande Armenie. Ils détruiſirent la Ville de Dam, dans laquelle on comptoit mille Egliſes, & cent mille familles. Si le ſchiſme n'avoit pas ſuſcité, & entretenu une continuelle diviſion entre les Catholiques, & ceux qui ne l'étoient pas, les Armeniens auroient toûjours été les plus forts contre leurs ennemis : d'autant plus que leurs Rois & leurs Patriarches étoient, en ces temps, Catholiques. Les ſucceſſeurs de Gregoire IV. qui convoqua le Concile de Tarſe, furent Gregoire V. & Gregoire VI. Ce dernier écrivit au Pape Innocent III. ſucceſſeur de Celeſtin III. des Lettres pleines de ſoumiſſion, où il remercioit Sa Sainteté, de ce que ſon prédeceſſeur avoit envoye l'Archevêque de Mayence, pour couronner le Roi Leon premier, Roi d'Armenie; Leon de ſon côté, envoya au Pape un Ambaſſadeur, & le Pape lui fit preſent de l'étendart de Saint Pierre, contre les Sarazins. Les Armeniens prétendent qu'Innocent III. confirma au Roi les privileges, accordez autrefois par Saint Sylveſtre en leur faveur.

A Gregoire VI. ſuccederent, Jean VII. Jean VIII. Conſtantin I. Celui-ci aiant eu quelque conteſtation avec le Patriarche d'An-

tioche, au ſujet de la juriſdiction, le Pape Gregoire IX. lui ordonna d'obéïr au Patriarche d'Antioche, qui avoit l'Armenie Mineure dans ſon Dioceze. Il lui envoya cependant le Pallium, la Mitre, la Croix, & l'Anneau, l'an 1239. Le Roi Leon I. mourut quatre ans après, en 1243. Il ne laiſſa, ainſi que ſon frere, qu'une fille heritiere de ſes Etats.

Conſtant, Gentilhomme Armenien, l'enleva de force, & la fit épouſer à ſon fils Hayton. Celui ci, en vertu de ſon Mariage avec l'heritiere des Etats de Leon, ſe mit en poſſeſſion du Royaume d'Armenie. On dit que Conſtant ſon pere, fit mourir 62. Seigneurs Armeniens, pour délivrer ſon fils de tous ſes concurrents. Ce nouveau Roi, ne ſe croyant pas encore aſſez affermi ſur ſon Trône, alla trouver le Roi des Tartares, & fit une ligue offenſive, & défenſive avec lui. On prétend même qu'il perſuada au Roi Tartare, & à ſon frere Halſon d'embraſſer la Foi Chrêtienne. Quoi qu'il en ſoit, Halſon accompagna le Roi d'Armenie, avec une puiſſante Armée, pour le délivrer du joug des Sarazins. Il commença d'abord par ſe rendre maître de la Perſe : il prit de force Babylone, & fit eſclave le Calife ; puis joignant ſes forces avec celles du Roi d'Armenie, ils attaquerent enſemble les Sarazins, prirent Alep, Damas, & preſque toute la Syrie. Halſon, pourſuivant ſes conquêtes, s'avançoit déja vers Jeruſalem, pour l'aſſiéger, lorſ-

qu'il apprit la mort du Roi des Tartares, qui l'obligea de s'en retourner promptement. Le Sultan d'Egypte ne manqua pas de profiter du départ de Halſon; il attaqua auſſitôt ſon Lieutenant, & le défit. Halſon ſur ces nouvelles, revint ſur ſes pas; mais chemin faiſant, il fut enlevé par une mort ſubite. La perte de ce vaillant Capitaine, cauſa celle de l'Armenie; car les Sarazins y entrerent avec peu de reſiſtance; elle demeura leur proye, & la Syrie fut celle du Sultan.

Hayton découragé par tant de diſgraces, reçut des Lettres de Clement IV. qui lui offroit du ſecours, & l'excitoit à recourir encore aux Tartares. Il le fit; mais les Sarazins n'en ravagerent pas moins ſes Terres. Son fils aîné combattant contre eux, fut tué, & Leon ſon cadet, fut pris priſonnier. Leur pere, après cette derniere diſgrace, vit bien qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui de s'accommoder avec le Sultan, qui le reçut plus favorablement qu'il ne l'avoit eſperé, & qui lui rendit ſon fils. Hayton ſon pere, après avoir regné 45. ans, & avoir connu par ſa propre experience, la fragilité des grandeurs humaines, prit la reſolution d'y renoncer. Il abandonna à ſon fils Leon tous ſes droits ſur l'Armenie, & aiant tout quitté juſqu'à ſon nom, pour prendre celui de Macaire, il embraſſa la vie ſolitaire, où il mourut quelques années après. Leon ſecond ſon fils, étoit un Prince ſage, prudent, & qui

avoit le talent de ſe faire aimer. Abaga Roi des Tartares en Perſe, ami de ſon pere, & le ſien, lui offrit le Royaume de Syrie, qu'il avoit conquis : il ne l'accepta pas ; aimant mieux ſe conſerver les Etats de ſon pere, & faire tous ſes efforts, pour en chaſſer les Sarazins ſes ennemis Le Pape Gregoire X. touché de tous les deſordres, que cauſoit ce Peuple barbare, par ſes frequentes irruptions en Armenie, & ailleurs, convoqua un Synode à Lyon, l'an 1273. pour y prendre les moyens de combattre avantageuſement les Sarazins, & de les chaſſer une bonne fois de tous les Pays Chrêtiens. Il y invita le Roi Abaga, & Leon II. Abaga y envoya ſes Ambaſſadeurs, qui y reçurent le Baptême des mains du Cardinal Pierre, Evêque d'Oſtie, depuis Pape, ſous le nom d'Innocent V. Leon, à la priere du Pape, y porta les Actes entiers du Concile de Nicée, & de pluſieurs autres Synodes, traduits en Langue Armenienne. Les Sarazins, inſtruits de ce qui ſe paſſoit au Sýnode de Lyon, prévinrent l'effet des reſolutions, qu'on y devoit prendre, & vinrent fondre tout à coup ſur l'Armenie. Ils y maſſacrerent plus de vingt mille hommes, & emmenerent dix mille eſclaves, tant jeunes filles, que garçons Leon inſtruit de ce carnage, & plus animé que jamais contre cette Nation ſanguinaire, vint demander du ſecours au Roi des Tartares. Abaga lui envoya auſſi tôt de bonnes Troupes, & ſon propre frere Mangodamore, pour les commander. Leon de ſon côté, leur joignit

joignit toutes celles qu'il pût ramasser dans ses Etats ; & tous deux aiant réünis leurs forces, attaquerent si vivement les Sarazins, qu'ils les défirent. La victoire de ces deux Princes eût été complete ; si le peu d'experience du jeune frere du Roi des Tartares, ne lui eût fait faire une retraite mal à propos, qui lui fit perdre le fruit de ses Armes, & qui livra malheureusement les Armeniens à la fureur de leurs ennemis.

Abaga, voulant poursuivre la victoire, qui avoit échappé à ses Troupes, meditoit d'envoyer à Leon, un nouveau secours, lorsque lui & son frere Mangodamore, moururent empoisonnez du fait des Sarazins, comme l'on n'en douta pas alors. Argon son fils lui succeda, après s'être défait de son oncle Tangader, apostat du Christianisme, & persecuteur des Chrêtiens. Il étoit un 3. frere du Roi Abaga. Argon, aussi bien intentionné que son pere, pour les Rois d'Armenie, & aussi ennemi des Sarazins, se lia d'amitié, & d'interêt avec Hayton, fils de Leon, qui mourut en ce temps-là : ils s'adresserent au Pape Nicolas IV. aux Rois de France, & de Sicile, pour se joindre à eux, contre les Sarazins ; mais les Sarazins, plus experimentez que ces jeunes Princes, dans le métier de la Guerre, savoient toûjours profiter du tems, qu'on employoit aux préparatifs contre eux. Ils surprirent le jeune Roi Hayton II. ravagerent ses Terres, emmenerent prisonnier le Patriarche Estienne III. successeur de Constantin, qui mourut dans sa captivité.

Le Sultan se saisit en même temps de la main de Saint Gregoire, & l'enleva ; mais cette précieuse Relique eut dans son Pays, l'effet qu'eut l'Arche d'Alliance chez les Philistins. La peste y fit un effroyable ravage, & ce fleau ne cessa, que lorsque le Sultan eut renvoyé ce sacré dépôt au Roi Hayton. Le Prince attribua cet évenement, & un autre qui le suivit, à la protection du saint Apôtre de l'Armenie : car le Sultan, qui craignoit d'ailleurs l'arrivée de l'Armée des Croisez, qui avoit déja passé la mer, se rendit facile à faire un traité de paix avec Hayton. Hayton après ce traité, se croyant tranquille dans ses Etats, s'adonna aux exercices de pieté ; & comme dans ce temps, les Freres Mineurs étoient en grande veneration dans l'Orient, & que ce Prince les honoroit singulierement, sa devotion le porta à changer son Manteau Royal en un Habit de saint François, & prit le nom de Jean, sans quitter cependant encore le Gouvernement de son Royaume ; & ainsi l'on vit un Roi avec l'habit de Religieux, manier un Sceptre.

Un an après, c'est-à dire en 1294 le Mariage de sa sœur Marie, aiant été conclu avec Michel, fils de l'Empereur Andronic, il prit la resolution d'accompagner sa sœur à Constantinople, où ses Nôces devoient être celebrées : mais pendant son voyage, Sembat son second frere, sous prétexte, que le Roi avoit embrassé la vie religieuse, jugea à propos de s'emparer de son Royaume. Il épousa en même temps une fille Tartare,

dans

dans l'esperance que ce Mariage lui gagneroit les bonnes graces du Roy des Tartares, & sa protection. Il voulut aussi s'assûrer de celle du Pape. Gregoire VIII. tenoit le Saint Siége. Sembat lui envoya des Ambassadeurs, pour être les garans de sa soûmission filiale, & pour engager Sa Sainteté, à le reconnoître pour Roi legitime.

Pendant que cette revolution se passoit en Armenie, Hayton, après les nôces de sa sœur, partit de Constantinople, se croyant toûjours en paisible possession de ses Etats; mais il eut nouvelle en chemin, que son frere lui avoit enlevé la Couronne, & se l'étoit mise sur la tête.

Alors prévoyant bien tout ce qu'il avoit à craindre d'un frere usurpateur, il crût que le plus sûr pour lui, étoit de s'aller refugier, avec son troisiéme frere, nommé *Toros*, auprès du Roi des Tartares, & de lui demander du secours, pour chasser l'usurpateur. Mais Sembat, qui faisoit espionner ses deux freres, trouva le moyen de s'en rendre maître. Il fit assassiner Toros, & crever les yeux à Hayton son Roi. Cet indigne frere ne joüit pas long-temps de ses crimes. Car un 4. frere, qui se nommoit Constant, & qui avoit échappé à la cruauté de l'usurpateur fratricide, lui fit dresser une embuscade, où il perdit la vie. L'Histoire d'Armenie assure ici qu'Hayton recouvra miraculeusement la vûë, sans nous dire comment ce miracle se fit; & elle ajoûte, qu'après cette guérison inesperée, il reprit possession de ses Etats;

en chassa les Sarazins, avec le secours des Troupes que Cassan, Roi des Tartares, lui donna; & qu'étant enfin victorieux de ses ennemis, il offrit sa fille en Mariage au Roi des Tartares, qui étoit Payen, & qui l'accepta. De ce Mariage, continuë l'Historien, naquît un fils très-disgracié, & contrefait; ce qui fit dire, que l'enfant étoit né d'adultére. Il n'en falloit pas davantage, pour faire condamner au feu la mere & l'enfant. La mere, qui étoit Chrêtienne, demanda instamment, que l'enfant fut baptisé avant sa mort, ce qui lui fut accordé. A peine eut-il reçû le saint Baptême, qu'à la vûë de tout le monde, l'enfant devint aussi beau, & aussi bienfait, qu'il étoit auparavant laid & difforme. Ce miraculeux changement fit reconnoître la sainteté de la mere, & opera la conversion du Roi Cassan, qui conserva toute sa vie, une veneration singuliere pour la Reine, & une étroite alliance avec le Roi d'Armenie son pere.

Ce Prince voyant ses Etats en paix, & étant d'ailleurs infiniment touché des miracles, que Dieu avoit operé en sa personne, & en celle de sa fille, voulut se débarasser des occupations du Gouvernement, pour mener une vie privée, & plus conforme à l'habit de Religieux, dont il s'étoit revêtu. Il mît son fils Leon en possession du Royaume, qui lui appartenoit par sa naissance; mais le fils exigea de son pere, qu'il demeurât encore auprès de lui, pour l'assister de ses conseils.

Gre-

Gregoire VII. & le 75. Patriarche, lequel merita le surnom de Theologien, à cause de son grand savoir, fut un Prélat très zelé pour la Religion, & pour le salut de son peuple. Il profita des conjonctures favorables, pour exciter Hayton, & Leon III. son fils, à convoquer un Synode dans la Ville de Sis, pour y traiter de la réünion generale de toute la Nation Armenienne, à l'Eglise de Rome, & pour y corriger les abus, qui s'étoient insensiblement introduits dans l'Eglise d'Armenie. Les deux Princes, aussi bien intentionnez que le Patriarche, consentirent à cette convocation; mais le Patriarche Gregoire, n'eût que l'avantage de l'avoir proposé: car il mourut avant l'assemblée du Synode, l'an 1307. après avoir tenu le Siége Patriarcal 14. ans.

Constantin, Evêque de Cezarée, fut élû son successeur, & comme il étoit aussi bon Catholique, que Gregoire VII. l'étoit, il pressa la convocation du Synode, qui fut assemblé dans la même année 1307. Il s'y trouva 36. Evêques, 10. Vertabjets, & 7. Abbez. Le Roi Leon III. y assista avec son pere, & les autres Princes, & Seigneurs du Royaume. La Lettre de Gregoire VII. pour la convocation du Synode, y fut lûë, & approuvée. On reconnut dans ce Synode, deux natures, deux volontez, & deux operations en Jesus-Christ.

On reçut les sept Conciles Oecumeniques. On ordonna que les Fêtes de l'Annonciation, de la Nativité du Sauveur, de son Baptême,

& de l'Epiphanie, seroient celebrées aux mêmes jours que l'Eglise Romaine les celebroit: Qu'on suivroit le Menologe Romain, pour les autres Fêtes; que dans les jours de Vigile, on ne mangeroit que du poisson, & de l'huile; qu'on porteroit à l'Autel, les vêtemens propres de chaque Ordre; qu'on mettroit des Corporaux sur l'Autel, & qu'on mêleroit l'eau avec le vin dans le Sacrifice de la Sainte Messe.

Constantin, après la tenuë du Synode, heureusement terminé, s'appliqua à faire observer tous les Decrets, qui y avoient été portez. Mais alors les herétiques, & les schismatiques, commencerent à s'élever, & à parler bien haut contre le Synode, & les Peres du Synode, dont les sacrez Decrets anathematisoient leurs erreurs. Ils protesterent contre tout ce qui s'y étoit fait; disant que les suffrages de ceux, qui y avoient assisté, ou avoient été achetez à beaux deniers comptant, ou avoient été forcez. On prétend même que leur animosité fut si entiere, que ce fut à leur sollicitation, qu'un Tartare, nommé *Bularsa*, assassina le Roi Leon, & son pere Hayton. Ce qui est vrai, c'est que le pere & le fils, périrent de la main de ce meurtrier.

Oscin succeda à Leon III. en 1316. Ce Prince, aussi religieux que ses prédecesseurs, crut que, pour confondre absolument, & honteusement les schismatiques, & heretiques du Royaume, il étoit à propos d'assembler un second Synode dans la Ville d'Adana;

le

le Patriarche Constantin fut du même avis.

Le Synode assemblé en 1316. & composé de 18. Evêques, 5. Vertabjets, 2. Abbez, grand nombre de Prêtres, & de savans Religieux, le Roi present, & grand nombre de Seigneurs, confirma tout ce qui avoit été décidé dans le dernier Synode, fit l'éloge des Peres du Concile de Sis, & ordonna l'execution des Decrets, qui y avoient été publiez. Les Catholiques en témoignerent une joye universelle; mais les heretiques & les schismatiques, qui ne changent jamais de caractere, & qui ne savent ce que c'est que de se rendre, & de captiver l'esprit sous le joug de la Foi, ainsi que l'exige Saint Paul des veritables Fideles, dirent une seconde fois du Synode d'Adana, ce qu'ils avoient faussement publié du Synode de Sis.

Constantin, nonobstant les clameurs des schismatiques, pressa l'execution des Decrets des deux Synodes, de Sis, & d'Adana. Les 15. Patriarches suivans en firent de même, & demeurerent constamment unis au S. Siége. Leurs noms sont, Constantin III. Jacque II. Mekhitar, Mesrob, Constantin IV. Paul I. Theodore II. Gerabied I. David IV. Gerabied II. Gregoire VIII. Paul II. Constantin V. Joseph III. & Gregoire IX. Ces Patriarches tout orthodoxes, & zelez qu'ils étoient, ne purent cependant contenir les schismatiques, & bien moins les convertir. Ces hommes rebelles à l'Eglise, & phanatiques dans leur rebellion, ne cessoient de causer aux Catholiques, & à leurs Patriarches, des

avanies & des persecutions, de la part des infideles; & ce fut, comme on a sujet de le croire, en punition de leur obstination dans le schisme, & de la guerre qu'ils firent aux Catholiques, que Dieu permit la destruction de leur Monarchie, & la dure servitude, où ils tomberent, & dans laquelle ils gemissent encore aujourd'hui, sous la pesante domination des Turcs, & des Persans. Car Oscein II. qui mourut quelques années après le Synode d'Adana, fut le dernier Roi de l'Armenie, & les Patriarches, qui succederent à Gregoire IX. furent presque tous schismatiques, & heretiques.

Le premier qui lui succeda, fut un Moine, nommé Ciriaque, passionné pour le schisme. Il trouva le moyen d'enlever de Sis, la Ste. Relique de la main droite de S. Gregoire, & de la reporter à Echmiadzin, où il eut le credit de se faire élire Patriarche par les schismatiques. Ainsi commença la scission du Patriarcat des Armeniens, qui dure encore aujourd'hui. Car Sis a conservé jusqu'à present son Patriarche, dont la jurisdiction s'étend sur la Cilicie, & la Syrie; & Echmiadzin a le sien. Celui là fonde son droit sur une succession, non interrompuë depuis saint Gregoire; & celui-ci, c'est-à-dire le Patriarche d'Echmiadzin, fonde le sien sur l'ancienneté, & la prérogative de son Siége, établi par S. Gregoire, dont il se dit le successeur legitime. Ciriaque ne jouït pas long-temps de sa dignité usurpée; car il en fut chassé deux ans après son usurpation, en 1447.

Alors

Alors trois prétendans au Patriarcat, s'en mirent en possession; savoir, Gregoire X. Aristarces II. & Zacharie. Ils tenoient tous trois ensemble le Patriarcat. Mais Zacharie, qui étoit las de ne pas regner seul, emporta la sainte relique de la main de S. Gregoire, dans l'Isle d'Aghtamar, où il avoit déja été Patriarche. Comme on ne manque point de successeurs, ceux qui lui succederent, s'arrogerent après lui le titre, & le droit de Patriarche d'Aghtamar. Ainsi leur prétention fit alors un troisiéme Patriarcat. Il faut cependant observer ici, que la division des trois Patriarches, est beaucoup plus ancienne, sans qu'on puisse néanmoins en découvrir l'origine. Dans l'information des erreurs des Armeniens, faite devant le Pape Benoist XII. en 1341. sous le regne de Leon IV. les Patriarches de la grande & petite Armenie, & d'Aghtamar, sont nommément distinguez; & des lors cette division des trois Patriarcats, que nous venons de nommer, passoit pour être si ancienne, qu'on la faisoit remonter au temps d'Heraclius. Le Patriarche de la grande Armenie y est appellé le Patriarche des Colombes.

On trouve encore une scission plus ancienne, dans une Histoire abregée d'Armenie, écrite au commencement du 8. siecle, & imprimée par les soins du Pere Combefis, sur un manuscrit de la Bibliotéque du Roi. Ce manuscrit rapporte, que Chosroès, aiant été rétabli sur son Trône, avec le secours de l'Empereur Maurice, ceda à son bienfaiteur une

une partie de l'Armenie ; & qu'alors les Grecs y firent élire un Patriarche, uni de ſentiment avec eux, nommé Jean, pendant que Moïſe étoit toujours reconnu Patriarche des Armeniens, dans l'autre partie de l'Armenie, qui reſta aux Perſes. Ce Moïſe étoit un Jacobite déclaré ; & ſi ennemi des Grecs, & de leur rit, qu'on lui entendoit dire ſouvent: *Dieu me garde de manger ce qui a été mis au four, & de boire de l'eau chaude.* Il vouloit dire: *Dieu me garde d'uſer de pain levé à la Meſſe, & de mettre de l'eau chaude dans le Calice, comme font tous les Grecs.*

Cette ancienne ſciſſion du Patriarcat ne dura pas longtemps, & ceſſa, ſi tôt que Choſroès reprit toute l'Armenie; ce qui arriva vers l'an 606. en 607

L'information dont j'ai parlé, qui fut faite devant Benoiſt XII. nous apprend encore que le Patriarche de la grande Armenie ſe choiſiſſoit ſon ſucceſſeur, & le conſacroit, ſe réſervant cependant juſqu'à la mort ſa dignité, & ſa juriſdiction; & que le nouveau conſacré demandoit enſuite au Roi des Tartares des Lettres confirmatives de ſon élection, leſquelles ne lui étoient accordées, que moyennant une groſſe ſomme d'argent, payée comptant, ſans préjudice d'une autre, qu'il devoit payer au Roi chaque année; mais dont il ſavoit ſe dédommager, en exigeant de chaque Prêtre la valeur d'un florin par an, & de ſix gros d'argent, pour leur adminiſtrer les Sacremens.

Pour ce qui eſt de l'élection du Patriarche de

de la petite Armenie, elle ſe faiſoit en cette maniere, ajoûte ladite information. Les Evêques aſſemblez par l'ordre du Roi de Perſe, lui préſentoient trois ſujets. Le Roi en choiſiſſoit un, & lui mettoit un anneau au doigt, qui coûtoit bien cher au Patriarche choiſi par le Roi. L'information que je viens de citer dit, que le Patriarche, qui étoit alors en place, l'avoit achetée du Roi cinquante mille gros d'argent, & lui en payoit vingt mille tous les ans; mais qu'il trouvoit un grand dédommagement dans la ſainte relique de ſaint Gregoire, dont il étoit le maître; car il l'impoſoit ſur la tête des Evêques qu'il conſacroit, & ſoûtenoit habilement, que cette impoſition étoit ſi eſſentielle à la validité de ſa conſecration, qu'il ne reconnoiſſoit pour Evêques, que ceux, qui avoient reçu de ſa main cette impoſition; ce qui lui attiroit autant de conſecrations d'Evêques à faire, que les autres Patriarches, qui ne pouvoient faire la même ceremonie, en avoient peu.

Il eſt à préſumer que le Patriarche Zacharie, qui enleva ſecretement d'Echmiadzin la relique de ſaint Gregoire, pour la tranſporter à Aghtamar, s'en ſervit avec le même avantage, auſſi bien que Sergius II. ſon ſucceſſeur. Mais Sergius étant mort, Jean IX. reporta la ſainte relique à Echmiadzin, l'an 1476. & y tint le Siége, avec Sergius III. ſon concurrent. Tout le ſiecle ſuivant vit tout à la fois deux, & trois Patriarches, qui occupoient la Chaire Patriarcale, avec tous les

les inconveniens, qui ne manquent jamais d'arriver dans le Gouvernement de plusieurs maîtres; mais au profit des Rois de Perse, qui leur vendoient bien cher leur protection.

En 1593. David & Melchisedech, qui exerçoient ensemble le Patriarcat, ne pouvant plus payer au Roi de Perse leur tribut ordinaire, appellerent à leur secours l'Evêque d'Hamit, ou Diarbekir, nommé *Serapion*, & lui donnerent une 3. place sur leur Siége Patriarcal. Cet Evêque, qui étoit orthodoxe, & bien intentionné, l'accepta dans l'esperance de servir l'Eglise Catholique; & comme il étoit noble, & riche, il paya les dettes du Patriarcat; mais les schismatiques, qui le virent malgré eux, sur le Siége, le rendirent suspect à Cha Abas, Roi de Perse. Il en fut si persecuté, qu'il fut obligé de s'enfuir à Tigranocerta, où il mourut en 1606.

Après sa mort, David & Melchisedech, se disputant le Patriarcat d'Echmiadzin; *Cha Abas*, pour les mettre d'accord, & faire en même temps le profit de sa Ville Capitale d'Ispaham, en y attirant de toutes parts les Armeniens, très devots à saint Gregoire l'Illuminateur, fit apporter en sa Ville, la relique de la main de ce grand Saint, & donna de plein droit le Patriarcat à Melchisedech, qui s'engagea à lui payer un tribut chaque année, de 2000. écus; mais ce Patriarche aiant promis plus qu'il ne pouvoit tenir, s'enfuit à Constantinople, & laissa le Patriarcat à son neveu Isaac V. David, qui avoit été le com-

competiteur de ſon oncle Melchiſedech, aiant appris ſa fuite, vint au plutôt à Iſpaham, pour y diſputer à Iſaac la place, qu'il prétendoit devoir lui appartenir. Mais pendant qu'ils ſe débatoient emſemble de la dignité Patriarcale, Cha Abas, Roi de Perſe, fit venir à Iſpaham, un Vertabjet, nommé Moyſe, qui apprit à ſes Officiers l'art de blanchir la cire. Ce ſervice lui mérita les bonnes graces de Cha Abas, & celles de Cha Séfo, ſon fils & ſon ſucceſſeur; en ſorte qu'Iſaac, devenu odieux aux Armeniens, & étant mort à Echmiadzin, où il s'étoit réfugié, le Roi donna le Patriarcat à Moyſe. Moyſe étoit orthodoxe: il employa les trois années de ſon Patriarcat, à rétablir l'Egliſe Patriarcale, & le Palais du Patriarche, & mourut l'an 1632. après avoir donné pendant ſa vie, & à ſa mort, des marques d'une édifiante pieté.

Philippe très zelé Catholique, lui ſucceda. Il ſe rendit ſi agréable au Roi, qu'il en obtint la permiſſion de rapporter à Echmiadzin, la ſainte Relique de S. Gregoire, qui avoit été transferée à Iſpaham, par ordre du Roi, & qui y avoit été conſervée pendant l'eſpace d'environ 30 ans. Il fit réparer l'Egliſe des ſaintes Ripſine & Caïene. Enſuite il alla par devotion à Jeruſalem, où s'étant trouvé avec le Patriarche de *Sis*, nommé *Niers*, ils firent entre eux une alliance très étroite; puis étant revenu à Echmiadzin, il y mourut l'an 1655.

Jacob III. auſſi fervent Catholique que ſon prédeceſſeur, tint après lui le Patriarcat; il

il entreprit le voyage de Rome, pour temoigner ſa parfaite obéïſſance au S. Siége; mais étant arrivé à Rome, il y mourut, après y avoir laiſſé ſa profeſſion de Foi.

Eleazard Glaiotſe, pareillement Catholique, favoriſa les Miſſionnaires, & leurs Miſſions; les Miſſions reçurent un grand accroiſſement ſous ſon Pontificat, qui commença en 1680.

Nahabiet ſon ſucceſſeur, parut avoir les meilleures intentions du monde, pour maintenir la Foi Catholique, & l'union avec le S. Siége; mais ſa mauvaiſe politique, qui lui faiſoit craindre de déplaire au Roi de Perſe, & aux ſchiſmatiques, le retint dans l'inexecution de la bonne volonté, qu'il avoit témoignée, & mourut en 1706.

Alexandre Evêque d'Iſpaham, lui ſucceda: il fit une guerre ſecrete aux Catholiques, cachant ſous la peau d'une brebis toute la malignité d'un loup furieux.

Aſvadour, qui eſt aujourd'hui ſur le Siége Patriarcal, eſt un Prélat pacifique, qui laiſſe vivre les Catholiques en liberté. Il eſt le 120. Patriarche. Au reſte, dans ce nombre de Patriarches, qui ont gouverné l'Egliſe Armenienne, il eſt aiſé de remarquer, que le Sauveur des hommes l'a toûjours cherie, malgré la reſiſtance d'un grand nombre d'Armeniens, aux lumieres de l'Evangile, dont la Providence avoit voulu les éclairer: car il leur a envoyé de temps en temps de très-zélez Patriarches Catholiques, qui ont fait tous leurs efforts, pour ramener à Jeſus Chriſt,

ceux

ceux de leurs oüailles, que le ſchiſme en avoit ſeparé; leurs travaux, par la grace de Dieu, n'ont pas été ſans fruit; & à ce ſujet, je raporterai, pour finir ce Chapitre, un memorable évenement, que l'Hiſtoire Eccleſiaſtique d'Armenie, place en 1330 & qui eſt encore un ſujet de benir Dieu, de tout ce qu'il continuë d'operer pour le ſalut de cette Nation, qui lui eſt chere.

Un ſaint Religieux de l'Ordre de S. Dominique, nommé Barthelemy, natif de Boulogne en Italie, aiant été ſacré Evêque, & envoyé en Perſe par le Pape Jean XXII. établit ſa réſidence en la Ville de Maraga, à deux journées de la Ville de Tauris, & y bâtit quelques pauvres cellules. La réputation de ſa ſainteté & de ſa ſcience le firent bientôt regarder comme un homme extraordinaire. Toutes les merveilles qu'on en publioit, vinrent à la connoiſſance d'un Abbé, nommé Iſaye, qui faiſoit ſa demeure près d'Erivan. Cet Abbé paſſoit pour le plus ſavant homme, qu'il y eût parmi les Armeniens: il avoit donné le degré de Docteur à trois cens ſoixante & dix de ſes diſciples; il fit choix de celui d'entr'eux, qu'il eſtimoit le plus capable, & le plus propre à être envoyé auprès de cet Evêque Latin, pour conferer avec lui, & connoître au vrai, ſi le Prélat meritoit tous les éloges, qu'on en faiſoit.

Ce jeune Docteur, député par ſon maître, s'appelloit Jean de Kerna, diſtingué non ſeulement par ſa naiſſance, étant neveu du Prince de Kerna; mais encore par l'opinion que

que l'on avoit de ſon érudition ſinguliere. Le ſaint Evêque le reçut parfaitement bien, confera volontiers avec lui; mais il connut bientôt que le jeune Docteur, tout ſavant qu'il étoit, n'avoit jamais appris ce que c'étoit que la Chaire de Saint Pierre, & encore moins, quelle devoit être l'union des membres avec leur chef, pour faire un corps parfait; c'eſt-à-dire, quelle devoit être l'union des Chrêtiens avec le Vicaire de Jeſus-Chriſt, Chef viſible de ſon Egliſe, laquelle eſt ſon corps myſtique Ainſi le Prélat comprit que toutes les conferences qu'il auroit avec Kerna porteroient à faux, s'il laiſſoit ce jeune Docteur dans l'ignorance d'un Dogme, qui le ſeparoit de l'Egliſe de Jeſus Chriſt. Il s'appliqua donc à lui expliquer, ce que le Sauveur nous a appris dans ſon Evangile, ſur cet article; ce que les Peres, tant Grecs que Latins, nous ont dit de la neceſſité de cette union des membres avec leur chef, & de nôtre humble ſoumiſſion à l'Egliſe, & à ſes déciſions, pour fixer la legereté, & les incertitudes de nos eſprits, pour les empêcher de ſe laiſſer emporter à tout vent de doctrine, & enfin pour rendre nôtre Foi inébranlable. Le jeune Docteur, qui avoit l'eſprit bon & droit, & nullement du caractere de ces demi-ſavans, ſi prévenus en faveur de leurs opinions, qu'ils prétendent avoir droit de les donner aux autres, pour leur ſervir de regles, écouta avec docilité les inſtructions de l'Evêque Barthelemy; il chercha à s'inſtruire de la verité, conferant ſouvent avec le Prélat,

lat. Il étudia en ſon particulier, ce qui lui étoit enſeigné dans les conferences; enfin il ſe convainquit lui-même de la certitude des dogmes, que le ſchiſme lui avoit fait ignorer: il en fit abjuration entre les mains du ſaint Evêque; & enſuite Dieu voulut ſe ſervir de ce jeune Docteur, éclairé des veritables lumieres, pour les porter à ceux de ſes confreres, & de ſa Nation, qui étoient dans les tenebres de l'erreur. Il commença par écrire une Lettre Dogmatique aux autres Docteurs de ſa connoiſſance, qu'il jugea les mieux diſpoſez à écouter la verité, & à la ſuivre. Il leur expliquoit dans cette Lettre, les raiſons ſolides & convainquantes, qui l'avoient obligé à rentrer dans l'Egliſe Romaine, qui avoit été celle de leurs peres; & il les invitoit ſur la fin de ſa Lettre, en termes les plus touchans, à venir ſe joindre à Kerna, pour prendre enſemble les moyens de procurer à ſa Nation, la grace que Dieu venoit de lui faire. Sa Lettre eut l'effet, qu'il ſouhaittoit: douze Docteurs ſes anciens condiſciples, qui connoiſſoient, & reveroient le mérite & la capacité de Kerna, vinrent le trouver. Arrivé à Kerna, il y invita l'Evêque Barthelemy, qui s'y rendit volontiers. Le Prince de Kerna ſon oncle, fit toute la dépenſe de cette Aſſemblée. Les douze Docteurs embraſſerent les ſentimens de l'Evêque, & de Jean de Kerna. Ils firent plus; car s'étant mis ſous la direction du Prélat, ils formerent entre eux une aſſociation, qu'ils appellerent la Congregation des Freres unis, ou des Freres

res de l'union ; ils prirent la Regle de Saint Augustin, avec les constitutions, & l'Habit des Freres Prêcheurs, au Camail & au Scapulaire près, qui étoient noirs. Ils s'appliquerent ensuite à la traduction de plusieurs Livres Latins, en la Langue du Pays, & de ceux particuliérement, qui étoient les plus utiles à la Nation. Puis ils allerent prêcher dans differentes parties de l'Armenie les veritez de l'Evangile de Jesus Christ. Ils y combatirent le schisme & l'erreur avec un succez extraordinaire. Ils habitoient tous ensemble, dans un même Monastere, qui étoit dans l'Evêché de Maraga, dont Barthelemy étoit Evêque ; mais le nombre des Freres de l'Union s'étant de beaucoup augmenté, ils se bâtirent quatre autres Monasteres ; l'un à Tefflis, en Georgie ; l'autre à Caffa, dans la Chersoneze ; un troisiéme à Saltance, en Perse ; & le quatriéme, à Naschivan. Ce dernier est le seul aujourd'hui qui subsiste, & qui porte le titre d'Archevêché. Cette Province de Naschivan, a le bonheur de posseder les dignes successeurs des Freres unis, ou de l'Union, qui furent en 1356. incorporez à l'Ordre de S. Dominique. On doit à la sainteté de leur vie, & à leurs soins Evangeliques ce que nous avons déja dit de la fervente pieté, & de l'inébranlable attachement des Chrêtiens de la Province de Naschivan, à l'Eglise Romaine.

Pendant que Dieu leur donne leurs propres compatriotes, pour les maintenir dans leur

leur Foi, il envoye dans les autres Provinces de l'Armenie, & de la Perse des Missionnaires François, pour cultiver les Fideles, qu'il s'y est réservé, & pour ramener au sein de l'Eglise ceux qui ont eu le malheur d'en être éloignez par leur naissance, ou qui s'en sont volontairement separez, par la corruption de leur esprit, & de leur cœur. Il faudroit être sur les lieux, pour joüir avec nous de la consolation, que nous avons de voir ce troupeau de Jesus-Christ, tout persecuté qu'il est de temps à autre, s'augmenter en nombre, & croistre en pieté, & dans l'exacte observance de leurs saintes pratiques, bien plus severes ici, qu'en Europe.

Ceux qui vivent au delà de nos mers, beaucoup plus occupez de leurs grandeurs, & des biens du siecle, que de leur salut, seront peu touchez de l'exemple des Catholiques du Levant, & prendront peu de part aux travaux des Missionnaires: nous les plaignons, autant que nous avons de reconnoissance pour ceux, qui entrent dans les desseins de Dieu, par l'ordre duquel nous avons quitté la France, & qui veulent bien partager avec nous les fruits de nos bonnes œuvres.

CHAPITRE VI.

Du Rit des Armeniens schismatiques.

LE Rit de cette Nation consiste particulierement dans la Liturgie, dans les Sacremens, dans les Fêtes, dans les jeûnes, dans le Chant, & dans les priere publiques. J'en ferai autant d'Articles.

ARTICLE PREMIER.

De la Liturgie.

Dans les Eglises, le pavé est couvert de nattes, ou de tapis; la coûtume est de quitter par respect ses souliers, lorsqu'on y entre. Les Autels sont de pierre, sans Reliques: simples, étroits, & faits de maniere, qu'on peut aisément tourner tout autour. Le Crucifix est peint, ou fait de nacre de perles, enchassées dans du bois. Le Calice & la patene ressemblent aux nôtres. On les couvre d'un voile de crespon, sans pâle. Le sanctuaire est separé de l'Eglise, par un grand rideau, qu'on tire pendant le mystere de la sainte Messe. Il est rare qu'on dise deux Messes en un jour dans la même Eglise; mais on n'en dit jamais qu'une sur chaque Autel. Le Prêtre qui la doit dire, couche dans l'Eglise, pendant la semaine. On n'y celebre que des Messes Hautes, & toûjours à la pointe du jour;

jour; mais la veille de l'Epiphanie, & la veille de Pâques les Messes se disent le soir.

Le Celebrant porte un bonnet rond, dont la pointe se termine en croix; son Aube est étroite & courte; il a sur chaque bras un manipule, qui est une espece de manche, qui ne monte que jusqu'au coude : son Etole est ornée de croix; les extremitez en sont étroites. L'Amict du Prêtre est comme un colier de Moine, d'argent ou d'or, d'où pend une toile sur les épaules; il est ensuite revêtu d'une Chape. Les Prêtres assistans n'ont simplement qu'une Chape sur leurs habits.

Les Diacres ont une Aube, sans ceinture, & une étole sur l'épaule gauche, qui pend devant & derriere. Les Soudiacres, & les Clercs ont un surplis, ou une Aube étroite, qui descend jusqu'aux talons. Le Surplis, ou l'Aube, sont marquez de croix, peintes en fleurs sur la poitrine, sur les deux manches, & sur le milieu du dos, avec quatre autres croix plus petites, aux quatre coins.

Les Ceremonies des Prêtres à l'Autel sont celles-ci: le Prêtre habillé se lave les mains, dit l'Introït au pied de l'Autel, & fait seul sa confession, en termes presque semblables aux nôtres. Le Prêtre assistant dit *Misereatur*; le Celebrant, étant monté à l'Autel, le baise trois fois : l'Archidiacre lui porte l'Hostie, qui est d'un pain sans levain, & le Prêtre la place dans un trou fait exprès dans la muraille, semblable à celui, où l'on met les Burettes dans quelques-unes de nos Eglises. Il y pose aussi le Calice, après y avoir mis du vin

 pur,

pur & ſans eau. Le Diacre dit du milieu de l'Egliſe, ces paroles : *beniſſez Seigneur.* Le Celebrant pourſuit ſeul, diſant : *benediction & gloire, au Pere & au Fils*: & recite le Pſeaume, l'Antienne, & l'Hymne du jour; les Clercs chantent trois fois le Triſagium, avec l'addition de Pierre Gnaphée : *Saint Dieu, Saint fort, Saint immortel*, qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous. Les Clercs ayant fini, le Celebrant lit le Pſeaume, la Prophetie, & l'Epitre propre du jour; il ſe tourne vers le Peuple, & dit ; *la paix ſoit avec vous*: & *avec vôtre eſprit*, répondent les Clercs. Ces paroles ſe répetent ſept fois pendant la Meſſe.

Le Diacre lit l'Evangile du jour. Je rapporterai ici mot à mot le Symbole, qui ſe chante après l'Evangile ; afin qu'on y voye les changemens & les additions qui y ont été faits, & qui ne doivent point être attribuez, ni à la diſette, ni à aucune proprieté de la Langue Armenienne. Dans ce Symbole il eſt clair, qu'en parlant du Saint Eſprit, le ſchiſme y a ſupprimé ces mots, qui *procede du Pere & du Fils.* Les *oblata* ſe font enſuite en cette maniere. Le Celebrant, le Diacre & les Clercs les portent en proceſſion autour de l'Autel, & chantent : *le Corps du Seigneur, & le Sang de la redemption eſt en preſence*, & le peuple ſe proſterne. Le Prêtre étant remonté à l'Autel, & s'étant lavé les doigts, ſe tourne du côté du Diacre, & lui donne le baiſer de paix. Le Diacre dit alors, Donnez-vous la paix mutuellement

dans

dans le baiser de pureté; & vous, qui n'êtes pas dignes de communiquer aux Mysteres, descendez à la porte, & priez. Le Celebrant étant venu à la Consecration, il prononce d'abord ces paroles. *Prenant le pain dans ses saintes, divines, immortelles, immaculées, & agissantes mains, il benit, rendit graces, rompit, donna à ses Disciples choisis, saints, & assis....*

Le Prêtre continuë, & profere les paroles Sacramentelles, telles que nous les proferons sur le pain, & sur le vin, qu'il éleve pour être adorez du peuple. Après la Consecration, & quelques Prieres faites avec des benedictions, le Celebrant leve le voile, qui couvre le Calice, & prenant l'Hostie en main, dit trois fois: *Par ceci tu seras veritablement le pain beni, le Corps de nôtre Seigneur, & Sauveur Jesus-Christ.* Il ajoûte, & dit trois fois, *ton Saint Esprit cooperant*; & couvre le Calice. Après ces paroles, le Prêtre prie pour tous les Etats réguliers, & séculiers. Le Diacre en chantant, fait mention des Saints, & en particulier des Saints *Thadée*, *Barthelemy*, Gregoire l'Illuminateur, ausquels il joint *Jean* Orodnicti, *Gregoire* Dukeratsi, & Barsam, tous trois heretiques. Il fait aussi memoire d'*Abgare*, *Constantin*, *Tiridate*, & *Theodose*.

L'Oraison Dominicale est chantée par le peuple. Après l'Oraison, le Prêtre se tourne deux fois vers le peuple, & lui montrant l'Hostie sur le Calice, dit d'abord, *les choses saintes aux Saints*: & à la seconde fois, il

 ajoûte:

ajoûte: *mangez le ſaint venerable Corps & Sang de nôtre Seigneur, & Sauveur Jeſus-Chriſt, avec ſainteté, lequel deſcend du Ciel, habite parmi nous: il eſt la vie.*

L'*Agnus Dei* ſe dit dans les termes, dont nous nous ſervons, ou approchant, & le Celebrant fait la Communion. La Communion étant faite, le Diacre dit au peuple: *Approchez avec crainte, & avec Foi, & communiquez au Saint: j'ai peché contre Dieu. Nous croyons au Pere, Dieu vrai; nous croyons au Fils, Dieu vrai; nous croyons au Saint Eſprit, Dieu vrai. Nous confeſſons & croyons, que c'eſt le vrai Corps, & Sang do Jeſus-Chriſt, qui nous ſera en remiſſion de nos pechez.* Les Clercs répondent, & chantent: *nôtre Dieu, & nôtre Seigneur nous a apparu; beni celui qui vient au nom du Seigneur.* Alors le peuple communie: le Celebrant le benit, & chante: *faites vivre, Seigneur, vôtre peuple*; les Clercs pourſuivent, en chantant: *nous ſommes remplis de vos bontez.* Le Diacre ajoûte, *avec foi & avec paix*; & les Clercs avec lui diſent, *nous rendons graces.* Le Celebrant marche enſuite vers le milieu de l'Egliſe, il y fait quelques prieres, & les finit en ſe tournant du côté du peuple, diſant: *la plenitude de la Loi, & des Prophetes; vous êtes le Chriſt Dieu*: puis il monte à l'Autel, & après trois adorations, *Seigneur Jeſus-Chriſt*, dit-il, *ayez pitié de nous.* L'Evangile de Saint Jean ſe recite à la fin de la Meſſe, ſelon la coûtume de l'Egliſe Latine.

Pen-

Pendant la Meſſe, les Officians ne font aucune genuflexion; mais ſeulement des inclinations: le Celebrant benit le peuple plus de 50. fois, étendant la main, ſans tourner le corps. Le Diacre prononce preſque autant de fois, & en même temps, ces paroles: *Beniſſez, Seigneur.*

Avant la Meſſe, les Armeniens font une profeſſion de Foi, qui eſt heretique. Elle commence par un exorciſme, & finit par une confeſſion de toutes ſortes de crimes, les plus capables de choquer les oreilles pieuſes, & chaſtes.

Pour ce qui eſt de l'Office divin, qu'on récite dans les Egliſes Armeniennes, l'ancienne Langue de la Nation, qu'on peut appeller un Armenien litteral, y eſt ſeule en uſage; mais ſon intelligence eſt réſervée aux Miniſtres des Autels, leſquels très-ſouvent ne ſavent autre choſe, que la lire. C'eſt non ſeulement par ce Rit ſingulier, que la Nation ſe diſtingue des autres Societez Chrêtiennes; mais encore par l'adminiſtration des Sacremens, où ils ont introduit des abus à corriger, & d'autres à abolir; comme on le va voir.

ARTICLE II.

Des Sacremens.

Du Sacrement de Baptême.

L'Evêque, ou le Prêtre, qui adminiſtre le

Sacrement de Baptême, reçoit d'abord l'enfant hors de la porte de l'Eglise, qu'on tient fermée: il y recite le Pseaume 130. & diverses prieres. Ensuite se tournant vers l'Occident, il répete trois fois l'exorcisme; puis s'étant tourné vers l'Orient, il fait trois fois les demandes ordinaires, sur la créance des principaux articles de la Foi, & dit le Pseaume *Confitemini*, qui est le cent dix-septiéme. Alors la porte de l'Eglise s'ouvre, & étant ouverte, on marche vers les Fonds Baptismaux. Le Prêtre y oint l'enfant d'huile benite. Il recite à haute voix le Pseaume, *Vox Domini super aquas*, & le 3. Chapitre de Saint Jean, où Jesus-Christ instruit Nicodeme de la nécessité d'une régeneration spirituelle, que le saint Baptême opere en nous; puis il benit l'eau des Fonds. Il y plonge le Crucifix, & y répand le Saint Crême, disant trois fois, *Alleluia*, avec ces paroles: *Que cette eau soit benite, ointe & sanctifiée.*

Après ces premieres ceremonies, le Prêtre demande le nom, qu'on donne à l'enfant, & le nommant alors par son nom, il le plonge entierement, trois fois, dans l'eau des Fonds, disant à chaque immersion: ***N.*** *serviteur de J. C. qui se présente de sa propre volonté au Baptême, est maintenant baptisè par moi, au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit. Vous êtes racheté par le Sang de J. C. délivré de la servitude du peché; vous êtes fils adoptif du Pere celeste, cohéritier de J. C. temple du Saint Esprit.* Cette forme convient mieux avec la nôtre, que celle des

Grecs,

Grecs, en ce qu'elle indique le Ministre, qui baptise; mais c'est un abus de la répeter à chaque immersion ; car le Sacrement aiant son integrité, & par consequent son efficacité dès la premiere immersion; c'est pécher contre son unité, de réïterer deux fois l'immersion, & les paroles, qui sont la matiere & la forme du Sacrement.

Un autre Rituel Armenien, que j'ai vû, prescrit une differente maniere de conferer le Baptême; mais qui n'est pas moins condamnable. Le Prêtre dit à la premiere immersion, *au nom du Pere*; à la seconde, *au nom du Fils*; à la troisiéme, *au nom du Saint-Esprit*. Cette repetition, *au nom*, est contraire à l'institution de J. C. dans laquelle les saints Peres remarquent contre les Ariens, & les Macedoniens, que les 3. personnes de la Sainte Trinité sont énoncées sous le mot *au nom*, une fois prononcé, pour marquer l'unité des trois personnes en essence

A ces erreurs des Armeniens, il faut ajoûter un nouveau reproche qu'ils meritent, qui est d'attendre le 8. jour après la naissance d'un enfant, pour le faire baptiser; car il n'arrive que trop souvent, que l'enfant meurt pendant cet espace de temps, sans Baptême. Quelques-uns de leurs Docteurs, pour se mettre à couvert de ce juste reproche, soûtiennent que dans cette occasion, le Baptême n'est pas absolument nécessaire à *l'enfant*; & c'est ce qui a donné occasion de les accuser, de ne pas croire le peché originel. Cepen-

dant il eſt certain que la Nation en general croit la néceſſité du Baptême.

Du Sacrement de Confirmation.

La Confirmation ſe donne aux enfans, incontinent après le Bâtême : le même Prêtre adminiſtre l'un & l'autre Sacrement ; tel eſt l'uſage ordinaire des Egliſes du Levant. Leur Crême n'eſt pas ſeulement compoſé d'huile d'olive, & de baume ; ils y ajoûtent le suc de differens aromates, confondu dans du vin. Comme l'huile d'olive eſt très-rare dans le Pays, quelques Egliſes y avoient ſubſtitué l'huile de ceſanne ; mais ils l'ont retranchée, n'étant pas une matiere convenable.

La benediction du ſaint Creſme eſt attribuée au ſeul Patriarche des Armeniens ; il en envoye chaque année une portion aux Evêques, pour en faire la diſtribution aux Prêtres. Ceux-ci craignant ſouvent d'en manquer, y ajoûtent une huile étrangere, & s'expoſent à l'alterer conſiderablement. Le Rituel preſcrit aux Miniſtres de la Confirmation, de faire premierement le ſigne de la croix avec le Crême, ſur le front de l'enfant, qui vient d'être baptiſé ; & il prononce ces paroles : *la ſuave onction, au nom de Jeſus-Chriſt, eſt répanduë ſur vous, le ſceau des dons celeſtes au nom du Pere, du Fils, & du S. Eſprit.*

Il ne répete point l'invocation des trois perſonnes de la Ste Trinité aux onctions ſuivantes. A celle des yeux, il dit : *l'onction*

tion de la ſanctification éclaire vos yeux, afin que vous ne vous endormiez jamais dans le ſommeil de la mort. Aux oreilles, *l'onction de la ſanctification ouvre vos oreilles pour vous faire entendre les Commandemens de Dieu*, Aux narines, *l'onction de la ſanctification vous ſoit au nom de Jeſus-Chriſt, une garde à vôtre bouche, & une porte forte ſur vos levres.* Dans le creux des mains, *l'onction de la ſanctification ſoit en vous au nom de J. C. la cauſe des bonnes œuvres.* Sur la poitrine, *l'onction de la ſanctification formera en vous un cœur pur, & renouvellera l'eſprit droit dans vos entrailles.* Sur la paume des mains, il dit: *l'onction de la ſanctification, vous ſera au nom de J. C. un bouclier, pour repouſſer les fleches du malin eſprit.* Sur les pieds, il dit: *l'onction de la ſanctification dirigera vos pas à la vie éternelle.*

Aprés toutes ces onctions faites, le Miniſtre met une couronne ſur la teſte de l'enfant, & le communie étant encore à la mamelle.

Du Sacrement de l'Euchariſtie.

Les Armeniens adminiſtrent le Sacrement de l'Euchariſtie, d'une maniere, qui leur eſt particuliere. Le Prêtre ne conſacre qu'une ſeule Hoſtie, quelque grand que ſoit le nombre des Communians. Leur Hoſtie eſt ronde; mais trois ou quatre fois plus épaiſſe que les nôtres. Aprés avoir compté ceux qu'il doit communier, il rompt l'Hoſtie en autant

de petites parties, qu'il y a de communians; il les fait tremper toutes dans le Sang de Jesus-Christ, & les en tirant avec les doigts, il les porte dans la bouche des communians, qui se présentent à lui, étant tous debout.

Cette maniere de donner la Communion, avoit commencé à s'introduire dans l'Eglise Latine, vers la fin du 11. siecle; mais les Papes Pascal, & Urbain s'y opposerent: le premier écrivit contre cette pratique à Ponce, Abbé de Clugny; & le second la défendit dans le Concile de Clermont. La raison est que, selon l'institution de Jesus Christ, la participation de son Sang se doit faire en le bûvant. C'est par la même raison, qu'environ l'an 1053. le Cardinal Humbert desaprouva la pratique de l'Eglise de Constantinople, de donner la Communion dans une cuillere, qui contenoit une particule de l'Hostie consacrée, & trempée dans l'espece du vin. Les Grecs gardent encore aujourd'hui cette pratique, & les Armeniens, celle de communier les enfans immédiatement après le Baptême, & la Confirmation; nonobstant le grand inconvenient, dont ils sont souvent témoins, que les enfans rejettent la particule de l'Hostie, qu'ils ne peuvent avaler.

Nous ne nous taisons pas sur cet abus, non plus que sur un autre, qui lui est contraire; c'est la rareté des Communions parmi les adultes; car plusieurs passent les années, sans s'en approcher, ou n'en approchent que deux fois l'année; savoir, le Samedi saint, & le jour de l'Epiphanie. Le malheur est, que plu-

plusieurs de leurs Evêques, & de leurs Vertabjets, qui sont leurs Docteurs, autorisent cette coupable négligence, par leur mauvais exemple : car à peine disent-ils la sainte Messe, une fois l'année. Ils croyent beaucoup faire, que d'assister en certains jours à celles des simples Prêtres, sans vouloir y communier ; sous prétexte que ce seroit avilir leur dignité, de recevoir la Communion de la main d'un Prêtre leur inferieur.

Quant à leur maniere de donner le saint Viatique aux malades ; leur Rituel ordonne, que le Prêtre sera précedé de la Croix, & d'un Encensoir : il récite des Pseaumes, des Epitres, des Evangiles, & le Symbole de la Foi, auquel il ajoûte le Trisagion. Je ne sai pourquoi ils ont pour pratique, de ne donner la communion, même aux malades, que quarante jours après la précedente communion.

Du Sacrement de la Penitence.

L'incapacité des Prêtres Armeniens a introduit plusieurs abus intolerables dans l'usage du Sacrement de Penitence. Le Confesseur, pour avoir plutôt fait, & pour recevoir sa retribution, a par écrit une longue liste de pechez, qu'il récite, sans y supprimer les plus énormes. Le penitent, soit qu'il s'en connoisse coupable, ou non, répond : *J'ai peché contre Dieu.* Si un Confesseur mieux instruit de son devoir, interroge son penitent, il ne lui dira mot sur l'accusation,

qu'il lui fera de pechez griefs. Mais s'il vient à s'accuser de quelques faits, qui sont plutôt des superstitions, que des pechez, comme d'avoir tué un chat, ou un oyseau, alors le Confesseur prenant un ton sévere, fait de rudes reprimandes à son penitent, & lui impose de rigoureuses pénitences. Il n'oublie pas sur tout de le questionner, s'il n'a point de bien d'autrui; car si le cas y écheoit, il s'applique, ou à son Eglise, la restitution qui est dûë à l'homme volé.

Pour ce qui est des Prélats, & des Vertabjets, qui ne daignent pas recevoir la communion d'un inferieur, ils se croiroient trop humiliez, qu'on les vît aux pieds d'un Prêtre, pour recevoir l'absolution de leurs pechez.

Les termes dont les Armeniens se servent, pour prononcer l'absolution, sont differens de ceux que les Grecs y employent. Les termes de ceux-là sont absolus, & ceux des derniers ont une forme deprécatoire. Voici la formule des Armeniens: *Que Dieu, qui a de l'amour pour les hommes, vous fasse misericorde; qu'il vous accorde le pardon des pechez que vous avez confessez, & de ceux que vous avez oubliez; & moi par l'autorité, que me donne l'Ordre Sacerdotal, selon les divines paroles, tout ce que vous avez délié sur la terre sera délié dans le Ciel; avec les mêmes paroles, je vous absous de tous vos pechez, que vous avez commis par pensées, paroles, & œuvres, au nom du Pere, du Fils, & du S. Esprit.*

Du Sacrement de l'Extreme-Onction.

Les Armeniens reconnoiſſent l'Extreme-Onction pour un des ſept Sacremens inſtituez par Jesus-Chriſt; mais ils en ont preſque aboli l'uſage, ſous prétexte que l'Extreme-Onction aiant, diſent-ils, la vertu d'effacer les pechez, les peuples ſe prévaloient de cette opinion, pour s'exempter de la peine de confeſſer leurs pechez, & de faire pénitence. Ainſi pour corriger cet abus, ils ont ſupprimé le Sacrement de l'Extreme Onction.

Il faut cependant remarquer ici, que dans les Egliſes d'Orient, on l'adminiſtre indifferemment aux ſains & aux malades; car diſent ils, Jeſus-Chriſt l'a inſtitué pour guérir les maladies du corps & de l'ame; & c'eſt pour nous inſtruire de ce double effet du Sacrement, qu'on l'appelle l'onction des infirmes: or il arrive aſſez ſouvent, que le corps étant en ſanté, l'ame eſt malade par la grieveté de ſes pechez.

Mais les Armeniens ont une pratique bien ſinguliere à l'égard des Prêtres après leur mort.

Un Prêtre vient-il de mourir, on en avertit auſſi tôt un autre Prêtre, qui apporte le ſaint Crême, & qui en fait des onctions en forme de croix ſur la main, ſur le front, & ſur le haut de la teſte du cadavre, diſant: *Que la main de ce Prêtre ſoit bénie, ointe, & ſanctifiée par ce ſigne de la ſainte Croix, par*

par cet Evangile, & par le saint Crême, au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit. Il répete la même formule, en faisant les deux autres onctions : c'est dans cette derniere céremonie, concluent quelques-uns de leurs Docteurs, que consiste, à proprement parler, le Sacrement de l'Extreme-Onction. Les Armeniens ont encore pour pratique, de laver les pieds de tous ceux, qui sont à l'Eglise. Après les avoir lavez, les Prêtres les oignent de beure, en memoire du parfum, que la femme pécheresse répandit sur les pieds du Sauveur. Ils se servent de beure, faute d'huile, qui est rare dans le Pays. L'Evêque le benit, devant que de commencer le lavement des pieds, & dit en le bénissant : *Seigneur, sanctifiez ce beure, afin qu'il soit un remede contre toutes les maladies, qu'il donne la santé à l'ame & au corps de ceux qui en reçoivent l'onction.* Leur rubrique porte, que cette pratique est recommandée par les Apôtres inspirez du Saint Esprit.

Du Sacrement de l'Ordre.

Le rit que les Armeniens observent dans les Ordinations, est conforme, plus qu'aucun autre des Eglises d'Orient, à l'Eglise Romaine. Aussi se glorifient-ils de l'avoir reçû du Pape S. Gregoire le Grand, pour lequel ils conservent une singuliere veneration.

Les Prieres que fait l'Evêque en donnant les Ordres, sont belles & édifiantes. Elles ne s'éloignent pas, ou fort peu, du sens de cel-

celles, que l'Eglise Romaine employe dans les Ordinations : ainsi je ne rapporterai ici que ce qu'il peut y avoir de different entre leur usage & le nôtre.

La Tonsure chez les Armeniens est, comme parmi nous, l'entrée dans l'Etat Ecclesiastique ; avec cette difference, que le rit Romain ne donne aucun Office au Tonsuré dans l'Eglise, & que le rit Armenien le charge du soin de tenir l'Eglise propre, & nette ; c'est pourquoi l'Evêque met entre les mains du Tonsuré un balai, & lui dit : *Recevez le pouvoir de nettoier l'Eglise du Dieu, & qu'en même temps le Seigneur vous nettoye des pechez que vous avez pû commettre.*

Les Grecs confondent les autres quatre Ordres, qu'on apelle moindres, dans celui de Lecteur. Mais les Armeniens les distinguent, & celui qui les reçoit, reçoit de l'Evêque, ainsi que dans le rit Romain, ce qui doit être de son Office : le Portier reçoit les clefs de l'Eglise, & l'Evêque lui dit : *comportez-vous, comme aiant à rendre compte à Dieu des choses qui sont fermées sous la clef, & qui vous sont données. Soyez vigilant, priez tandis que vous ouvrez, & fermez la porte de l'Eglise.* L'Evêque le conduit ensuite à la porte, & le Diacre dit trois fois à l'Evêque, *enseignez-le.* L'Evêque met la clef dans la serrure, disant aussi trois fois : *Faites ainsi.* Les autres moindres se donnent avec les céremonies & les avertissemens qui leur sont propres.

L'Habit de Soûdiacre est une Aube, & rien

rien plus. Celui du Diacre est l'Aube sans ceinture, & une Etole. Ils reçoivent de l'Evêque, ce qui est le propre de leur Ordre, & l'Evêque leur donne en même temps les instructions convenables à leurs emplois.

L'Ordination des Prêtres Armeniens a des ceremonies particulieres, que je rapporte ici. Elle commence par le chant de plusieurs Pseaumes, & d'autres Prieres; l'Evêque s'informe ensuite des qualitez du Diacre, qui lui est présenté, de ses mœurs, de sa capacité, de sa naissance, qui doit être d'un Mariage légitime. Son information faite, & jugée favorable, l'Evêque impose sa main droite sur la tête du Diacre, & prononce les paroles suivantes: *Seigneur Dieu Tout-puissant, créateur de toutes choses, Redempteur vivifiant, & réparateur des hommes, qui par votre bonté infinie, accordez à votre sainte Eglise, les graces & les dons visibles & invisibles, nous nous adressons aujourd'hui à votre charité bienfaisante envers les hommes, vous suppliant d'accorder à celui-ci votre serviteur, que par cette vocation, & cette imposition de mes mains, il reçoive l'Ordre de Prêtrise; qu'il reçoive dignement votre Esprit saint, & le don de bien gouverner, par la grace de notre Seigneur & Redempteur, qui nous appelle tous par une vocation sainte, selon les Ordres differens, ponr servir Dieu, & pour glorifier avec action de grace le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, maintenant & toûjours & dans les siecles. Ainsi soit-il.*

L'Evêque après cette Priere, fait deux nouvel-

velles impoſitions de ſa main ſur la tête du Diacre, qu'il ordonne, il lui met l'Etole ſur le col, une eſpece de Mitre ſur la tête, un Amict ſur les épaules, une Chappe, au lieu d'une Chaſuble; il accompagne ces actions de differentes Prieres, & toutes conformes à chaque action. Mais il faut remarquer, que lorſque l'Evêque lui donne ou lui met la ceinture, il lui dit: *Recevez du S. Eſprit le pouvoir de lier, & de délier, que notre Seigneur Jeſus-Chriſt donna aux ſaints Apôtres, lorſqu'il leur dit: Tout ce que vous aurez lié ſur la terre ſera lié dans le Ciel, & ce que vous aurez délié ſur la terre ſera délié dans le Ciel.* Ces paroles finies, l'Evêque lui fait une onction dans les mains & ſur le front, & lui préſente enſuite le Calice avec le vin, & la Patêne avec l'Hoſtie, en diſant: *Recevez, prenez; car vous avez reçû le pouvoir de conſacrer, & de faire le ſaint Sacrifice, au nom de notre Seigneur J. C. tant pour les vivans, que pour les morts.*

L'Ordination du Prêtre finit enfin par la benediction, que l'Evêque lui donne en ces termes: *Que la benediction de Dieu, Pere, Fils, & Saint-Eſprit, deſcende ſur vous, qui avez reçu l'accompliſſement de l'Ordre de Prêtriſe, pour offrir le Corps & le Sang de J. C. pour la paix, & pour la remiſſion des pechez. Ainſi ſoit-il.*

Il y auroit ici une queſtion à examiner, & que je ne fais que propoſer; ſavoir, ſi la partie eſſentielle de l'Ordination des Prêtres Armeniens conſiſte dans l'impoſition des mains

de

de l'Evêque sur la tête du Prêtre Ordonné; ou dans la tradition du Calice & de la Patêne. Si on décidoit qu'elle consiste dans la tradition du Calice & de la Patêne, il s'ensuivroit que le pouvoir de lier & de délier, seroit donné au Prêtre devant le pouvoir de consacrer, le Prêtre aiant déja reçu de l'Evêque la ceinture, & par consequent le pouvoir de lier & de délier, devant que d'avoir touché au Calice & à la Patêne: auquel cas il y auroit un contre temps, & un abus manifeste. Cette raison donne sujet de croire, que les Armeniens mettent la partie essentielle de l'Ordination Sacerdotale dans l'imposition des mains de l'Evêque, sur la tête du Prêtre Ordonné, laquelle précede le temps, où l'Evêque lui donne la ceinture & le Calice, avec la Patêne à toucher. En effet, lorsque l'Evêque lui met le Calice & la Patene entre les mains, il lui dit ces paroles, qui supposent que le pouvoir de consacrer lui a été donné. *Recevez, & prenez; car vous avez reçu le pouvoir de consacrer, & de faire le saint Sacrifice*, &c.

Les heretiques, qui ne perdent jamais aucune occasion de faire glisser par tout le venin de leur heresie, ont inseré dans leur Rituel une profession de Foi, qu'ils font prononcer aux Ordinans, avant leur Ordination, & qui est conçuë en ces termes. *Nous croïons en Jesus-Christ une personne, & une Nature composée; & pour nous conformer aux Saints Peres, nous rejettons & détestons le Concile de Calcedoine, la Lettre*

de

de S. Leon à Flavien : nous disons anatheme a toute secte, qui introduit deux Natures.

Du Sacrement de Mariage.

Les enfans des familles Armeniennes se reposent absolument sur leurs peres & meres, ou sur leurs plus proches parens, pour le choix de la personne, qu'ils doivent épouser, & pour les conventions matrimoniales. Le Mariage se celebre à l'Eglise; les contractans s'y rendent de grand matin: la future épouse y est conduite par sa famille, son visage est couvert d'un grand voile, qui la cache aux yeux de tous les assistans, & c'est à l'Eglise seulement que son futur époux la voit pour la premiere fois. Le Rituel contient de très-belles Oraisons, pour la benediction de l'anneau des fiançailles. La benediction nuptiale, que le Prêtre donne ensuite aux fiancez, est exprimée en ces termes: *Benissez, Seigneur, ce Mariage d'une benediction perpetuelle, & accordez leur par cette grace, qu'ils conservent la Foi, l'Esperance, & la Charité; donnez-leur la sobrieté, inspirez-leur de pieuses pensées, conservez leur couche sans souillures, afin que fortifiez de toute part, ils perseverent dans votre bon plaisir.*

Après la célebration du Mariage, ceux qui y ont été invitez reconduisent les nouveaux Mariez chez les parens de l'épouse, avec des cris de joye, & des frapemens de mains,

mains, qui en ſont les marques publiques. La ceremonie des Nôces finit en préſentant un baſſin à tous les conviez, qui y mettent leur preſent, ſelon leurs facultez, & chacun d'eux reçoit un mouchoir des mains de l'épouſe.

Les Nôces chez les Armeniens ſont défenduës, depuis le Dimanche de la Quinquageſime juſqu'à la Pentecôte. Les empêchemens de leurs Mariages, qu'on appelle dirimans, ſont ceux ci. Contracter avec une perſonne infidele, qui n'eſt point baptiſée. Avoir embraſſé la Profeſſion Religieuſe. Etre déja engagé dans le Mariage. Etre lié de conſanguinité & d'affinité juſqu'au quatriéme degré, avec la perſonne qu'on voudroit épouſer. Le Mariage entre les parens du mari & de la femme, juſqu'au troiſiéme degré, eſt défendu. Deux freres ne ſauroient épouſer les deux ſœurs, ni des couſins germains des couſines germaines, ni même iſſus de germains. L'empêchement provenant de l'adoption legale ſe termine au ſecond dégré. Celui de l'adoption ſpirituelle s'étend au troiſiéme. Mais pour borner cet empêchement à un petit nombre de perſonnes, toute une famille ne prend pour tous les enfans, qui en naiſſent, que le même parain & la même maraine. Les Armeniens ne mettent point au nombre des empêchemens ceux qui proviennent du crime, ni ceux qu'on appelle ſimplement empêchans.

Il y a ſujet de douter, ſi l'Ordre de Prêtriſe eſt chez eux un empêchement, qui rend un

un ſecond Mariage nul & invalide, ou s'il n'eſt ſeulement qu'illicite; la raiſon de douter eſt, qu'un Prêtre, qui contracte un ſecond Mariage, après la mort de ſa premiere épouſe, en eſt puni par la dégradation, ſans paſſer cependant pour concubinaire. On le dépouille des honneurs, privileges, fonctions, & habits du Sacerdoce; & il n'eſt admis que comme laïque à la participation des Sacremens.

Pour ce qui eſt des troiſiémes Nôces, les Armeniens les reprouvent & les jugent illégitimes de droit divin; mais leur pratique y eſt contraire: car ſi un particulier s'obſtine à demander diſpenſe pour un troiſiéme Mariage, & ſur un refus, menace de ſe faire Mahometan, alors ſon Curé, ſans avoir recours ni au Patriarche, ni à ſon Evêque, la lui accorde promptement. Les Armeniens croyent avoir remedié à de grands deſordres, par la coûtume établie parmi eux, & qui tient lieu de Loi, qui eſt qu'un homme veuf ne peut épouſer qu'une veuve en ſecondes Nôces.

A l'occaſion du Sacrement de Mariage, dont nous venons de parler, je rapporterai ici une pratique extraordinaire de cette Nation; mais qui lui eſt commune avec d'autres Nations du Levant. Les Armeniens celebrent la mémoire du Baptême de Notre-Seigneur le 6 Janvier, & voici de quelle maniere ils font cette Fête. Ils s'y préparent par un jeûne très-rigoureux. Le jour de la Fête, ces peuples courent en foule

foule ſur le bord d'une riviere, ou d'un Eruiſſeau voiſin. Le Patriarche, ou un Evêque, ou un Vertabjet en ſon nom, ne manque pas de s'y rendre. Il commence la ceremonie par la lecture de pluſieurs Prieres, & Leçons tirées des ſaintes Ecritures, & qu'ils appliquent à cette Fête. Il benit enſuite les eaux de la riviere, & y verſe du ſaint Crême. Alors, diſent les Armeniens, les eaux boüillonnent à gros bouillons; merveille dont ils ſont les ſeuls, qui s'apperçoivent. Mais ce qui eſt au vû de tout le monde, c'eſt l'empreſſement avec lequel ce peuple ſuperſtitieux & groſſier ſe jette à corps perdu au milieu des eaux, & y va chercher les parties du ſaint Crême, qui ſurnage, pour s'en frotter les yeux, le viſage, & la tête. Leur devotion en ce jour eſt ſi fervente, que le froid du mois de Janvier, ſouvent exceſſif, & les eaux à demi glacées, ne les empêchent pas de s'y plonger. Ce trait de ſuperſtition & pluſieurs autres ſemblables qu'on ne rapporte pas, font voir de quelle extravagance ſont capables ceux qui ſe laiſſent dominer par le ſchiſme. Comme cette Fête ridicule ne manque jamais d'y attirer une grande foule de peuples de toutes Nations, & que les deſordres en ſont inſeparables, les Magiſtrats Turcs s'y tranſportent pour y remedier, & ſavent toûjours ſe faire bien payer de leur préſence.

ARTICLE III.

Des Fêtes & jeûnes des Armeniens.

Les Armeniens ont très-peu de Fêtes pendant l'année, qui ne ſoient précedées par pluſieurs jeûnes, & comme ils ont un grand nombre de Fêtes, la plus grande partie de l'année ſe paſſe auſſi en jeûnes. Mais ce qui eſt infiniment à leur loüange, c'eſt qu'ils les obſervent avec une regularité ſi exacte & ſi ſevere, que ni l'âge, ni les maladies, ni le travail journalier, ni les longs & pénibles voyages ne leur ſont point une raiſon pour s'en diſpenſer. Les plus reguliers ſont à jeun juſqu'à trois heures après midi; ceux qui le ſont moins, avancent leur repas. Mais tous s'interdiſent l'uſage de la viande, du poiſſon, des œufs, du laitage, & d'un mets particulier fait avec des œufs de poiſſon, & qu'on nomme *Caviat*. Ce ſeroit un relâchement parmi eux, ſi quelqu'un uſoit de l'huile d'olive, & buvoit du vin. Enfin on peut dire, que dans leurs jeûnes, ils ne vivent que d'herbes, & de legumes cuits dans l'huile de ſeſanne, laquelle ne vaut pas mieux que l'huile de navette. Outre les jeûnes qui leur ſont ordonnez pendant l'année, ils ont encore cinq jours, où le ſeul uſage de la viande leur eſt défendu; & ces jours s'appellent *Nevagadik*. Au reſte le grand nombre de jeûnes qu'ils obſervent, les prévient

ſi fort en faveur de leur Egliſe, que lorſqu'ils la comparent à l'Egliſe Romaine, ils traitent les Chrêtiens Européans d'hommes lâches, ſenſuels, & effeminez, & prennent de là occaſion de faire l'éloge de la ſainteté de leur Egliſe.

Je ne m'arrêterai point ici à faire un détail particulier de leurs jours de jeûnes, & de toutes leurs Fêtes; le recit en ſeroit ennuyeux. Je rapporterai ſeulement ce qui merite d'être remarqué. Les Armeniens ne diſent point de Meſſe les jours de jeûnes: ils ne la celebrent que les jours de Fêtes; parce que dans ces jours ils ne jeunent point. Les mercredis & vendredis ſont jours de jeûne, à moins qu'une Fête particuliere ne les en diſpenſe. Ils n'ont pendant l'année que quatre Fêtes non mobiles, qui ſont l'Epiphanie, la Circonciſion de Notre Seigneur, la Purification de la Ste Vierge, & ſon Annonciation. Si le 15. Août n'eſt point un Dimanche, la Fête de l'Aſſomption eſt renvoyée au Dimanche ſuivant. Il en eſt de même de la Fête de l'Exaltation de la ſainte Croix, qui ne doit être celebrée qu'un Dimanche. Ces deux Fêtes ſont précedées de pluſieurs jours de jeûnes. Le ſamedi qui précede la Fête de l'Aſſomption, eſt employé à dire anathême au Concile de Calcedoine, & à ſaint Leon. Ils font la Fête des trois cens dix-huit Peres du Concile de Nicée, avec la même ceremonie, le ſamedi, veille de la Nativité de la Sainte Vierge, renvoyée au Dimanche ſuivant,

vant, lorſque le 8. Septembre eſt un jour ouvrable.

La Fête de Saint Serge ſoldat & de ſon fils, tous deux Martyrs, & de leurs quatorze Compagnons, eſt celebre parmi eux. Ils la ſolemniſent le ſamedi de devant la Septuageſime. Elle eſt précedée de cinq jours de jeûnes, ſi rigoureuſement obſervez, que pluſieurs filles & garçons s'abſtiennent de preſque toute nourriture, pendant ces jours-là.

Le Dimanche de la Quinquageſime s'appelle *Pariégſentan*; c'eſt-à-dire, bonne vie; comme ſi ce jour annonçoit les jours de ſalut, le Carême commençant le ſamedi ſuivant. Tous les ſamedis du Carême, ſont deſtinez à des Fêtes particulieres. Celle de S. Gregoire l'Illuminateur ſe fait le 5. ſamedi.

Le Dimanche ſuivant, qui eſt celui des Rameaux, eſt ſolemniſé, comme dans l'Egliſe Romaine, par la benediction des Palmes, & la Proceſſion. A ſon retour, un Prêtre accompagné du Diacre, entre dans l'Egliſe, & en ferme la porte. L'Officiant, qui eſt à la tête de la Proceſſion, frappe à la porte, & chante les paroles ſuivantes: *Ouvrez-nous, Seigneur, ouvrez-nous la porte des miſericordes, à nous, qui vous invoquons les larmes aux yeux.* Le Prêtre & le Diacre, qui ſont dans l'Egliſe, répondent: *Qui ſont ceux qui demandent que je leur ouvre? Car c'eſt ici la porte du Seigneur, par laquelle les juſtes entrent avec lui.* L'Officiant, & ceux qui l'aſſiſtent, répondent: *ce ne ſont*

pas seulement les justes, qui entrent, mais aussi les pecheurs, qui se sont justifiez par la confession & la penitence. Ceux qui sont dans l'Eglise, répliquent : *c'est la porte du Ciel, & la fin des peines, promise à Jacob. C'est le repos des justes, & le refuge des pecheurs : le Royaume de Jesus-Christ : la demeure des Anges : l'Assemblée des Saints : un lieu d'azile, & la maison de Dieu.* L'Officiant & ses Diacres, ajoûtent : *ce que vous dites de la sainte Eglise est juste & vrai ; parce qu'elle est pour nous une mere sans tache, & que nous naissons en elle, enfans de lumiere & de verité. Elle est pour nous l'esperance de la vie, & nous trouvons en elle le salut de nos ames.*

Après ce pieux & touchant dialogue, la porte de l'Eglise s'ouvre, la Procession entre, & l'Office finit par d'autres prieres très édifiantes. Les jours suivans, & celui de Pâque, n'ont rien qui leur soit singulier. Les saintes pratiques de l'Eglise Romaine, pendant la Semaine Sainte, ne sont point observées, & ne sont point en usage. Ils celebrent la Messe le Jeudi saint, & plusieurs y communient.

La seconde Ferie de Pâque est employée à visiter les cimetieres, où ils lisent des prieres & des Evangiles. Depuis Pâque jusqu'à l'Ascension, ils n'ont point de jeûne, ni les mercredis, ni les vendredis. Depuis l'Ascension jusqu'au dernier jour de l'année, les Armeniens celebrent plusieurs Fêtes, qui leur sont particulieres, & qui sont précedées par cinq

cinq jours de jeûnes. Les principales ſont la Fête de l'Invention des Reliques de S. Gregoire l'Illuminateur, celle où ils font memoire du jour auquel ce ſaint Patriarche fut retiré du puits où Tiridates l'avoit fait jetter, la Fête des deux cens Peres du Concile d'Epheſe, celle de S. George, des Archanges, de Jonas, de S Jacques de Niſibe, & de pluſieurs hommes illuſtres de l'Ancien Teſtament. J'ai parlé de la Fête de S. Serge ſoldat, qui eſt celebre parmi les Armeniens; mais je n'ai rien dit du jeûne, qui la précede, & qu'ils appellent d'*Artzibut*. Ce jeûne fait le ſujet d'une groſſe querelle, qui eſt entre les Grecs & les Armeniens; car ceux-là font un crime aux Armeniens de faire un tel jeûne; & voici l'hiſtoire, ſur laquelle eſt fondé le reproche que les Grecs leur font. *Artzibut*, diſent ils, étoit le chien d'un Evêque, qui précedoit ſon maître en tous lieux, & qui annonçoit ſon arrivée: l'Evêque fut ſi affligé de la mort de ſon chien, qu'il ordonna cinq jours de jeûne pour le pleurer. C'eſt donc pour pleurer ce chien, diſent les Grecs aux Armeniens, que vous jeunez ces cinq jours. Une fable auſſi abſurde que celle-ci ne meritoit pas que S. Nicon, & le Patriarche Iſaïe en fiſſent un chef d'accuſation. Mais ce qu'il y a ici de réel, c'eſt que le mot d'*artzibut*, ſignifie un avant-coureur, ou un Meſſager, & que le jeûne de S. Serge venant dans la ſemaine de la Sexageſime, annonce que le Carême ſuit de près.

Il ne nous reſte plus qu'à parler de l'Office, & du chant de l'Egliſe Armenienne, pour finir tout ce qui regarder ſon rit. Les Prêtres ont pour Breviaire le Pſeautier ; ils le recitent en pſalmodiant en differens temps, ſoit dans le chœur, ou chez eux. Ils chantent dans le chœur des hymnes, des leçons tirées des ſaintes Ecritures, des Oraiſons, & autres Prieres. Pendant le Carême, ils vont trois fois à l'Egliſe; le matin, à midi & le ſoir: les autres jours, ils n'y vont que deux fois; le matin, pour y dire Matines, & la Meſſe, lorſqu'ils la doivent celebrer ; & le ſoir, pour dire Vêpres. Leur chant eſt très-peſant, & imite en cela leur langue: ils ſont perſuadez qu'il n'y en a pas de plus beau que le leur, ils le notent par des points ſur les voyelles, & s'accordent parfaitement en chantant. Ils ont grand ſoin d'apprendre à leurs enfans tous les chants de l'Egliſe.

CHAPITRE VII.

Des erreurs des Armeniens.

L'Erreur capitale des Armeniens, & qui eſt l'origine, & le fondement de leur ſchiſme, eſt de ne reconnoître qu'une ſeule nature en Jeſus-Chriſt. Ils ſont Jacobites, & conviennent avec les Suriens, & les Coptes dans la même créance. Ils confeſſent avec eux, que Jeſus Chriſt eſt Dieu & homme parfait, aiant un corps & une ame, comme

me

me nous ; que la nature divine s'eſt unie avec la nature humaine, ſans qu'il ſe ſoit fait aucun changement dans l'une ou l'autre nature, & ſans aucun mélange, & ſans confuſion. Ils avouënt que ſelon la chair, il a ſouffert la fatigue, la faim, la ſoif; que c'eſt volontairement, qu'il s'eſt livré aux ſouffrances de ſa Paſſion, & à la mort. Mais que ſelon ſa divinité, il étoit impaſſible & immortel. Leur confeſſion de Foi, qu'ils récitent très frequemment, contient ces articles. Ils diſent anathême à Eutiches, comme ils le diſent à Neſtorius, & ils le condamnent, comme complice d'Apollinaire, en ce qu'il a nié, que le Sauveur fut homme comme nous. Quand donc ſur l'aveu qu'ils font, que J. C. eſt Dieu & homme, l'un & l'autre parfait, & qu'il a ſouffert ſelon la chair, & non ſelon la divinité, on veut les obliger à conclure néceſſairement de cette doctrine, qu'il y a donc deux natures en Jeſus Chriſt. Ils ſe retranchent alors dans la comparaiſon de notre corps & de notre ame, leſquels, diſent-ils, ne compoſent par leur union naturelle qu'une ſeule nature. Ce fut pour les chaſſer de ce retranchement, qui leur paroît un fort imprenable, que *Théorien*, Théologien Grec, employa dans ſes conferences avec *Nierſes*, Patriarche de *Sis*, des argumens abſtraits & Métaphiſiques, qui ſont rapportez dans la Biblioteque des Peres. Mais comme notre Foi n'a point beſoin pour la défendre, de toutes ces ſubtilitez, qui réduiſent ſouvent les opinions combatuës de

part & d'autre à une pure queſtion de nom, Théorien ſe ſervit bien plus à propos de l'autorité des ſaintes Ecritures, & des Peres, qui prouvent ſolidement l'exiſtence de deux natures en J. C. Le Théologien Grec auroit pû faire voir au ſurplus, la défectuoſité de la comparaiſon en queſtion, dont les Armeniens mêmes doivent convenir : car ils avoüent, & il eſt vrai, que le Verbe s'eſt fait chair, que Dieu s'eſt fait homme. Mais ils n'oſent pas dire, que l'ame ſe faſſe corps. Ils confeſſent que Dieu eſt né, & qu'il eſt mort; mais ils ne diront pas, & ne diſent pas en effet, que l'ame ſoit étenduë, & formée par un arrangement de la matiere, & qu'elle meurt; ainſi la comparaiſon, dont il s'agit, ne va pas plus loin, qu'à expliquer l'union des deux ſubſtances dans une ſeule hypoſtaſe; mais l'union hypoſtatique des deux natures en J. C. opere ce qu'on appelle la communication des idiomes, laquelle n'a pas lieu entre le corps & l'ame.

Saint *Euloge*, Patriarche d'Alexandrie, dans ſon troiſiéme diſcours contre les Severiens, dont *Photius* nous a conſervé un bel extrait, explique parfaitement l'uſage legitime qu'on doit faire de cette comparaiſon, & les juſtes bornes qu'on doit y donner ; & il remarque que S. Cyrille ne l'a employée que comme un exemple imparfait de l'union hypoſtatique.

De ce faux principe d'une ſeule Nature en J. C. les Armeniens, de concert avec les autres *Monophiſites*, concluent qu'il n'y a

qu'une

qu'une operation en J. C. & qu'une volonté, entendant par ce mot de volonté l'action de la volonté, & non pas la faculté; c'est ainsi qu'ils abusent de l'expression d'actions théandriques, qu'ils ne s'accordent pas entre eux, & que quand il est question d'expliquer leurs sentimens, ils se contredisent mutuellement, les uns parlant le langage des Eutichiens, & les autres celui des Monophisites, tous heretiques condamnez dans le Concile de Calcedoine. Mais ce qui est certain, c'est que le schisme n'avoit pas fait grande fortune, avant le Conciliabule de Thevin. Ses plus zelez partisans n'étoient que quelques Moines, & quelques Evêques, qui n'osoient pas même prêcher publiquement leurs erreurs. Cependant ils n'en étoient pas moins affectionnez à leur parti, & ils cherchoient les moyens de l'augmenter. Ils trouverent à propos un certain Prêtre, né avec des talens tout propres à être un chef de parti. Il se nommoit *Jacques Zangales*, homme adroit, séduisant, parlant bien, populaire, se donnant des airs de modestie, & d'humilité, qui cachoient une ambition sans mesure. Il eut plusieurs conferences avec quelques Evêques, & quelques Vertabjets, qui pensoient comme lui. Il fit si bien, qu'il leur persuada de le sacrer Evêque, ce qu'ils firent. Revêtu qu'il fut de cette dignité, il commenca à dogmatiser, parcourant les Villes & les Villages. Il se donnoit la réputation d'un homme éclairé, & envoyé de Dieu: cette opinion conçûë de lui, jointe à son art de bien parler, le fai-

ſoit écouter volontiers du peuple; il faiſoit chaque jour quelque conquête, le nombre de ſes Diſciples s'augmentoit, & devint ſi fort, qu'on commença à les appelles Jacobites, du nom de leur ſeducteur *Jacques Zangales*, & ce nom leur eſt demeuré. Le Conciliabule de Thevin, convoqué par le Patriarche Nierſes, ſurnommé *Achdaraghenſis*, confirma les erreurs, dont Jacques Zangales avoit déja infecté les peuples. Il condamna de plus le Concile de Calcedoine, & forma enfin le ſchiſme, qui dura plus d'un ſiecle.

Pour ne parler preſentement que des Armeniens, qui ſont ſous nos yeux, nous leur devons la juſtice de dire, qu'ils n'entrent point dans toutes ces ſortes de queſtions. Ils s'en tiennent en géneral à ce qu'on leur a dit, qu'il n'y a qu'une nature en J. C. ſans en ſavoir davantage. Car pour ce qui eſt des autres erreurs, qu'on reproche aux Armeniens, & dont nous allons parler, on les doit moins imputer à la Nation, qu'à quelques-uns de ſes Docteurs, qui veulent ſe ſignaler dans leur Pays, en dogmatiſant contre l'Egliſe Romaine, & qui croyent en même temps, qu'il eſt de leurs interêts, d'inſpirer à leurs compatriotes, du mépris & de l'averſion pour les Catholiques Romains.

Quelques-uns de ces Docteurs Armeniens, ſoûtiennent avec les Grecs, que le Saint-Eſprit ne procede que du Pere, & nullement de la ſeconde perſonne de la ſainte Trinité. Ils ne peuvent pas cependant ignorer, que les Egliſes Armeniennes chantent le jour de la

Pen-

Pentecôte une Prose, contenuë dans un de leurs Livres, nommé *Hiachoust*, où sont ces mots: *Guérissez, Seigneur, le Seigneur des vertus, & vrai Dieu, source de lumieres & de vie, Esprit Saint, procédant du Pére & du Fils.*

Comme une erreur conduit toûjours à une autre, ils enseignent de plus, que Dieu differe la récompense des justes, & la punition des pecheurs, jusqu'après le Jugement dernier: & cependant dans les Prieres publiques, ils demandent à Dieu, qu'il place les ames des défunts dans le Royaume du Ciel avec les Saints, & ajoûtent que les Saints sont dans la gloire avec les Anges.

A ces erreurs grossieres, ils en ajoûtent d'autres, qui ne sont pas moins extravagantes; savoir, que Dieu créa toutes les ames dès le commencement du monde, que Jesus-Christ descendant aux enfers en retira les damnez, que depuis ce temps-là il n'y a plus de Purgatoire, & que les ames séparées de leurs corps sont errantes dans la région de l'air. On reproche de plus aux Armeniens, & non sans raison, que se faisant honneur d'être Chrêtiens, ils défigurent le Christianisme, par des pratiques Judaïques. En effet ils observent le temps prescrit par la Loi de Moyse, pour la purification des femmes. Ils s'abstiennent de tous les animaux, que la Loi a déclarez immondes, dont ils exceptent la chair du pourceau, sans pouvoir dire la raison de cette exception. Ils se croiroient coupables d'un peché, s'ils avoient

mangé de la chair d'un animal étouffé dans ſon ſang. Comme les Juifs, ils offrent à Dieu le ſacrifice des animaux, qu'ils immolent à la porte de leurs Egliſes, par le miniſtere de leurs Prêtres. Ils trempent le doigt dans le ſang de la victime égorgée. Ils en font une croix ſur la porte de leurs maiſons. Le Prêtre retient pour lui la moitié de la victime, & ceux qui l'ont préſentée en conſomment les reſtes. Il n'y a point de bonne famille, qui ne vienne offrir ſon Agneau aux Fêtes de l'Epiphanie, de la Transfiguration, de l'Exaltation de la ſainte Croix, & de l'Aſſomption de la ſainte Vierge, qu'ils appellent le jour du Sacrifice general. Ils font de pareilles offrandes à Dieu, pour en obtenir la guériſon de leurs maladies, ou d'autres bienfaits temporels. Mais ils ne s'apperçoivent pas, qu'en faiſant ces ſacrifices, ils ſe condamnent eux-mêmes; car ils prononcent ces paroles, contenuës dans leur Rituel. *Nous ſavons, Seigneur, que vous ne voulez plus de victimes.* Ceux qui ſont intereſſez à les maintenir dans ces pratiques ne manquent pas de leur citer l'exemple de l'Egliſe Romaine, qui benit des Agneaux dans les Fêtes Paſchales. Mais nous leur faiſons remarquer la difference de leur pratique à la nôtre; car notre ſeule intention eſt de benir des viandes, qui nous ſont données pour notre nourriture; mais non pas d'offrir à Dieu des ſacrifices, qu'il a abolis, lorſqu'il nous a donné ſon Fils unique, qui s'immole continuellement pour nous.

Saint

Saint Nicon, célebre Missionnaire dans le Levant, dont nous avons la vie, traduite élegamment par le Pere Sirmond, sur un manuscrit Grec, & qui a été inserée dans les Annales de Baronius, met entre les erreurs des Armeniens, l'an 960. le retranchement, qu'ils ont fait de deux endroits de l'Evangile; le premier, est du verset 43. du 22. Chapitre de Saint Luc, où cet Evangeliste narre l'agonie, & la sueur de sang de Jesus-Christ au Jardin des Olives. Ce saint Missionnaire a crû apparemment que ce retranchement avoit été fait par quelques Docteurs schismatiques, qui non seulement n'admettoient qu'une seule Nature en J. C. mais qui soûtenoient que J. C. avoit été impassible. Erreur en effet condamnée, par ce verset 43. du 22. Chapitre de S. Luc.

Pierre le Foulon, Patriarche intrus d'Antioche, & quelques autres Docteurs après lui, donnerent dans une heresie contraire, soûtenant que la divinité même avoit été crucifiée, & qu'elle avoit souffert; & ce fut pour favoriser cette opinion impie, que cet heresiarque fit inserer dans le Trisagion des Armeniens, c'est-à dire, dans la Priere qui répete trois fois, *saint Dieu*, *saint fort*, *saint immortel*, les paroles suivantes, *qui avez été crucifié pour nous*, *faites nous misericorde*. Mais les Evêques Armeniens Catholiques anathematiserent cette hérefie dans les Conciles de *Sis* & d'*Adana*, proscrivirent cette addition heretique, & ordonnerent, qu'on chantât pu-

bliquement le Trisagion en cette maniere: *ſaint Dieu, ſaint fort, ſaint immortel, Jeſus-Chriſt qui avez été crucifié pour nous, faites-nous miſericorde.* Dans cette Priere Catholique, on reconnoît ſa divinité, & ſon humanité; on diſtingue deux natures en ſa perſonne, l'une immortelle & exempte de douleurs, l'autre ſouffrante & mortelle.

L'autre endroit retranché de l'Evangile, que Saint Nicon reproche aux Armeniens, eſt l'hiſtoire de la femme adultere, en S. Jean. Chapitre 8. Mais comme cette hiſtoire ne ſe trouve point dans quelques anciens manuſcrits Grecs, ni dans les exemplaires à l'uſage de l'Egliſe d'Antioche, la traduction Armenienne, qui aura été faite apparemment ſur ces exemplaires, ne doit point être reſponſable de cette omiſſion; d'autant plus que cette hiſtoire n'a aucun rapport à leurs ſentimens particuliers, & ne les doit point par conſequent intereſſer.

A ces erreurs que l'on impute aux Armeniens, il faut ajoûter leurs abus, dans l'adminiſtration des Sacremens, dont nous avons parlé dans le Chapitre précedent, & qu'il ſeroit inutile de répeter; mais nous ne devons pas omettre ce qui nous donne une conſolante eſperance de leur réünion à l'Egliſe Romaine. On ſait que le ſchiſme les en ſépare depuis bien des années; mais malgré leur ſéparation, ils conſervent un reſpect, & une veneration pour la Ste Egliſe Romaine & pour ſon chef, qui peut faire

honte

honte à des Catholiques. Ils l'appellent le ſucceſſeur de S. Pierre, à qui Dieu a confié ſon troupeau. Ils avoüent ſans peine que le Siége de Rome eſt le plus ancien & le premier Siége du monde Chrêtien, qu'il eſt la lumiere qui chaſſe les tenebres. Ces ſentimens, & pluſieurs autres, que la bonté divine conſerve dans leurs cœurs, eſt comme un germe, qui produit de temps en temps de bons fruits; mais qui ne viennent pas tous en maturité. Ils y viendront un jour, avec la grace de Dieu. C'eſt pourquoi nous ne ceſſerons pas de cultiver cette bonne & aimable Nation, portée naturellement à la pieté, & à tous les exercices de Religion les plus ſéveres. Nous prions les perſonnes, qui liront ces Memoires, de nous aider du ſecours de leurs prieres, afin qu'il plaiſe à Dieu de benir nos travaux Evangeliques, & ceux de nos ſucceſſeurs, que notre Compagnie ne manquera jamais de nous donner. C'eſt en leur faveur que ſera le dernier Chapitre, qui finira ces Memoires.

CHAPITRE VIII.

Maniere de traiter avec les Armeniens.

UN de nos plus anciens Miſſionnaires, qui a eu le bonheur de travailler pendant

dant bien des années, & avec de grands fruits, en Armenie & en Perse, nous a laissé d'excellentes regles, pour traiter avec les Armeniens. Je ne puis rendre un plus grand service à nos jeunes Missionnaires, que de leur faire part de ces avis importans.

Les Ouvriers appellez de Dieu, pour annoncer son Royaume aux Armeniens, doivent commencer par gagner leur estime & leur confiance. Pour y parvenir, ils ne peuvent les traiter avec trop de douceur & de bonté, dans les instructions qu'ils leur feront. Il faut leur faire bien entendre, qu'ils ne prétendent leur enseigner que la Doctrine de l'Eglise, & celle de leurs Ancêtres. Ils vous écouteront alors volontiers, & se laisseront prendre, pour ainsi dire, par vos discours, qui bien loin de jetter de la méfiance dans leurs esprits, attireront doucement leurs cœurs, & les disposeront à recevoir avec docilité les veritez de la Foi, que vous leur expliquerez.

Il faut faire une grande difference des Armeniens, qui ne sont, pour me servir des termes de l'Ecole, que materiellement heretiques, d'avec ceux, qui le sont formellement: la classe des premiers est la plus nombreuse; car c'est celle du peuple, qui ne sait pas seulement de quoi il s'agit, ou qui n'en a qu'une connoissance legere & confuse. On ne trouve en eux nulle prévention pour des opinions particulieres. Ils croyent bonnement

ne

ne differer de nous, que par le Rit, & se font honneur d'être aussi séparez des Protestans que nous le sommes. Il faut bien se garder d'entrer en dispute avec eux. Les disputes, dit notre Missionnaire, ne pourroient qu'être inutiles, & seroient même dangereuses. Elles seroient inutiles, parce que ce peuple grossier & ignorant n'a besoin que d'instructions; mais elles seroient dangereuses, parce qu'elles les mettroient en garde contre nos instructions, & ils iroient incontinent consulter leurs Docteurs, pour apprendre d'eux les réponses qu'ils auroient à nous faire. Leurs Docteurs, interessez à les éloigner de nous, ne manqueroient pas alors de leur faire d'affreuses peintures des Missionnaires. 'Ils leur défendroient de nous recevoir chez eux, & les exciteroient à nous susciter des persecutions, & des avanies. Le Missionnaire sage & prudent doit donc se contenter d'inspirer au peuple l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le désir de remplir les devoirs de son état, & le disposer à croire ce que l'Eglise Catholique nous enseigne.

Pour ce qui est des heretiques, que nous avons dit être formellement heretiques, c'est-à-dire, de ceux, qui savent bien que leurs opinions ont été condamnées par l'Eglise, & en particulier par le Concile de Calcedoine, & qui, nonobstant la condamnation de leurs erreurs, y persisteront opiniatrément, il faut leur mettre sous les yeux les saintes Ecritures,

res, & les Livres des Peres Grecs, qu'ils respectent, leur faire voir avec douceur & charité les veritez qui y sont établies, & qui détruisent leurs dogmes heretiques. Il faut leur faire remarquer les contradictions manifestes de leurs nouveaux Cathechismes & Rituels avec les anciens, qui servoient de regles à leurs Peres.

Mais comme il n'arrive que trop souvent, que des interêts particuliers, & des raisons de politique entrent dans le parti qu'ils ont pris, il faut demêler les veritables motifs de leur conduite, on trouvera très souvent, particulierement dans les Prêtres & dans les Evêques, que ceux-là, dans le crainte de perdre leurs oüailles, & les profits, qu'ils en retirent, ou de déplaire à leurs Evêques, ne veulent point abandonner le schisme; & que les Evêques, pour être bien dans l'esprit de leur Patriarche, & pour en recevoir des graces, font gloire d'être attachez à sa Communion. Il faut convenir, que la conversion de ces interessez politiques est très-difficile; mais elle n'est pas cependant impossible: car nous ne sommes pas sans la consolation de voir de temps en temps des Evêques & des Curez, qui vont de bonne foi abjurer le schisme, & se réconcilier à l'Eglise Romaine. Ainsi il faut, en priant beaucoup, attendre avec patience, que le grain semé en terre y germe & vienne à maturité. Sur tout il ne faut pas se fâcher contre votre adversaire, l'accuser de schisme, ou d'hérésie. Vous vous fer-

fermeriez pour toûjours la porte de ſon cœur; il faut guérir votre malade avec du baume & de l'huile, & ne pas aigrir ſa playe avec du vinaigre.

A l'égard des Armeniens, & Armeniennes, qui ſe préſentent pour revenir à nous, il eſt de conſequence de bien examiner les motifs de leur démarche, pour n'y être pas trompé. Il faut ſe faire bien inſtruire de quelle maniere ils ont vêcu, étudier les caracteres de leur eſprit, pour connoître s'ils ne ſont point legers & changeans; il faut voir comment ils écoutent nos premieres inſtructions, & quels fruits ils en retirent. Il faut éprouver leur conſtance à demander l'abſolution de leur ſchiſme & de leurs erreurs, & ne la leur accorder, que lorſqu'on pourra moralement s'aſſurer, qu'on donnera à l'Egliſe Catholique un diſciple fidele & conſtant. Sans ces ſages précautions, on s'expoſeroit à ne voir que des converſions précipitées, qui aboutiroient à des rechutes ſcandaleuſes.

Pour ce qui eſt des Armeniennes, comme la curioſité, l'inconſtance, & la diſſimulation entrent aſſez ſouvent dans leurs réſolutions, elles ont beſoin d'être éprouvées plus long-temps que les hommes: il faut cependant dire à leur honneur, que lorſqu'elles reviennent à nous de bonne foi, & qu'elles ont été bien inſtruites par d'anciennes Catholiques, qui nous les amenent, elles font voir plus de courage, de ferveur, & de fermeté, qu'on n'en voit dans les hommes.

En-

Enfin notre Miſſionnaire finit ſes excellentes regles, par un dernier avis, qui eſt de conſerver toûjours avec les differentes Nations du Levant, un air de gravité, de modeſtie, & en même temps de douceur & de charité, qui gagne leur eſtime & leur confiance.



HIS-

HISTOIRE
DE LA
CONQUETE
DE L'EMPIRE
DE LA CHINE
PAR
LES TARTARES.



HISTOIRE DE LA CONQUETE DE L'EMPIRE DE LA CHINE PAR LES TARTARES.

CHAPITRE PREMIER.

Commencemens des troubles de la Chine.
Deux Sujets de L'Empereur se révoltent.
Ils se rendent maitres de six Provinces, & ensuite de la Cour Impériale.
Les résolutions que prenoit pour lors le Tartare.

LEs peuples de la Chine goutoient toutes les douceurs de la paix sous le gouvernement de leur dernier Empereur; & ce Monarque qui portoit le

le nom de Zunchin, nom trompeur & malheureux, étoit le plus abſolu de tous les Princes qui euſſent jamais gouverné cette grande Monarchie, lorſqu'en l'année 1640 année fatale à pluſieurs Etats, l'on commença à voir former l'orage, qui a depuis fait le bouleverſement de tout ce grand Empire.

J'ai dit que le nom de Zunchin, que portoit l'Empereur de la Chine, étoit un nom trompeur; parceque Zunchin, en langue Chinoiſe veut dire, heureux augure, où ſouverain gouvernement. Mais la fauſſeté de ce pronoſtic parut bientot. Le gouvernement, quant à la perſonne de l'Empereur, faiſoit véritablement la félicité de ſes Peuples, qui jouiſſoient de l'abondance & de toutes les commoditez de la paix ſous un Prince humain & plein de bonté. Mais ce n'eſt pas aſſez que le Prince ſoit bon, & ſa maniére de gouverner douce & paiſible, s'il a de mauvais Miniſtres, qui ſe ſervent de leur crédit, pour ſatisfaire leurs paſſions, & porter leur ambition au delà de toutes bornes.

On vit donc en l'année 1640 deux rebelles ſe révolter en même tems contre leur légitime Souverain. L'un étoit appellé Ly, & l'autre Cham. Ils aſpiroient également à la domination, encore qu'il ne fuſſent que de ſimples Sujets du Roi de la Chine & des gens de nulle conſidération pour leurs qualitez & pour leur naiſſance. Ces rebelles, après avoir attiré à eux un grand nombre de milices & les meilleures troupes de l'Etat, commencérent à faire des courſes dans les

Pro-

Provinces du Nort qui ſont frontiéres de la Tartarie.

L'Empereur cependant ne donnoit aucun des ordres néceſſaires pour étoufer cette révolte. Il y a bien de l'apparence que les plaintes & les avis des Capitaines qui gardoient les frontiéres, ne trouvoient point d'entrée dans le Palais, pour pouvoir venir juſqu'aux oreilles du Roi. Les Miniſtres & les Officiers de la Cour, qui en fermoient les avenues, avoient déja vendu & l'Empire & leur Maitre en abuſant de ſa facilité. Et ce que diſoit Dioclétien, n'eſt que trop vrai; qu'encore qu'un Prince ſoit bon, prudent, éclairé, & qu'il porte ſes ſoins & ſes vues par tout, il ne ſe peut cependant qu'il ne ſoit trompé, ſi ceux qui ne ſont dans le miniſtére, que pour le ſervir de leurs fidéles avis, ne conſpirent au contraire qu'à le ſurprendre & à abuſer de ſon autorité. Il faut que la fidélité des Miniſtres donne de la terreur à des rebelles, ou que ces rebelles ſe rendent bientot eux mêmes redoutables & aux Miniſtres & aux Princes.

Les deux Chefs de cette révolte prirent de tels avantages de cette pernicieuſe négligence, que ce qui auroit été facile dans les commencemens pour les arrêter, devint également inutile & impoſſible dans la ſuite. Ils acquirent en peu de tems la réputation de grands & de vaillans Capitaines; & par cette réputation ils ſe virent aſſez de forces non ſeulement pour ſe maintenir, mais encore pour remporter de grandes victoires. Comme ils

 eu-

eurent le tems de faire valoir leurs victoires, leurs troupes ſe groſſirent toujours de plus en plus. Les applaudiſſemens qui ſe donnent aux victorieux ne manquent pas de leur attirer encore de nouveaux partiſans. Ainſi les Uſurpateurs ne tardérent guéres à ſe rendre les maitres de cinq Provinces par la force de leurs armes.

Celui de ces rebelles, qui s'appelloit Cham, alla s'établir en celle de ces cinq Provinces qui étoit la plus éloignée de la Cour de l'Empereur. Il y prit le nom & la qualité de Roi, bien réſolu d'étendre ſes conquêtes & de ſe rendre maitre des Provinces voiſines, auſſitot que ſes forces pourroient ſoutenir ſes grands projets.

L'autre, appellé Ly, qui, à ce qui paroit, formoit encore de plus vaſtes deſſeins, s'approcha plus près de la Cour. Il avoit déja achevé dans ſes idées la conquête de tout ce grand Empire. Mais, parcequ'après qu'il lui avoit été avantageux d'avoir Cham pour compagnon de ſa révolte, il pouvoit trouver dans la ſuite un puiſſant obſtacle en ce Compétiteur ſi puiſſant, il ne manqua pas, aſſez vraiſemblablement de s'en défaire, ſoit qu'il y employat la trahiſon, ou la force ouverte. Car depuis il n'eſt plus fait mention de ce Tiran dans la Relation.

Je croi qu'il importe d'avertir ici de la néceſſité qu'il y a eu dans cette narration, d'employer ces termes de vraiſemblablement en rapportant quelques particularitez. Comme les mémoires qu'on en a eu n'ont pu

être recueillis que des lettres & des nouvelles qui venoient pour lors de la Chine, il est arrivé, sans doute par la confusion où tout étoit dans ce grand Etat, que les nouvelles en sont toujours venues fort abrégées, avec peu d'ordre, sans marquer les tems, & souvent même sans distinguer assez les noms & les qualitez des personnes. Ainsi dans la nécessité qu'il y a eu de revoir & d'examiner plusieurs fois ces mémoires les uns sur les autres, on a été obligé de remarquer que ce qui étoit rapporté dans les uns, devoit être comme une suite & un éclaircissement de ce qui étoit étoit dans les autres. Et il a été d'autant plus important de prendre ainsi le fil de cette narration, qu'on voyoit qu'autrement il resteroit en toute rencontre beaucoup de choses à chercher à la curiosité du lecteur. On avoue cependant que, quelque application qu'on y ait eue, on n'aura peut-être pas été assez heureux, pour avoir toujours fait une suite de tous ces mémoires aussi juste & aussi exacte qu'on l'auroit souhaité.

Ly, qui n'avoit plus de Compétiteur qui pût aspirer à la Souveraineté, commença à faire éclatter ses vastes projets. Il s'établit en la ville capitale de la Province de Xensi appellée Singansuase. Il s'y fit couronner Empereur de la Chine. Il y tint sa Cour Impériale, & il commença d'y agir en Souverain. Il menaça même de pousser bientot plus avant ce qu'il avoit résolu. C'étoit de se rendre le maitre de la Province & de la

Cour Impériale de Pequin, & de joindre cette premiére des six Provinces du Nort aux cinq autres qui étoient déja sous sa domination.

On n'a pas bien su quelle avoit été la premiére fortune de ces deux Usurpateurs. On rapporte seulement qu'ils étoient tous deux des Généraux des troupes de l'Empereur de la Chine; & que se voyant & eux & leurs soldats sans estime & sans récompense de leurs services, & encore assez maltraittez de ceux qui gouvernoient l'Etat, ils se soulevérent contre le Roi & conspirérent de se donner à eux mêmes leurs récompenses. Ils vouloient faire connoitre aux Ministres que ceux, qui sont employez dans les armées, peuvent faire incomparablement plus de bien ou de mal à l'Etat, que ceux qui n'ont d'autre emploi, que de faire bien leur cour auprès du Prince. Ils commencérent par des plaintes, des plaintes ils en vinrent aux armes, & depuis ils poussérent leurs progrès, pour avoir déja commencé.

Ceux qui ont donné lieu aux commencemens de cette révolte ont fait sans doute de grandes fautes: mais ceux-là ne sont pas moins coupables qui l'ont commencée & continuée jusqu'à ce dernier emportement, d'attenter contre l'Etat & sur la vie même de leur Souverain. Il n'est jamais permis à un Sujet de s'élever contre la mauvaise conduite de son Prince; quelque publics & quelque manifestes que soyent les dèsordres de son Etat. Il peut encore bien moins se vanger

&

& se faire justice à soi même contre son Souverain. Qu'il demande, qu'il se fasse entendre, qu'il redouble ses instances & ses poursuites, & qu'il fasse enfin ses remontrances, comme il lui plaira; & si après tout il ne gagne rien, qu'il cesse pour lors de se plaindre, ou plutot qu'il abandonne ses plaintes à celui qui est le seul qui doit juger les Rois de la terre. Autrement s'il est permis à des Sujets de s'élever contre leur Prince: & s'ils prétendent se pouvoit faire justice à eux-mêmes contre leur Souverain, on peut dire que c'est fait de la Monarchie, & qu'il n'y en a plus au monde.

Pendant que le feu de la rébellion & de la guerre civile, qui s'allumoit de plus en plus dans la Chine, menaçoit tout ce grand Etat d'une ruine & d'une révolution générale, le Tartare appliquoit toute son attention, pour voir si, selon ses souhaits, il ne se feroit point ouverture d'un prétexte honorable, pour entrer dans toutes ou dans quelqu'une de ses Provinces. Encore qu'il soit vrai que dans les 24. années qui ont précédé la révolution de cet Empire, c'est-à-dire depuis 1618. jusqu'à 1642. les Tartares eussent passé quelquefois la muraille, & fait des courses sur la frontiére, ce n'avoit été néanmoins que pour se faire raison d'autres irruptions que les Chinois avoient faites dans la Tartarie. Car parmi ces Peuples Asiatiques il n'y a point d'offense dont il ne faille avoir raison par une vangeance. C'en est la solide & l'unique satisfaction; soit que l'offense ne soit que de par-

ticulier à particulier, ou d'un Etat contre un autre Etat. C'eſt une pratique établie par toute l'Aſie, que l'offenſé repouſſe, par quelque maniére que ce puiſſe être, l'injure qu'il croit avoir reçue de l'agreſſeur. Et plût à Dieu qu'il n'y eût que parmi ces Peuples, où l'on ſe fît ainſi raiſon par la vangeance & par la violence.

C'étoit donc pour ne pas préjudicier à cette malheureuſe coutume, que les Tartares de la frontiére avoient fait pendant ces derniéres années de fréquentes courſes ſur leurs voiſins les Chinois: mais pour lors ils n'avoient guéres la penſée de ſe rendre maitres de cet Empire. Ils en avoient encore moins les forces. Le Roi de ces Tartares n'avoit pas non plus de guerre avec la Chine. Il eſt vrai que la paix qui avoit été jurée entre ces Etats, auſſi bien que la ceſſion que le Tartare avoit fait de ſes droits, n'avoient pas pu empêcher que ces courſes ne ſe fiſſent toujours de part & d'autre. Mais pour ce qui eſt d'entreprendre ouvertement ſur la Chine, c'étoit ce qui ne paroiſſoit pas juſte aux Tartares mêmes. Auſſi ont-ils employé, pour ſe juſtifier, des raiſons & des allégations ſi ſpécieuſes, qu'elles pourroient bien ſervir d'inſtruction à beaucoup de Politiques de notre Europe.

Le Tartare ne faiſoit donc qu'obſerver ce qui ſe paſſoit dans la Chine; & il ſe tenoit prêt à profiter de l'occaſion. Mais encore la vouloit-il honorable, & telle qu'il pût glorieuſement, & ſans paſſer pour Uſurpateur, faire quelque grand exploit dans une ou plu-

ſieurs Provinces de cet Etat. Il ſe ſatisfaiſoit cependant, en voyant que de quelque côté que la fortune ſe déclarat, elle ne manqueroit pas de faire valoir ſes avantages; & que ſi c'étoient les armes qui duſſent décider le droit de la cauſe, elles lui donneroient encore plutot ce qu'il pouvoit prétendre. Il faut néanmoins avouer que ces Barbares eurent plus de peine à ſe réſoudre ſur ce qui leur paroiſſoit injuſte, que beaucoup de Politiques n'en ont ailleurs. Car il ne parut point au Tartare que ce pût être une action de Roi, mais de Tiran ſeulement, d'établir le droit en la force. Il ſe voyoit de bonnes troupes, & en grand nombre, tant de cavalerie que d'infanterie. Il n'avoit point encore d'artillerie, mais il en fut pourvu peu de tems après de fort bonne, & en quantité.

Il conſidéroit encore que Ly ſouhaitoit & prétendoit même d'être ſoutenu de ſa faveur contre ſon Empereur légitime; que pour cela, ou au moins pour ne le pas avoir pour ennemi, il ne ſeroit pas éloigné de partager avec lui ſes conquêtes. Mais ce Prince avoit ſolemnellement juré la paix avec la maiſon royale de la Chine. Il avoit encore cédé tous ſes droits, & tout ce qu'il prétendoit ſur cet Empire à la famille, dont il voyoit le ſang encore vivant en la perſonne de l'Empereur. C'eſt pourquoi il ne pouvoit ſe réſoudre, quelque idolâtre qu'il fût, à violer un ſerment qu'il avoit fait à la face de ſes idoles.

Enfin le Tartare jugeoit bien que s'il joignoit ſes armes à un des deux partis, il ſe rendroit bientot l'arbitre & le maitre de l'un & de l'autre. Les troupes de l'Empereur de le Chine, ainſi que celles de l'Uſurpateur, tenoient une grande partie de la muraille par où il pouvoit avoir le paſſage ouvert. Cependant il demeuroit bien réſolu de ne ſe pas avancer. Il voyoit que le légitime Souverain ne lui demandoit aucun ſecours; & d'ailleurs il étoit très éloigné de ſe déclarer pour le rebelle. Il étoit perſuadé qu'il étoit indigne d'un grand Prince de ſoutenir l'Uſurpateur contre ſon légitime Monarque, & que ce pernicieux exemple de protéger des rebelles ne pouvoit que dèshonorer ceux qui le donnent. Enfin ce Prince, qui ne pouvoit pas ſe glorifier d'avoir reçu le ſacre d'une onction céleſte, ne laiſſoit pas de reconnoitre qu'il auroit offenſé le ciel & la terre s'il s'étoit déclaré pour des Uſurpateurs.

C'étoient les penſées du Tartare, & ce qui l'arrêtoit ſur ſa frontiére; encore que durant tout ce tems il tînt toujours ſes troupes en très-bon ordre, tant pour voir ſes voiſins ſous les armes & dans une guerre fort allumée, que parcequ'il jugeoit bien auſſi qu'il trouveroit des tems & des ouvertures favorables de paſſer dans la Chine, ſans violer ſa foi & ſon ſerment qu'il vouloit être inviolables.

Ly cependant n'étoit pas encore content d'être le maitre abſolu de cinq Provinces. Comme il n'avoit plus d'obſtacle du côté de

Chan

Cham ſon Compétiteur, il s'étoit promis l'Empire entier, & il le vouloit voir bientot ſous ſa puiſſance. Mais il n'étoit pas facile que l'exécution allat auſſi vite que ſes ſouhaits. L'envie & les jalouſies d'une part, & de l'autre l'amour que les Chinois ont pour leurs Princes, avoient déja rendu le tiran odieux à toute la nation. Ces peuples aiment ſi tendrement leur Souverain, qu'ils ne paroiſſent pas tant l'aimer que l'idolâtrer. On dit auſſi que ce dernier étoit un Prince parfaitement aimable, & aimé de même de ſes Sujets comme leur Pére & leur Roi; ce qui faiſoit que le tiran leur devenoit tous les jours plus odieux. Mais l'envie que lui attiroit l'éclat de ſa grande fortune ne le rendoit pas moins l'objet de l'indignation publique. Perſonne dans la Chine, excepté les Princes de la Famille Royale, n'eſt grand, ni puiſſant par ſa naiſſance: ainſi ce ne ſont pas les plus gens de bien, mais les méchans, & ceux qui ont opprimé les autres, qui poſſédent les honneurs & les grands revenus. C'eſt pourquoi comme les fonds & les domaines des terres ne ſont point héréditaires, il n'y a preſque perſonne dans tout cet Etat qui ne ſe voye ſouvent dépoſſédé du bien de ſes péres. Et c'eſt ce qui faiſoit que tant de gens, qui de leur abbaiſſement enviſageoient la grandeur de Ly, concevoient une rage de voir dans ce tiran une extrême baſſeſſe jointe à une élévation qui alloit juſqu'à la Souveraineté. Les hommes ſont peu capables de voir en une

même personne ces deux extrêmes sans indignation & sans envie.

Le tiran de son côté ne négligeoit rien pour tenir ses soldats satisfaits & bien payez. Mais comme il appréhendoit de ne les pas trouver toujours aussi fermes, & qu'ils ne fussent encore touchez de quelque respect pour leur Prince, avant qu'ils pussent dèsespérer de toute grace, il résolut d'exécuter au plutot ce qu'il avoit projetté, c'est-à-dire d'achever l'invasion entiére de l'Empire. Il crut donc qu'il s'en devoit expliquer aux plus vaillans de ses Capitaines, & à ceux qu'il estima être de ses plus confidens. Ce fut à peu près en ces termes:

„ Mes amis, *leur dit-il*, le sort en est jet-
„ té. Il s'agit ou de tout gagner, ou de tout
„ perdre. Nous ne saurions être dèsormais
„ plus rebelles que nous sommes. C'est pour-
„ quoi achevons de nous rendre au plutot les
„ maitres des dix autres Provinces de la Chi-
„ ne. Après avoir fait reconnoitre la puis-
„ sance de nos armes dans ces cinq premié-
„ res, ou plutot après les avoir toutes con-
„ quises, il n'y aura plus de gens assez té-
„ méraires pour oser nous donner le nom
„ de rebelles & d'Usurpateurs. Quand des
„ rebelles deviennent victorieux, ils devien-
„ nent aussi de légitimes maitres. Il n'y a
„ donc plus de mesures à prendre. Ou je
„ dois être le Souverain de la Chine, ou je
„ dois perdre la vie dans cette campagne, &
„ y demeurer la pâture des oiseaux & des bê-
„ tes. Je n'ai plus à chercher dans tout ce

„ vaste

„ vaſte Empire que le trône ou le tombeau.
„ J'ai enfin à m'élever juſqu'au comble de la
„ grandeur: & ſi je tombe, il faut que ce ſoit
„ avec un tel fracas, que l'Empire tout en-
„ tier ſe trouve enſeveli ſous mes ruines.

Voilà comment Ly parla à des gens entiérement attachez à ſa fortune, & qui ne reſpiroient que de le ſuivre par tout où il lui plairoit de porter ſes grands deſſeins. Après tant de réſolution, il ne tarda point à commencer par l'entrepriſe la plus hardie & la plus téméraire, mais qui étoit auſſi la plus importante pour arriver bientot à ce qu'il prétendoit. Ce fut d'aller droit à la perſonne de l'Empereur, & d'attaquer avec toutes ſes forces le lieu de ſa Cour & la ville capitale de ſon Etat. Après avoir abatu cette tête, il mettoit déſormais la couronne ſur la ſienne: car il voyoit par ce grand exploit tous les tréſors du Roi en ſa puiſſance; ce qui alloit encore donner un grand poids à ſes forces. Outre qu'il ôtoit le pouvoir à qui que ce fût de la famille Royale de faire des troupes, & de paroitre à la tête de ceux qui auroient encore quelques ſentimens de fidélité pour leur Prince.

Pour pouſſer ce grand deſſein, il falloit ſe rendre maitre de la grande ville de Pequin où étoit toute la Cour. Mais il ne prétendoit pas y employer la force. La ruſe lui étoit plus favorable; & elle le devoit mettre dans cette ville par une telle ſurpriſe, que le coup de ſa foudre y eût plutot frappé qu'on n'en eût pu entendre le bruit.

C'étoit pour ne pas laiſſer à l'Empereur le tems de ſe préparer à la défenſe, ni même à la fuite. Il auroit été bien difficile d'ailleurs, quelques forces que Ly eût pû avoir, de réduire ſitot cette grande Ville. Pequin, outre ſa vaſte étendue étoit encore très-bien fortifiée. En tems de paix même il y avoit toujours pour ſa garde 80. mille hommes des meilleures troupes de l'Etat. Le ſeul Palais Impérial a une lieue & plus de circuit. Il eſt défendu de deux ou trois murailles avec leurs foſſez & boulevars, & ce ſont toutes piéces détachées & qu'on ne peut emporter que ſéparément l'une de l'autre, outre que la garde en étoit encore confiée à une milice d'élite.

Ly avoit prévu toutes ces difficultez, ſur leſquelles il avoit jugé devoir plutot employer la négociation & de bonnes intelligences, qu'une force ouverte. C'étoient enfin la fraude & la trahiſon qui devoient emporter tout ce qui ſe préſentoit d'obſtacle à ce grand deſſein. Il avoit employé pour cela les préſens & les promeſſes auprès de pluſieurs Grands de la Cour, qu'il n'avoit pas trouvé les plus difficiles à mettre dans ſes intérêts: choſe étrange, que ne s'étant trouvé perſonne parmi le peuple qui voulût entrer dans ſa conſpiration, il y eût, par un déteſtable exemple, pluſieurs des Magiſtrats & des Officiers de la maiſon Royale, qui vouluſſent bien trahir l'Etat & la perſonne même de leur Prince! Ce furent entre tous les autres les Eunuques du Palais, qui étoient pour lors

des personnes très puissantes & très-considérables en cette Cour. Le Roi de la Chine présumoit bien de sa sureté ou de la fidélité de ses Peuples, pour remettre ainsi la garde de sa personne, aussi bien que le gouvernement de son Etat entre les mains de ses Eunuques.

Le tiran, après avoir ainsi disposé toute sa trahison par le ministére des Officiers & des Eunuques du Palais, envoya à la ville Impériale de Pequin les plus vaillans de ses Capitaines déguisez en marchands. Ils avoient ordre d'y ouvrir des boutiques & d'y étaler de riches marchandises. Mais on ne pensoit guéres que tous ces négotians fussent autant de grands Capitaines, & tous leurs valets autant de soldats choisis. Il leur importoit de faire bien valoir le négoce, puisqu'il s'y agissoit de l'achat du plus grand Empire du monde; & ces faux marchands le devoient payer à ceux qui étoient le plus obligez à le conserver & à le défendre. Les suretez étant prises de part & d'autre, ceux qui étoient d'intelligence dans la Ville & le Palais ne manquérent pas sous divers prétexte, des diminuer les gardes, & d'en affoiblir autant qu'ils purent les forces & les défenses. Ainsi en peu de tems la trahison vint à éclater tout d'un coup. Ce fut avec l'étonnement & le dèsordre qui se peut imaginer de tous ceux des habitans qui n'avoient encore rien su de la conspiration. Car tandis qu'ils ne savoient quelle résolution prendre, ils étoient déja sous la puissance & à la discrétion de leurs ene-

nemis. Ly, qui ne tarda guéres à paroitre, trouva les portes de la ville ouvertes, & ses gens déja victorieux par la conquête qu'ils avoient faite de cette grande Ville, avant même qu'il eût pu avoir le tems de l'attaquer. Voilà quelle étoit la fortune de ce Rebelle; qui lui acquéroit eu peu d'heures des Provinces entiéres. Celle de Pequin, qui est la premiére de tout l'Empire, faisoit la sixiéme de celles qui reconnoissoient déja sa domination.

CHAPITRE II.

Mort de l'Empereur Zunchin & de toute la famille Royale.

Le Tartare est résolu de s'opposer à l'Usurpateur, & de faire valoir ses anciennes prétentions sur l'Etat de la Chine.

L'Empereur Zunchin n'aperçut le mal de son Etat, que lorsqu'il ne fut plus en son pouvoir d'y apporter de reméde. Il reconnut que la fureur de ses infidelles Sujets n'alloit pas à lui ravir seulement son Empire & sa couronne, mais à lui ôter encore la vie. Il vit que c'en étoit un dessein formé, dès le tems que ses Ministres n'avoient pas été d'avis qu'on prît les armes, ni qu'on envoyat de l'argent & de nouvelles troupes à ses Capitaines qui gardoient la frontiére. Il auroit pu alors arrêter l'ennemi, ou au moins avoir le tems

de ſe préparer à le combattre, avant qu'il eût pu faire de ſi grands progrès. Ce Prince ne douta donc plus qu'il n'eût été trompé, à préſent qu'il voyoit la guerre juſques dans ſon Palais. Et ainſi il jugea qu'il ne lui reſtoit plus que de ſortir de la vie par une mort qui pût être la plus digne de ſa grandeur & de ſon courage. Il ſe voyoit en une extrêmité, où le dernier des hommes auroit été à plaindre; & ce dèſeſpoir lui faiſoit plus vivement reſſentir, combien on devoit plaindre en ſa perſonne la trop grande facilité des Princes.

Comme la ville de Pequin eſt d'une vaſte étendue, avant que les traitres euſſent pu forcer le Palais, qui eſt encore fort ſpacieux, il ſe trouva quelques Officiers & ſoldats plus fidelles, qui firent dans cette derniére extrêmité une aſſez vigoureuſe réſiſtance. Ce peu de perſonnes, qui ſentoient plus vivement la diſgrace de leur Prince, étoient ceux de toute la Cour qui avoient ſouffert de plus mauvais traitemens des Miniſtres. L'effort qu'ils firent pour ſoutenir, au moins quelque tems, les forces du tiran, donna au Roi le tems de pouvoir, s'il le vouloit, diſpoſer lui-même de ſa vie, plutot que de s'abandonner à la fureur & aux outrages de ſes traitres. Et il parut à ce miſérable Prince que c'étoit encore quelque ſorte de devoir qu'on lui rendoit, de lui laiſſer cette liberté. Il la conſidéra comme ſon dernier bonheur, & comme des reſtes du reſpect & de la fidélité de ceux de ſa Na-

Nation. Les disgraces de cette vie passent à d'étranges excès, puisque la liberté de se donner la mort est considérée quelquefois comme un bonheur par les Rois mêmes les plus puissans.

Dans le tems qu'il se faisoit encore quelque résistance, qui empêchoit l'entrée du Palais aux rebelles, l'Empereur de la Chine pensa à disposer promptement de la Famille Royale & de sa personne. Ce fut de la maniére la plus tragique qui se soit encore vue dans les histoires. Il n'avoit qu'une fille fort jeune, qui avoit été jusqu'à ce jour là l'attente & les espérances de ce grand Empire. Il est vrai qu'une relation, imprimée à la Chine & qui a paru en l'année 1640., marque en deux endroits que l'Empereur Zunchin avoit un fils héritier légitime de ses Etats. Elle rapporte même que ce jeune Prince commençoit à donner de belles espérances, & qu'il se montroit déja capable de grandes choses. Mais il falloit que ce Prince fût mort avant toute cette funeste tragédie. Car il n'en est fait aucune mention dans la derniére relation manuscrite, qui n'auroit pas manqué, s'il eût été encore vivant, d'en parler aussi bien que de sa sœur à qui elle donne tant de part en cette disgrace. Elle fut telle que ce fut son propre pére qui lui coupa la gorge. Elle l'en avoit prié, pour ne pas voir son honneur & le rang illustre qu'elle tenoit, devenir honteusement la proye d'un tiran, & d'un ennemi qui n'avoit rien de

grand

grand que ſa trahiſon & ſa révolte contre ſon Prince.

Enſuite de cette barbare exécution, l'Empereur, qui avoit encore les mains toutes teintes du ſang de ſa fille, paſſa dans les jardins du Palais. Il avoit auprès de lui ſa femme légitime l'Impératrice. Cependant il abandonnoit ſix autres de ſes femmes, qui avoient auſſi la qualité de Reines, trente autres Dames illuſtres & trois mille autres de moindre conſidération. Il eſt difficile que l'ame d'un homme qui ſe trouve accablée de tant de maux à la fois, quelque grande & quelque ſenſible qu'elle ſoit, puiſſe partager ſes reſſentimens à tous. Ce ne furent auſſitot que cris & qu'emportemens de douleur & de fureur de toutes ces perſonnes qui ſe virent ainſi abandonnées. Juſques-là le trouble & la confuſion, où tout étoit dans le Palais, les avoit tenues comme interdites. Mais il fallut ici que toute la douleur éclatat, & qu'elle ſe ſoulageat par des plaintes. Ce fut à qui les feroit le mieux entendre. Les unes crioient, Monſeigneur & mon Epoux; les autres, mon Roi & mon Maitre; les autres appelloient, mon Pére: & chacune ne manqua pas de faire parler ſa douleur, ſelon toute la part qu'elle pouvoit avoir en cette triſte avanture.

Mais le cœur de cet infortuné Prince étoit tellement pénétré des grandes peines, qu'il n'y reſtoit plus de ſentiment pour les moindres. Ce n'étoit plus de tems auſſi de chercher de la conſolation. L'honneur étoit le der-

dernier bien que Zunchin tâchoit de se conserver ; il le considéroit uniquement en la personne de l'Impératrice sa légitime Epouse. Les autres Reines, & toute cette troupe de femmes ne le touchoient plus. C'étoit seulement la conservation de l'honneur de celle-ci qui restoit la derniére de toutes les satisfactions qu'il pouvoit espérer dans la vie ; & pour celle-là, il étoit résolu de passer aux derniéres extrêmitez. Etranges maux qui se font si vivement ressentir, parce-qu'ils se font envisager comme de grands maux !

Comme il ne se pouvoit faire que dans un si grand nombre d'Officiers & de Seigneurs de cette Cour, tous eussent été généralement des perfides & des traitres, il s'en trouva encore quelques uns assez généreux pour ne pas abandonner la personne de leur Maitre. Ce fut avec cette fidelle suite qu'il passa dans le jardin. Ce n'étoit pas pour s'y divertir comme autrefois. Il y alloit mourir, sans autre satisfaction que de pouvoir être lui-même son bourreau & l'exécuteur de sa mort. Ainsi les eaux, les fleurs, les bocages, les oiseaux, & cette nombreuse variété d'animaux, qui faisoient les divertissemens de ce lieu de délices, n'étoient plus les délices du Prince. Tout y étoit en dueil. Tout y étoit sombre & lugubre. Et comme c'est le propre des yeux malades de faire passer dans les objets quelque chose de la disposition qui les rend malades, il sembloit aussi que ceux qui envisageoient encore ce lieu agréable, communi-

cassent

caſſent le dueil & la triſteſſe à tout ce qui ſe préſentoit à leurs yeux.

Cette Cour affligée ſuivoit dans un triſte ſilence l'Empereur & l'Impératrice, qui ne pouvoient ni ſe dire une parole ni ſe donner même quelques larmes. Le cœur ſe ſoulage au moins par les yeux; & la parole ſemble le décharger d'une partie de ſa peine. Mais c'étoit ici une peine qui preſſoit trop le cœur pour lui laiſſer aucune liberté de ſe ſoulager; il avoit plus de beſoin de retenir toute ſa vigueur au dedans, pour ne pas expirer ſous le poids de ſa douleur.

Zunchin étoit un jeune Prince qui avoit en lui toutes les qualitez qui le pouvoient faire aimer de ſes Peuples. L'Impératrice ſa femme l'aimoit auſſi tendrement: & c'étoit pour lui témoigner l'excès & la fidélité de ſon amour qu'elle ſe réſolvoit de mourir avec lui, & devant lui. Mais ce qui pouvoit toucher encore plus ſenſiblement le cœur de ce jeune Monarque, étoit d'entendre de ces jardins les voix & les cris de ceux qui combattoient pour & contre leur Prince. Les uns appelloient le nom de l'Empereur, & les autres celui du tiran: & il étoit difficile pour lors que Zunchin ne reſſentît de rudes atteintes autant de fois qu'il ſe voyoit mis ainſi en comparaiſon avec un infame & un traitre; lui qui étoit le petit-fils de ſeize Empereurs ſes péres & ſes ancêtres. Cet étrange revers lui devenoit toujours plus rude, à meſure qu'il s'appercevoit que ſon parti n'avoit plus la force de le ſoutenir, pendant que celui de

l'U-

l'Usurpateur alloit l'élever jusqu'aux étoiles. Zunchin les maudissoit en son ame de les voir si favorables à un perfide, qui méritoit si peu le sort & la destinée d'un Souverain. Mais il maudissoit beaucoup plus celle qui avoit si malheureusement présidé à sa naissance, pour lui avoir été si cruelle & si funeste.

Ce Prince, qui ne pensoit qu'à prévenir encore de plus grandes disgraces, vint avec ceux qui l'accompagnoient à un petit bois. Il s'arrêta à l'entrée, & pour lors l'Impératrice, qui pénétroit assez ses pensées, s'approcha, & lui donnant les derniers embrassemens, se sépara de la personne qui lui étoit si chére, avec toute la douleur dont le sentiment humain est capable. Elle laissoit le plus grand des biens de la vie, pour passer au plus grand des maux. Elle quittoit pour jamais un Empereur & un Empire, un mari uniquement aimé, qui ne faisoit que d'entrer dans l'âge le plus agréable de sa vie, & en qui elle possédoit souverainement tout ce qu'elle pouvoit estimer & aimer sur la terre. Elle le quittoit pour aller s'arracher la vie, elle qui n'y vouloit plus que cette cruelle satisfaction de pouvoir faire choix de sa mort, & mourir la meurtriére d'elle même.

Ayant ainsi pris congé de l'Empereur, sans pouvoir expliquer les mouvemens de son ame autrement que des yeux, parcequ'il n'y avoit plus de commerce ni de communication du cœur avec la langue, elle entra seule dans le bois, où elle se pendit avec un cordon à un

un des arbres. Etrange ſpectacle, qui auroit pu faire reſſentir à ceux qui auroient été plus inſenſibles que ces arbres, la mort de la grande Impératrice de la Chine!

L'Empereur ne tarda guéres à ſe venir mettre auprès de ſa femme, qu'il voyoit achever ſur cet arbre une mort non moins violente que celle qu'il venoit de donner à ſa fille. Ce Prince demanda pour lors du vin à un des Seigneurs qui l'accompagnoient. Ce n'eſt pas qu'il aimat le vin. Il étoit au contraire le plus retenu & le plus modéré dans ſes plaiſirs de tous les Princes qui euſſent jamais gouverné la Chine. A l'égard même des femmes il étoit tellement chaſte que le Palais des Dames & le Sérail ne faiſoient pas ſes divertiſſemens; ce qui donna ſujet dans tous ſes Etats de lui donner un nom qui ſignifie le Prince chaſte, ou qui ne va point au Sérail. Il ne demanda donc pas du vin, comme s'il l'eût aimé, mais il en voulut prendre ſeulement pour ſe réchauffer le ſang, qu'il avoit pour lors tout glacé & tout retiré au cœur. Il avoit ſans doute beſoin d'un peu plus de vigueur au dehors, pour exécuter l'action qu'il méditoit. On lui préſenta du vin, dont il but un peu en pluſieurs fois. Enſuite il ſe mordit un des doits de la main avec aſſez de violence, & du ſang qu'il exprima de la playe, il écrivit ces paroles.

„ Les Mandarins ont été des traitres à leur „ Roi. Ils l'ont très-mal ſervi. Ils ſont „ tous dignes de mort; & ce ſera une juſtice „ d'exécuter cet Arrêt en leurs perſonnes.

„ Il

„ Il faut qu'ils meurent tous, pour appren-
„ dre à ceux qui viendront après eux, à
„ mieux ſervir leurs Princes. Le peuple ne
„ mérite point de châtiment, parcequ'il n'eſt
„ point coupable; & ce ſeroit une injuſtice
„ de lui faire aucun mauvais traitement. J'ai
„ perdu le Royaume, dont j'avois hérité de
„ mes Péres. J'ai achevé en moi la race
„ Royale, que tant de Rois mes ancêtres
„ avoient perpétuée juſqu'à moi avec toute
„ la grandeur & l'éclat de ſa Majeſté. Je
„ vais donc me fermer les yeux, pour ne pas
„ voir mon Empire détruit ou dominé par
„ un Tiran. Je vais me priver de la vie,
„ parceque je ne pourrois ſouffrir d'en être
„ redevable au plus indigne de mes Sujets.
„ Je n'ai plus le front de paroitre devant
„ ceux, qui ayant été mes enfans & mes Su-
„ jets, ſont préſentement mes ennemis &
„ des traitres. Il faut que le Prince meure,
„ puiſque l'Etat meurt auſſi; & comment
„ pourrois-je ſouffrir la vie, après avoir vu
„ la ruine & la perte de ce qui me pouvoit
„ être plus cher que la vie?

Ce Prince après avoir achevé d'écrire ce qu'une juſte douleur lui avoit préſenté à l'eſprit, détacha ſes cheveux, & s'en étant couvert le viſage, il ne tarda point à ſe pendre & s'étrangler de ſes propres mains. Ce fut à un arbre tout proche de celui, où l'Impératrice venoit d'expirer. Voilà quelle fut la fin tragique de cet infortuné Monarque.

L'Empereur de la Chine demeura pendu à un arbre. Ce Prince qui avoit été l'idole de

ſes

ſes peuples, & au ſeul nom duquel tant de milliers d'hommes trembloient, le Souverain de plus de cent millions de Sujets, le Monarque d'un Royaume auſſi grand que l'Europe entiére, celui qui comptoit ſes Soldats par millions, & ſes tributs par centaines de millions: enfin le grand Empereur de la Chine eſt pendu à un arbre, & l'Impératrice ſa femme à un autre auprès de lui. Quel ſpectacle ſur ces deux troncs d'arbres! Cet infortuné Monarque acheva de regner à l'âge de 32. ans, ou ſelon quelques-uns de 35. C'étoit peu d'années, pour pouvoir dire qu'on ait vécu; & peu encore, pour dire qu'on ait regné. Son grand-pére Vanlié avoit gouverné la Chine près de cinquante années; & Zunchin en véquit trente cinq. La relation ne dit point combien il y avoit d'années que Zunchin regnoit. Ce ſeroit pourtant une juſte curioſité, ſur laquelle ceux qui liront un événement ſi tragique, pourroient ſouhaiter d'être ſatisfaits. Ce qu'on a de plus aſſuré, tant par les relations imprimées à la Chine, que par d'autres mémoires manuſcrits qu'on en a eus, eſt que, dans les 22. derniéres années qui ont précédé la ruine de cet Empire, il y a eu quatre ou cinq Rois & Souverains abſolus de tout ce grand Etat. Vanlié ayeul de ce dernier Roi regnoit il y avoit déja 46. ans en 1618. Et il continua de regner encore quelques années depuis. Après la mort de Vanlié, ſon fils Thaicam regna quelques mois ſeulement. Thaicam eut pour ſucceſſeur ſon fils ainé Tienchi; & à ce Thien-

Thienchi ſuccéda Zunchin ſon frére, le dernier Empereur de cette race, que la relation Eſpagnole appelle le Dom Rodriguez de la Chine. Ainſi on ne pouvoit pas encore compter beaucoup d'années du regne de ce malheureux Prince. On voit ſeulement par les relations, qu'il regnoit en 1634. Après lui on ne peut pas dire qu'il y ait eu d'autre Souverain dans la Chine que l'Empereur des Tartares. Car quant à Ly, ni le crime de ſa trahiſon & de ſa révolte, ni le peu de tems de ſon uſurpation, ne lui peuvent avoir donné aucun droit à la qualité de Roi de la Chine. Cette grande Monarchie a eu ainſi beaucoup de Rois en peu d'années.

Encore qu'on puiſſe dire que l'Empereur & l'Empire de la Chine périrent à la fois en la perſonne de Zunchin, il eſt certain néanmoins que la chute & la révolution de cette grande Monarchie n'eſt pas arrivée tout d'un coup, ainſi qu'elle le paroit. Il y avoit déja pluſieurs années qu'on reconnoiſſoit tous les ſimptômes d'une maladie mortelle dans le corps de ce grand Etat. Mais par une lâche & trop imprudente négligence, qui ne ſervoit qu'à faire mieux voir la foibleſſe du gouvernement, on connoiſſoit ſeulement aſſez le mal, pour le craindre, & on ne le connoiſſoit pas aſſez pour y apporter les remédes. L'Etat de la Chine étoit donc comme un corps malade, lorſqu'on ſe contentoit de ſentir le mal & d'en craindre les ſuites. Il ſe trouva comme mort, lorſqu'il ne fut plus tems que d'y voir tout ſe renverſer & tout périr.

périr. Les moindres maux paſſent ſouvent en des maladies mortelles, ſi on les néglige. Et il étoit en celui-ci d'autant plus important de remédier aux cauſes, qu'on ne voyoit que trop que ces cauſes funeſtes ſeroient ſuivies de plus funeſtes effets Enfin l'Empire de la Chine ne s'eſt pas perdu par un mal qui fût entiérement incurable, mais ſeulement par un mal qui n'a pas été traité. Il ſera toujours fort à craindre qu'un Etat, où l'on gouvernera avec autant de foibleſſe, ne ſoit ſouvent ſur le penchant de faire une pareille chute.

Le bruit de la mort de l'Empereur ſe répandit bientot par toute la Ville. Et dès-lors ceux des Sujets fidelles qui diſputoient encore l'entrée du Palais u Tiran, ne voyant plus de Prince, pour qui ils duſſent combattre, abandonnérent toute leur réſolution. On ne vit plus perſonne ſoutenir la cauſe & s'oppoſer aux Uſurpateurs, qui s'animérent cependant de plus en plus; & continuérent d'aſſurer leur victoire de toutes parts Ainſi Ly ne tarda guéres à ſe rendre maitre de la Ville & du Palais. Il vint prendre ſon logement dans cette maiſon Royale, où il vit ſous ſa puiſſance tous les tréſors de ce grand Etat, & généralement tout ce que Zunchin avoit poſſédé de grandeurs & de plaiſirs On n'a point vu dans aucune relation ce qui s'étoit fait des corps des trois perſonnes Royales. On rapporte ſeulement que le Tiran, ſans perdre de tems, ſe fit couronner dans la Cour de Pequin, & proclamer enſuite Empereur ſouverain de toute la Chine.

Auſſitot après ſon couronnement, il envoya ordre à tous les Mandarins de donner leurs noms & leurs qualitez, pour leur pouvoir donner les emplois qu'il jugeroit à propos dans ſon nouveau gouvernement. Pluſieurs de ces Mandarins obéirent à cet ordre. Cependant un aſſez grand nombre des plus conſidérez de l'Etat, pour reconnoitre, quoique bien tard, ce qu'ils devoient à leur légitime Prince, prirent une autre réſolution aſſez inutile pour lors, qui fut de joindre leur mort à la ſienne. Ils crurent par là devoir paroitre fort fidelles à celui qu'ils avoient ſi mal ſervi durant ſon regne & ſa vie Toutes ces perſonnes donc, qui étoient des plus illuſtres de l'Empire, agiſſant comme autant de barbares & d'hommes, qui n'enviſageoient point d'autres maux que ceux qui dèshonorent la vie, ou qui la rendent fâcheuſe, n'héſitérent point à ſe faire mourir eux mêmes de diverſes ſortes de morts violentes. Les uns ſe coupérent la gorge, d'autres s'étranglérent, & d'autres ſe précipitérent & ſe noyérent dans leurs puits.

Quant aux autres Seigneurs & Officiers de la maiſon Royale, qui avoient accompagné l'Empereur & l'Impératrice dans les jardins du Palais, encore qu'il ne ſe trouve rien d'aſſuré de leur mort, il y a aſſez d'apparence que tous, ou la plupart voulurent mourir auprès de leur Maitre, & du même genre de mort que des perſonnes qui leur étoient ſi chéres avoient choiſi. Car pluſieurs autres qui n'avoient pas fait paroitre juſqu'a-

lors

lors tant de fermeté & de courage, ne laissérent pas de donner cette preuve de leur fidélité, lorsque le Tiran leur fit demander leurs noms.

Le reste des Mandarins qui ne furent pas d'avis de se montrer si zélez pour la mémoire de leur Prince, donnérent leurs noms selon les ordres du Tiran, dans la pensée qu'une promte obéissance les alloit rendre fort considérables en cette nouvelle Cour. Mais ils se trouvérent bien éloignez de leurs espérances. Outre qu'ils n'en furent pas plus considérez de l'Usurpateur, ainsi qu'ils se l'étoient promis, il arriva au contraire qu'ayant leurs noms & leurs qualitez, il ne pensa qu'à profiter de leur lâcheté. Ly les condamna à lui payer de grosses sommes d'argent, selon leurs biens & les Charges où chacun d'eux avoit été employé. Il prétendoit qu'ils devoient tous lui restituer ce qu'ils avoient auparavant volé à leur légitime Souverain. Et sur cette prétention, celui qui refusoit, ou qui ne pouvoit pas fournir dans le tems la somme à laquelle il avoit été taxé, entendoit bientot prononcer l'Arrêt de sa mort. On voyoit donc tous les jours quelqu'un de ces misérables perdre la vie par de très cruels supplices. Le Tiran n'en demeuroit pas là. Il faisoit encore de nouvelles Déclarations que les dettes ou les taxes, que les péres n'auroient pas voulu acquiter, eussent à être payées par les enfans, sous les mêmes peines de mort, s'ils n'y satisfaisoient pas. Ly se défit ainsi d'une grande partie de ces

Mandarins, & auſſi bien de ceux qui s'étoient déclarez pour lui, que des autres qui avoient témoigné quelque ſorte de reſpect pour la mémoire de leur Prince. C'étoit la juſte récompenſe de ces traitres, auſſi bien que le châtiment de ceux qui avoient penſé trop tard à mieux ſervir leur Roi & leur Patrie.

Ce fut là l'état où ſe trouva l'Empire de la Chine dans les années 1640. 41. & 42. Le Tartare n'y entra pour faire une guerre ouverte qu'à la fin de 43., lorſqu'il eut appris que le légitime Empereur Zunchin avoit perdu l'Empire avec la vie. Le bruit de cette mort, qui ne pouvoit pas être retenu dans les murailles d'une grande Ville, avoit bientot couru par toute la Chine, & de là chez les Tartares, où il avoit trouvé, auſſi bien dans l'un que dans l'autre de ces Etats, des diſpoſitions bien différentes dans les eſprits.

Le Tartare ne témoigna aucune joye à la nouvelle de la mort de Zunchin. Il parut plutot en être touché, comme d'un événement déplorable, qui laiſſoit de pernicieux exemples après lui, & dont il importoit de tirer une juſte vangeance. Il n'étoit pas fâché néanmoins du nouveau droit qu'il croyoit avoir acquis ſur cet Empire. Il commença à en parler & à le faire valoir avec aſſez de chaleur. Il ſoutenoit qu'il étoit libre déſormais du ſerment que les Princes Tartares avoient fait avec la Famille Royale de la Chine, de ne point entreprendre ſur cet Etat;

tat; d'autant que cette famille, qui étoit pour lors éteinte en la perſonne de Zunchin, alloit laiſſer l'Empire en la puiſſance d'un Uſurpateur & d'un Tiran. Il prétendoit donc devoir rentrer dans les premiers droits que les Tartares ont eus autrefois ſur ce grand Etat, attendu que ces mêmes droits n'avoient été cédez qu'à la ſeule Famille Royale, dans laquelle on n'avoit pu comprendre que ceux-là ſeulement qui en deſcendoient directement, & par des ſucceſſions de pére en fils. Autrement, s'il avoit fallu attendre que tous les parens des Rois de la Chine euſſent toujours pu prétendre à cette couronne, préférablement aux Tartares, il auroit été fort inutile d'employer cette reſtriction. Il ajoutoit que ceux ci ne cédoient leurs droits qu'à la Famille qui regnoit pour lors; puiſque les Rois ne manquant pas de parens, l'Empire n'auroit pu revenir jamais aux Tartares. Qu'on avoit traité de bonne foi, & qu'ainſi on avoit ſuppoſé, ce qui eſt ordinaire à toutes les Monarchies, qu'elles pouvoient paſſer à d'autres Princes & à d'autres maiſons.

Il prétendoit de plus, qu'encore qu'il reſtat quelques parens de Zunchin, ils étoient tellement foibles & ſi peu en état de rien entreprendre pour la liberté de leurs peuples, qu'on les pouvoit plutot regarder comme déja morts, que comme vivans & en état de regner. Qu'il falloit conſidérer que le rebelle, qui avoit trouvé ſi peu d'obſtacle à devenir d'un ſimple ſoldat le maitre

de la Cour d'un Empereur & de six de ses meilleures Provinces, avoit déja fait ce qui étoit le plus difficile pour se rendre le Monarque souverain de tout ce grand Empire. Qu'à présent qu'il avoit les forces & les trésors d'un Roi de la Chine, aucun Prince de cette nation ne le pourroit empêcher d'affermir sa puissance, & de faire triompher ainsi sa révolte. Qu'il étoit enfin d'une dangereuse conséquence, de laisser, en cet Usurpateur, un exemple à d'autres rebelles, d'opprimer les Rois, & de se rendre maitres de leurs Etats & de leurs Peuples.

C'est ainsi que l'on raisonnoit au Conseil de l'Empereur des Tartares, & l'on concluoit en même tems que, comme d'une part il importoit d'aller tirer la vangeance d'un Prince & d'un Etat opprimez, il ne seroit pas juste d'un autre côté que sa Hautesse laissat cependant ses Etats en proye à ses ennemis, & consumat ses forces & ses trésors à reconquérir l'Empire de la Chine, pour laisser toute cette conquête à quiconque se trouveroit être descendu de ses Rois. Qu'on ne pouvoit douter que plusieurs ne prétendissent faussement être de cette famille Royale. Qu'enfin après que la premiére & la principale branche de cette tige étoit finie, & que les autres moindres rameaux avoient tous également ployé sous la violence du Tiran, qui ne cessoit encore tous les jours de répandre tout ce qui restoit du sang Royal, on ne pouvoit manquer de reconnoitre que cet Etat, qui ne pouvoit être la juste

conquête d'un rebelle, redevenoit une seconde fois le légitime domaine des Tartares.

Il ne leur restoit plus, après avoir ainsi établi leurs droits sur tout ce grand Etat, que de les aller confirmer par la force de leurs armes. Et c'est à quoi ils se préparoient, d'autant plus qu'ils étoient persuadez que, pour être une nation noble & belliqueuse, outre la justice de leurs droits, ils étoient encore obligez pour leur propre gloire, d'aller vanger la querelle de tous les Rois, c'est-à dire, d'aller faire le châtiment d'un perfide Sujet, qui venoit de réduire son légitime Souverain à lui laisser son Empire avec la vie.

Les Tartares, résolus par toutes ces considérations à la conquête de la Chine, ne tardérent guéres à donner tous les ordres qui étoient nécessaires pour cette expédition. Ils grossirent leurs troupes de nouvelles levées, & mirent en peu de tems de puissantes armées sur pied. Mais avant que de passer la muraille & de faire aucune irruption dans cet Etat, ils auroient souhaitté d'y être appellez par quelque chef des Sujets fidelles. Ils se persuadoient que, n'y étant entrez qu'après les instances qui leur en auroient été faites, ils seroient encore mieux fondez, pour s'assurer le droit de leur conquête, & pour se justifier tout ensemble des reproches qu'on leur auroit pu faire de la rupture de la paix, qu'ils avoient conservée jusques ici avec cet Empire. Ils n'attendoient donc plus que

cette ouverture, lorſquelle ſe préſenta telle qu'ils l'avoient pu ſouhaitter. Un des Généraux, que Zunchin avoit auparavant commis à la garde de la frontiére du côté de la Tartarie, envoya ſolliciter les Tartares d'entrer dans la Chine. Il préſenta enſuite tous les moyens, dont cette Cour avoit jugé depuis ſi longtems avoir beſoin, pour parvenir à ſes fins.

Ce Général, appellé Uſangué, étoit toujours demeuré très fidelle à ſon Prince, encore qu'il ne lui eût pu rendre des ſervices fort importans dans cette derniére occaſion, où, parmi le grand nombre des rebelles, tous les efforts que pouvoit faire un petit reſte de fidelles Sujets, étoient peu conſidérables. Ce Capitaine cependant ſouhaittoit paſſionnément de pouvoir vanger la mort de ſon Maitre, auſſi bien que celle de ſon Pére. C'étoit un des Grands de la Cour, que le Tiran venoit de faire mourir, pour l'avoir reconnu lui & ſes enfans trop fidelles à leur légitime Prince. Comme donc ce Général ne manquoit point de zéle pour vanger ſon Roi, non plus que de reſſentiment pour ſes propres injures, après avoir conſidéré qu'il n'y avoit point de forces aſſez puiſſantes dans tout le Pays pour entreprendre de punir l'attentat du Tiran; que ceux qui reſtoient des Princes du ſang Royal ne donnoient pas d'eſpérance de pouvoir recouvrer jamais l'Empire; qu'ainſi tout ce grand Etat ne pouvoit plus être que le butin & la proye de quelque nouvelle trahiſon; qu'enfin il ſeroit moins hon-

honteux à la Nation que celui-là en demeurat le Maitre, qui l'auroit emporté à la pointe de son épée, fût-il un étranger; puisqu'il ne se trouvoit plus dans toute la Chine de parti, qui pût seulement projetter de secouer le joug de la tirannie. Ce Général, dis je, après toutes ces considérations, jugea qu'il falloit s'addresser aux Tartares. Il savoit leurs forces & leur valeur, & qu'il n'y avoit qu'eux qui pussent tirer au plutot une juste vangeance du Tiran. Il résolut donc de les apeller à la conquête de cet Empire, & il s'obligea de leur y donner entrée par la frontiére, & la partie de la muraille qui avoit été commise à sa garde.

Ce fut sans doute une résolution prise très-mal à propos, & qui ne pouvoit qu'achever la ruine entiére de tout l'État de la Chine. Il y a aussi apparence que cet Usangué pensa plutot à vanger sa querelle particuliére, qu'à servir effectivement sa patrie. Peut-être que son zéle le trompa, ne prévoyant pas que ce qu'il pensoit ne donner qu'à son devoir, seroit à la vérité une vangeance, mais funeste à sa Nation, puisqu'elle en seroit la ruine irréparable. Il est vrai que l'Usurpateur s'étoit déja rendu extrêmement puissant; mais au moins il étoit Chinois de naissance, & tous ses soldats étoient pareillement Chinois. Le tems pouvoit bien des choses, il étoit toujours plus facile à ceux d'une même Nation d'en venir à des forces égales au parti du Tiran, & de le combattre même avec avantage, que d'avoir à soutenir les forces d'une

Nation guerriére, telle que sont les Tartares. De plus, comme cet Usurpateur devenoit tous les jours plus odieux aux Peuples, il étoit bien difficile que de la haine on ne passât bientot à quelque conspiration, qui seroit assez puissante pour l'opprimer.

Mais ce qui devoit être plus considérable, étoit que dans les Provinces du Midi, qui sont les plus riches & les plus puissantes de cet Etat, on y avoit déja couronné & reconnu pour Roi de la Chine un Prince de la Famille Royale. Ce Prince pouvoit en peu de tems avoir des forces égales à celles du Tiran. Il pouvoit, ayant déja pour lui tous les avantages du droit & de la Justice, être bientot en état de le venir combattre; ou, s'il vouloit épargner le sang de ses peuples, il lui étoit facile d'employer assez d'autres moyens pour s'en défaire.

Le gouvernement de ce nouveau Roi étoit aussi déja assez bien gouté de ses Sujets. Sa conduite, à cause de sa douceur, n'étoit pas moins prudente; & il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit affermir & étendre de plus en plus son autorité. Enfin sa maniére de gouverner & toutes ses autres qualitez directement opposées à celles de l'Usurpateur le rendoient d'autant plus aimé, que ce Tiran devenoit tous les jours plus odieux, par je ne sai quelle fierté & hauteur insupportable, avec laquelle il traittoit les premiéres personnes de l'Etat. Ainsi l'éclat & la grandeur du sang Royal d'une part, & de l'autre la bassesse méprisable d'un rebelle, emportoient

toient déja tellement l'esprit des Peuples, qu'il y avoit lieu d'espérer en peu de tems la réduction entiére de cet Empire sous un légitime Maitre.

Mais le zéle trop précipité du Général Usangué ne lui avoit pas laissé porter ses vues si avant, ou même il ne fut pas assez bien informé de ce qui se passoit dans les Provinces du Midi, jusqu'à ce que les Tartares fussent déja entrez dans la Chine; ce qui seroit assez vraisemblable. Car la Relation qui en vint alors, encore qu'en ce point aussi bien qu'en tout le reste, elle parle toujours fort obscurément, & sans marquer les tems, semble faire entendre que ce Prince ne fut point couronné Roi dans ces Provinces du Midi, qui se soumirent à son obéissance, qu'après que les Tartares avoient déja passé la muraille.

Enfin les demandes & les offres inconsidérées d'Usangué furent d'autant mieux reçues à la Cour de Tartarie, qu'elles étoient tout ce qu'on y avoit souhaitté de plus avantageux sur cette affaire. Ils concluoient que d'être ainsi appellez, étoit pleinement reconnoitre leurs droits & qu'il ne restoit plus que de se venir mettre en possession de cet Etat, pour en être les légitimes maitres.

Les Tartares prétendoient ainsi devoir être irréprochables sur tout ce qu'on pourroit appeller invasion & entreprise. Il est vrai qu'encore que la retenue où ils avoient été jusques là, & que toutes les instances qui leur pou-

voient être faites, ne fussent pas suffisantes pour justifier leur Conquête, y ayant encore tant de Princes de la Famille Royale de la Chine, ces peuples cependant se mettoient étrangement en peine de se bien justifier, & de rendre raison d'une conduite, sur laquelle beaucoup de Politiques ne se seroient pas donné ailleurs tant d'embarras de conscience. C'étoient cependant des Barbares qui avoient tous ces égards pour la Justice ; au lieu que les Politiques de l'Europe sont des hommes civilisez, c'est-à-dire, des hommes instruits de tous les devoirs de la société humaine & civile. Mais si le nom de Politique ne veut dire autre chose qu'un homme habile, & qui n'est pas barbare, on peut dire que des Tartares ont été en nos jours aussi Politiques & moins barbares que beaucoup d'autres Politiques.

CHAPITRE III.

Les Tartares entrent dans la Chine.
Ly prend la fuite.
Le jeune Xunchi fait son entrée à Pequin, où il est couronné Empereur.
Il fait la guerre au Roi de la Corée, & il se rend ce Royaume tributaire.

LEs Tartares, résolus de passer dans la Chine sur les instances que le Général Usangué leur en avoit faites, n'obmettoient rien de tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution

cution de ce grand exploit. Les ordres étoient donnez de toutes parts; & on voyoit des préparatifs, & tout l'appareil d'une guerre, qui ne devoit rien céder à la grandeur de l'entreprise.

Leur Prince appellé Xunchi, n'étoit alors âgé que de dix ou douze ans; mais il ne laissoit pas, dans une si grande jeunesse, d'avoir des qualitez d'esprit & de courage qui suppléoient assez au défaut des années. Ce jeune Monarque résolut de passer dans la Chine à la tête de ses troupes. Sa présence ne pouvoit qu'animer encore davantage la valeur de ses gens, en même tems qu'elle lui assuroit la fidélité & la bonne intelligence qui devoit être parmi ceux qui commandoient ses armées. Mais elle n'étoit pas encore moins puissante, pour donner envie à ses peuples de venir servir en une guerre, où ils alloient voir leur jeune Prince tenir lui même la campagne, & porter en un âge si tendre toutes les fatigues des armes.

Les Tartares entrérent donc dans la Chine par la partie de la muraille où le Général Usangué leur tenoit le passage ouvert. Ils n'étoient pas fâchez que ces Provinces du Nort qui étoient sous la domination de Ly, eussent à soutenir les premiéres disgraces de la guerre. Comme on pouvoit juger de là qu'ils alloient droit au Tiran, ils se persuadoient que leur entrée en devoit être moins odieuse & moins redoutable à

ceux qui ne ſeroient pas encore entrez dans ſon parti.

Ce fut en l'année 1643. que ſe fit cette irruption des Tartares dans la Chine. L'on n'en a point marqué le jour ni le mois. On voit ſeulement que ce devoit être vers la fin de cette année ; car la Relation porte qu'il s'eſt paſſé trois années & quelques mois à la conquête entiére de tout ce grand Etat, & que la derniére de toutes les Villes qui ſe ſoumit, fut celle de Canton, où le Tarrare entra au commencement de Janvier 1647. On n'a point ſu non plus le nombre des troupes qui paſſérent à cette expédition; on ſait ſeulement qu'elles étoient innombrables, tant de pied que de cheval.

Elles étoient partagées en différens corps d'Armées, chacune de cent ou de deux cens mille hommes, qui ne laiſſérent pas de s'embarraſſer quelquefois dans ces commencemens, où les unes s'avançoient à faire le degat & à réduire un Pays qui devoit être la proye & la conquête des autres.

L'Empereur des Tartares étoit accompagné de ſes trois oncles, qui ſoutinrent ce jeune Prince, & le ſervirent avec une valeur & une fidélité qui a peu d'exemples. Ce furent d'abord tous leurs ſoins de donner crédit à ſes armes, & de faire ſentir par tout la douceur & la modération de ſon gouvernement. Le plus âgé de ces Princes, qui étoit une perſonne très-conſidérée à la Cour pour ſon habileté & ſa ſuffiſance dans le gouvernement,

nement, demeura auprès du Roi. Il lui donna toujours de sages conseils, & il prit par tout des soins de sa personne & de sa gloire, non pas tant comme de celle de son neveu, que comme de celle de son propre enfant. Les deux autres oncles du Roi, qui étoient moins âgez, commandoient les troupes; & par leur fidélité, autant que par leur valeur, ils faisoient par tout triompher les armes du jeune Xunchi. L'un d'eux se signala particuliérement dans cette conquête, où il acquit la réputation du plus vaillant Capitaine de la Nation, & le nom de Conquérant de la Chine.

La guerre ne tarda guéres à être portée dans la Province de Pequin. Comme cette grande Ville avoit été depuis quelques siécles la Cour des Rois de la Chine, le Tiran y avoit aussi tous ses établissemens, & avec lui tous les Grands de son parti. Mais le bruit & le bonheur des armes des Tartares les en alloit bientot déloger. Il y eut seulement quelques places dans la Province qui ne se rendirent qu'à la force; pendant que la plupart des autres cédérent aux menaces & à l'aprêhension des châtimens qu'on employoit contre celles qui avoient fait quelque résistance. Ainsi, encore qu'en quelques lieux les Chinois se fussent assez opiniâtrez à ne vouloir point se soumettre à une puissance étrangére, d'autres ayant fait semblant seulement de se vouloir défendre, & les autres s'étant rendus aussitot aux plus forts,

forts, il parut par tout peu de fermeté, & peu d'attachement au parti du Tiran.

Les Tartares, qui avoient déja donné un si heureux commencement à leur conquête, sans avoir encore trouvé d'obstacles qui eussent arrêté leur marche, résolurent, pour ne point perdre de tems, de faire marcher toute l'armée ensemble à Pequin. Ils vouloient y trouver encore l'Usurpateur; & ils se hâtoient d'ôter au plutot la couronne de dessus cette indigne tête.

Ce Tiran avoit dans Pequin une belle & nombreuse Milice. C'étoient des gens bien payez, & qui paroissoient aussi très-résolus à se bien défendre. Cela lui donnoit lieu de penser, qu'après avoir donné de si bons ordres, la victoire couteroit au moins beaucoup de sang à son ennemi. Mais comme cet Usurpateur n'étoit qu'un lâche & un traitre, & tous ses soldats autant de traitres, toute leur résolution n'alla pas bien loin. Ils n'avoient jusques là combattu que par des trahisons & des tromperies. Ils n'avoient vaincu que des gens dèsarmez, & un Peuple qui n'avoit eu ni les ordres ni le tems de se mettre en défense. Au lieu que pour lors il s'agissoit de se montrer à des ennemis qui les venoient chercher les armes à la main, & avec des armes déja victorieuses de tous ceux qui avoient osé leur résister. Ly reconnut donc qu'il n'y auroit pas de sureté à se voir de si près avec son ennemi; & même, qu'autant qu'il y auroit de témérité à tenter le sort d'une

d'une bataille, il seroit encore aussi dangereux ponr sa personne de l'attendre, & de se mettre en défense dans la ville de Pequin. Ainsi il résolut de se retirer au plutot, & d'abandonner de la sorte sa Ville capitale, lorsque le Tartare n'en étoit plus éloigné que de trois journées.

Avant que de déloger, ce Tiran ne manqua pas de décharger sur le peuple une partie de sa colére. Il fit dans toute cette Ville des cruautez horribles. C'étoit pour la punir de ce qu'on y avoit encore conservé quelque sorte de respect pour le légitime Souverain. Il est vrai qu'on y avoit toujours fait paroitre plus d'horreur de sa trahison, que d'ardeur & de bonne volonté pour ses intérêts. Il se vangea donc des habitans de Pequin, & il prit aussitot la fuite avec ceux de son parti. Il emporta tous les trésors du Roi. Mais avec la charge de ces trésors, il en eut encore une autre de malédictions, qui ont depuis rendu son nom célébre parmi les Chinois, comme le nom du plus détestable des hommes.

Les Tartares parurent bientot après devant les murailles de Pequin, & ils y entrérent sans trouver aucune résistance. Mais comme ils virent que le Tiran leur avoit échapé, ils en sortirent aussitot pour aller après. Il ne leur fut pourtant pas possible de le joindre. Le jeune Xunchi revint donc à Pequin, où, après avoir été magnifiquement reçu, on crut ne devoir point tarder à le faire reconnoitre Monarque absolu de tout

ce

ce Royaume d'or. C'eſt le nom que les Tartares donnent à la Chine.

Ce jeune Monarque après avoir été couronné Empereur de ce grand Etat, trouva à propos d'arrêter auſſi ſa Cour dans le Palais de Pequin. Il y appella enſuite toute la Nobleſſe de Tartarie, & ſe prépara de là à pouſſer avec encore plus de chaleur ſes premiéres victoires.

Quant au Tiran Ly, afin de n'avoir plus à en parler dèſormais, la Relation rapporte qu'il ſe retira en la Province de Xenſi, qui eſt au Nort de la Chine, & une de ces ſix Provinces dont il s'étoit d'abord rendu le maitre. Il y porta tous ſes tréſors, il y fit paſſer toutes ſes troupes, & enfin, il s'arrêta avec toute ſa Cour en la Ville capitale de cette Province, où il ſe fortifia autant qu'il lui fut poſſible. C'eſt tout ce que la Relation nous a apris de ce Tiran; il n'y eſt plus fait aucune mention ni de ſa perſonne, ni de ſon armée, ni de toutes ſes grandes richeſſes. Il eſt facheux d'avoir ſi ſouvent à s'en prendre au défaut de la Relation, mais celui qui a donné des mémoires ſur toute cette Hiſtoire, n'en a pas ſu davantage, & il ſe contente ſeulement de marquer qu'au tems qu'il écrivoit, les choſes étoient encore en une telle confuſion dans tout cet Etat, qu'il n'avoit pas pu être plus éclairci de pluſieurs particularitez.

Il eſt cependant très-aſſuré que les Tartares eurent bientot conquis toutes ces Provinces, & celles même de Xenſi où Ly s'étoit

ſoit retiré. Mais on ne dit point ſi on l'y avoit trouvé, ni ce qu'il étoit devenu pour lors, non plus que ſon armée & toutes ſes richeſſes. Il eſt aſſez étrange qu'on ſe fût ſi peu mis en peine à la Cour du Tartare d'en apprendre des nouvelles plus particuliéres. La Relation rapporte aſſez d'autres choſes moins curieuſes dont on a été informé par des perſonnes qui étoient parties de Pequin depuis le couronnement du Tartare: & cependant on ne voit point qu'on y ait pu ſavoir quelles avoient été les derniéres avantures de ce Tiran.

Ce que l'on en a dit avec plus de vraiſemblance, eſt que, ſes gens ayant mieux reconnu l'attentat que ce traitre avoit commis contre ſa Patrie, & le nombre de maux qu'il avoit attirez à la fois ſur cet Empire ſi floriſſant, & que bien loin d'avoir les forces & aſſez de cœur pour ſe défendre des Tartares, il n'avoit pas ſeulement oſé ſoutenir leur préſence aux premiéres approches, où il lui étoit plus avantageux de les combatre, parcequ'il avoit encore pour lors toutes ſes troupes & des forces très conſidérables: que de jour en jour on ne reconnoiſſoit plus ſon pouvoir ni ſon autorité, & qu'on concevoit au contraire une plus horrible averſion de ſa perſonne: qu'il avoit cependant avec lui de grandes richeſſes, ou plutot une proye qui leur appartenoit beaucoup mieux qu'à un lâche fugitif, c'étoient les tréſors que les Rois de la Chine avoient amaſſez depuis pluſieurs années: les Partiſans de Ly, dis je, ſur

ces

ces conſidérations avoient enfin réſolu de ſe défaire de ſa perſonne, & qu'ainſi, après avoir pillé les tréſors & fait le partage du butin, toute l'armée s'étoit débandée & diſperſée par les autres Provinces.

Mais quand ſes ſoldats n'en ſeroient pas venus juſqu'à lui ôter la vie, il étoit bien difficile qu'il pût éviter une fin auſſi malheureuſe parmi ceux de ſa Nation. Jamais le Comte Dom Julien n'avoit été autant en exécration aux Gots qui habitoient l'Eſpagne, que Ly l'étoit généralement à tous les Chinois. Mais c'en eſt aſſez dit de ce traitre, pour donner de l'horreur de ſes ſemblables, qui ne ſont jamais punis comme ils le méritent.

Il n'étoit donc plus mention de Ly à Pequin. Le jeune Roi des Tartares Xunchi y regnoit, & gouvernoit en Souverain. Mais ce Prince, qui n'avoit voulu que ſe reconnoitre & reprendre ſeulement haleine, après ſes premiéres conquêtes, jugea bientot que c'étoit l'Empire entier de la Chine qui devoit donner un juſte emploi à ſon grand courage. Pour bien commencer, il conſidéra qu'il avoit pour voiſin un Roi de la Corée, qu'il n'étoit pas à propos de laiſſer derriére. Ce Royaume de la Corée, qui eſt en la partie Orientale de la Chine, eſt un pays qui n'a guéres moins d'étendue que toute l'Eſpagne. Il n'eſt ſéparé de la Chine que par une grande riviére, & il en étoit autrefois tributaire, lorſque la Chine étoit ſous la puiſſance des Tartares. Mais de-

depuis les Coréens n'ayant pas voulu reconnoitre l'Empire des Chinois, ils s'étoient donné un nouveau Maitre, qui envoyoit seulement quelques présens à la Cour de Pequin. Il sembla donc aux Tartares que cet État leur appartenoit par les droits de l'ancienne possession ; & sur ce fondement ils firent avancer leurs troupes de ce côté-là.

Il n'étoit pourtant pas si facile de réduire les Coréens qu'il l'avoit été de se rendre Maitre de Pequin. Ces Peuples sont un peu plus guerriers que les Chinois ; & comme ils entretiennent une guerre héréditaire avec les Japponnois leurs voisins, Nation fiére & belliqueuse, ils savoient assez manier les armes pour se défendre. Mais ils étoient encore tous bien unis & dans une même résolution de se maintenir, sans qu'il y eût de faction ni de trahison qui les partageassent. Ils étoient gouvernez par un Prince parfaitement aimé & obéi, & qui les menoit lui-même à la guerre ; c'est pourquoi ils donnérent plus d'affaires aux Tartares que n'avoient encore fait les Chinois. Cependant, comme les assaillans menoient avec eux de puissantes forces, & qu'ils combattoient déja en victorieux, ils remportoient aussi par tout de grands avantages. La fortune qui s'étoit déclarée pour le Tartare, faisoit bien voir qu'elle avoit destiné ce jeune Monarque pour les victoires & pour les triomphes. Il réduisit donc en peu de temps une grande partie de ce Royaume, non toutefois sans perdre un grand nombre de ses meilleurs soldats.

Le

Le Roi de la Corée, qui reconnut que ſes forces n'étoient pas égales ni ſuffiſantes pour ſoutenir un ennemi ſi puiſſant, jugea qu'il lui réuſſiroit mieux de ſe défendre par la ſoumiſſion. Il n'y a rien que l'ambition ne faſſe pour ſe maintenir; & s'il eſt beſoin d'y employer des baſſeſſes, c'eſt pour lors que le plus ſuperbe ne dédaigne pas de faire paroitre plus d'abbaiſſement. Ce Prince, qui voyoit que toute ſa grandeur étonneroit peu ſon ennemi, témoigna de ſe vouloir ſoumettre. Le Tartare de ſon côté étoit comme ces Lions courageux, on plutot comme un de ces Héros, dont on dit que, mettant en poudre des ennemis qui refuſoient de ſe ſoumettre, ils faiſoient gloire d'épargner ceux qu'ils voyoient à leurs pieds.

Le Coréen envoya enfin mettre ſa couronne aux pieds du Tartare, & il reconnut qu'il tiendroit ſon Royaume de ſa Hauteſſe, ſi elle agréoit de le lui remettre, comme à un Roi tributaire & ſoumis. Le Tartare reçut ſes offres, & conſentit de traitter à ces conditions. Il fut avantageux au Coréen de s'être abbaiſſé pour ſe mieux relever. Il ne faut que ſavoir bien faire quelques démarches avec les hommes, qui en général ſe payent des apparences, pour ſe tirer d'affaire, & trouver ſes avantages dans les ſuites.

On conſidéroit chez le Tartare que, comme il y auroit toujours aſſez d'affaires à démêler dans la Chine, il ne pouvoit être qu'avantageux de traiter avec le Coréen à des conditions, où l'Empereur, ſans conſumer ſes for-

forces, augmentoit encore la réputation de ſes armes: ainſi ce Prince ſe retira de la Corée avec toutes ſes troupes. Il revint enſuite à Pequin, & donna cependant ſes ordres au Coréen de le ſuivre ſans armes, afin que, lorſqu'il ſeroit à la Cour, on dreſſat plus facilement les articles de la paix. Le Coréen ne manqua pas de ſuivre cet ordre, & prenant une aſſurance entiére ſur la parole de ce jeune Monarque, il ſe rendit à Pequin peu de tems après que Xunchi y fut arrivé. Il y fut parfaitement bien reçu, & toujours traitté ſelon ſa grandeur, & ſelon toute la magnificence de cette Cour. Enſuite après que toutes les conditions de la paix eurent été arrêtées, ce Prince rendit ſolemnellement ſes hommages & ſes reconnoiſſances au Tartare. Il fut ainſi arrêté avec quelles dependances cet Etat reléveroit dèſormais de la Tartarie, qui furent à peu près les mêmes où il avoit été ſous les derniers Rois de la Chine. Le Coréen s'en retourna en ſon Royaume avec ſon Sceptre & ſa couronne Royale. & reporta la joye publique, autant que ſa ſatisfaction particuliére; ce qui fit éclatter encore la grandeur & la généroſité du jeune Empereur des Tartares. Tout ce qui eſt rapporté ici s'acheva avec l'année 1643. & dans le commencement de 44.

CHAPITRE IV.

Le Tartare pourſuit ſa Conquête.
Il réduit les cinq autres Provinces voiſines de Pequin.
La conduite qu'il tient pour faire valoir ſes victoires, & les ordres qu'il preſcrit aux Vaincus.

PEu de tems après que les Tartares furent entrez dans la Chine, ces puiſſantes armées ſe débordérent de toutes parts, comme des torrens qui emportent tout ce qui ſe préſente à leur rencontre. Leur jeune Monarque voulut toujours ſe trouver en perſonne dans toutes les grandes entrepriſes. Nous avons vu quaprès s'être rendu Maitre de la Province de Pequin, qui eſt la capitale de l'Empire, & une de ces ſix Provinces que l'Uſurpateur avoit réduites ſous ſa domination, il s'étoit encore aſſuré du côté de la Corée, qu'il s'étoit rendue tributaire: mais ce n'étoient que des commencemens. Il réſolut donc au plutot de porter la terreur de ſes armes dans les cinq autres Provinces du Nort, qui ſembloient tenir encore pour Ly. C'étoient celles de Xantan, de Leaotun, de Honam, de Xanſſi & de Xenſi, où s'étoit retiré le Tiran. Ce Prince y entra à la tête de ſes troupes, au commencement de l'année 1644., & il les réduiſit toutes ſous ſa puiſſance en cette même année. Il y eut quelques places qui firent d'abord une ré-

résistance assez vigoureuse, mais qui ne fut pas de longue durée. L'ardeur des Chinois n'alloit pas si loin ; & tout ce grand feu qu'ils firent d'abord, & qu'ils ne purent pas entretenir, ne servit qu'à les consumer plutot. Mais ce qui est étrange, est que les Tartares coururent & réduisirent toutes ces Provinces, sans y avoir rencontré le Tiran, ni vu paroitre son armée, ni ses trésors; au moins la Relation n'en dit rien.

La conduite que tint le Tartare en une si prompte expédition est assez remarquable. Il alloit droit avec tout le gros de ses troupes fondre sur la premiére ville & la capitale de la Province, sans partager ni divertir ses forces ailleurs. Il jugeoit qu'encore que ceux qui commandent des armées laissent derriére eux quelques places moins fortes, qu'ils auroient pu emporter, ou quelque gros d'ennemis qu'ils auroient pu défaire, ils ne doivent pas se défier de leur victoire. Ainsi ce Prince se présentant avec des forces si redoutables devant la Capitale d'une Province, ou il l'emportoit de vive force en peu de tems, ou il l'obligeoit à faire au plutot sa composition. Après y être entré, il en prenoit possession, & en même tems de la Province entiére. Il établissoit dèslors tous les Réglemens nécessaires pour son gouvernement dans la paix & dans la guerre. Il dépêchoit encore de là des ordres à toutes les Villes & Places de cette même Province, les sommant, ou de se soumettre sans retardement à son obéissance, ou de se préparer à se bien

défendre. Si elles consentoient de se rendre, avant que de tenter une résistance, il les assuroit de les traitter avec toute de sorte de bonté & de clémence. Et si au contraire elles étoient résolues de se mettre en défense, il leur dénonçoit dès-lors une guerre sanglante. Ainsi les Villes qui se soumettoient, avant que d'être forcées, étoient aussitot comprises dans le Gouvernement, & traitées ensuite selon la bonté & selon les graces qu'elles pouvoient attendre de ce Prince généreux. Quant aux autres places qui se préparoient à une résistance, c'étoit l'armée elle-même qui les alloit sommer une seconde fois de se rendre. Et comme ces nombreuses troupes portoient par tout l'effroi & la dèsolation, elles les pressoient de si près, que celles qui avoient paru les plus résolues, & qui avoient déja soutenu quelques attaques, en venoient bientot au repentir. Mais il étoit trop tard, & les Tartares en vouloient faire des exemples qui apprissent à d'autres à se rendre, sans qu'il en coutat du sang. C'étoit là le dernier avis qu'ils prétendoient donner à leur voisins, afin qu'ils n'y fussent pas trompez.

Voilà quelle fut la conduite & le bonheur du Tartare en la réduction de ces cinq Provinces, où ce jeune Prince voulut toujours commander à la tête de ses troupes; aussi bien que lors qu'il étoit passé dans le Royaume de la Corée. Toute cette expédition s'acheva avec l'année 1644. après laquelle il revint à Pequin, tout glorieux de ses victoires.

Ce

Ce Prince avoit déja choisi cette grande Ville pour le lieu de sa résidence & de sa Cour, & il avoit encore donné ses ordres à la Noblesse & à toute la Cour de Tartarie de s'y rendre. Ce fut de là aussi qu'il crut, qu'après avoir donné des marques de son courage & de sa valeur, il seroit dèsormais plus séant à sa grandeur de remettre ce qui restoit de la conquête de la Chine, c'est-à-dire, les neuf autres Provinces du Midi, à l'expérience & à la fidélité des Généraux de ses armées. Il voyoit qu'il ne paroissoit plus d'ennemis dans tout ce grand Pays, qu'il lui fût glorieux de combattre; ou même qu'après y avoir été tant de fois victorieux, la seule réputation de ses armes seroit dèsormais suffisante de lui gagner des batailles & de lui apporter des victoires. Il se trouve ainsi dans les tems des exemples qui font voir que, ce que l'on dit, que les armes sont journaliéres, n'est pas toujours véritable. Cette maxime qui n'a pas eu lieu pour un Alexandre, pour les deux Césars, pour les Scipions, & pour d'autres semblables Conquérans, n'en a pas eu non plus à l'égard du jeune Xunchi, que l'on pourroit dire n'avoir été guéres moins vaillant que tous ces Héros. Au moins a-t-il paru, aussi bien qu'eux, n'être né que pour les victoires & pour les conquêtes.

Mais ce qui mérite plus d'admiration, & qui pourroit être un rare exemple pour les grands Princes, est qu'on ne vit point que dans un âge si tendre & dans les plus épais-

ſes ténébres de l'infidélité, tant de victoires euſſent rendu ce jeune Prince ni plus vain ni plus ſuperbe. La Relation nous le fait connoître dans tous ſes grands exploits comme un prodige de modération. Elle marque qu'il n'attribuoit pas ſes victoires à ſa valeur, ni à la puiſſance, ou au bonheur de ſes armes, mais ſeulement au ſouverain pouvoir du Dieu du Ciel, ſelon qu'il le pouvoit connoitre. Ainſi il diſoit que tout ce qu'il avoit fait, n'avoit été que l'exécution de ſa volonté & de ſes ordres. Qu'à moins que le Ciel ne l'eût viſiblement favoriſé dans ſon entrepriſe, il étoit bien éloigné de ſe promettre le ſuccès de ce qu'il avoit exécuté avec tant de facilité. Il en étoit tellement perſuadé, qu'il rapportoit pour preuve de ce qu'il diſoit, de certains prodiges qu'il ne doutoit point que le Ciel n'eût faits exprès pour rendre ſes armes victorieuſes. Il eſt vrai qu'il auroit pu arriver que le Démon, pour aveugler de plus en plus ces miſérables peuples, auroit agi d'une maniére extraordinaire en quelques événemens que l'on rapportoit. Comme entr'autres choſes, les Tartares aſſuroient qu'à leur entrée dans les terres de la Chine, ils avoient trouvé un gué en une riviére très-profonde, qui jamais auparavant & depuis n'avoit été guéable, & beaucoup moins encore à l'endroit où l'armée des Tartares l'avoit paſſée. On l'appelle la Riviére jaune, à cauſe que ſes eaux ſont ordinairement fort troubles & mêlées de beaucoup de limon. Elle a ſa ſource hors

hors de la Chine, où elle entre par la partie du Nort, & arrose ensuite quelques Provinces; mais elle y est par tout extrêmement grosse & profonde, & particuliérement à l'endroit où la Cavalerie & l'Infanterie même des Tartares la passa sans aucune difficulté.

La même chose arriva encore à ce Prince & à toute son armée, au passage d'une autre riviére. Ces grands fleuves sont assez communs dans toute la Chine, & ils sont en quelques endroits extraordinairement larges & profonds.

L'Empereur des Tartares concluoit de toutes ces avantures que le Ciel approuvoit assurément sa conquête, puisque pour le mettre en possession de cet Empire, il faisoit des choses si extraordinaires. Les Chinois, ce qui est merveilleux, en disoient autant, & que c'étoit un ordre d'en haut que l'Empire de la Chine passat en la puissance des Tartares. Ils le publioient hautement, & ils prétendoient effacer par là la honte de leur Nation, de s'être si lâchement rendus à leurs aggresseurs. „ Le Ciel, disoient-ils, en or-
„ donnoit ainsi, & il falloit que la Chine
„ fût détruite pour être dèsormais assujettie
„ à un autre Maitre, autrement les Chinois
„ auroient mieux soutenu ceux qui les ve-
„ noient attaquer, & ils ne se seroient pas
„ laissé si misérablement réduire sous la do-
„ mination de leurs ennemis. C'est ainsi que les vainqueurs & les vaincus prétendoient également qu'ils ne faisoient que suivre le

Ciel, & obéir à ſes ordres. Le Tartare y gagnoit ſa cauſe, & le Chinois y vouloit au moins trouver dequoi excuſer ſa lâcheté.

Au bruit de tant de victoires que le jeune Xunchi venoit de remporter dans la Chine, toute la Nation des Tartares l'inonda bientot. Il n'y avoit plus de muraille qui leur en fermat le paſſage, depuis que ceux de leur Nation en avoient été les Maitres. Ainſi l'amour de la gloire où ils voyoient leurs compagnons, & le deſir de venir partager encore avec eux quelques reſtes du pillage de tant de belles Villes & de riches Provinces, ne les laiſſant pas en repos, ils y accouroient de tous côtez.

Le Roi avoit auſſi beſoin de tout ce monde. Outre qu'il étoit obligé de tenir de groſſes garniſons dans les Villes & les Places fortes qui ſont en très-grand nombre dans toutes ces Provinces, il ne l'étoit pas encore moins d'avoir de puiſſantes armées en campagne: les unes pour achever de réduire les peuples qui ne s'étoient pas encore ſoumis, & les autres pour s'aſſurer ce qui avoit déja été gagné. Il n'étoit pas auſſi moins important de prévenir les révoltes & les ſoulévemens des Peuples, qui ſont aſſez ordinaires parmi de nouveaux Sujets, & encore chez une Nation, qui étant accoutumée à dominer, ſe voyoit alors réduite ſous une domination étrangére.

Ce fut par cette conſidération que le Tartare obligea pluſieurs ſoldats Chinois des Pro-

Provinces voiſines de la Tartarie de prendre parti dans ſes troupes. Ces Peuples ſont dans les armes les plus belliqueux & les plus adroits de toute la Chine. Mais il y engagea particuliérement les principales familles de ces Provinces, & les perſonnes qui étoient le plus conſidérées dans tout ce pays. C'étoit pour avoir autant d'ôtages de la fidélité de ceux parmi leſquels ils pouvoient avoir plus d'autorité, en même tems qu'il groſſiſſoit encore ſes armées, & qu'il ſe mettoit en état d'achever au plutot la conquête des autres Provinces plus éloignées; quoiqu'il donnat ordre cependant que les Commandans & les Officiers de ſes troupes fuſſent toujours pris d'entre les Tartares.

Quant aux autres emplois du Gouvernement qui n'appartenoient point à la guerre, les Tartares uſérent de moindres précautions à l'égard des Chinois, encore que ce fuſſent des Charges & des dignitez très conſidérables. Ils y procédérent en ces commencemens d'une maniére propre à gagner l'affection des peuples. Ils laiſſérent d'abord tous les Mandarins dans leurs Charges, & ils donnérent même des emplois plus conſidérables à ceux dont ils connurent mieux le mérite. Ce fut ce qui commença à rendre leur domination moins odieuſe. Il eſt vrai que quelque tems après, ils ôtérent ces Charges à quelques-uns; ils réformérent & limitérent le pouvoir & la juriſdiction des autres; & ils ne leur laiſſoient même quel-

quefois que la qualité & le nom, ſans aucune autorité. Ils ne trouvoient pas à propos de laiſſer plus longtems les Chinois les Maitres de la Juſtice & des châtimens des peuples, & ceux ci méritoient ſans doute cette punition, pour en avoir autrefois ſi mal uſé. Car il étoit viſible que l'Empire de la Chine & ſon Etat ne s'étoient perdus que parceque la garde des Loix & de la Juſtice y avoit été confiée, ou plutot abandonnée à des Eunuques.

Pour les Charges de la Milice, les Tartares s'en vouloient moins fier aux Chinois; bien qu'ils ne laiſſaſſent pas en quelques rencontres de confier à ceux qu'ils en trouvoient capables, le commandement de quelques troupes. Mais il y avoit toujours quelque Général, ou un autre Chef conſidérable des Tartares avec un gros plus nombreux, qui obſervoit ces troupes Chinoiſes, & avoit ſur elles un commandement plus général & plus abſolu.

L'Ordonance la plus fâcheuſe que firent les Tartares, & qui toucha auſſi plus ſenſiblement les Chinois, fut lorſqu'ils leur commandérent de ſe vêtir à la mode de Tartarie & de couper leurs cheveux. Ces peuples aiment extrêmement leur chevelure, qu'ils prennent auſſi un ſoin particulier d'ajuſter & de couvrir de parfums, & c'eſt généralement une des choſes qu'ils eſtiment davantage pour paroitre bien faits, de porter, comme s'ils étoient des femmes, des cheveux qui leur deſcendent juſqu'aux pieds. C'eſt pourquoi

ce

ce fut un ordre qui leur parut étrangement violent. Les Tartares cependant le jugeoient très-important. Ils prétendoient que la conformité des habits produiroit infailliblement plus de rapport & plus de conformité dans les esprits des personnes, en sorte qu'une domination étrangére leur paroitroit moins étrange, aussitot que toute cette diversité extérieure ne leur blesseroit plus les yeux. C'est la coutume & l'usage qui rendent par tout les choses plus supportables. D'ailleurs comme la Chine enferme de grands pays, & qui ne pouvoient pas être conquis tout à la fois, ils voyoient qu'ils ne pouvoient éviter de grands inconvéniens, qu'en faisant ce discernement des Peuples qui seroient soumis, d'avec ceux qui ne le seroient pas; & pour cela en obligeant les premiers à couper leurs cheveux, ils étoient dèsormais assez reconnoissables parmi les autres. Il ne restoit plus que de pouvoir aussi reconnoitre les Chinois soumis d'avec les véritables Tartares. Ce discernement étoit encore nécessaire. Et parcequ'il n'étoit pas aisé de le faire, en les regardant seulement au visage, d'autant que ces Peuples ont assez de ressemblance les uns avec les autres, on s'avisa de donner encore aux Chinois une marque particuliére. Ce fut que ceux qui seroient soumis, en se coupant les cheveux, ainsi que les Tartares, se laisseroient au milieu de la tête un toupet plus gros, à peu près comme on fait sur les galéres d'Europe, pour reconnoitre les for-

çats Chrétiens d'avec les autres qui ne le sont pas.

Les Chinois ne trouvérent rien de plus rigoureux que ce commandement, & ils ne pouvoient se résoudre d'y obéir. Le Tartare voyant qu'ils y faisoient tant de façon, réitéra cet ordre, & enjoignit à tous, sans exception, d'y obéir sous peine de la vie Pour lors il s'en trouva plusieurs qui aimérent autant perdre la tête que leurs cheveux, car ils y apportérent tant de difficultez que leur résistance leur couta la vie. Ils voyoient assez à quelles extrêmitez ils se réduisoient, & cependant par une sotte opiniâtreté ils aimérent mieux perdre la vie que de se résoudre à demeurer sans cheveux.

CHAPITRE V.

Un des Oncles de Xunchi réduit la Ville & la Province de Nanchin.

La fuite & la mort d'un Roi de la Chine, qui y avoit été couronné.

Six des neuf Provinces du Midi sont soumises aux Tartares.

LE jeune Xunchi, après avoir donné tous les ordres nécessaires pour l'affermissement de son autorité parmi ses nouveaux Sujets, après avoir pourvu aux Charges de l'Etat, & établi de bonnes garnisons dans toutes les places des six Provinces du Nord, réfolu

ſolu de ne plus partir de ſa Cour de Pequin, avoit remis à un de ſes Oncles la conduite de ſes armées, avec ordre de paſſer au plutot à la conquête des autres Provinces. Ce Prince partit peu de tems après de Pequin avec de puiſſantes troupes, & marcha droit à la grande ville de Nanquin. Cette ville avoit été autrefois la Cour de l'Empire, & elle étoit encore la capitale d'une des meilleures Provinces de cet Etat.

C'étoit en cette Province, & en cette même Ville que les Mandarins avoient couronné Empereur un Prince de la Famille Royale. Ils avoient penſé, après avoir ſu la mort de Zunchin, ne pouvoir rien faire de plus important pour l'Etat, que d'oppoſer ce Prince légitime à l'Uſurpateur. C'étoit le reméde le plus préſent qu'ils euſſent pu trouver aux maux de leur Patrie. Ce nouveau Roi étoit fils d'un couſin germain de l'Empereur Zunchin, à la Cour duquel il avoit été élevé, & toujours conſidéré comme un Prince de la Maiſon Royale. L'Empereur même en avoit eu des ſoins très-particuliers dans le tems que rien ne troubloit encore la félicité de ſon Gouvernement.

Ce jeune Prince qui avoit aſſez d'eſprit, s'étoit bientot aperçu de quel côté l'orage ſeroit le plus à craindre. Comme le bruit étoit grand dès le tems de ſon Couronnement, que les Tartares s'avançoient avec de puiſſantes forces, c'étoit ce qui lui donnoit plus à penſer que tout ce que Ly avoit en-

core entrepris. Il ſemble donc qu'il y auroit eu plus d'apparence que Prince n'auroit été couronné, qu'après que les Tartares eurent paſſé la muraille, & ce fut ſans doute ce qui le porta à refuſer alors le gouvernement, & l'éclat de la grandeur Royale. Mais les Mandarins lui firent de telles inſtances, & les gens de guerre lui promirent de leur côté tant de victoires, qu'il ſe vit à la fin comme forcé d'accepter la Couronne; encore qu'il preſſentît que ce ne pourroit être qu'un poids qui l'accableroit bientot.

Ce nouveau Roi prit lorſqu'on le couronna, le nom de Hunguan, qui veut dire, Splendeur; mais il eût fallu que pour être un Prince d'éclat & de ſplendeur, ſon Regne eût été plus heureux. Il ne manqua pas cependant, auſſitot qu'il eut la Couronne ſur la tête, de donner tous les ordres néceſſaires pour la conſervation de ſon Etat & de ſes Peuples. Il pourvut aux plus preſſantes néceſſitez de ſes Provinces. Il fit travailler aux fortifications des Villes & des Places les plus importantes, & il mit généralement en bonne défenſe toutes ſes Frontiéres. Mais ſur tout il s'aſſura, autant qu'il put, des paſſages, & n'obmit rien pour fermer toutes les avenues à ſon ennemi. Parmi toutes ſes troupes, il fit un choix particulier des Capitaines les plus vaillans, & des Soldats les plus aguerris. Il penſa encore à donner de nouveaux priviléges à ſes Peuples, & à les combler de bienfaits. Il vouloit gagner entiére-

tiérement les cœurs & les affections de sa Nation; & pour cela il avoit commencé à les traitter d'une maniére assez nouvelle à un Roi de la Chine; car il usoit même de familiarité avec eux, & il leur donnoit le premier l'exemple en tout ce qui pouvoit servir l'Etat. C'est ce qui le fit aimer davantage de ses nouveaux Sujets, qui lui promettoient aussi de le servir, & de lui obéir avec toute la fidélité qu'il en pouvoit attendre.

Il y avoit quelque sujet d'espérer que, si le Général Usangué n'eût pas si témérairement appellé le Tartare, toutes ces Provinces du Midi, qui sont la plus grande & la meilleure partie de la Chine, eussent pu se maintenir sous l'obéissance de leur légitime Prince. Il étoit assez puissant pour aller combattre l'Usurpateur; & il ne lui auroit pas été plus difficile, qu'il l'avoit été aux Tartares, de dissiper tous les vains projets de ce traitre; ou il l'auroit même pressé de si près, qu'il l'auroit peut-être obligé de prévenir, par une mort volontaire, le châtiment que son attentat avoit mérité.

Mais le Regne de ce nouvel Empereur ne devoit pas être si heureux, ni de si longue durée. Il gouverna un peu plus d'un an dans ces neuf Provinces du Midi; pendant que Xunchi étoit occupé à réduire sous sa domination les six Provinces du Nort & le Royaume de la Corée.

Ce Conquérant, après avoir commencé à gouter les premiers fruits de sa victoire, n'avoit pour lors plus de troubles de conscience

ſur l'invaſion entiére de cet Empire, non plus que ſur la paix qui avoit été jurée avec la Famille Royale de la Chine. Il ne conſidéra plus qu'il pouvoit être de l'équité naturelle de laiſſer à ce Prince Chinois au moins la partie de l'Empire, où il avoit été élu Roi, & où le Tiran n'avoit point encore porté ſa domination. Il ſavoit que Hunguan étoit reconnu publiquement pour un Prince du ſang Royal. Mais la fortune & les victoires du Tartare lui avoient fait une autre conſcience & une autre juſtice. Il tenoit enfin ſes droits aſſez puiſſamment établis ſur l'Empire entier de la Chine, par la prétention qu'il avoit que, par le ſang Royal, on ne devoit entendre que les deſcendans des Rois mêmes de pére en fils, en la maniére que cette Race s'étoit continué dans les dix-ſept Rois précédens. C'eſt ainſi qu'il vouloit qu'on dût expliquer le ſerment qui avoit été fait, en ſorte qu'il prétendoit en être dégagé dèſormais, auſſi bien que de toutes autres obligations à l'égard de ceux qui pourroient prétendre être de la Famille Royale de la Chine.

Voilà quelle étoit pour lors la juſtice du Tartare; mais il n'y a pas ſujet de s'étonner qu'un Prince barbare, un idolâtre, & un infidelle pouſſât plus avant une conquête qui lui étoit dèſormais ſi facile, ſi glorieuſe, & qui importoit tellement à ſa grandeur & à ſes intérêts. Il avoit trop heureuſement commencé pour demeurer au milieu d'une ſi noble carriére, & il alloit trop vite, pour pou-

voir être arrêté par ces premiéres considérations, s'il avoit, ou s'il n'avoit pas droit, s'il seroit, ou s'il ne seroit pas un juste observateur du serment de ses Péres, & de la paix qu'ils avoient jurée avec les Rois de la Chine.

Celui de ses Oncles, à qui il venoit de donner ses ordres pour le reste de sa conquête, faisoit donc avancer ses troupes pour se jetter dans la Province de Nanquin. Il alloit droit au Roi de la Chine, qui y avoit été couronné, & il étoit chargé de faire toutes diligences pour se saisir de sa personne & lui ôter la Couronne avec la vie. C'étoient des raisons d'Etat, cruelles & barbares raisons, qui parcequ'elles vouloient que toutes les personnes qui pourroient être du sang Royal, fussent exclues des droits de succéder à l'Empire, vouloient encore que ce Prince, qui y avoit été appellé, fût digne de mort. C'étoit enfin pour trancher au plutot tous les sujets de révolte, qui auroient pu troubler les Tartares dans la possession de l'Empire de la Chine.

Le Général des Tartares étant entré dans cette Province, trouva en quelques places une résistance d'abord assez ferme; mais qui ne persévéra guéres à la vue de ces grandes armées. Tout commença ainsi à ployer sous le bonheur & la valeur de ses troupes, & depuis à mesure qu'il entra plus avant dans le pays, il y trouva toujours moins d'ennemis à combattre. Plusieurs qui voyoient ce qu'il en coutoit à leurs voisins, pour avoir

eu

cru pouvoir arrêter les victorieux, trouvoient qu'il étoit plus sûr de ne se pas opiniâtrer davantage. Ce Commandant avança donc toujours sur sa route, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir fait ployer sous ses armes tout ce qui s'étoit présenté d'obstacle à sa marche, il se vint mettre avec toute son armée en présence de la grande ville de Nanquin.

L'Empereur Hunguan y étoit avec toute sa Cour, où il maintenoit toujours toute la splendeur de sa personne & de son nom. Il reconnoissoit pourtant qu'il ne s'étoit pas trompé, d'avoir tant appréhendé le poids de la dignité Royale, & qu'il auroit beaucoup mieux fait d'en être demeuré à un si honorable refus. Ce n'étoient plus ces Capitaines si vaillans, ni ces soldats qui faisoient tant les braves, lorsque les Tartares étoient encore loin d'eux. C'étoit pourtant le tems qu'il avoit plus de besoin de leur résolution & de leur valeur; & cependant au lieu de résolution & de fermeté il ne voyoit par tout que timidité & que foiblesse. Il voyoit même que ceux de ses Capitaines, desquels il s'étoit le plus assuré, avoient été défaits, & qu'ils avoient abandonné des postes où il auroit pensé qu'ils auroient dû soutenir tout autrement l'ennemi. Il résolut donc, se voyant si mal soutenu, de n'attendre pas l'assaut & la batterie des Tartares: ainsi il sortit de Nanquin en une nuit, & emmena avec lui les meilleures de ses troupes. Tout ce qu'il y avoit de personnes considérables suivirent après, en sorte qu'il n'y demeura

que

que le menu peuple & une multitude de monde fort inutile pour la défense d'une Ville.

Au matin le Tartare vint reconnoitre la place de plus près, & dans le tems qu'il disposoit les échelles pour donner l'assaut, il aperçut toutes les portes ouvertes. Il y entra sans tarder davantage, & sans tirer l'épée il se trouva le maitre cette Ville si forte, défendue & couverte de tant de murailles & de boulevarts, que, selon la Relation, deux mille hommes d'Europe auroient pu y soutenir un Siége de plusieurs années contre une armée très-puissante. Enfin le Tartare n'eut qu'à se présenter, pour emporter une Ville d'une si vaste étendue, qu'un homme à cheval pouvoit à peine faire en deux jours le tour de sa premiére muraille.

Ce Général tout fier de sa victoire, mais impatient que le Roi Hunguan lui eût échapé, poussa après, avec sa Cavalerie, & sans se donner de relâche. Sa diligence eut le succès qu'il souhaittoit: car il joignit enfin ce malheureux Prince, & comme il l'eut trouvé en dèsordre, & sans qu'il eût pu se mettre en défense, parceque la plupart de ses gens l'abandonnérent, il l'eut bientot en sa puissance. Le Tartare, selon que plusieurs l'ont raporté, lui fit perdre la vie à l'heure même. Ce fut la fin de la vie & de l'Empire de ce Monarque, qui s'étoit fait appeller Hunguan, Prince de splendeur & d'éclat; mais ce ne fut plutot qu'un éclair qui disparut après un peu de lueur.

Après

Après la mort de Hunguan, le victorieux revint à Nanquin. Il y établit pour Gouverneur & Vice-Roi de toute la Province un Mandarin Chinois, qui avoit été un des premiers Ministres de deux ou trois des derniers Rois de la Chine. On appelloit ce Mandarin d'un nom qui veut dire Singe ou Guenon, parcequ'il parloit ordinairement avec beaucoup d'action & de gestes des mains, de la tête & de la bouche. Il étoit cependant considéré de tous ceux de sa Nation, comme un grand homme d'Etat, & qui étoit très-habile & entendu dans le Gouvernement.

Le Tartare laissa à ce Mandarin le soin de toutes les affaires de cette Province; & après y avoir fait quelques recrues & donné assez peu de tems à ses troupes de se rafraichir, il passa de là à la conquête des deux Provinces plus voisines, celle de Schiamsi & celle de Fuquam. Il entra de l'une dans l'autre, & les réduisit en peu de tems avec le bonheur & le succès ordinaires de ses armes. Quelques places firent comme ailleurs quelque résistance, mais mal conduite, & qui ne dura guéres. Les autres profitérent du malheur des premiers, & se soumirent aussitot au victorieux.

Ces trois Provinces se trouvérent toutes assujetties aux Tartares en moins d'une année entiére, qui étoit la 1644. Ensuite le Général délibéroit de faire avancer ses troupes vers les trois autres, qui confinent aux premiéres, qui étoient celles de Honan, de Su-

Suchuen & de Cancheu, lorſqu'il apprit qu'il en étoit déja le maitre, ſans qu'on eût été obligé de tirer l'épée. Tous ces peuples étoient venus d'eux-mêmes préſenter leurs ſoumiſſions, & demander d'être reçus ſous le gouvernement des Tartares. Ils témoignoient être plus prêts d'obéir à tous les ordres qu'il plairoit à ce Monarque de leur donner, qu'ils avoient eu tout le loiſir de reconnoitre à combien de maux ils s'expoſeroient, en penſant arrêter les progrès d'un ennemi victorieux. Ils avoient donc réſolu de prévenir leur ruine: &, s'ils ne pouvoient pas, en ſe ſoumettant, ſe garentir de tout ce qui eſt inévitable dans la guerre, ils trouvoient au moins que ce ne ſeroient que de légéres violences en comparaiſon d'une guerre, où il n'y avoit point de miſéricorde pour les vaincus.

CHAPITRE VI.

Les Tartares trouvent de plus grands obſtacles dans la Conquête des trois derniéres Provinces.

Un Corſaire Chinois s'y étoit rendu très-puiſſant.

Quel étoit ce Corſaire.

Des quinze Provinces qui partagent tout le grand Etat de la Chine, il s'en trouva douze entiérement aſſujetties ſous la puiſſance des Tartares en l'année 1645. Il en reſ-

restoit encore trois pour achever la conquête entiére de cet Empire, celle de Foquien, autrement appellée Chincheo, celle de Canton, & la derniére de Quansi. Mais il y avoit plus à faire dans dans celles-ci, qu'il n'y avoit eu dans toutes les autres. Le voisinage où elles sont de la mer, la difficulté du pays où il y a quantité de montagnes, & les peuples beaucoup plus belliqueux, particuliérement ceux de la Province de Foquien ou Chincheo, pouvoient donner pour lors plus d'emploi aux armes & à la valeur de leurs ennemis. Mais outre la difficulté des lieux & l'humeur guerriére des Peuples, il se présentoit deux autres obstacles qui alloient arrêter plus de tems le reste de la victoire des Tartares.

Le premier, mais le moins considérable, fut un nouveau Prince du sang Royal, qui s'étoit retiré en ces Provinces, & avoit été couronné Empereur de la Chine en la ville de Foquien. Ce Prince se fit nommer en son couronnement Janvan. Tous ces noms signifient de grandes qualitez: l'on n'a point su ce que celui-ci vouloit dire. Mais si celui de Hunguan n'avoit été qu'un éclair, ce dernier ne pouvoit être qu'une exhalaison & une vapeur. Tous ces peuples ne faisoient guéres de peur aux Tartares avec leur grand Empereur. Ils se persuadoient cependant qu'encore que leur nouveau Prince n'eût pas des forces pour reconquérir ce qui s'étoit perdu de la Chine, il pourroit néanmoins conserver ces trois derniéres Provinces où il

étoit

étoit pour lors le maitre; & ils ſe tenoient plus hardis ſur ce qu'il avoit auprès de lui un fameux Capitaine Chinois, qui paſſoit pour très vaillant, & qui juſqu'alors avoit eu de fort heureuſes avantures ſur la mer & ſur la terre.

Ce Capitaine pour lors ſi renommé dans la Chine fut le plus grand & dernier obſtacle que les Tartares trouvérent dans toute leur conquête. Auſſi furent-ils obligez de changer de conduite & de prendre de tout autres meſures à ſon égard. Au lieu que juſques-là ils avoient ſeulement menacé & commandé aux Peuples de ſe ſoumettre, ſous peine de leur faire ſentir leur indignation, ils ne dédaignérent pas contre leur coutume, & voyant qu'ils gagneroient moins par la force, d'en venir à des propoſitions d'accommodement & juſqu'à des priéres avec un homme de nulle qualité, & un Pirate.

Cet homme, qui ſe fit craindre des Tartares, étoit Chinois de Nation, & s'appelloit Icoan; nom qui durant tout ce tems fit beaucoup de bruit, & même dans les pays aſſez éloignez. Il eſt aſſez curieux, pour connoitre encore mieux l'état de la Chine, de ſavoir une partie des avantures de ſa vie. Il étoit né en la Province de Foquien en un petit village ſur le bord de la mer, proche la ville de Annay, de parens pauvres & auſſi miſérables que le pouvoit être ce petit lieu écarté. Il ſortit fort jeune de ſon pays, pour trouver ailleurs, s'il pouvoit, quelque meilleure fortune. Comme il avoit de l'eſprit,

il

il ne dèſeſpéra pas de pouvoir parvenir un jour à quelque choſe de grand. Mais pour cela il falloit voir le monde & ſe procurer de l'emploi. Il vint donc à la ville de Macaô, & là il commença par ce que font beaucoup de jeunes gens de ſon âge & de ſa ſorte, qui fut de ſervir quelques Artiſans & gens de métier, & enſuite quelques Marchands de ſa Nation. C'étoit encore une petite fortune; auſſi ne fit-il pas ſon compte d'en demeurer là. Comme il ne manquoit pas de bon ſens, il ſe rendoit auſſi tous les jours plus habile & plus capable de grandes choſes. Il fut même inſtruit de notre Religion, & reçut le Saint Baptême en cette Ville. Il s'y fit nommer Gaſpard. On ne ſait point le ſujet qu'il put avoir de prendre ce nom, ſi ce n'eſt qu'il lui pouvoit marquer quelque choſe de grand & d'heureux.

Icoan cependant ou Gaſpard, qui ſe voyoit à Macaô, toujours peu accommodé, & de nulle conſidération, s'en retourna en ſon pays. Mais il n'y pouvoit, non plus qu'ailleurs, demeurer dans l'abbaiſſement d'une vie mépriſable. Il paſſa donc dans le Japon. Il y avoit pour lors grande liberté pour toutes les Nations qui y vouloient exercer le Commerce. Ce fut ce qui l'arrêta. Il trouva de l'emploi auprès d'un riche Marchand Chinois de ſon pays, qu'il ſervit très-fidellement & avec grand ſoin de ſes affaires. Ce Marchand trouva de plus en plus ce jeune homme habile & parfaitement entendu dans le Négoce. Ainſi il ne fit point de diffi-

culté

culté de lui confier quelques vaiſſeaux & une partie de ſon bien pour aller trafiquer aux Royaumes de Cochinchine & de Cambaye. Gaſpard s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion, qu'il en rapporta à ſon Maitre un très-grand profit, & acquit encore beaucoup de crédit pour lui. Depuis, ſa réputation & la confiance que ſon Maitre & pluſieurs riches Marchands avoient en ſa fidélité, augmentérent toujours ; enſorte que pluſieurs ne craignoient point de lui confier à l'envi la meilleure partie de leur bien. Il partit une fois du Japon pour Cambaye avec deux vaiſſeaux chargez de riches marchandiſes, dont ſon Maitre & quelques autres Marchands lui donnoient la commiſſion. Il arriva heureuſement à Cambaye; & comme il y étoit occupé à décharger & à traitter de ſes marchandiſes, il lui vint nouvelle que ſon Maitre & tous, ou la plupart de ceux pour leſquels il négocioit, étoient morts de la peſte, qui avoit cette année été très-grande dans le Japon, enſuite d'une famine qui avoit affligé tout ce pays.

C'étoit l'occaſion de vérifier le Proverbe, qu'elle fait le larron. Gaſpard ne l'auroit pas voulu plus favorable. Il étoit Chrétien. Mais ſa Religion n'alloit pas juſqu'à en faire les œuvres, ni à garder ſi longtems le commandement de ne pas dérober. Il ſe laſſa d'avoir été homme de bien, & trop fidelle à ceux qui s'étoient confiez en ſa probité On pourroit dire que ç'auroit été pour Icoan le

tems de faire valoir la maxime de Machiavel; Qu'il faut être longtems homme de bien, pour être une bonne fois méchant. Icoan fit donc le Testament de son Maitre & de ces autres Marchands, dans lequel il se porta pour héritier universel de tout ce qu'ils avoient d'effets dans ces deux vaisseaux. Il ne prétendoit pas néanmoins pour abandonner la Loi de Dieu, renoncer encore à la Religion Chrétienne; parcequ'il se persuadoit que les héritiers de ces Marchands devoient bien lui laisser tout ce qui étoit à Cambaye pour les services qu'il leur avoit rendus. Il lui fut ainsi facile de ce côté-là de rendre ses comptes: mais il y avoit plus à faire avec les Mandarins de la Chine, qui font compter avec les morts encore mieux qu'avec les vivans. Les Seigneurs Mandarins qui se font les Exécuteurs des Testamens des deffunts, pour se faire aussi les héritiers, observent de grandes formalitez de Justice, afin que personne ne puisse rien détourner d'une succession, c'est-à dire, afin qu'ils s'en puissent accommoder tous seuls. Gaspard, qui savoit toutes ces coutumes de son pays, jugea bien que s'il y retournoit, il y auroit bien des comptes à rendre. Les Mandarins avoient été très bien informez de tout le particulier de sa commission. Il crut donc que c'étoit à lui de donner un si bon ordre à ses affaires, que s'il avoit à mourir voleur, ainsi qu'il voyoit déja sa vie & sa personne en danger, ce ne fût pas au moins en son premier larcin & comme un voleur ordinaire, lui qui
pour-

pourroit tenter encore une meilleure fortune & se faire un Capitaine de voleurs. Quelques connoissances, qu'il pouvoit avoir de la Religion Chrétienne, pouvoient lui donner de l'embarras. Mais il étoit riche en demeurant voleur : & il étoit misérable s'il falloit restituer : outre que ces comptes avec les Mandarins de la Chine lui étoient fort importuns. Enfin en se réservant à compter une autrefois avec Dieu, il vit qu'il ne tiendroit qu'à lui de sortir pour lors d'affaire avec les hommes, & ce fut bientot fait. Icoan ne se soucia guéres de sa Religion. Il ne pensa plus qu'à sa fortune. Le plus sûr, & le plus court pour cela, c'étoit de faire la vie & le métier d'un Pirate.

Icoan eut de toutes les marchandises, dont il se faisoit le propriétaire & le maitre, de quoi acheter des vaisseaux, & dequoi encore assembler une petite armée. Il se vit ainsi le chef d'une Escadre, qui pouvoit ôter toute envie aux Mandarins de la Chine de venir compter avec lui. Le voilà donc en mer, & avec tant d'heureuses avantures en peu de tems, que, suivant la Relation, les Barberousses & autres habiles Corsaires n'ont eu rien de comparable à ce Pirate. Le nom d'Icoan devint autant fameux que redoutable. Il n'étoit pas moins vaillant que rusé; mais il se montroit sur tout très-libéral, lorsqu'il s'agissoit de partager quelque prise. Cette réputation grossit encore son monde. Tout ce qu'il y avoit de gens perdus & de son humeur, venoient à l'envi se ranger auprès de

lui, & le nombre de ſes vaiſſeaux, qui augmentoit tous les jours, devint dèſormais une puiſſante flotte.

Pour lors Icoan ne ſe borna plus à faire des courſes ſur les particuliers. Il avoit bien l'aſſurance d'aller charger & mettre en dèſordre les armées navales de la Chine, lorſqu'il ſavoit qu'elles ſe préparoient à lui donner la chaſſe. On avoit vu aſſez d'autres Corſaires courir & écumer les mers de la Chine; mais ils ne continuoient leurs courſes qu'autant de tems que les vaiſſeaux du Roi tardoient à venir nettoyer ces côtes, où le Roi lui-même propoſoit tant de récompenſes pour ceux qui apporteroient les têtes de ces Pirates, qu'on ne tardoit guéres à les voir entre les mains des Soldats. Il arrivoit aſſez ſouvent que ces miſérables ſe détruiſoient les uns les autres, comme il arriva à celui qui en vint depuis aux mains avec Icoan: mais celui-ci ſe conduiſit par tout avec tant d'ordre & de précaution, & il fut encore ſi bien ſervi de ſes gens, qu'il ne ſe trouva ni forces ni ruſes qui puſſent avoir de l'avantage ſur lui. Il ſe vit enfin le maitre des Mers de toute cette côte. Et ne voulant pas encore en demeurer là, parcequ'il falloit toujours de l'emploi à ceux qu'il commandoit, il ſe mit dèſormais à faire des deſcentes dans ces riches Provinces. Il pilla & ſaccagea les Peuples, & porta par tout la dèſolation, ſans trouver qui s'oppoſat à ſes grandes forces. Elles étoient telles pour lors, qu'il pouvoit mettre plus de mille vaiſſeaux en

mer. N'étoit-ce point là ce qu'on pouvoit appeller fortune? Icoan, qui n'étoit hier que le petit compagnon d'un miſérable artiſan, ſe voit aujourd'hui le maitre des mers, l'effroi & la terreur des Peuples & des Provinces.

Le Roi, ou pour mieux dire les Rois de la Chine, car ce Corſaire s'eſt maintenu de la ſorte ſous le regne de pluſieurs, n'étoient que trop informez de ce qui ſe paſſoit en ces côtes: Mais il n'étoit pas ſi aiſé d'entreprendre Icoan. Il ſe trouvoit peu de braves qui vouluſſent approcher ſes Eſcadres de ſi près. Ses vaiſſeaux étoient bordez d'une ſi belle artillerie, & il y avoit deſſus des gens tellement réſolus, avec une ſi bonne proviſion d'armes de toutes façons, & même de feux d'artifice, qu'il ne prenoit envie à perſonne de venir donner la chaſſe à ce Pirate.

Le Roi cependant qui cherchoit tous les moyens de faire quelque fin aux violences de ce Corſaire, conçut une aſſez plaiſante maniére de le combattre. C'étoit une ruſe de guerre & d'Etat tout enſemble, mais qui n'eut pas le ſuccès qu'il avoit penſé. Le bonheur d'Icoan prévaloit ſur la ruſe auſſi bien que ſur la force de tout ce qu'il pouvoit avoir d'ennemis. Il étoit parlé à la Cour d'un autre Corſaire qui couroit encore les côtes de quelques Provinces, qui faiſoit le méchant & qui paſſoit auſſi pour un invincible. Ces deux Pirates qui ſe voyoient quelquefois, étoient convenus enſemble qu'aucun d'eux n'entreprendroit rien ſur l'autre;

& ils ſe maintenoient par là. Le Roi eut donc la penſée d'écrire à l'un & à l'autre, & le fit effectivement : mais ſur tout, il donna ordre que ſes Lettres leur fuſſent rendues fort ſecrétement & en même tems, enſorte que l'un ne pût ſavoir, lorſqu'il recevroit ſa Lettre, que ſon compétiteur en auroit reçu une pareille.

Le Roi mandoit à chacun de ces Corſaires, qu'ayant été informé de ſa valeur, il deſiroit ſe ſervir de lui en une affaire importante au bien de ſon Etat. Pour cela il offroit à Icoan un pardon général & une abolition de toute le paſſé, le tenoit quitte de la reſtitution de tout ce qu'il ſe ſeroit approprié des biens du Roi, & lui promettoit que les particuliers porteroient leurs pertes en patience; que non ſeulement il le recevroit en ſa grace, mais qu'il l'établiroit encore Capitaine général de toutes les côtes des Provinces où il avoit des vaiſſeaux; lui donneroit la Charge de grand Mandarin; & le combleroit enfin de faveurs & de récompenſes; mais que pour mériter toutes ces graces, il lui commandoit de joindre au plutot ſes forces pour courir ſur l'autre Corſaire qui lui diſputoit la mer; qu'il lui importoit de ne ſouffrir pas plus longtems cet ennemi de l'Etat; & que c'étoit à lui à qui il vouloit bien donner ſes ordres pour l'exterminer & pour le détruire.

La Lettre que l'Empereur écrivoit à l'autre Corſaire contenoit la même choſe; que pour

pour le recevoir en ſa grace, &c. il lui ordonnoit d'attaquer & de perdre Icoan.

On tenoit cette ruſe de l'Empereur aſſez bien trouvée pour produire quelque grand effet. Il y avoit toutes les apparences que l'un & l'autre de ces Pirates recevroit ces offres avec joye, & que comme ces deux puiſſantes armées en viendroient enſuite bientot aux priſes, on s'attendoit, ou qu'elles ſe détruiroient toutes deux, ou qu'encore que l'une demeurat victorieuſe de l'autre, elle ſeroit pourtant tellement affoiblie, que l'Armée Navale de l'Empereur, qui ſe préparoit pour cette grande occaſion, la trouvant en dèſordre, ne manqueroit pas d'en avoir bon marché, & d'achever ainſi la ruine entiére de ces deux Pirates.

L'on n'a point ſu ce que produiſit la Lettre de l'Empereur dans l'eſprit du Corſaire compétiteur d'Icoan. Quant à celui-ci il reçut fort bien toutes ces belles offres; & quelque ruſe qu'il pût y avoir, il n'y avoit pourtant rien qu'il ſouhaittat davantage, que ce qui lui paroiſſoit une voye honorable de ſortir de tant d'embarras, comme ſont les fatigues de la mer, & les périls, dont il eſt difficile qu'un homme pourſuivi par un Roi ſi puiſſant, puiſſe toujours ſe garentir. Au moins il voyoit qu'en obéiſſant à cet ordre, quelque diſgrace qu'il lui en pût arriver, il lui ſeroit honorable de s'être mis en état de bien ſervir ſon Maitre; & que cependant s'il avoit le ſuccès qu'il ſe pouvoit promettre, il ſeroit plus puiſſant que jamais & plus en état de

revenir glorieux dans ſon pays, ſans crainte d'avoir aucun compte à faire avec les Mandarins.

Voici donc Icoan devenu très-fidelle Sujet de ſon Prince, après avoir reçu ſa Lettre & cet ordre, qui pouvoit autant décréditer les armes d'un Roi de la Chine, qu'il relevoit davantage la gloire & la réputation de ce Pirate. Il lui reſtoit, pour mériter ces graces, de détruire ſon plus grand adverſaire, & cet exploit n'importoit pas moins à ſes propres affaires, qu'à celles du Roi & de tout l'Etat de la Chine. N'ayant plus perſonne qui lui diſputat la mer, & qui le pût troubler dans ſes entrepriſes, il ſe voyoit dèſormais en état de ſe faire craindre, & de ſe faire aimer de qui il lui plairoit.

C'eſt ainſi que ce Corſaire trouvoit par tout ſes avantages: mais ſoupçonnant avec raiſon, que celui qu'il devoit combattre, auroit pu recevoir le même ordre que lui; parceque tout ce jeu eſt aſſez ordinaire parmi les politiques de la Chine, & ainſi ſurprend moins ceux de la Nation; il crut qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour ſa bonne fortune, & que de la réſolution il falloit paſſer à l'exécution au plutot. Il donna donc à l'heure même ſes ordres à ſon armée, & partit pour aller chercher ſon ennemi.

Il y alloit de tout pour Icoan en cette expédition; c'eſt pourquoi il n'y oublia rien. Après avoir diſpoſé l'ordonnance de ſes vaiſſeaux, mis ſes gens en ordre, & appareillé généralement toutes choſes pour l'entrepriſe qu'il

qu'il avoit résolu, il fut se mettre ainsi en présence de son ennemi. Celui ci avoit joint aussi toutes ses forces, sans doute pour le même dessein, mais il en avoit moins pressé l'exécution. Il se prépara cependant au combat, autant que la diligence de celui qui le venoit attaquer, lui en pouvoit donner de loisir. Mais Icoan, qui ne vouloit pas lui laisser la liberté de s'étendre en mer, le serra bientot de plus près qu'il ne s'étoit attendu. Il le chargea en même tems avec toute l'ardeur dont lui & ses gens étoient capables.

Sur tout il ne se peut rien ajouter à la conduite & à l'ordre qu'il maintint durant tout le combat, avec une fermeté & une présence d'esprit dignes d'un excellent Capitaine. La victoire fut assez longtems disputée entre les deux partis avec toute la valeur & les grands exploits qu'il est aisé de s'imaginer; & sans doute que ce que l'on dit des combats des Corsaires, qu'ils font grand feu, mais qu'ils ne perdent que de la poudre, n'avoit pas lieu en cette rencontre. Ce fut véritablement une guerre sans quartier, une fierté de Corsaire contre Corsaire qui s'opiniâtra ou à perir ou à vaincre. Mais le bonheur, ou plutot la valeur & la conduite d'Icoan, le firent enfin le victorieux. Il sauta dans le vaisseau de son ennemi, le tua de sa main, lui coupa la tête Ce fut là la victoire achevée d'Icoan, lorsque son armée étoit encore assez en état de présenter une nouvelle bataille. Ceux des vaincus qui purent échaper des feux & des

eaux ſe rendirent peu après ſans beaucoup de peine. Ils prirent auſſi parti en même tems avec le victorieux. C'étoient des gens qui ne changeoient ni d'état ni de fortune pour changer de Maitre. Icoan groſſit encore ſon armée de ces vaiſſeaux & de tout ce monde, & devint ainſi plus puiſſant encore & plus formidable. Il ne laiſſa pas pourtant de donner de nouveaux ordres, & de ſe tenir prêt à tout ce que pouroient entreprendre ceux qui commandoient l'armée du Roi.

Tant de bonheur & de conduite rendit cependant inutile tout ce qu'on avoit projetté à la Cour de la Chine. Icoan n'étoit que plus puiſſant & plus en état de ſe faire craindre que jamais. Il ne s'étoit point encore vu une armée ſi belle & un ſi grand nombre de vaiſſeaux ſous ſon commandement. Auſſi l'armée de l'Empereur qui le venoit chercher pour le combatte, penſant le trouver à demi vaincu, fit bientot paroitre tout un autre deſſein, après l'avoir reconnu de plus près. Elle vint à Icoan, non pour l'attaquer, mais pour le congratuler & le féliciter de ſa victoire. Cet homme ruſé, qui ſavoit parfaitement bien diſſimuler, ne fit pas non plus paroitre qu'il ſe fût mis en état de les bien recevoir. Il deſcendit enſuite à terre, & vint préſenter aux Vice-Rois la Lettre de l'Empereur, où il l'aſſuroit de ſes grandes récompenſes, s'il délivroit l'Etat du Corſaire qu'il venoit de défaire pour lors. Il leur préſente ſa tête, & leur fait voir encore ſes vaiſſeaux & ſes

gens

gens qui s'étoient rendus à sa discrétion. Les Vice Rois ne pouvoient pas refuser les honneurs & les dignitez que celui, qui les leur demandoit, tenoit déja de la promesse si expresse de leur Maitre. Icoan se met donc en possession de la charge de Capitaine général des côtes; & il est résolu de s'y bien maintenir, soutenu de ses puissantes forces & de tout ce monde qui le rendoit si redoutable.

Voilà donc la grandeur & la fortune du Corsaire puissamment établie. Le voilà riche, puissant, une personne illustre & d'une haute considération parmi les peuples. De grand voleur le voilà grand Mandarin de la Chine; il est vrai qu'en ce pays-là, voleur & Mandarin ne différent guéres. Mais cependant il n'est plus craint comme auparavant; il est aimé au contraire & révéré de toutes les Provinces, parcequ'il leur promet, qu'autant qu'il leur a fait de mal, autant va-t-il présentement les combler de prospéritez & de biens.

Il commence à rendre toutes ces mers libres pour le commerce, & il ne lui est pas fort difficile de les nettoyer de Pirates. Il n'avoit lui même qu'à quitter la mer, parcequ'autant de Corsaires qui couroient ces côtes, avoient pris parti avec lui, & faisant partie de ses Escadres, ils demeuroient sous ses ordres & son commandement. Mais Icoan, aussi bien que ses gens, avoit trouvé trop d'attraits dans la vie de Pirate, pour ne reprendre pas la mer au plutot. Il

y avoit ſeulement cette différence qu'ils voloient pour lors ſous les enſeignes du Roi, & en faiſant valoir ſon autorité. Et c'étoit encore l'Empereur même qu'Icoan voloit désormais plus hardiment que les particuliers. Il ne ſortoit point de vaiſſeau de la Chine chargé de marchandiſes pour les Royaumes voiſins, qui ne lui payat ſes droits, & ce qui étoit au-delà des droits: & comme ſi Icoan eût été le Roi, les Marchands venoient prendre de lui des paſſeports qu'ils conſidéroient beaucoup plus que ceux du Roi. Ainſi le commerce de la Chine valoit imcomparablement plus à cet Officier qu'au Prince même; outre qu'il faiſoit encore charger un grand nombre de vaiſſeaux pour le Japon & les Philippines, des meilleures marchandiſes du pays qu'il avoit pillées ou qu'il ſe faiſoit vendre à très-bas prix. Ce négoce lui apportoit toutes les années des millions d'argent: auſſi avoit il dans ſes Palais des appartemens tout revêtus de lames d'argent, qui lui étoit devenu auſſi commun que les matériaux les plus ordinaires.

L'Empereur de la Chine étoit très-mal ſatisfait que le deſſein qu'il avoit eu de perdre cet homme eût eu un ſi étrange ſuccès. Il voyoit qu'au lieu d'avoir détruit ce Tiran, il n'avoit fait que le mieux établir & le rendre encore plus redoutable. Il penſoit donc à le tirer de la mer, pour lui donner de l'emploi contre les Tartares de la frontiére, qui faiſoient pour lors des courſes ſur les terres de la Chine. Pour cet
effet

effet il le déclara Général de ſes armées, & lui envoya ſes ordres pour lever de nouvelles troupes dans ces Provinces, où il étoit Capitaine des côtes.

Il lui fit auſſi délivrer de grandes ſommes de deniers pour le payement & la ſubſiſtance de ſon armée. Mais les intentions de la Cour étoient de ſe défaire abſolument de ce Tiran, ſoit en le faiſant aſſommer par les Tartares, ſoit en lui faiſant ſon procès, lorſqu'étant entré plus avant dans les terres de l'Empire, il ſeroit plus aiſé de s'aſſurer de ſa perſonne.

Icoan obéit fidellement aux ordres du Roi, mais ce ruſé Corſaire voyoit trop clair dans toute cette politique, pour ne pas la détourner encore à ſes avantages. Il délivra des commiſſions, aſſembla des troupes, fit des Capitaines auſquels il partagea la direction & la conduite de l'armée, & enfin il ſe mit en campagne. Cependant, il avoit des amis, leſquels, ainſi qu'il en étoit convenu avec eux, venoient mettre tout en allarme ſur ſa marche. Ils venoient publiquement lui donner des avis que des vaiſſeaux Hollandois & autres des ennemis de la Chine couroient & ravageoient les côtes, dont l'Empereur lui avoit commis la garde. Icoan ne manquoit pas de témoigner ſon déplaiſir & de paroitre fort embaraſſé, Auſſitot il donnoit avis ſur avis au Roi de ce qui ſe paſſoit à la côte. Il laiſſoit enfin la guerre des Tartares à ſes Lieutenans, & ſe remettoit auſſitot en mer, pour donner la

 chaſſe

chaſſe à ces Corſaires qui faiſoient tant de ravages. C'étoit la toute l'envie qu'il avoit d'approcher plus près de la Cour.

Cependant Icoan qui ſavoit que les ordres qu'il recevoit, ne lui venoient pas du Roi, parcequ'il ne gouvernoit pas par lui même, mais de ſes Miniſtres, concevoit aſſez que c'étoient eux qui lui dénonçoient la guerre, & qui avoient réſolu ſa perte. Il ſavoit auſſi que les Vice-Rois & les Viſiteurs ou Intendans, qui venoient dans les Provinces où il étoit, étoient toujours prêts de lui rendre de fâcheux offices par les ordres qu'ils avoient de ces Miniſtres de l'obſerver, & de ne le pas manquer, ſi le tems & le lieu leur donnoient quelque avantage ſur lui. Il vit donc qu'il pourroit avoir de ce côté là une aſſez fâcheuſe guerre ſur les bras; & pour échapper enfin à tant d'ennemis, il comprit, qu'il n'y auroit pas pour lui d'autre expédient, que de ſe réſoudre à les gagner & à les mettre tous dans ſes intérêts. Ce n'étoit pas une choſe ſi difficile. Il pouvoit fournir à tout: c'étoit en faiſant de nouvelles exactions ſur les Peuples. Il voyoit bien qu'il feroit crier les pauvres qu'il opprimeroit; mais au moins il appaiſoit ceux qui le vouloient opprimer lui-même. Il falloit enfin qu'il fît ſon compte là-deſſus, comme il le fit; & ſi heureuſement qu'il ſe vit en peu de tems un grand Miniſtre d'Etat. Ainſi il n'y eut déſormais perſonne à la Cour qui fît la guerre à Icoan. On y étoit ſatisfait de lui, parcequ'il ne manquoit pas d'y envoyer de l'or, de l'argent & des perles;

les ; & tout cela ne coutoit guéres à ce Pirate.

Les misérables Provinces ne cessoient de faire de grandes plaintes à la Cour des violences d'Icoan : mais son or & ses perles ne laissoient guéres d'entrée à leurs Mémoires & à leurs Requêtes, pour pouvoir venir jusqu'au Roi. Les Ministres & les Eunuques du Palais étoient tellement satisfaits des libéralitez de ce Corsaire, qu'il n'étoit plus mention à la Cour de le traiter de Corsaire. C'étoit un fidelle serviteur du Prince, & on ne parloit que de ses grands exploits & des services qu'il venoit de rendre à l'Etat. Ainsi les Peuples gémissoient sans reméde sous les violences de ce Tiran, qui s'élevoit & s'affermissoit de plus en plus sur les ruines de tant de misérables, pendant que l'Empereur étoit bien éloigné de les soulager, puisqu'il ignoroit même leur misére & leurs plaintes, & que les Ministres n'avoient garde de les lui faire entendre, parcequ'ils profitoient de l'oppression. Bien loin de là ils faisoient entendre à Icoan qu'il volat toujours plus hardiment, puisqu'il voloit pour eux.

CHAPITRE VII.

Le Corsaire Icoan traite avec les Hollandois.
Différend qu'il eut avec les Portugais de Macao, qui refusérent de lui rendre sa Fille qu'ils faisoient élever dans la Religion Chétienne.
Le Tartare le fait solliciter de prendre parti dans des Troupes.
Sa fidélité pour les Provinces de la Chine.

ICOAN, après s'être rendu si puissant sur Mer & sur Terre, encore qu'il ne le voulût pas paroitre, eut aussi envie de se faire craindre des Hollandois de l'Isle Formose. Cette Isle est la terre la plus proche de la Province de Foquien que l'on y découvre aisément, lorsque le Ciel est sans nuages. Il commença à faire des menaces aux Hollandois qu'il les chasseroit de ce lieu, s'ils ne s'en retiroient d'eux-mêmes: mais l'entreprise n'étoit pas si facile qu'il auroit pensé. Ce qu'il pouvoit, étoit de leur empêcher le commerce avec la Chine, & c'étoit déja leur faire beaucoup de mal Car il leur ôtoit le plus grand profit, & les meilleures affaires qu'ils pussent faire en toutes les Indes.

Les Hollandois perdoient leur Trésor, en perdant cette liberté de venir trafiquer en la Chine; parcequ'ils ne trouvoient point ailleurs, pas même en Europe, de ces précieuses Marchandises qu'ils chargent pour le Ja-

pon

pon & autres lieux, d'où ils rapportent de l'argent. Auſſi mépriſérent-ils d'abord les défenſes d'Icoan: mais ils eurent bientot ſujet de s'en repentir. Ce Corſaire leur brula huit de leurs meilleurs Vaiſſeaux, trois en une rencontre & cinq en une autre. On a eu des nouvelles certaines de la perte de ces huit Vaiſſeaux, ſans les autres dont on n'a rien appris. Les Hollandois ne s'apperçurent que trop qu'ils s'étoient fait un très fâcheux ennemi. Pour cela, ils ſe réſolurent de changer de conduite. Il n'y avoit rien à gagner avec Icoan par la force, mais l'argent pouvoit tout, & l'on ſait que qui peut combattre avec des armes d'or & d'argent, peut être victorieux à moins de frais & de dépenſe.

Les Hollandois firent enfin la paix avec Icoan, en s'obligeant de lui payer tous les ans environ trente mille écus de tribut. Par ce moyen, il y avoit dèſormais toute liberté de trafiquer & de paſſer de la Formoſe dans la Chine. La ſomme n'étoit pas exceſſive, en comparaiſon du grand profit qui leur revient de ce commerce; & cependant ce peu d'argent les rendoit bons amis d'Icoan. Depuis leur bonne intelligence paſſa en une amitié ſi étroite, qu'il voulut bien leur donner le ſoin de l'éducation de ſon Fils. Il le leur envoya à Jacatra, qui eſt un de leurs établiſſemens dans les Indes Orientales; & il voulut qu'il fût ainſi élevé parmi eux, pour y apprendre autant qu'il ſe pourroit la politique de l'Europe, & ce qui s'y pratique dans les exercices de la Guerre.

On

On verra par la ſuite en quelle conſidération Icoan fut depuis parmi les Hollandois. Ils avoient fait tous leurs efforts, les derniéres années avant la guerre, pour empêcher le commerce des Portugais de Manile avec la Chine, & leurs Vaiſſeaux, qui pour cet effet croiſoient ſans ceſſe ſur ces Mers, ne voyoient point paroitre de Vaiſſeaux Chinois, dont ils ne ſe rendiſſent auſſitot les Maitres. Mais pour lors ſi un Vaiſſeau avoit un paſſeport d'Icoan, ou qu'il fût chargé de quelques marchandiſes qui lui appartinſſent, il paſſoit avec toute liberté, encore que ce Vaiſſeau allat en une terre de leurs ennemis, & qu'il apportat ainſi un notable préjudice à leur Commerce. C'étoit tellement à la conſidération d'Icoan qu'on en uſoit de la ſorte, que quand un autre Vaiſſeau auroit apartenu à l'Empereur de la Chine, & auroit été chargé de ſes ameublemens, & des effets appartenans à la perſonne même de ce Prince, il n'auroit pas été moins pillé, & tous ceux qui auroient été deſſus faits eſclaves en même tems. Voilà comme Icoan étoit plus Empereur de la Chine parmi les Hollandois que l'Empereur même.

Mais ce Corſaire ne prétendoit pas devoir être moins conſidéré ſur la Terre, & dans les Provinces de la Chine, que ſur la Mer. L'Empereur lui devoit un jour vingt où trente mille ducats de ſes appointemens, qui lui devoient être payez des deniers royaux de Canton. Les Officiers de l'Empereur ne le ſatisfaiſoient pas aſſez tot. Il deſcendit à terre,

&,

&, encore qu'il y eût dans cette Ville plus de deux cens mille habitans, il y vint accompagné seulement de cinq ou six mille hommes de ceux en qui il se fioit le plus. Personne ne fut assez hardi pour lui empêcher l'entrée de cette Ville. Il n'y fit aucune violence: mais y étant avec ses gens, il se fit dresser un tribunal dans la place, fit appeller devant lui les Officiers du Roi avec les Notaires publics, & se fit payer de tout ce qui lui étoit dû, en donnant par ces Notaires un reçu aux Officiers du Roi. Il sortit ensuite de la Ville, y laissant toutes choses en ordre & en paix. Voilà comment en usoit Icoan, pour se faire payer de l'Empereur de la Chine.

Comme les Hollandois considéroient beaucoup plus la puissance de ce Corsaire que celle de l'Empereur même; c'étoit aussi à Icoan qu'ils envoyérent dèsormais des Ambassades publiques, & non à la Cour de Pequin. Tous les honneurs & tous les présens se rendoient pour lors à Icoan. Ils lui firent même présenter un jour un Sceptre & une Couronne d'or, voulant par là lui donner envie de la royauté, & pour l'obliger à faire ce dernier pas, ils lui offroient encore tout ce qu'ils avoient de forces & de puissance. Jusques-là Icoan voulut pourtant demeurer fidelle Sujet de son Prince, & le fit assez paroitre dans la suite: car il ne fit jamais aucune ostentation du Sceptre, ni de la Couronne. Il les faisoit porter seulement parmi les autres meubles de

sa

ſa garderobe, comme un préſent qu'il eſtimoit, & qui lui étoit précieux, mais non pas pour en faire un ornement royal, & une marque de domination & de grandeur.

Mais ce qui auroit dû plus offenſer l'honneur & la perſonne de l'Empereur, c'eſt que depuis que ce Pirate étoit rentré dans l'obéiſſance, les Troupes & les Armées qu'il commandoit étoient celles du Prince, leur paye & leur ſubſiſtance provenoit de ſes deniers, le Prince faiſoit toutes les dépenſes, & cependant Icoan en avoit les honneurs & le profit. C'étoit là le malheur de la Chine de n'avoir pas des Miniſtres qui fiſſent paroitre plus de zéle pour la grandeur & les intérêts de leur Souverain. L'argent d'un Pirate les avoit tous tellement corrompus, que, pouvant bien empêcher le commerce de la Chine aux Hollandois de Formoſe, & les obliger ainſi à recevoir plutot les ordres du Roi que ceux d'un Corſaire, ils n'avoient cependant penſé à rien moins qu'à ſoutenir en cette occaſion la puiſſance & la majeſté de leur Maitre. Auſſi étoit-ce ſeulement l'intention de ces Miniſtres de faire leurs affaires, & non pas celles de l'Etat & du Prince.

Il faut dire auſſi quelque choſe d'un différend qu'Icoan eut avec les Portugais de Macaô. Il avoit toujours fait paroitre de l'affection & de la conſidération pour cette ville, où il avoit demeuré ſi jeune, & lorſqu'il ne ſe promettoit pas encore une fortune ſi élevée. Il arriva cependant une rencontre aſſez

aſſez remarquable, où il fut prêt, ainſi qu'il en menaçoit, de faire de très mauvais traitemens à ſes habitans. Le ſujet fut tel. Etant au Japon dans les commencemens de ſa fortune, il avoit eu une Fille bâtarde qui pour lors fut baptiſée & élevée dans la Religion Chrétienne. Depuis les Chrétiens ayant été chaſſez du Japon, elle en ſortit comme les autres, & vint à Macaô. Elle y fut reçue chez des perſonnes charitables qui en prirent ſoin, & continuérent toujours de l'élever dans la piété & aux exercices de notre ſainte Religion. Icoan, qui apprit en ce tems là que ſa Fille étoit à Macaô, envoya la demander comme un enfant qui lui appartenoit. On conſidéra la demande que faiſoit ce Pére, mais on ne jugea pas qu'il fût à propos de lui remettre ſa Fille, parcequ'elle étoit Chrétienne, & que pour lui, encore qu'il eût été baptiſé & qu'il eût fait profeſſion d'être Chrétien, il vivoit cependant comme un infidelle. Néanmoins on fut bien aiſe d'examiner cette affaire, autant qu'elle le méritoit, & il ſe fit pour ce ſujet une aſſemblée d'Eccléſiaſtiques, & d'autres perſonnes pieuſes, où il fut conclu qu'on ne devoit point rendre cet Enfant à ſon Pére. Icoan fit des menaces terribles, déclara qu'il viendroit aſſiéger Macaô avec une armée de cinq cens ou mille vaiſſeaux, qu'il en feroit ſortir ſa Fille par force, après qu'il auroit perdu & ruiné tous ceux qui la lui retenoient, qu'il alloit dès-lors les réduire à la derniére néceſſité, en leur empêchant les vivres & toutes les commo-

moditez qui leur venoient de la Chine. Mais avec toutes ſes menaces, on ne lui rendit point ſa Fille, & Dieu ne permit pas qu'Icoan fît à la ville de Macaô tout le mal dont il la menaçoit.

On ne ſait point par quelle occaſion il fut retenu. On fut ſeulement ſurpris d'apprendre quelque tems après qu'un vaiſſeau qui alloit de Macaô au Japon, s'étant perdu à la côte de la Chine où étoit Icoan, il avoit fait toute ſorte de bons traitemens aux gens du vaiſſeau; qu'il leur avoit envoyé auſſitot tout ce qui leur étoit néceſſaire; qu'il leur avoit enſuite donné des paſſeports & toutes les autres ſuretez qu'ils avoient pu deſirer pour s'en retourner en leur pays; & qu'après tout il n'avoit pas eu la penſée d'en retenir aucun, pour obliger ceux à qui il appartiendroit de lui faire rendre ſa Fille; qu'il ne leur en avoit pas même parlé. Voilà où ſe termina toute la colére d'Icoan; & depuis il a toujours laiſſé ceux de Macaô en repos.

Les Portugais, qu'il avoit ſi bien reçus en cette occaſion, remarquérent qu'il avoit une Oratoire aſſez curieuſe, où étoient entre autres les Images de Notre Seigneur, de la Vierge, & de quelques Saints. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fuſſent des marques de la piété Chrétienne. C'eſt un témoignage ſeulement que ceux de cette Nation approuvent ſans peine toute ſorte de Religion. Comme ils ne s'attachent point à croire l'unité d'un Dieu, ils reçoivent indifféremment une

mul-

multitude de fausses Divinitez, & n'en arrêtent point le nombre, étant libre à chacun de croire plus ou moins de Dieux. Ainsi parcequ'ils trouvent tout bon en fait de Religion, ils ne font point de difficulté de mettre encore parmi leurs Pagodes quelques Images des Saints, mais sans faire aucune différence, ni rendre plus d'honneur à JESUS-CHRIST, à la Vierge & aux Saints qu'à leurs Idoles. Ils les considérent tous comme leurs Dieux. & c'est-là toute leur Théologie Il est même assez croyable, qu'encore qu'Icoan eût reçu le saint Baptême, il n'en savoit pas pour lors davantage. Car il ne parut point à ces Portugais qu'il en rendît plus d'honneur à JESUS-CHRIST, pour avoir son image. Ils ne lui virent pas faire non plus aucune action de Chrétien, encore que se trouvant pour lors avec des Chrétiens, il eût dû plutot faire paroitre quelques sentimens de Christianisme. Mais ils ne reconnurent pas qu'il eût même entendu parler d'Evangile, ni de Sacremens, ni de commandemens de Dieu & de l'Eglise; & sa vie étoit encore moins Chrétienne. Enfin ce misérable étoit, ou si impie, ou si peu instruit de ce qu'il avoit été, que mettant l'Image de JESUS-CHRIST auprès de ses Idoles, il donnoit également de l'encens aux unes & aux autres

Les Portugais, après avoir reçu de ce Corsaire des traittemens si obligeans crurent qu'il leur importoit d'entretenir son amitié. Ils firent ainsi pour leurs affaires quelque traité avec lui, autant que la prudence & leurs besoins

auroit pu ſervir d'exemple à pluſieurs Grands de cet Etat. Car lors qu'il fut le plus puiſſant, non ſeulement il révéra toujours les ordres & la perſonne de l'Empereur, mais conſerva même toute ſorte de reſpect pour tous les Princes de la Famille Royale. Icoan étoit beaucoup plus puiſſant que les uſurpateurs Cham & Ly, s'il eût voulu prendre les armes contre ſon Prince. Tant de monde dont il diſpoſoit, & tant de thréſors qu'il avoit aquis, lui donnoient bien d'autres moyens de commencer & de ſoutenir quelque grande entrepriſe. Mais on peut dire qu'il avoit encore plus de fidélité que de forces & de richeſſes. Ainſi non ſeulement il demeura fidelle Sujet de ſon Roi, mais même au lieu qu'après la mort de Zunchin, & lorsque les Tartares étoient déja entrez daus la Chine, il auroit pu mieux que jamais prendre la Couronne, ainſi que pluſieurs, qui n'étoient pas ſi en état de ſe maintenir que lui, avoient fait. Ce fut lui au contraire qui fit couronner dans la Province de Foquien, le Prince dont nous avons parlé. Ce fut lui qui entreprit de le maintenir, & qui pour cet effet ſe vint retirer auprès de ſa perſonne, après lui avoir aſſuré toutes les grandes forces qu'il avoit ſur Mer & ſur Terre. Icoan pouvoit enfin ſe ſervir de toutes ſes troupes pour conquérir lui-même un Etat & une Monarchie; ou bien il pouvoit prendre avec elles un parti très-avantageux parmi les Tartares. Par là il aſſuroit déſormais toute ſa fortune, & il n'avoit plus rien à

à craindre du côté de la Chine. Mais ce qu'il devoit à ses Princes lui fut plus cher que sa fortune, & les suretez qu'il trouvoit avec le Tartare, & même que sa propre vie. Il vit assez qu'il hazardoit tout, en entreprenant de deffendre un Prince, qu'il lui seroit très-difficile de maintenir contre de si puissans ennemis. Mais il semble que c'étoit là l'occasion qu'il cherchoit de se montrer aussi fidelle serviteur d'un Roi de la Chine, qu'il avoit été grand Corsaire & grand voleur.

Icoan, qui se préparoit à avoir bientot les Tartares sur les bras, s'étoit résolu de les attendre dans la Province de Foquien, une des trois derniéres qui leur restoient à conquérir de tout ce grand Empire. Il avoit dans tous ces lieux grand nombre de troupes & de gens dont il avoit éprouvé la résolution sur Mer & sur Terre. Il mettoit encore à leur tête un Prince qui venoit d'être couronné Empereur de la Chine. Ce Prince & Icoan étoient les deux plus grands obstacles que les Tartares eussent trouvé jusqu'alors dans leur Conquête ; & ce fut aussi ce qui les fit penser à employer des caresses & des sollicitations auprès d'Icoan, eux qui en tant de lieux n'avoient employé que des menaces, pour faire tout flechir sous leur puissance.

On n'a pas pu éviter cette digression, dans la nécessité de faire connoitre où étoient réduites les forces de la Chine, & quel étoit ce grand Capitaine que l'on espéroit être assez

puiſſant pour ſauver quelque partie de cet Etat de l'invaſion des Tartares.

Il faut reprendre les progrès de ces Conquérans. Après avoir achevé en 1645. de réduire la ville & la Province de Nanquin, avec les deux autres plus proches de Schiamſi & de Huquan, les trois autres qui conſinent à celles ci, de Honam, de Suchuen & d'Ivana, s'étoient rendues volontairement, & toutes ces ſix Provinces avoient été ainſi aſſujetties en l'eſpace de huit mois. L'oncle du Roi, qui commandoit les armées, s'étoit enſuite retiré à Nanquin, où il avoit établi Vice-Roi un Mandarin Chinois. Mais comme le feu de la guerre étoit toujours fort allumé dans tout ce grand pays, ce Prince ne s'étoit pas tant retiré à Nanquin pour y paſſer la ſaiſon de l'hyver, comme pour aviſer de là aux moyens de réduire les trois derniéres Provinces. Il eſtimoit cette expédition bien avancée, s'il pouvoit obliger le fameux Icoan à prendre parti parmi les Tartares, & il crut y devoir employer les priéres & les promeſſes. Pour cet effet il lui fit écrire par le Chinois, qu'il avoit établi Vice-Roi à Nanquin, une perſonne qu'Icoan pouvoit beaucoup conſiderer.

Ce Mandarin écrivoit en ſon nom, & comme à un ami à qui il ſe croyoit obligé de donner des avis importans. On ſavoit pourtant qu'il ne le faiſoit que par l'ordre qu'il en avoit du Tartare. Le ſujet de la Lettre étoit, de lui faire entendre qu'il rui-
noit

noit ſes affaires en prétendant s'oppoſer au victorieux; „ Que s'il le croyoit il n'atten-
„ droit pas plus tard à lui remettre les trois
„ derniéres Provinces ; Qu'il lui donnoit ſa
„ parole & toutes les ſuretez qu'il pouvoit
„ ſouhaitter, qu'il obtiendroit de ce Prince,
„ qu'il le laiſſat Vice-Roi des deux Provin-
„ ces de Foquien & de Canton, ou qu'il l'en
„ établît même Souverain & petit Roi, en
„ reconnoiſſant ſeulement qu'il tiendroit cet
„ Etat de l'Empereur des Tartares „. Il eſt certain que le Souverain de ces deux Provinces n'auroit pas été un petit Roi, puisqu'elles tiennent bien autant de pays que toute l'Eſpagne; outre qu'elles ſont les plus riches de la Chine, & que c'étoit le pays qui pouvoit le mieux accommoder Icoan, qui y avoit toutes ſes forces, & toutes ſes richeſſes.

Icoan fit à ce Mandarin une réponſe, qui lui pouvoit faire connoître la fidélité qu'il étoit réſolu de conſerver pour ſon légitime Prince. „ Il lui mandoit qu'il
„ n'étoit pas aſſez crédule pour ſe mettre
„ entre les mains des voleurs, ni aſſez trai-
„ tre pour livrer ſa Patrie à ſes Tirans;
„ Que non ſeulement il ne remettroit pas
„ les Provinces dont il avoit entrepris la
„ défenſe, mais qu'il étoit encore bien ré-
„ ſolu d'employer ce qu'il avoit de vie, de
„ forces & de richeſſes, pour mettre hors
„ de toute la Chine ſes Uſurpateurs ;
„ Que c'étoit ſon deſſein, & qu'il s'atten-
„ dît bien qu'il n'y perdroit pas de tems,

„ & qu'il n'obmettroit rien de tout ce qu'il „ jugeroit nécessaire pour en avancer l'exé„ cution.

CHAPITRE VIII.

Icoan demande du secours à l'Empereur du Japon qui le lui refuse.
Il soutient durant une année la guerre contre les Tartares.
Il est pris prisonnier & présenté à l'Empereur Xunchi.
Quelle fut la fin de ce Corsaire.

ICOAN voyoit assez ce qu'il avoit à faire, après la réponse qu'il avoit faite au Vice-Roi de Nanquin. Il s'attendoit de voir bientot toute la colére & toute la puissance d'un ennemi victorieux venir fondre sur lui. Il prépara donc tout ce qu'il avoit de forces pour bien soutenir celles de son ennemi, & pour ne rien négliger, il crut devoir envoyer une Ambassade à l'Empereur du Japon pour lui demander du secours. Il conjuroit ce Prince de vouloir faire passer dans la Chine quelques troupes, de la valeur & de la fermeté desquelles il pût mieux s'assurer qu'il ne l'étoit des milices de la Chine.

Cet Empereur du Japon est un Prince à peu près comme ceux de la Chine, tout enseveli dans les délices. S'il sort pour aller quelquefois à la chasse, ce n'est que dans son Palan-

Palanquin, où il eſt comme dans une cage toute fermée de Criſtal. Il prétend que c'eſt pour obliger ſes Peuples à avoir pour lui plus de reſpect & plus de vénération, plutot que par crainte qu'ils ne le voyent. Ce Prince répondit donc à l'Ambaſſade d'Icoan, „ Qu'il ne traittoit jamais qu'avec les Rois „ ſes égaux; Que ſi le légitime Souverain de „ la Chine, Zunchin, lui avoit demandé „ lui même du ſecours dans le tems qu'il en „ avoit beſoin, il lui auroit envoyé de ſes „ meilleures troupes, & en bon nombre; „ Qu'il ſeroit encore auſſi diſpoſé que jamais „ à les envoyer, ſi quelque Prince de ſes „ légitimes Succeſſeurs lui en faiſoit la de- „ mande; mais que ſur les inſtances d'un „ particulier, il ne le ſeroit pas; Que ces „ importantes réſolutions étoient des affaires „ de Rois, & qui méritoient bien que des „ Rois en parlaſſent „.

Le Japonnois n'étoit pas ſi déraiſonnable dans ſa réponſe: mais Icoan qui n'avoit pas penſé que ce Prince auroit dû le traitter avec tant de hauteur, n'étoit pas d'humeur à paſſer d'autres Offices qu'il auroit cru indignes de lui auprès des Grands de ſa Cour. Il prétendoit qu'on y auroit dû autrement conſidérer celui qui ſe voyoit l'appui & le ſoutien de l'Empire de la Chine, & qui pouvoit bien ainſi parler au nom de tout cet Etat, en des tems où il en étoit comme l'ame & la vie. C'eſt pourquoi il laiſſa là le Japonnois, & ne penſa plus qu'à bien préparer ſes gens à recevoir les Tartares.

Ceux-ci, après avoir ſu la réſolution d'Icoan, virent qu'il n'y avoit point non plus de tems à perdre pour pouſſer leur victoire, mais qu'il étoit beſoin d'y employer avec les forces toute la conduite qui ſeroit néceſſaire. Ils trouvérent à propos avant toutes choſes de ſe mieux aſſurer de la ville de Nanquin, & ce fut en y établiſſant une puiſſance ſupérieure à celle du Mandarin qui en étoit Vice-Roi. Ils arrêtérent donc que celui des Oncles du Roi, qui venoit de conquérir ces ſix Provinces, feroit déſormais ſa demeure & tiendroit ſa Cour dans cette grande Ville, & afin que ce fût avec plus d'éclat, & que ce Prince y eût toute l'autorité, ils lui donnérent le nom & la qualité de Roi. Ainſi la ville de Nanquin, qui avoit été autrefois la Cour & la demeure des Rois de la Chine, redevint la Cour d'un Roi des Tartares. Il parut pourtant que ce Prince, à qui on donnoit le nom de Roi, n'y prenoit pas plus d'autorité, que s'il n'en eût été que le Vice-roi ſeulement. Il pourroit même y avoir eu de la mépriſe dans la Relation, en ſorte qu'il n'auroit été effectivement que le Vice-Roi. La ſuite éclaircira cette remarque, qui paroit conſidérable.

Le Conſeil du jeune Xunchi fit cependant deux choſes aſſez importantes dans l'établiſſement de ce Prince. La premiére fut de mettre de juſtes bornes à la grande puiſſance d'un Mandarin Chinois, & qui étoit un homme d'Etat des plus habiles. L'autre étoit qu'en établiſſant l'Oncle du Roi dans

dans cette grande Ville, on le tiroit par là honorablement du Commandement des Armées, pour laiſſer à un nouveau Chef la conquête des trois derniéres Provinces. On voyoit que la guerre, où l'on alloit entrer, ſeroit plus rude & plus difficile qu'elle n'avoit été C'eſt pourquoi, encore que ce Prince fût heureux & vaillant, néanmoins parcequ'un autre plus jeune, appellé Pelipaovan, étoit plus conſidéré dans les troupes, & plus habile dans tout l'art de la guerre, on jugea qu'il ſeroit plus important de le mettre à la tête des armées. On n'a point ſu le nom de ce premier Oncle de l'Empereur; mais on pourroit dire de ce Pelipaovan, qu'il a été comme un Héros entre les Tartares, qui reconnoiſſoient que c'étoit à ſa valeur & à ſes ſages conſeils que l'Empereur ſon Neveu étoit redevable de ſes victoires. C'étoit lui auſſi qui s'étoit le plus employé à inſpirer de la valeur à ce jeune Prince & à porter ſon courage à ces grandes entrepriſes. Auſſi les Tartares l'appelloient ils le conquérant de la Chine; & il n'eſtima pas cette qualité indigne de la part qu'il avoit à cette conquête. Ce fut donc à ce Pelipaovan qu'on commit ce qui reſtoit de l'expédition, c'eſt-à-dire, la réduction des trois derniéres Provinces, où la guerre ſe préparoit à être plus rude que dans les autres, tant à cauſe de la difficulté du pays plein de montagnes, que parcequ'il avoit de puiſſantes troupes qui étoient réſolues à ſe bien défendre.

Ce Prince reçut volontiers ces ordres. Com-

me il ne desiroit rien avec plus d'empresse-ment que de répondre à l'estime qu'on avoit de sa valeur, il n'y avoit rien aussi qui le satisfît davantage que de voir qu'il avoit dèsormais à vaincre, où la victoire seroit la plus difficile, & déja il ne se faisoit qu'un jeu de tout ce qu'on y voyoit de difficultez & d'obstacles.

Il se mit donc en campagne au commencement de l'année 1646 à la tête d'une armée de deux cens mille hommes tous soldats choisis. Car il y avoit de l'émulation dans les troupes à qui serviroit sous ce Prince. Il avoit cinquante mille hommes pour sa Cavalerie, & cent cinquante mille de gens de pied. Il faisoit aussi conduire pour l'artillerie cinq cens piéces de canon avec tout l'attirail nécessaire pour une grande entreprise. Entre plusieurs armées des Tartares qui avoient jusqu'alors couru l'Etat de la Chine, il s'en étoit bien trouvé d'aussi nombreuses, mais non pas de gens aussi bienfaits & aussi vaillans qu'étoient ceux que commandoit Pelipaovan: aussi étoit il besoin que les Tartares fissent pour lors marcher leurs meilleures troupes. On ne sait pas bien le nombre de celles que l'Empereur de la Chine & le Général Icoan commandoient: mais il est certain qu'il y avoit dans ces Provinces plus d'un million d'hommes sous les armes, outre ceux qui tenoient encore la mer; parcequ'outre les vieilles troupes & les milices particuliéres d'Icoan, il s'étoit encore retiré des autres Pro-

Provinces dans celles-ci une multitude innombrable de monde.

Pelipaovan entra premiérement dans la Province de Foquien, où il s'attendoit de trouver de plus grands obstacles dans les passages & les détroits des montagnes. Le Prince qui y avoit été couronné, y jouissoit depuis six mois de toute la grandeur de la Royauté. Icoan Général de ses armées s'y étoit aussi rendu avec ses meilleures troupes. Les armées ne tardérent guéres à se joindre & à en venir aux mains. Mais on n'a pu savoir les combats & les batailles qui se donnérent alors. Comme les deux partis étoient extraordinairement animez, il est aisé de penser qu'il y eut de grands faits d'armes de part & d'autre. Pelipaovan employa une année entiére à se rendre Maitre de cette Province; & il reconnut qu'il n'avoit pas pris si mal ses mesures, d'y avoir commencé la guerre avec son armée entiére, & lorsque ses gens étoient encore frais, & dans leur premiére chaleur.

C'étoit une entreprise hardie, & qui pouvoit même paroitre présomptueuse, que ce Général fût entré d'abord dans un pays, où il savoit qu'on se préparoit le mieux à se défendre: mais depuis on connut qu'il avoit eu raison. Les Villes & les Places de cette Province n'ouvrirent pas les portes comme ailleurs. On soutint par tout les attaques des Tartares, & on ne céda que quand il n'y eut plus moyen de résister. Quelque recherche cependant qu'on ait pu faire de ce que fit Icoan, on n'en n'a pu apprendre rien de par-

ticulier. On ſait ſeulement qu'il ſe trouva en toutes les grandes occaſions, ſans tourner jamais viſage à ſes ennemis. Mais il tomba enfin entre leurs mains & demeura priſonnier de guerre. On ne ſait pas non plus, ſi ce fut dans un combat, ou dans la défenſe de quelque place. Il eſt toujours certain qu'il n'abandonna pas ſon poſte, & que ce ne fut qu'après avoir longtems combattu qu'il rendit les armes à un ennemi qu'il avoit ſi outrageuſement offenſé.

Tout fut facile aux Tartares après la priſe d'Icoan. Comme il ne leur reſtoit plus rien d'important dans cette Province que de s'aſſurer de la perſonne du Roi, ce fut une affaire bientot achevée, & ainſi que la Relation en parle, ils ne tardérent guéres à lui ôter la vie. Il ſemble pourtant par la ſuite qu'il ſe maintint encore aſſez de tems. Cette particularité s'éclaircira en ſon lieu.

Quant à Icoan, on trouva à propos de lui laiſſer la vie pour le préſenter à l'Empereur Xunchi. Mais pour être tombé, il n'en fut pas plus abatu. Ses fers & ſa priſon ne lui ôtérent encore rien de ſa fierté & de ſon courage. Il voulut ſeulement paroitre extraordinairement animé contre les Chinois ; & pour cela il prit auſſitot l'habit de Tartare. Il ſe fit couper les cheveux, & avec ce nouveau viſage, il alla, comme s'il eût été encore le maitre de ſes armées, préſenter ſes ſervices au victorieux, & demander à prendre parti chez lui, avec toutes les milices qu'il prétendoit avoir encore en Mer & ſur Terre.

Il

Il semble que cette assurance d'oser venir faire à son vainqueur des offres de ce qu'il lui venoit d'ôter, lorsqu'il l'avoit fait son prisonnier, étoit assez hors de saison. Au moins, s'il ne devoit pas être plus constant, ni plus fidelle à sa Patrie, il auroit pu paroitre plus prudent & plus habile homme d'avoir fait ces offres dans les tems qu'elles lui pouvoient être plus avantageuses.

Le Tartare ne rejetta pourtant pas les offres d'Icoan. Il avoit besoin de vaisseaux & de gens de Mer pour réduire les deux derniéres Provinces. Il n'étoit pas si aisé d'avoir sitot prêts tout l'équipage & l'armement d'une armée Navale, à moins qu'Icoan ne s'employat à rassurer ses gens, qui avoient pour lors un horrible éloignement pour les Tartares. On lui enleva néanmoins tous ses trésors, si ce n'est qu'il en eût encore de cachez que l'on ne put pas trouver. Ensuite on l'envoya prisonnier à Nanquin où étoit pour lors l'Oncle de l'Empereur. Quelque tems après il fut conduit à Pequin, où il fut présenté au jeune Xunchi.

Lorsqu'Icoan fut devant ce Prince, on ne manqua pas d'y faire mention de la réponse qu'il avoit faite au Mandarin qui lui avoit écrit. On rapporta les termes injurieux avec lesquels il y parloit des Tartares, & comment il les appelloit des voleurs & des tirans. On ne lui fit pas à la vérité un si grand crime de s'être mis en défense, & de s'être employé, autant qu'il avoit pu, pour maintenir le Roi qui avoit été couronné dans la Province de

Foquien, parcequ'on jugea que c'étoit une fidélité qu'il devoit à ſon Roi & à ſa Patrie.

Icoan, qui vît les grandes plaintes que les Tartares faiſoient de ſa lettre, nia hardiment qu'elle fût de lui. Il ſoutint qu'il ne l'avoit point écrite, ni rien de ſemblable; que c'étoit une piéce ſuppoſée & avancée par ſes ennemis, pour le rendre odieux à cette Cour, & y achever ſa perte.

On paſſa un autre chef, où on prétendoit qu'il étoit criminel de Léze Majeſté, pour avoir, de ſon autorité, ouvert les mines d'Argent, & obligé par pluſieurs violences les Peuples à y travailler.

Icoan ſoutint n'avoir point fait ouvrir de mines d'argent; que, bien loin que l'argent qu'il avoit eût été tiré des mines de la Chine ſans la permiſſion de l'Empereur, il lui en étoit venu au contraire des mines qui ſont dans les terres du Roi d'Eſpagne & de l'Empereur du Japon, & par la permiſſion de ces Princes. Il en convainquit à l'heure même ceux qui avoient prétendu lui faire un crime de ſon argent. Il eſt certain que cette grande quantité qu'il en avoit, lui étoit venue, comme il diſoit, en partie du Japon par la voye de Nangaſaque, & en partie du Mexique & du Perou, des mines du Roi d'Eſpagne, par les vaiſſeaux de Manile.

Après s'être juſtifié, comme il put, ſur ces chefs plus importans, on préſenta une multitude de mémoriaux & de plaintes ſur les vexations qu'il avoit faites dans les Provinces

vinces de la Chine. Et, ce qui eſt aſſez étrange, eſt que ceux qui les préſentoient, étoient les mêmes Miniſtres des derniers Empereurs de la Chine, qui les avoient eux-mêmes retenus & empêchez d'être préſentez au Roi, après avoir été gagnez par les préſens d'Icoan. Ces traitres étoient ſi impudens que de vouloir faire valoir auprès du Tartare, ce qui juſtifioit qu'ils s'étoient eux-mêmes vendus à Icoan. Et, parce-qu'ils lui avoient ſi bien fait acheter leur infidélité, qu'ils l'avoient obligé pour cela de dépouiller les Provinces, ils prétendoient le faire encore punir pour avoir dépouillé à leur ptofit ces mêmes Provinces. Il n'appartenoit qu'à des Rois de la Chine d'avoir de tels Miniſtres, & de là le Tartare pouvoit penſer quels ſeroient auprès d'un Prince étranger, ceux qui avoient tant de fois trahi leur légitime Maitre, & un Empereur de leur Nation.

Quant à Icoan, il avoit encore de quoi contenter quelque tems ceux qui avoient cru qu'il n'y avoit plus rien à attendre de lui. Il avoit caché des tréſors que l'on n'avoit pas encore découverts. Ainſi, comme il ſavoit ce qui pouvoit donner une meilleure face à ſes affaires, ſoit qu'il fût, ou qu'il ne fût pas coupable, il jugea qu'il falloit ſe réſoudre à payer de nouveaux tributs à ſes accuſateurs. Il s'employa donc à racheter de nouveau la faveur de ces mêmes Miniſtres, que la politique & la douceur du gouvernement des Tartares avoient continué dans leurs premiéres dignitez. Toutes les accuſa-

tions cesférent par ce moyen. Icoan redevint innocent à mesure qu'on reçut son argent & ses présens. Il se trouva des témoins qui déposérent pour sa justification ; & tout ce qui avoit été avancé contre lui, ne fut plus que de fausses suppositions & de noires calomnies. Enfin pour s'être déclaré libéral, il fut déclaré innocent & renvoyé pleinement absous. C'étoit-là la justice que l'argent de ce Pirate se faisoit rendre par les Ministres de la Chine.

Non seulement Icoan se trouva justifié, mais il fut de plus maintenu dans la dignité de Gaucum Il y avoit pourtant de l'apparence que c'étoit pour autant de tems que son argent & ses libéralitez dureroient, & qu'après cela, il faudroit se résoudre à perdre la dignité avec la vie.

Le Tartare savoit aussi ce qu'il auroit à faire, lorsqu'il verroit qu'il ne pourroit avoir aucun avantage à laisser vivre un ennemi si déclaré, & qu'il venoit de traiter si indignement. Icoan le dissimuloit autant qu'il lui étoit possible : mais il ne paroissoit toujours que trop qu'on venoit de le dépouiller d'un grand pouvoir, & de grands biens en même tems. Ce qui lui restoit de sa Charge étoit un nom & une qualité, qui lui laissoient quelques honneurs, & rien autre chose. D'ailleurs sa présence devenoit tous les jours moins supportable à ceux, qui, outre qu'ils voyoient qu'il n'y avoit tantot plus rien à tirer de lui, auroient encore fort souhaitté d'être défaits d'un témoin si irréprochable de leurs concussions.

ſions. Enfin l'infortuné Icoan étoit de toutes parts fort en danger de ſa perſonne & de ſa vie, ſi ce n'eſt qu'il eût déja ſuccombé ſous les ruſes de tant d'ennemis, comme pluſieurs l'ont cru. Voilà quel fut ce Pirate, qui après avoir eu de ſi heureuſes avantures en ſa vie, vit enfin que ſes mauvais jours étoient reſtez les derniers.

Les Tartares s'étant rendus les Maitres de la Province de Foquien, on peut dire qu'ils le furent en même tems de tout l'empire de la Chine. Car quoiqu'ils ne fuſſent pas encore entrez dans les Provinces de Canton & de Quanſi, ils y voyoient dèſormais ſi peu d'obſtacle à leurs victoires, que tout cette expédition ne les embaraſſoit guéres.

L'Empereur Xunchi ne tarda point à envoyer des Grands de ſa Cour à ſon Oncle Pelipaovan, pour le congratuler ſur la réduction de cette Province & la priſe du Général Icoan que l'on y avoit beaucoup plus appréhendé. Il le fit auſſi Vice-Roi de ces derniéres Provinces. C'eſt ce qui fait croire qu'il n'auroit pas donné la qualité de Roi à l'autre de ſes Oncles qui réſidoit à Nanquin. Il y a peu d'apparence que ce premier Prince, qui n'avoit pas le mérite ni toutes les grandes qualitez de ce dernier, eût été fait Roi de ces Provinces, pendant que celui qu'on appelloit le Conquérant de la Chine, & qui étoit beaucoup plus conſidéré à la Cour; n'eût été que Vice-Roi ſeulement de ces trois derniéres. Il eſt même contre toute raiſon de penſer que ce jeune Empe-

reur

reur auroit voulu partager ainsi sa nouvelle Monarchie, pour se faire des compagnons de sa grandeur, qui auroient pu être bientot assez puissans pour la lui disputer toute entiére. Et il n'est que trop vrai que la gloire de regner ne se partage pas si aisément sur des considérations de parenté & d'affinité. Ainsi tout ce qui auroit pu donner lieu de penser que ce premier Oncle de Xunchi auroit été Roi effectivement, seroit qu'il avoit dans ses Provinces des Vice-Rois qui dépendoient de lui: mais Pelipaovan en avoit de même. Il falloit donc que ce ne fût pas une marque particuliére de Souveraineté, mais un ordre seulement que ces Princes avoient de la Cour, d'établir des Vice-Rois inférieurs, en se conservant toujours la supériorité, & toute l'autorité du gouvernement.

CHA-

CHAPITRE IX.

Les Tartares passent dans la Province de Canton, où un Prince de la Chine s'étoit fait couronner Empereur.

Ces troupes entrent dans la Ville de Canton, en ayant trouvé les portes ouvertes.

Une Armée Navale de la Chine, qui y amenoit du secours, met le feu à la Cité.

Ordonnance que le Vice-Roi des Tartares fait publier dans Canton.

QUoiqu'il y eût encore deux grandes Provinces à réduire, pour achever la conquête de toute la Chine, Pelipaovan, après la défaite & la prise d'Icoan, n'estima pas qu'il lui pût être glorieux de passer en personne à cette expédition, tant il y voyoit peu de difficultez & d'obstacles qui pussent ajouter de l'éclat à ses premiéres victoires. Il s'arrêta ainsi dans la Province de Foquien pour pourvoir de là à tout ce qui seroit nécessaire, pour réduire tout ce qui restoit de la Chine sous la puissance des Tartares. Il voulut commercen par la Province de Canton, où il fit passer une armée de deux cens mille hommes, ainsi qu'il avoit fait l'année précédente dans celle de Foquien. Et comme si tous les Peuples de Canton eussent été déja assujettis aux Tartares, après avoir donné le commandement des Troupes à un Gé-

Général ou Vice-Roi des Armes qui avoit ſeulement le ſoin & la direction de la guerre, il établit encore un autre Chef qui prenoit la qualité de Vice-Roi des Lettres ou Intendant de la Juſtice, pour adminiſtrer le civil & apporter tous les Réglemens néceſſaires pour le gouvernement de cette Province

Le Général des troupes s'appelloit Ly, ainſi que le premier Tiran dont il a été fait mention au commencement de la Relation, & celui ci ne cédoit guéres en cruauté à l'autre. Ce furent auſſi les violences de ce Commandant qui commencérent à rendre la domination des Tartares beaucoup plus redoutable à ces Peuples. Juſques là, ils avoient eſpéré quelque douceur de la modération des victorieux, & de cette Juſtice ſi exacte qu'on leur diſoit que le Roi & ſes Oncles avoient fait obſerver par tout où ils avoient paſſé. Mais la maniére de procéder ſi violente de ce Vice-Roi leur fit perdre bientot toute la bonne opinion qu'ils avoient eue de ce nouveau gouvernement. Quant au Chef de la Juſtice, ou le Vice-Roi des Lettres, c'étoit un homme plus modéré & plus capable de commandement, qui s'employoit auſſi en tout ce qu'il pouvoit pour maintenir auprès des Peuples l'eſtime qu'ils avoient eue de la bonté & de la clémence du Roi.

Comme cette Province eſt plus proche de Macao, d'où les Relations ſont venues à Manile, & de là ailleurs, on a été mieux

in-

informé de tout ce qui s'est passé de remarquable en sa réduction. C'est pourquoi par la maniére dont les Chinois s'y sont défendus, on poura mieux voir quelle a été ailleurs la valeur & les grands faits d'armes, ou plutot la mauvaise conduite & le peu de fermeté de toute cette Nation. Mais de ce que les Tartares y ont si maltraitté les Peuples, il ne s'ensuit pas qu'ils ayent fait par tout les mêmes ravages qu'ils ont faits dans ces derniéres Provinces. Comme cette partie de la Chine étoit fort éloignée de la Cour & de la personne de l'Empereur, il est certain que quelques précautions que ce Prince y eût pu apporter, il ne fut pas possible de tenir les gens de Guerre dans une discipline si exacte. Ils n'y étoient pas payez comme auparavant, & pour les faire subsister, leur Général, homme violent & emporte, leur donnoit le premier l'exemple de toute sorte de licence. C'est ce qui a fait que la dèsolation a été incomparablement plus grande dans ces Provinces du Midi, qu'en tout le reste de l'Empire.

Cette nombreuse Armée que le Général Ly commandoit, commença d'être en marche dès les premiers jours de Janvier de 1647. Et comme c'étoit la coutume des Tartares de venir fondre avec toutes leurs forces sur la Ville capitale de la Province, toutes les troupes se trouvérent au dix-neuvieme de Janvier à une demie journée de la ville de Canton. Il est aisé de s'imaginer la consternation où toutes choses y furent alors. Mais pour

pour concevoir jusqu'où peut aller la sotte ambition des hommes de se vouloir faire Rois, il faut savoir que dans cette Ville, qui ne pouvoit attendre que de se voir bientot sous la domination des Tartares, un nouveau Prince du sang Royal s'étoit fait couronner au mois de Décembre précédent grand Empereur de la Chine. Celui qui avoit vu que la Royauté de quelques jours venoit de couter la vie à plusieurs plus puissans que lui, ne pouvoit encore perdre l'envie de se faire appeller grand Empereur, & tout son Etat étoit pourtant compris dans la seule ville de Canton. Ses tributs & toute son épargne y étoient en de belles espérances. Ce que disoit un Roi de Cordoue, Aujourd'hui Roi, & mourir demain, fut l'avanture de ce Chinois, aussi bien que celle de ce Roi Maure.

Ce grand Empereur de Canton avoit avec lui quelque Soldatesque mal équipée, autant que mal payée. C'étoient aussi tous gens bien résolus à fuir devant les Tartares, avant que d'en venir aux mains pour la défense de leur Prince. Ils s'étoient trouvez déja en bien des occasions, parcequ'ils y avoient toujours pris la fuite, & qu'ils s'étoient réservez sans doute pour cette derniére. Voilà quelles étoient les forces de cet Empereur, dont la Relation n'a point dit le nom, parceque ses victoires ne l'ont pas fort signalé.

Quant à la ville de Canton, on tient qu'elle étoit parfaitement bien fortifiée & les grandes richesses qu'il y avoit dedans faisoient fort souhaitter aux Tartares, qu'elle fît quelque

sorte

ſorte de réſiſtance, pour avoir lieu d'y uſer du droit des armes. Ils ſavoient qu'il y avoit un grand commerce de toutes les Nations, & que pluſieurs Marchans & même d'Europe y avoient comme en dépôt toutes leurs richeſſes. Ils ſe flattoient ainſi de pouvoir faire un riche butin, s'il ſe faiſoit quelque réſiſtance en une Ville ſi forte. Il y avoit bien alors deux cens mille habitans, qui ſe voyoient défendus de deux fortes murailles, accompagnées de leurs tours & boulevarts, & d'autres travaux en très bonne défenſe, & tous couverts de groſſe artillerie. Il s'agiſſoit de maintenir un Roi qui venoit d'être nouvellement couronné, & qui avoit avec lui aſſez de monde. Quelques fuyards & quelques déſerteurs qu'ils fuſſent pour la plupart, ils ne pouvoient pourtant pas être tous de mauvais Soldats. De plus, comme cette Ville eſt ſur une grande Riviére, il y avoit encore au pié de ſes murailles une puiſſante flotte; & c'étoient tous Vaiſſeaux bien armez, pourvus ſuffiſammeut de gens de guerre, & de toute ſorte de munitions. Il y avoit enfin dans la ville de Canton du monde, des vivres, & toutes les choſes néceſſaires pour ſoutenir un long Siége: cependant, malgré tout ce qui pouvoit rendre une Ville imprenable, vingt Tartares ſeulement s'en rendirent les Maitres. Ce n'étoient que quelques coureurs qui avoient pris le devant de l'Armée qui prirent eux ſeuls la grande ville de Canton. Il ne s'eſt rien vu de pareil dans les Hiſtoires.

L'Ar-

L'Armée des Tartares étoit demeurée à une demie journée de la Ville, lorsque ces vingt Cavaliers s'en détachérent pour ce grand exploit: car ces milices n'obéïssent pas, & n'attendent pas d'être commandées, comme par tout ailleurs. Ceux ci s'étant donc avancez jusques aux portes de la vieille Ville, qu'ils trouvérent ouvertes, ils y entrérent aussitot, & coururent ensuite toutes les rues, jusqu'à ce qu'ils furent à la Ville neuve, où ils en firent autant. Ils tiroient seulement quelques fléches de côté & d'autre, pour donner de la peur à ces habitans; & leur crioient cependant que personne n'eût à se mouvoir; que l'Armée étoit à leurs portes; mais qu'ils ne devoient rien appréhender, s'ils vouloient demeurer en paix.

A peine avoit-on su dans la Ville l'approche de l'Armée des Tartares, que la plupart de la Soldatesque, au lieu de penser à se mettre en défense abandonna aussitot son poste & ses armes. Tous ces braves ne voulurent plus faire paroitre les marques qu'ils portoient de gens de guerre. Ils quittérent leurs casaques bordées de jaune, qui est la livrée ordinaire des Soldats, & ayant jetté leurs armes, ils se vinrent jetter parmi le gros & la foule du peuple. L'Empereur de Canton se trouva seul dans son Palais, sans autres Gardes que le nombre de ses Femmes, & la compagnie de quelques Eunuques; bonnes troupes pour disputer la victoire aux Tartares. Dans cette extrêmité, l'Epargne de ce Prince se trouva

va encore tellement vuide, & ſon crédit ſi petit, qu'ayant beſoin de trois mille écus, ils ne ſe purent trouver dans tous ſes coffres, ni même encore dans la bourſe de ſes Officiers.

Ce petit nombre de Tartares couroit cependant les rues & les places de la Ville, ſans trouver perſonne qui les arrêtat durant un aſſez longtems. A la fin quelques Chinois qui s'amaſſérent, en inveſtirent quatre de ceux qui ſe tenoient le plus mal ſur leurs gardes. Ils les prirent & les allérent préſenter au Roi. Ce Prince, lors qu'il les vit, ſe mit ſur ſon tribunal, & commanda qu'on les fît mourir en ſa préſence. Ce fut tout le ſang qui fut répandu du côté des Tartares, & tout ce que leur couta la défaite du Roi de Canton, & la priſe de cette grande Ville.

Aucun de tous ces habitans ne penſoit guéres cependant à défendre ſa Ville. Chacun n'étoit occupé que des moyens de ſauver ſa vie le mieux qu'il le pourroit. Pour cela, les riches & les Grands de la Ville trouvoient que leur plus grande ſureté étoit de ſe déguiſer en pauvres, & de ſe venir jetter en cet équipage parmi la foule & les plus miſérables de la populace. DIEU ſoit loué, qu'il y ait des jours dans la vie, où le riche porte envie à la condition du pauvre. Comme c'étoit à ces riches que les Tartares en vouloient; car ce ſont eux que l'on cherche toûjours, & leurs ennemis auſſi bien que leurs amis; c'étoit pour cela qu'ils ſe met-

mettoient plus en peine de ſe bien cacher. Pour les pauvres qui n'avoient rien à perdre, ils demeuroient dans leurs maiſons en toute ſureté; & là ils avoient pour lors le plaiſir de ſe mocquer de la fortune des riches, qui s'étoit mocquée ſi longtems de leur miſére. Il étoit cependant aſſez inutile à la plupart de ceux qui avoient de grands biens de prendre tant de peine à ſe déguiſer. La malice de la populace ne vouloit pas perdre une occaſion ſi belle de ſe vanger, qui étoit de les faire connoitre à ceux qui les cherchoient. „ Qu'ils ſe montrent, diſoit-on de
„ toutes parts, & qu'ils viennent enrichir les
„ Tartares, ces voleurs, qui ont vendu leur
„ Roi, pour amaſſer tant de biens. Qu'ils
„ viennent en rendre compte à leur nouveau
„ Maitre. Ils nous oppriment, & ils ſe jou-
„ ent de nous depuis ſi longtems. Mais il
„ ne ſera pas dit qu'ils ſoient de plus grands
„ Seigneurs que nous; qu'ils ne ſoient que
„ déguiſez en pauvres, & que nous ſoyons
„ toujours miſérables; que ce ſoit eux qui
„ nous ayent perdus, & que ce ſoit nous qui
„ les ſauvions.

L'Armée des Tartares arriva devant la Ville à la fin du jour, & ce ne fut pas un petit étonnement d'y trouver les portes ouvertes, comme ſi ce n'eût plus été une Ville ennemie. Tous ceux donc qui voulurent y aller prendre leurs logemens, en eurent la liberté; & ils y dormirent en repos, ſans qu'on leur demandat qui ils étoient, ni ce qu'ils venoient faire. Les Vice-Rois furent lo-

loger dans les Palais des anciens Vice Rois de la Chine, dont ils s'accommodérent comme de leur propre maiſon.

Le Roi de Canton ſe trouva ainſi dépoſſédé de ſon Etat au quarante quatriéme jour de ſon Regne. Il étoit réſolu de ne vivre pas plus longtems, & pour cela on rapporte que, lorsqu'il ſe vit abandonné de ſes gens, il s'aſſit en ſon Trône Royal avec encore aſſez de fierté, & toute la gravité qui étoit digne de ſa perſonne. Ce Prince en cét état ſe haranguoit lui-même. „ Les Tartares (diſoit-il) ſont dans ma Ville; & mes gens m'ont abandonné. Il ne reſte que de mourir. Mais il faut au moins que je meure comme un Roi. Je ſuis monté ſur le Trône, & il faut que ce ſoit ſur le Trône auſſi que j'achéve de vivre. C'eſt-là que je me veux ſatisfaire en enviſageant encore ma bonne & ma mauvaiſe fortune tout à la fois. C'eſt-là que j'attendrai que le Ciel diſpoſe de moi, ainſi qu'il en a ordonné. Je ne contredis point ſes Arrêts. Je ne m'oppoſe point à ſes ordres, &c. Quelques unes de ſes Femmes qu'il avoit le plus conſidérées, pour lui mieux témoigner combien elles l'aimoient, ſe tuérent en ſa préſence. Pour le Roi, il demeura ſur ſon Trône juſqu'à la nuit. Mais il ne fut pas d'avis d'y attendre la mort plus longtems. La peur ou le ſommeil l'en firent deſcendre, & il avoit raiſon de ne ſe pas opiniâtrer à faire le grave, en un tems où il voyoit que ce ſeroit bientot fait de toute ſa

gravité. Mais en quelque posture que se pût mettre ce mal-heureux Prince, il ne pouvoit échaper longtems à ses ennemis, qui le cherchoient trop soigneusement pour ne le pas trouver.

Cette même nuit une puissante Flotte de la Chine étoit entrée de la mer dans le canal de la Riviére, & ensuite etoit venue se présenter devant cette Ville, où elle amenoit un secours très-considérable. Mais ces nouvelles milices, surprises d'apprendre que les enemis en étoient déja les Maitres, ne firent qu'achever son dèsastre. Elles passérent à un tel excès de fureur, & contre les ennemis communs qui étoient dans la Ville, & contre les habitans qui s'étoient rendus avec tant de lâcheté, qu'elles mirent le feu à la partie de Canton qu'on appelle la Ville neuve, ou la Cité, qui étoit le plus beau quartier de cette grande Ville. Le feu gagna tellement en peu de tems que la plupart des maisons, qui n'étoient bâties que de bois, furent consumées dans cet embrasement. On tient qu'il fut si grand, qu'à la vieille Ville, qui étoit éloignée de la Cité de deux lieues, on vit durant toute cette nuit aussi clair qu'on auroit pu voir en plein midi. Quelques-uns crurent que les Tartares, après avoir mis le feu à la Cité, en accusoient la flotte des Chinois. Mais il y a peu d'apparence que ces victorieux eussent voulu perdre le fruit de leur victoire, réduisant en cendres la plus belle partie de cette grande Ville. Ils n'avoient pas enco-

pas encore commencé à la ſaccager, ainſi qu'ils s'y étoient réſolus, ſans ſe ſoucier qu'ils euſſent tort ou raiſon. La Flotte ſe retira enſuite, après s'être fait voir la nuit à la clarté de ce grand embraſement, & encore au commencement du jour; où l'on reconnut pour lors l'état pitoyable où étoit la plus grande partie de cette Ville.

Ce fut enſuite de ce dèſordre que commencérent les violences & les emportemens furieux des Tartares, qui n'ont fait depuis qu'une affreuſe ruine de toutes ces belles Provinces. Ils ne ſe mirent plus en peine des ordres & des défenſes de l'Empereur Xunchi. C'étoit une des Ordonnances de ce Prince, que les Villes & Places qui ne ſe ſeroient point défendues, c'eſt-à-dire, où les habitans n'auroient point combattu ni au dehors, ni au dedans de leurs murailles, ne recevroient aucun mauvais traittement. Qu'on y mettroit ſeulement un Gouverneur Tartare, & avec lui quelques troupes, s'il étoit néceſſaire pour y tenir garniſon, afin que, ſi les habitans venoient après à ſe révolter, il y eût de quoi les châtier & les réduire par la force des armes. La ville de Canton n'avoit fait aucune réſiſtance, & on n'avoit peut-être pas tiré un ſeul coup de canon de toute l'Artillerie qui étoit ſur ſes murailles. Quant à la mort de ces quatre Tartares qui y étoient venus tenter fortune ſi mal à propos, le Vice-Roi n'en avoit peut-être encore rien ſu, & quand même on lui auroit rapporté leur mort, il eſt certain que ces coureurs étoient entrez

ſans ſon ordre dans la Ville. Tout ce qui ſe fait ſans ordre des Chefs d'un parti ne peut pas obliger ceux d'un autre parti à garder à cet égard aucun des ordres militaires établis par les Rois ou par ceux qui commandent leurs Armées.

Mais nonobſtant toutes les défenſes de l'Empereur, le Vice-Roi qui auroit voulu que la ville de Canton eût réſiſté pour être en droit de la piller, ne voulut pas, droit ou non droit, laiſſer échaper une ſi belle proye. Ce Commandant auſſi emporté de ſon avarice que de ſa cruauté, avoit déja compté pour lui les richeſſes de Canton. Il ſe prépara donc un pillage, contre tous les ordres du Roi, & contre la parole qu'il avoit donnée lui même, avant & après être entré dans cette ville, & pour commencer il fit afficher auſſitot qu'il fit jour, dans toutes les rues & places publiques, pluſieurs Ordonnances qui portoient. 1. Que nul des habitans n'eût à apréhender aucune violence, parcequ'il ne leur ſeroit point fait de dommage, en quoi que ce fût. 2. Que tous ſans exception euſſent à ſe couper les cheveux à la façon des Tartares, dans trois jours ſous peine de la vie. 3. Que dans ces trois jours les Chefs des familles euſſent à ſe préſenter devant les Vice-Rois, & à porter par écrit leurs noms & ceux de toute leur famille très-exactement, en ſorte que celui qui ne ſeroit point énoncé dans ce dénombrement, ſeroit tenu pour un ennemi, & un traitre digne de mort. 4. Que chacun des artiſans eût à reprendre

ſa

ſa vacation ordinaire, pour vivre de ſon art & de ſon travail, ainſi qu'avant l'entrée des Tartares. 5. Que le commerce & tout le négoce continuat comme auparavant; & pour cela que les lieux & maiſons où s'aſſembloient les Marchands, les Boutiques, les Comptoirs pour écrire & faire les affaires, & généralement toutes les places & lieux de trafic fuſſent ouverts pour l'utilité & la néceſſité publiques. Ce furent les Ordonnances que le Vice-Roi fit publier. Et voici ce qu'il en exécuta.

CHAPITRE X.

Les Tartares ſaccagent la ville de Canton.
Les Vice-Rois y établiſſent un nouveau gouvernement.
Mort du Roi de Canton & de toute ſa ſuite.
Réduction des autres places de la Province.

LE 20. jour de Janvier de l'année 1647. ne fut pas un jour heureux pour les habitans de Canton. Le Vice-Roi, après toutes ſes belles Ordonnances, y commença le ſac & le pillage, qui continua durant trois jours. Les Tartares y trouvoient de tous côtez un ſi riche butin, qu'au commencement ils ne daignoient pas ſe charger de ce qui n'étoit point, ou or, ou argent, ou per-

le, ou musc, ou autres choses de grand prix. Depuis ils ne laissérent pas de s'accommoder des soyes, filées & à filer, ouvragées & en étofe, & non ouvragées; & ensuite de tout le reste, dont il prenoit fantaisie à ceux qui pilloient de se saisir. Il n'y eut point d'autre quartier avec des gens qui vouloient que tout fût à leur discrétion.

Il est pourtant vrai que, comme il y a par tout de plus honnêtes gens que les autres, il se trouva aussi parmi ces Tartares quelques Capitaines, qui sont les personnes les plus qualifiées de cette Nation, qui traitérent les habitans de Canton avec un peu plus d'humanité. Ils alloient seulement aux maisons des Mandarins, où l'on leur présentoit quelque somme d'argent, ou quelque autre chose d'une valeur considérable. Et lorsqu'ils agréoient ce présent ou cette rançon, ils se retiroient sans faire d'autre recherche dans cette maison. C'étoit là ce que les Mandarins estimoient de plus obligeant, à cause qu'ils y gardoient très soigneusement leurs femmes. Le Tartare en sortant de cette maison, vouloit bien encore y laisser quelque signal qu'elle avoit été pillée, afin que d'autres n'eussent pas à venir la piller une seconde fois. Mais si d'ailleurs le présent du Mandarin ne le satisfaisoit pas, faute d'être proportionné à ce qu'il avoit appris de ses richesses, ce misérable voyoit bientot mettre tout en désordre dans sa maison. Il perdoit & son présent & tout ce qu'il avoit de meilleur, ou au moins tout ce dont il plai-

ſoit au Tartare de s'accommoder : car dès ce moment il n'y avoit plus de miſéricorde. Il n'y avoit lieu dans la maiſon qu'il ne fît ouvrir. Il vouloit fouiller & chercher par tout, pour en faire enlever tout ce qui lui plaiſoit, biens & perſonnes.

Ce fut ce qui obligea les Mandarins à faire de grandes largeſſes de tout ce qu'ils pouvoient avoir de riche & de précieux. Car il falloit ſe réſoudre à être libéral ; & le plus avare craignoit de ne paroitre pas prodigue en une occaſion, où il voyoit qu'il n'y avoit que la profuſion qui lui pût ſervir de ſauvegarde. Il arrivoit cependant que quelques-uns ne ſe ſauvoient pas encore après tous les préſens qu'ils avoient pu faire. C'étoit un effet de la malice du peuple, qui pour avoir le plaiſir de ſe vanger de ſes Mandarins, n'avoit pas craint de donner de fauſſes informations aux Tartares, où ils leur faiſoient entendre que pluſieurs avoient beaucoup plus de bien qu'ils n'en avoient en effet. C'eſt pourquoi quelques préſens que pluſieurs des Mandarins puſſent faire, ils n'en étoient pas pour lors mieux traittez ; parceque les Tartares en demeuroient à leurs mémoires, & prétendoient toujours que ceux qui avoient tant de richeſſes, leur pouvoient donner beaucoup davantage.

Pour les perſonnes de moindre condition & le commun peuple, ils étoient abandonnez à la diſcrétion des ſoldats ; & comme il n'y a guéres à prendre parmi ce genre d'hommes ; ces miſérables habitans virent durant

trois jours, où en eſt réduite une ville abandonnée au ſac & au pillage. Après qu'on leur avoit ravi tout ce qu'ils avoient, ils voyoient qu'on n'en demeuroit pas encore là. C'étoient des excès & des violences qui mettoient toute la patience à bout. Comme les Chinois ſont jaloux par deſſus tous les peuples du monde, il n'y avoit rien qui leur fût plus ſenſible que de voir les Tartares enfoncer impudemment les appartemens ou plutot les priſons & les cages où ils tenoient leurs femmes enfermées. Je dis des priſons & des cages, parcequ'on ne peut pas appeller autrement les lieux où ces femmes ſont enfermées, tant elles ſont reſſerrées & gardées étoitement. C'eſt ce que l'on peut voir, quand les familles font quelques voyages ſur les riviéres : car pour lors on transporte les femmes dans des loges, dont les portes & les fenêtres, qui ſont aſſez petites, ſont encore toutes garnies de jalouſies de fil de fer, très fortes & qu'il n'eſt pas aiſé de forcer. Et pour les apartemens où elles ſont dans les maiſons de la Ville, il n'y a jamais de fenêtres ſur la rue, ni d'aucun côté, où l'on les puiſſe voir. Avec toutes ces précautions, les Chinois ne croyent pas que leurs femmes ſoyent encore en ſureté. Cela ne peut être que parcequ'il y a des choſes qui ſe perdent, pour être trop bien gardées.

Mais toutes les jalouſies de Chinois n'étoient guéres d'uſage pour lors. Les Tartares eurent bientot briſé ces loges & ces pri-

prisons: & comme on ne voyoit de toutes parts que des Péres & des Maris s'efforcer pour sauver l'honneur de leurs Filles & de leurs Femmes, parceque ces sortes de violences sont insuportables à toute la Nation, on ne voyoit aussi par tout que meurtre & massacre. Les Tartares n'étoient pas encore satisfaits d'avoir mis tout en dèsordre dans les maisons des Chinois. Pour achever de les outrager, ils emmenoient leurs Femmes dans leur Camp, & leur disoient; qu'ils étoient venus en la Chine, pour leur faire voir le Ciel un jour en leur vie, sans grilles & sans jalousies; qu'elles devoient pour lors respirer en toute liberté, après avoir été toute leur vie captives & prisonniéres. C'étoient là les railleries de ceux qui se donnoient du plaisir d'insulter à des misérables. On tient qu'au premier jour du sac de cette Ville, ils en emmenérent ainsi dans leur Camp un très-grand nombre, sans considérer davantage les riches que les pauvres; les Dames de la plus haute qualité étant réduites aussi bien que les autres à souffrir les derniéres indignitez.

Ce n'étoient ainsi que meurtres & que violences dans toute la ville de Canton, pendant que d'un autre côté on n'entendoit dans le Camp que les cris & les gémissemens des Femmes qui pleuroient leurs Péres, leurs Maris, leur honneur, leur liberté, leur patrie, & un nombre d'autres maux qui leur donnoient horreur de la vie & d'el-

d'elles-mêmes. La populace dans cette dèsolation ne cessoit de crier & de se plaindre aux Vice-Rois, si c'étoit là ce qu'on leur avoit promis, si c'étoit là l'assurance qu'ils avoient donnée, qu'il ne seroit fait aucun dommage à ceux qui se seroient rendus volontairement, ainsi qu'ils avoient fait, eux qui voyoient leur Ville & leurs familles ruinées, pour s'être si facilement rendus.

L'Intendant de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, faisoit assez connoitre qu'il n'approuvoit pas tout ce dèsordre. Mais comme il n'en étoit pas le Maitre, il ne se tourmentoit guéres pour l'arrêter. Le Vice-Roi des Armes s'en mettoit encore moins en peine. Il fit seulement publier de nouvelles Ordonnances, par lesquelles il défendoit aux Soldats d'entrer dans les maisons, & de faire aucun mauvais traitement aux habitans, sur peine de punition. Mais toutes ces défences étoient des remédes très-foibles pour de si grands maux. Aussi ne les faisoit il que par politique, & pour amuser ces peuples. Car il étoit le premier infracteur de tout ce qu'il ordonnoit, par la part qu'il avoit au butin. Et ce qui faisoit encore mieux voir que les Vice Rois étoient eux-mêmes les premiers coupables de ce dèsordre, c'étoit qu'ils faisoient porter publiquement dans leurs maisons tout ce qui se trouvoit de plus riche dans cette Ville. Ils vouloient seulement que l'on crût qu'ils n'avoient pas eu de quoi payer l'Armée, & que

pour

pour cela, ils avoient souffert que leurs Soldats pillassent & trouvassent de quoi subsister.

Les Chinois ne laissoient pas d'amener au Vice Roi des Armes plusieurs de ses Soldats, qu'ils accusoient devant lui d'avoir tué, d'avoir violé, & commis d'autres crimes qui remplissoient toute leur Ville de dèsespoir. Alors, il en faisoit faire quelque châtiment, mais ce n'étoit pas comme les crimes le méritoient. Ainsi durant les trois jours que dura le pillage de Canton, il n'y eut rien qui y pût arrêter la violence & la fureur. On tient qu'il y eut plus de quinze mille habitans massacrez; & la plupart au sujet de leurs Femmes, de leurs Filles, & de leurs Sœurs. Ni les biens, ni l'honneur en toute autre occasion, n'auroient pas obligé les Chinois à exposer si facilement leur vie. Mais il parut qu'ils vouloient bien périr pour la défense de leurs Femmes. C'est l'ascendant qu'elles ont par tout sur les hommes d'inspirer de la résolution aux plus timides.

Ce qui se passa en ces trois jours, fut la ruine & la dèsolation où l'on a vu depuis cette grande Ville, dont les richesses surpassoient auparavant celles de plusieurs Royaumes. Après tout ce ravage, le Général des Tartares disoit encore qu'il auroit souhaitté que ces habitans lui eussent fait quelque résistance, parcequ'il auroit eu sujet de les traitter avec moins de modération. Mais si c'étoit là la modération de ces Tartares, il est difficile de

s'imaginer quelle auroit pu être leur sévérité & leur rigueur.

Après ces trois jours, où tout fut abandonné à la violence & au pillage, il parut que les Vice-Rois ne vouloient pas que le mal allat plus avant. Ils s'appliquérent pour lors à arrêter l'insolence de leurs Soldats, ce qui ne leur fut pas difficile; & l'on vit, par là, qu'il y a peu de désordres parmi des troupes que les Chefs ne puissent arrêter, s'ils veulent s'y employer aussi généreusement qu'il est nécessaire. Pour remettre donc les choses dans l'ordre, on fit commandement à tous les Soldats de sortir de la Ville, & de n'y pas rentrer qu'ils ne fussent commandez, mais de demeurer tous dans le Camp. On devoit punir de mort ceux qui contreviendroient. Les Tartares demeurérent ainsi campez tout autour des murailles de Canton, sous des tentes de cuir, à leur ordinaire. Il y en avoit pour lors un si grand nombre, & toutes dans un si bel arrangement, qu'il sembloit que ce fût une grande Ville portative, & déja une autre Canton.

Les plaintes & les violences s'appaisérent par ce moyen. Ce n'est pas qu'il n'y eût toujours que trop de sujets de se plaindre. Il est difficile que les choses se passent autrement dans les Armées. On le voit dans celles de l'Europe, ou s'il n'est pas possible d'arrêter des Soldats, qui font toute leur fortune du brigandage, il est encore bien moins possible de le faire parmi des barbares. Ce n'étoit plus cependant que modération, en compa-

rais-

raiſon de ce que l'on venoit de voir. Les miſérables habitans de Canton commencérent enfin à reſpirer; & tel ſe conſoloit avec ſa mauvaiſe fortune, de n'avoir pas été des plus malheureux. Etrange ſoulagement, mais qui fait pourtant qu'on prend ſon infortune en patience?

Il ne reſtoit plus qu'à admirer, ou plutot à être touché de compaſſion de voir d'une part la hauteur & la fierté avec laquelle les Tartares traittoient les Chinois, & de l'autre les abbaiſſemens, où ceux ci demeuroient devant leurs vainqueurs. A la moindre plainte que faiſoient ces miſérables, les Soldats Tartares élevoient la voix, ou plutot c'étoit un tonnerre, & en même tems ils avoient la main au ſabre. Les Chinois ne faiſoient que baiſſer la tête & hauſſer les épaules. Ils perdoient même la voix, & retenoient la reſpiration autant qu'ils le pouvoient; ou ſe proſternoient & demeuroient à genoux, pendant qu'ils cherchoient des complimens & des paroles obligeantes pour répondre aux outrages de leurs oppreſſeurs. Ces miſérables en venoient quelquefois à des flatteries ſi inpertinentes, qu'ils traitoient d'Alteſſe le dernier Soldat de l'armée; & pour les Vice Rois, ils les qualifioient de Majeſtez & de Divinitez s'ils le vouloient.

Lorsque ces Commandans alloient par la Ville, il y avoit toujours de leurs Gardes qui crioient au peuple à haute voix: Etes-vous ſoumis au grand Roi des Tartarres? Les Chinois répondoient alors pluſieurs fois,

Qu'ils lui étoient très ſoumis ; & donnoient pour cela toutes les marques poſſibles de leur ſoumiſſion. Cependant le moindre ſoldat qui paſſoit par la rue, traittoit comme un crocheteur & un valet quelque Chinois que ce fût qu'il rencontrat, fût-il des plus qualifiez de la Ville. Il lui faiſoit porter ſon bagage & tout ce dont il étoit chargé. Ainſi ſans avoir d'autre autorité que la force, & une inſolence de Tartare, il réduiſoit la patience du Chinois à lui rendre les ſervices les plus bas & les plus indignes. Mais quelle patience qui mettoit ce miſérable au dèſeſpoir ! Car les Chinois, & ſur tout les perſonnes de qualité de cette Nation ſont tellement délicates & ennemies de tout ce qui leur donne de la peine, & les rend mépriſables, qu'il n'y avoit rien qu'ils reſſentiſſent davantage que ces inſultes.

Les Vice-Rois, après avoir pourvu au gouvernement de la Ville par l'établiſſement de divers Magiſtrats, qui devoient rendre la Juſtice ſous leur autorité, trouvérent encore à propos de faire diſtribuer parmi le peuple des petits billets de papier de couleur, de la grandeur de deux doigts, où étoient écrittes en caractéres Chinois ces paroles: *Peuple ſujet au Roi des Tartares.* Par le moyen de ces billets, qui étoient autant de formules de ſoumiſſion & d'obéiſſance, & qu'on devoit avoir à la main, ou attachez à ſes habits, le peuple pouvoit dèſormais aller & venir en toute ſureté. Il y avoit d'autres billets pour les perſonnes de plus grande qua-

qualité. Ceux ci étoient de la grandeur de la main en quarré, où les mêmes paroles étoient marquées, mais en de plus gros caractéres ; & ils n'étoient pas de papier comme les autres, mais de quelque étofe. Les gens de guerre avoient un grand respect pour tous ces billets, & particuliérement pour ces derniers. C'étoit là le privilége des Grands & des personnes les plus considérées de la Ville.

Après toutes ces suretez établies, il ne resstoit plus que de s'assurer encore de la personne du Roi qui avoit été couronné à Canton. Jusques-là les Vice-Rois s'étoient contentez de savoir qu'il étoit dans la Ville ; & ils y avoient mis une si bonne garde qu'il n'étoit pas possible qùe ce Prince ni aucun autre Chinois leur pût échapper. Ils firent pour lors toutes les diligences qui étoient nécessaires pour le trouver ; & à la fin après avoir menacé de punir de mort ceux qui le tiendroient plus longtems caché, il leur fut découvert avec quelques uns de ses plus confidens qui ne l'avoient pas encore abandonné. Les Tartares lui coupérent la tête à l'heure même. Ce fut la fin de ce grand Monarque qui regna quarante-quatre jours. On continua ensuite de faire mourir tous ceux qui se trouvérent auprès de ce Prince. Leur crime étoit d'avoir osé conserver quelque fidélité pour leur Roi ; & pour cela la politique des Tartares les condamnoit à mourir.

Les choses ayant commencé de reprendre leur

leur train ordinaire au dedans de la Ville selon la forme du gouvernement des Tartares, ou de celui qu'il leur plut d'y établir, ayant laissé, & changé ensuite, & depuis encore réformé les anciens Mandarins ; toute l'application de ces nouveaux Maitres fut de réparer les dommages que l'incendie avoit faits aux édifices de la Ville, & ceux que la fureur des gens de guerre avoit laissez aux lieux voisins de la campagne. On pourvut encore tout de nouveau au rétablissement & à la sureté du commerce, comme à faire que tous les artisans reprissent leurs métiers & leur exercice ordinaire, afin que chacun ne pensât qu'à s'employer dèsormais à sa vacation pour la nécessité & l'utilité publiques.

Il ne restoit plus aux victorieux que de reduire sous leur puissance les autres lieux & places de cette Province. Elle contient un assez grand nombre de belles Villes, dont les plus considérables, après Canton, sont Xaochin, Nanchium, & Hochicheu. Ils envoyérent à toutes, à leur ordinaire, leur demander qu'elles eussent à se soumettre volontairement & en paix, ou qu'autrement l'armée iroit bientot leur porter la guerre, & qu'il n'y auroit alors plus de quartier. La plupart se rendirent à cet ordre sans attendre la violence. D'autres se mirent en état de se défendre, où elles ne gagnérent guéres, & toutes se trouvérent réduites en peu de tems. Celles qui résistérent, connurent bien qu'elles auroient mieux fait

de

de profiter du tems, & de prévenir même le commandement qui leur étoit fait de ſe ſoumettre; puis qu'auſſi bien il falloit que de gré ou de force elles reconnuſſent un nouveau Maitre. Ainſi au premier refus qu'elles firent d'obéir, toute la campagne fut couverte de troupes, qui ne tardérent pas à leur faire ſentir toutes les violences dont elles avoient été menacées. Les plus inſolens de l'armée s'étoient jettez dans ce parti, ſous des Chefs qni ne les animoient pas moins à tout ruiner & à tout perdre. Il n'y eut ni honneur ni juſtice, ni crainte de châtiment qui puſſent arrêter ces furieux; & il n'y eut qu'à ſouffrir pour ceux qui avoient pris le parti de ſe défendre. Ce fut ainſi que les Tartares achevérent de conquérir cette grande Province, à l'exception de la ville de Xaochin, qui ne put encore ſe réſoudre à reconnoitre une ſi cruelle domination.

CHA-

CHAPITRE XI.

Les Chinois se défendent à Xaochin.
Gueyvan Roi de Quansi vient en cette Ville.
Il va de là au devant des Tartares, il les combat & les met en fuite.
Division entre les Chinois.
Ils sont défaits en un autre combat, & leur ville de Xaochin prise.

LA ville de Xaochin est remarquable entre toutes les autres de la Chine pour être la premiére que l'on ait sû avoir emporté quelque avantage sur les Tartares. Non seulement on y prit la résolution de se défendre, mais on alla encore au devant de l'ennemi, avant qu'il se fût approché de ses murailles ; & on l'obligea de retourner en arriére après l'avoir battu & défait en pleine campagne. La ville de Xaochin est éloignée de Canton environ de trois journées. Elle est grande & assez forte tant par son assiette & sa situation que par plusieurs travaux qui la mettoient en état de se pouvoir défendre. Elle est située en une des extrêmitez de la Province de Canton, du côté qu'elle confine à celle de Quansi, qui étoit la derniére à conquérir des quinze, qui font tout le grand Empire de la Chine. C'étoit aussi une des trois dont Pelipaovan avoit entrepris la conquête, & qui devoient faire son Gouvernement.

Il

Il y avoit dans cette Province de Quansi deux Rois nouvellement couronnez, tous deux Princes du Sang Royal de la Chine. C'étoit afin que les Tartares eussent par tout la gloire d'être les vainqueurs des Rois, & encore le plaisir de faire éprouver à tant de misérables, quel avantage il pouvoit y avoir à mourir une Couronne sur la tête. Mais ce qui pourroit donner à rire, est que ces deux Souverains avoient aussi une guerre ensemble, ou plutot un procès sur la Jurisdiction & les droits que chacun prétendoit en cette Province. Ainsi ils ne pensoient guéres à faire la part au Tartare, qui venoit pourtant s'emparer de tout, pour les mettre d'accord.

Un de ces deux Rois appellé Sinhianvan, étoit un jeune Prince âgé d'environ vingt ans, jeune d'années aussi bien que de résolution & de conduite. L'autre, appellé Gueyvan, ne devoit pas être si jeune. La Relation n'a rien dit aussi de son âge: elle marque seulement que c'étoit un homme vaillant, & qui jusques-là avoit été assez heureux dans les armes; & même que, si les Chinois l'eussent couronné dès les commencemens de la guerre, en sorte qu'il eût pu avoir le tems d'assembler des troupes, ainsi que plusieurs de ceux qui avoient été couronnez dans les autres Provinces, avoient fait, il auroit pu donner assez d'affaires aux Tartares, & les empêcher de venir si avant dans le pays.

Ce

Ce Gueyvan se mit donc en campagne; & bien résolu de faire tête aux ennemis, il alla les attendre à l'entrée de sa Province du côté qu'elle touche à celle de Canton. Ce fut la premiére fois que les Chinois osérent aller au devant des Tartares; & ce fut ici le premier homme de la Chine, qui ne se contenta pas de les attendre, mais qui voulut encore les aller chercher, pour s'opposer à leur marche & pour les combattre. La ville de Xaochin, qui est située comme nous avons dit aux confins des deux Provinces de Canton & de Quansi, étoit la seule de la Province qui ne s'étoit pas encore soumise aux Tartares. Gueyvan qui s'étoit avancé jusques-là envoya faire des offres à ces habitans de sa personne, de son crédit, & de ses forces, & que s'ils vouloient le reconnoitre pour Roi, il exposeroit toutes choses pour la défense de leur liberté. Ceux de Xaochin reçurent assez bien les propositions de Gueyvan; & ils le reconnurent aussitot pour leur Roi. Il entra en même tems dans leur Ville, qu'il trouva très-bien pourvue d'armes & de munitions, avec un grand nombre de milices qui y étoient accourues de toutes parts. C'étoient des gens qui prétendoient combattre encore pour leur liberté & celle de leur Patrie, & perdre plutot la vie, que de vivre esclaves des Tartares.

Gueyvan avoit aussi d'assez bonnes troupes, qui entrérent avec lui dans la Ville. Il avoit

avoit entr'autres des Soldats qui se faisoient appeller les Loups, qui étoient des gens désesperez & d'exécution. Il voyoit généralement dans tous ceux qu'il commandoit beaucoup de résolution, & plus d'amour de la liberté que de la vie. Toute cette ardeur, qui relevoit encore son courage, lui faisoit tout espérer, & pour en profiter, il se résolut d'aller combattre les Tartares, & sans perdre de tems. Il se mit donc en campagne. Les résolutions de ces Conseils de guerre n'étoient pas si secrettes que les Tartares n'en fussent informez. Mais ils ne pouvoient croire qu'en un petit coin de cet Empire tout ruiné, il se pût former des entreprises qui dussent retarder leur victoire. Pelipaovan lui-même avoit tellement méprisé tout ce qu'il y avoit de résistance dans ces Provinces, qu'il n'avoit pas voulu partir de Fochien. Il lui sembloit indigne de sa grandeur de paroitre seulement en cette expédition. Et comme il vouloit bien en laisser la gloire au Vice-Roi de Canton, il s'étoit contenté de lui envoyer de nouvelles troupes, avec ordre qu'ayant pourvu à toutes les suretez de sa Ville & de sa Province, il passat au plutot avec une puissante armée à la ville rebelle de Xaochin, pour la faire obéir avec toute la Province de Quansi. Il lui commandoit aussi de ne laisser en toute la Chine aucune tête couronnée, ni homme vivant qui pût prétendre à la Souveraineté.

Le

Le Vice-Roi étoit parti de Canton avec une armée de près de deux cens mille hommes, Cavalerie & Infanterie. Il faisoit encore conduire une nombreuse Artillerie avec tout l'attirail nécessaire. Cependant il avoit remis au Vice-Roi des Lettres la direction de toutes les affaires de la ville & de la Province de Canton, tant pour la paix que pour la guerre. Il lui avoit laissé aussi pour sa sureté toutes les milices qui lui étoient nécessaires. Cette grande armée ne manqua pas avant peu de jours de paroitre à la vue de la ville de Xaochin. Mais avant que d'approcher de plus près de ses murailles, elle rencontra celle de Gueyvan qui lui montroit toutes les apparences d'en vouloir venir aux mains. C'étoient de belles & de nombreuses troupes, & qui étoient déja en ordre de bataille. Les Tartares en les voyant crurent qu'ils ne devoient avoir que du mépris de toute cette fierté si peu ordinaire aux Chinois, & comme cette belle montre ne leur paroissoit qu'une vaine audace qui seroit bientot très mal soutenue, ils ne marchandérent point à les joindre, & à les aller charger en gros, & assez en dèsordre à leur ordinaire. Ils s'attendoient de les rompre dès ce premier choc sans aucune difficulté, ou plutôt parcequ'ils les avoient tant de fois batus, ils les tenoient pour des gens qui étoient déja défaits. Cependant cette premiére attaque ne leur réussit pas comme ils avoient pensé. Les Chinois ne faisoient

pas

pas pour lors beaucoup de bruit. C'étoit de rage & de honte de se voir ainsi méprisez de ces barbares. Mais lorsqu'ils furent aux mains avec ceux qui les venoient charger, ils leur montrérent qu'ils savoient combattre. Sur tout la Cavalerie des Tartares trouva les piques de ces Chinois si fermes & si serrées, qu'elle vit bien qu'elle ne les enfonceroit pas sitot. On en vint de là aux lances & aux sabres, où les Chinois ne montrérent pas encore moins de fermeté & de valeur que les Tartares. Ils ne faisoient pas de décharges de traits ni de fléches, mais ils faisoient de toutes parts un grand feu, & de rudes décharges de leur artillerie. Le choc étoit enfin très rude, & soutenu vigoureusement de part & d'autre. Aucun des Chinois ne lâchoit encore pied, par où ceux qui avoient cru leur victoire si assurée, commençoient déja à s'appercevoir que ce n'étoit pas une Loi, qu'un parti fût toujours vaincu & l'autre toujours victorieux. Le champ cependant commençoit à se couvrir de Tartares morts & blessez, & ce n'étoit presque que leur sang qui couloit de toutes parts. Les Chinois avançoient toujours, sans pourtant se pouvoir encore imaginer qu'ils eussent la victoire de leur côté. Les Tartares ne pouvoient non plus se persuader qu'ils fussent défaits ; tant les hommes veulent donner d'autorité à la coutume qu'ils étendent sur ce qu'ils appellent eux mêmes fortune & hazard.

A la

A la fin néanmoins, les Tartares aussi bien que les Chinois crurent à ce qu'ils voyoient de leurs yeux. Ceux-là se trouvérent rompus & commencérent à se retirer en dèsordre, & même à prendre la fuite. Les Chinois qui connurent mieux leur avantage, pressérent encore les vaincus de plus près. Les uns enfin confessérent que la journée n'étoit pas pour eux, & les autres criérent victoire. C'étoit ainsi que les Chinois auroient dû se défendre dans les premiéres Provinces, où il est certain que, si l'on eût aussi vaillamment combattu, toutes les forces des Tartares n'auroient pas sitot achevé cette grande conquête.

Les Chinois revinrent ensuite à Xaochin, où ils entrérent triomphans & tout glorieux de leur victoire. Ils y furent reçus des habitans avec des larmes de joye; & ce ne furent durant plusieurs jours que regales, que caresses & qu'applaudissemens, que ce Peuple ne pouvoit se lasser de leur donner, comme à autant de Libérateurs, & de vangeurs de la Patrie. Mais c'étoit chanter le triomphe avant la victoire. L'avantage que les Chinois venoient de remporter étoit un commencement capable d'arrêter les progrès de leurs aggresseurs, mais il eût fallu qu'ils eussent su le faire valoir. Au lieu que la sotte vanité de cette Nation ne tarda guéres à mettre la division parmi eux, & à les sacrifier ainsi à la vangeance de leurs ennemis.

Il s'étoit trouvé dans cette grande bataille des Soldats des deux Provinces de Canton & de Quansi. Ceux de la premiére étoient déja à Xaochin, lorsque Gueyvan y fut reconnu pour Roi. Les uns & les autres s'étoient également signalez dans cette grande journée. Cependant quand on en vint dans la ville aux louanges & aux applaudissemens, ni les uns ni les autres ne voulurent plus reconnoitre d'égalité. Chacune de ces milices prétendoit avoir mis elle seule les Tartares en fuite, & qu'elle pourroit bien encore elle seule faire tête à ce redoutable ennemi. C'étoit là la fierté de la Nation, & ce fut aussi ce combat de gloire & de louanges qui commença à former deux partis, mais qui ne subsistérent guéres ni l'un ni l'autre.

Le Tartare piqué au vif de sa déroute, étoit tout occupé des moyens d'effacer une tache qui pouvoit décréditer la gloire de ses Armes. Ainsi sans perdre de tems il reprit la campagne au premier jour animé extraordinairement contre la Ville de Xaochin. Il reconnut qu'il n'avoit été battu le jour précédent, que pour s'être tenu trop assuré de sa victoire, & avoir ainsi trop inconsidérément méprisé son ennemi. C'est pourquoi, il prit garde pour lors à prendre mieux ses avantages. Il mit son Armée en bataille dans l'Ordonnance qu'il jugea la plus à propos, & il donna tous les ordres nécessaires pour attaquer & pour rompre plus surement son ennemi.

Les Chinois ne manquérent pas de venir se présenter à un nouveau combat, mais ils n'étoient pas en si grand nombre que le jour précédent. Les milices de ces deux Provinces en étoient demeurées sur le point d'honneur, & elles prenoient bien le tems de le disputer. Ceux de Canton soutenoient toujours opiniâtrément qu'on leur devoit tout l'honneur de la victoire. Sur cela, ceux de Quansi qui n'avoient pas cru devoir souffrir cet affront, avoient refusé de se présenter au combat. „ Si vous avez vain-
„ cu tous seuls les Tartares, disoient ils à
„ ceux de Canton, vous pouvez bien les vain-
„ cre encore tous seuls une seconde fois.
„ Les voici qui vous présentent une nou-
„ velle victoire. Retournez donc les com-
„ battre, & puis revenez conter ensuite vos
„ triomphes à votre Ville.

Gueyvan avec tout son crédit ne put accorder ce différend. Il voyoit le malheur qui menaçoit son Armée & la Ville: Mais, comme c'étoit un Roi de grace, & qui avoit besoin de ceux de qui il tenoit sa grandeur, pour se maintenir, il ne commandoit pas si absolument, parcequ'il n'étoit pas si absolnment obéi. Les Soldats de Canton furent donc tous seuls se présenter à un second combat. Les Tartares venoient à eux extraordinairement animez, & en si bon ordre, que les milices de ces deux Provinces n'auroient pas trouvé peu d'affaires à soutenir cette premiére attaque. On avoit ainsi à peine commencé à combattre,

qu'on-

qu'on vit bientot de quel côté étoit la victoire. Les braves Cantoniſtes prirent la fuite pour regagner au plus vite les murailles de Xaochin. Mais le malheur fut que les Tartares qui les chargeoient toujours, entrérent auſſi mêlez parmi eux dans leur Ville.

Gueyvan, qui ſe vit auſſi mal obéi de ceux qu'il venoit de mener au combat, que de ceux qui n'avoient pas voulu le ſuivre, ſurpris que ces premiers euſſent pris ſi lâchement la fuite, & que les autres pour ſe vanger de ceux de Canton & de Xaochin ſe fuſſent mis ſi peu en peine de les venir ſoutenir comme ils le pouvoient, ne penſa plus qu'à s'échapper lui même de la fureur des Tartares. Il ſavoit qu'ils ne perdroient pas de tems pour le pouvoir avoir entre leurs mains. C'eſt pourquoi il n'en perdit pas auſſi pour ſe mettre en ſureté, & il ſe retira ainſi au plus vite dans ſa Province.

Comme les Tartares, qui étoient entrez à Xaochin tout furieux, ne reſpiroient que de ſe gorger du ſang de leurs ennemis, cette miſérable Ville ne fut auſſitot qu'une cruelle boucherie. Le maſſacre continua durant pluſieurs jours, & les victorieux qui ſe trouvoient offenſez en tant de maniéres, par ſa réſiſtance, par ſa révolte, par la préſomption qu'on avoit eue de leur venir préſenter le combat, & par la victoire qui avoit décrédité leurs armes, & répandu tant de ſang de leur Nation, firent toute la vangeance qu'ils cru-

crurent devoir ſatisfaire leur colére & leur rage. Cette malheureuſe Ville ne devoit pas, après des commencemens aſſez heureux, avoir avancé elle-même ſon infortune & ſa ruine.

Gueyvan, après s'être retiré en ſa Province de Quanſi, fut bientot d'accord avec le Roi Sinhianvan qui y étoit demeuré. Ils ne furent pas d'avis ni l'un ni l'autre que leurs différends partageaſſent leurs forces, dont ils avoient également beſoin contre un ennemi ſi puiſſant. Chacun donc ne penſa qu'à ſe bien fortifier dans le détroit de ſa Souveraineté. Mais à peine ces deux Monarques étoient-ils réunis enſemble, qu'on vit encore paroitre deux nouveaux Rois dans cette même Province. C'étoient deux homes qui n'avoient rien de recommandable pour leurs qualitez, ni pour leur naiſſance. Auſſi toute leur Souveraineté ne conſiſtoit elle qu'en trois ou quatre Villes qui les reconnoiſſoient pour leurs Rois. C'étoit ainſi que la grandeur Royale autrefois ſi révérée dans la Chine, étoit devenue commune à l'ambition des perſonnes les plus baſſes. On comptoit donc quatre Rois dans la ſeule Province de Quanſi, & ce pouvoient bien être des Rois de cartes ou de théâtre, mais qui ne laiſſoient pas d'avoir tous de hautes prétenſions.

On tient que les deux derniers de ces Rois étoient des Mandarins, qui après avoir tiré tout ce qu'ils avoient pu d'argent de ces Peuples ſous prétexte de ſe préparer à faire

la

la guerre, voyant qu'on ne pouvoit plus souffrir leurs extorsions, avoient enfin crié liberté. Ils crurent pour lors ne pouvoir mieux arrêter les plaintes de ces misérables, qu'en témoignant qu'ils étoient tout prêts de mourir pour la Pattie, & pour la vanger de ces Tirans; qu'ils offroient pour cela leurs vies & leurs personnes, mais qu'il falloit aussi qu'ils fussent couronnez Rois de la Chine. Le peuple s'y accorda; & ainsi aulieu de plaintes, on n'entendit plus que des acclamations. Mais ces fourbes ne se soucioient guéres ni de la Patrie ni de sa liberté. Comme ils virent qu'ils avoient fait des avances trop hardies, & qui passoient leurs forces, ils ne tardérent guéres à abandonner leur Couronne. Ils s'avisérent seulement, pour tirer toujours quelque profit de leur grandeur, de l'aller remettre entre les mains des Tartares, ausquels ils abandonnérent en même tems ceux qui venoient de les établir leurs défenseurs. Il ne doit pas sembler ainsi si étrange que cette misérable Nation n'ait pu éviter sa ruine parmi tant de trahisons & de fourbes Le regne de ces deux Monarques dura denc environ autant de tems que des Acteurs en employent à une Comédie, & ceux-ci ne jouérent pas si mal leur personnage. Ils assemblérent tout ce qu'ils avoient pu piller, qui faisoit un butin assez riche, & se retirérent ainsi chargez des dépouilles de ceux qu'ils avoient opprimez & vendus à leurs ennemis. Les habiles gens savent se tirer

d'affaire, & il n'y a que les mal-avisez, & les innocens qui demeurent misérables.

Les autres Rois Gueyvan & Sinhianvan, qui étoient des Princes du sang, quoiqu'en des dégrez assez éloignez du dernier Empereur, demeurérent plus fidelles à leur Nation. Comme ils avoient des sentimens plus nobles, ils se résolurent aussi à n'avoir, & dans la vie & à la mort, que la même fortune de ceux qui les avoient reconnus pour leurs Princes. Le Tartare marchoit donc contre ces deux Souverains. Il étoit déja entré dans la Province de Quansi, où il avoit emporté en peu de tems la grande ville de Vecheu. Il y trouva quelque résistance, mais qui fut à l'ordinaire très funeste pour ceux qui avoient entrepris de se défendre. La Ville fut pillée & saccagée. On y épargna seulement, autant qu'il se put, le sang & la vie des habitans, parceque la résistance n'y avoit pas été fort opiniâtrée, ensorte ques'il y eut quelque meurtre, ce fut seulement par les accidens qu'il n'est pas possible d'éviter dans une Ville saccagée par des barbares.

Les Tartares passérent ensuite aux autres Villes de cette Province, dont il n'y eut aucune qui n'ouvrît les portes aussitot. On se pressoit d'autant plus de se soumettre, qu'on y avoit avis qu'une nouvelle armée de Tartares, qui étoit entrée dans les Provinces voisines, s'avançoit vers celles-ci à grandes journées. C'étoient des

Trou-

Troupes qui venoient pour renfort à l'Armée qu'on avoit ſu avoir été défaite devant Xaochin. Mais le Vice-Roi envoya ordre pour lors au Général de ces derniéres troupes de ſe retirer dans les Provinces, où elles avoient été commandées auparavant ; parcequ'il n'avoit pas beſoin de nouvelles forces, & que celles qu'il avoit, étoient ſuffiſantes pour achever de conquérir ſa Province, quand elle auroit été encore plus grande. Ce Général ayant reçu cet ordre, fit prendre une autre marche à ſon Armée.

Il faut remarquer qu'il courut depuis un bruit que Gueyvan avoit repris la campagne, & qu'après avoir emporté une nouvelle victoire ſur les Tartares, il avoit repris la ville de Vecheu, où étoit pour lors le Vice-Roi; qu'il l'avoit enſuite pouſſé & obligé de ſe retirer aux derniéres extrêmitez de la Province, où il s'étoit arrêté, pour attendre du ſecours & ſe remettre en état de regagner ce qu'il avoit perdu. Il n'a pourtant pas été poſſible de ſavoir, ſi cette nouvelle étoit bien véritable, & ainſi on n'y a pas eu beaucoup de créance. Mais quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que Pelipaovan avoit fait paſſer dans cette Province de ſi puiſſantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie, & qu'au bruit de la réſiſtance qui s'y faiſoit, il y étoit encore accouru de toutes parts un ſi grand nombre de Tartares, qu'il n'étoit guéres poſſible que les Chinois y puſſent avoir de grands avantages.

L'on n'a pas été informé non plus de ce que firent toutes ces grandes Armées dans cette Province. On apprit ſeulement qu'après qu'elles ſe furent débordées dans tout ce pays, comme des torrens qui renverſent & emportent tout ce qu'ils trouvent d'obſtacle, il n'y eut plus rien qui réſiſtat dèſormais à la cruauté des victorieux. C'eſt ce qu'en rapportoit la Relation qui en étoit écrite vers la fin de 1647. Mais elle ne marquoit point d'autre particularité, ſinon qu'il n'y avoit plus de Rois ni de Royaume, depuis que les deux Princes y étoient morts les armes à la main pour la défenſe de la Patrie. Ils n'avoient pas pu faire autre choſe pour empêcher l'oppreſſion de leurs peuples. Mais ils n'en étoient pas plus ſoulagez, encore que des Rois donnaſſent ainſi leur ſang & leur vie, pour tâcher de conſerver quelque partie de cet Etat. Gueyvan n'y gagna qu'un grand nom & une grande réputation, qu'on tient ne devoir jamais mourir dans la mémoire des Chinois, auſſi bien que le regret qu'ils avoient de ne l'avoir pas fait Roi dès les commencemens de l'irruption des Tartares. Il y a eu cependant des Chinois qui ont prétendu que ce Gueyvan étoit encore vivant, & qu'il avoit même chaſſé les Tartares de la Province de Quanſi.

Ce fut avec la réduction de cette Province que les Tartares achevérent la conquête de la Chine; & le jeune Xunchi ſe rendit le maître des quinze Provinces qui compoſent

ce grand Empire. Ce Prince à l'âge de treize à quatorze ans, fut le Souverain de ces trois puiſſans Etats, la Tartarie, la Chine & la Corée, qui quoique d'une ſi vaſte étendue, ayant néanmoins leurs terres contigues les unes des autres, ſont préſentement réunus en un même Etat. Tous ces grands pays furent conquis en moins de quatre années; enſorte que ce qu'on a dit autrefois d'Alexandre, ſe pourroit bien dire en nos jours des Tartares, qu'ils n'ont pas tant fait des conquêtes, qu'ils ont couru & volé par le monde. Il eſt certain que quand ces grandes Armées n'auroient fait que paſſer, il leur auroit bien fallu autant de tems, qu'elles en ont employé à conquérir tant de pays. Et ſi Alexandre avoit connu quelque autre Xunchi avant lui, il auroit pu avec autant de raiſon lui envier ce que Céſar envia depuis à Alexandre. Céſar s'affligeoit de n'avoir pas commencé en un âge où Alexandre avoit déja tout fait; mais ce Conquérant auroit bien eu autant de ſujet de ſe plaindre qu'il n'auroit encore rien fait en un âge où nous apprenons que Xunchi à terminé une ſi glorieuſe conquête. Auſſi, ſi ce Prince vit longtems, & qu'il marche toujours à auſſi grandes journées, il faudra, ou que le Monde ſe faſſe plus grand, ou qu'il s'en découvre quelque nouveau, puiſque ſelon les vaſtes projets dont ce jeune Conquérant ſe flattoit après ſa victoire, la Terre étoit déja trop petite, pour donner de juſtes exploits à ſon grand courage.

CHAPITRE XI.

Troubles dans les Provinces voiſines de la Mer.
Quelques Princes de la Chine ſe retirent dans les Montagnes.
D'autres traittent avec les Tartares.
Un qui s'étoit caché avec les Bonzes, & enſuite s'étoit fait connoitre au Vice-Roi, eſt conduit dans la Tartarie.

IL y eut, après la conquête de la Chine achevée, de quoi occuper encore quelque tems les forces des victorieux ſur la Mer auſſi bien que ſur la Terre. Ces peuples nouvellement aſſujettis, & ceux particuliérement des Provinces de Foquien, de Canton & de Quanſi, ſe ſoulevérent en divers endroits. Les Tartares eurent moins de peine à retenir ou à diſſiper les partis qui demeurérent dans le Pays. Mais à l'égard des autres rebelles, qui prirent la Mer, ou coururent les riviéres, ce leur fut un étrange embarras, & où ils croyoient qu'il n'y auroit jamais de fin. Ce n'eſt pas que tout ce que pouvoient faire les Chinois, leur fît beaucoup de peur, mais toutes leurs courſes ne laiſſoient pas de leur donner toujours bien de l'ennui & de la fatigue. Ces Coureurs ne ſe contentoient pas de donner de la peine aux Tartares; ils ravageoient encore ceux de leur propre pays, & pilloient les ter-

res

res des Princes voisins, & des alliez de la Chine.

Pour les autres Provinces plus avancées dans le pays, & plus proches de Pequin où étoit la Cour de l'Empereur, il n'y eut aucun soulévement, depuis que ces Peuples se furent soumis. On y demeura en paix, comme s'il n'y fût arrivé aucun changement. Mais pour les trois de Foquien, de Canton & de Quansi, comme elles sont plus éloignées de la Cour, & que les troupes qui y avoient été commandées, y avoient par toutes leurs violences donné une aversion terrible de la nouvelle domination, il n'étoit pas possible d'y remettre les choses dans l'ordre & dans la paix. Il est vrai que quant à la Province de Quansi, on n'a pas su ce qui y auroit pu entretenir la guerre, ainsi que dans les deux premiéres, si ce n'est qu'on prétendoit que Gueyvan s'y maintenoit toujours, & que pour mieux prendre ses avantages, il se retiroit avec ses gens dans les montagnes. Mais il étoit assez difficile que ce Prince pût résister longtems. Assiégé, comme il étoit de toutes parts, d'un si grand nombre d'ennemis, il ne pouvoit éviter d'être rencontré des uns ou des autres, & de succomber bientot, n'ayant pas de forces pour se défendre.

On disoit aussi que le Roi Tanvan se maintenoit encore avec quelques troupes dans la Province de Foquien, où étoit alors Pelipaovan. C'étoit le Prince que le

Corſaire Icoan y avoit fait couronner après la mort de l'Empereur Zunchin, & qu'il avoit entrepris de ſoutenir & de défendre contre toutes les forces des Tartares On diſoit donc que ce Roi de la Chine étoit encore vivant. La Relation néanmoins qui l'appelle Luvan, aulieu de Tanvan, donneroit d'abord lieu de croire que ç'auroient été deux Princes différens. On voit cependant par les ſuites, que ce ne pouvoient être que le premier Tanvan, qui fut couronné ſix mois auparavant que les Tartares entraſſent en cette Province. Car elle marque que ce Roi qui ſe ſoutenoit toujours, étoit le même qui avoit gouverné en paix cette Province l'eſpace de ſix mois; ce qui s'entend aſſez de Tanvan, qui fut couronné environ ce tems là, avant l'arrivée des Tartares. Et il n'y auroit guéres d'apparence que depuis qu'ils auroient été les maitres de ce Pays, on y eût pu regner en paix, non pas ſix mois, mais un demi-jour ſeulement. Il ne pouvoit donc y avoir d'autre Roi que ce Tanvan, qu'on avoit cru mort, ſur ce qu'il n'avoit plus paru après la priſe d'Icoan. Mais on a averti en cet endroit de la Relation, qu'il ſeroit encore fait quelque mention de lui. Il ſe pourroit faire auſſi que ce Prince auroit eu ces deux noms, qui auroient quelquefois donné lieu d'en parler, comme de deux perſonnes différentes. Enfin les Chinois prétendoient que ce Prince étoit encore vivant, & qu'il s'étoit retiré dans les montagnes, où il ſe maintenoit, en chan-

ge-

geant ſouvent de poſte & de retraite Ils diſoient auſſi qu'il avoit avec lui le fils d'Icoan, & qu'il n'étoit alors plus de mention du Pére. Ce jeune homme, de la maniére qu'ils en parloient, rendoit de grands ſervices à ce Prince. On tient qu'effectivement il étoit très vaillant, & qu'il avoit une grande réputation, tant parcequ'il étoit fils d'Icoan, que pour avoir appris des Hollandois à Xacaſia tous les exercices de l'art militaire, ainſi qu'il ſe pratique dans l'Europe.

C'eſt là l'état où l'on diſoit qu'étoit alors la Province de Foquien. Mais il eſt difficile de croire que Pelipaovan, qui y étoit ſi puiſſant, y laiſſat longtems les affaires aller de la ſorte. C'eſt ce qui paroit par la même Relation, qui marque que ce Conquérant faiſoit paſſer inceſſamment de puiſſantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie de cette Province en celle de Canton, d'où il paroit que ce Roi de la Chine ne lui donnoit pas de grandes affaires. Ce qui donnoit donc lieu à tout ces bruits qui n'avoient pas grand fondement, n'étoit autre choſe que la confuſion où étoient les Chinois de leur lâcheté. Dans ce mauvais état de leurs affaires ils diſoient tout ce qu'ils pouvoient, pour paſſer encore pour gens de cœur. Mais toute cette fierté ne leur ſervit guére, non plus que quelques efforts qu'ils pouvoient encore faire pour ne paroitre pas entiérement abattus. La vérité eſt, qu'ils étoient ſi bas & ſi hors d'état de ſe relever, que

d'oſer tourner ſeulement la tête contre leurs Tirans, n'étoit autre choſe que de les obliger de nouveau à ne pas épargner leur ſang & leurs vies.

C'a été dans la Province de Canton que les Tartares ont trouvé plus d'affaires & plus d'exercice, depuis même qu'ils en croyoient être les maitres & il y avoit lieu de croire que les choſes pourroient aller encore plus loin. La ville de Huchicheu eſt une des plus conſidérables de cette Province. Ce fut là qu'une conſpiration éclatta tout d'un coup contre les Tartares. On en avoit fait chef un Roi que l'on y avoit couronné pour ce deſſein. C'étoit un fameux voleur, & c'étoit tout ce qu'il avoit de Conſidérable. Ceux de Huchicheu y furent très malheureuſement trompez. Ils avoient pris les armes, croyant bien que ceux des autres Villes en feroient autant, en l'abſence du Vice-Roi, qui étoit allé mener quelques troupes dans la Province de Quanſi. Mais toutes ces autres Villes demeurérent en paix, & elles firent ſagement. Celle-ci, qui ſe déclara ſi mal à propos connut bientot ſon malheur & ſa faute. Le voleur qu'elle avoit fait Roi, demeura voleur comme il étoit. Il vola ſeulement avec plus d'autorité ce miſérable Peuple, qu'il diſoit obligé de ſoutenir ſa grandeur; & de là il entreprit de voler auſſi, s'il pouvoit, les Tartares. Pour cela, il traitta avec eux, & convint de leur vendre ſa Couronne & ſon Etat de la ville de Huchicheu. Il ſe vint donc rendre chez le Vice-Roi des Lettres qui gouvernoit la Pro-

Province en l'abſence du Vice-Roi des Armes. Il lui remit tous ſes Ornemens Royaux ; & ce Vice-Roi de ſon côté le reçut avec tous les honneurs & tous les bons traittemens qu'il pouvoit eſpérer.

L'honnêteté de ce Tartare, qui avoit ſi bien reçu celui qui s'étoit venu rendre à lui, fit prendre réſolution à un Prince de la famille Royale de traiter pour lui un pareil accommodement. Il étoit demeuré caché dans la Province, où il n'avoit pas voulu recevoir aucune marque de la dignité Royale, encore qu'il la méritat mieux que le Roi de Huchicheu. Il avoit préferé la Couronne de Bonze, qui lui ſervit auſſi quelque tems à cacher ſa qualité. Car il étoit reconnu de toute la Nation pour un des véritables Princes du ſang. Mais parcequ'il voyoit le péril qu'il y avoit à être Roi, il ne s'empreſſa pas de ſe faire rendre cet honneur. Il ſe retira pourtant dans la ville de Canton, où il demeura juſqu'à ce que les Tartares en fuſſent aſſez près. Alors, il trouva qu'il lui ſeroit plus ſûr de ſe retirer ailleurs, & s'en alla dans une retraitte des Bonzes. Il y fut bien reçu ; ces Solitaires qui parurent très touez de ſon infortune, lui promirent de le cacher avec tout le ſecret qu'il pouvoit eſpérer. Pour cela, ils lui coupérent les cheveux, & ne lui en laiſſérent qu'une Couronne, qui eſt celle que j'ai dit qu'il préféra à toute autre. Ils le vêtirent encore d'un habit de Bonze. Ce Prince avoit vécu juſqu'alors dans cette retraite aſſez bien caché,

ché, & les Bonzes lui avoient gardé une entiére fidélité, n'y en ayant aucun qui l'eût été découvrir aux Tartares : Mais il ne laiſſoit pas d'être toujours en allarme. Il ne croyoit pas qu'une affaire pût longtems demeurer ſecrette parmi tant de monde. Car quelquefois il ne ſe trouve pas moins de cinq cens ou mille perſonnes dans une de ces retraittes de Bonzes, qui ſont la plupart gens à qui il ne faut pas trop ſe fier, à cauſe qu'ils font profeſſion d'une étrange vertu. Ce Prince donc, qui ſut que le Vice-Roi étoit une perſonne ſi honnête & de ſi bonne foi, réſolut, aprés lui avoir fait parler par quelques-uns de ſes amis, de ſe préſenter devant lui. Il y vint, & le Vice-Roi ne manqua pas de le recevoir, & de le traitter avec tous les honneurs qu'il pouvoit ſouhaitter. Mais toutes ces careſſes ne le rendirent pas plus aſſuré qu'on n'attenteroit point ſur ſa perſonne; parceque juſques là les Tartares avoient toujours fait mourir tout autant de Princes de la Chine qu'ils en avoient pu découvrir. Il eſt vrai qu'ils n'en avoient point encore vu deautre que lui venir ainſi ſur leur bonne foi ſe mettre entre leurs mains, & ce fut peut-être par cette conſidération, que, pour s'aſſurer de lui, ils jugérent ſeulement le devoir faire conduire dans la Tartarie. Mais toujours courut il un très graud riſque qu'on ne s'aſſurat encore mieux de ſa perſonne en lui ôtant la vie.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Etat des Portugais de Macaô.
Ils étoient demeurez neutres entre les Chinois & les Tartares.
Leur crainte que les victorieux ne fissent quelque entreprise sur leur Ville.
Ils en furent mieux traittez qu'ils ne pensoient.

AVANT que de sortir de la Chine, pour voir ce qui se passoit parmi les Rebelles qui s'étoient jettez en Mer, il est à propos de rendre raison de l'état où étoient alors les Portugais de Macaô. C'est une place qu'ils ont dans les terres de la Chine, & qui est une des meilleures & des plus riches habitations qu'ils ayent en toutes les Indes. La ville de Macaô est située en une presque Isle, éloignée d'environ quarante lieues de Canton, dont on en peut faire trente sur une belle & grande Riviére, & pour les dix autres on prend ordinairement la Mer. Macaô est assez connu par les Relations & les Voyages qu'on y fait de plusieurs endroits de l'Europe. On sera bien aise seulement de savoir en quelle disposition pouvoient être ses habitans dans ce grand changement d'un Etat, duquel ils sont toujours en dépendance. La ville de Macaô ne sauroit subsister que par la paix & la bonne intelligence qu'elle doit avoir avec la Chine, & avec celui qui en est le maitre. Car ou-

outre les grands profits qu'elle a dans tout cet Etat, ce qui fut le ſujet pour lequel il y a environ cent ans qu'elle fut bâtie, & ce qui l'a agrandie & enrichie toujours depuis, elle ne peut encore avoir ſes vivres que de la Chine. Ainſi, ſans qu'il y ait d'Armée qui l'aſſiége, ni qui vienne forcer & renverſer ſes murailles, il faudra qu'elle périſſe, autant de fois que ceux de la Chine voudront ſe donner la patience de la réduire par le manquement des choſes néceſſaires. Tout le terrain de Macaô n'eſt qu'une grande maſſe de rochers. Ses champs, ſes vignes, ſes oliviers, & généralement tout ſon néceſſaire eſt dans la Chine. Il faut que tout lui vienne de là, & elles ne peut recevoir d'ailleurs, ni par mer ni par terre, ce dont elle a beſoin pour ſubſiſter chaque jour.

C'eſt auſſi pour toutes ces raiſons que les Portugais ſe ſont toujours conduits fort diſcrétement avec les Chinois, & il leur a été aſſez néceſſaire d'uſer de prudence & de circonſpection, pour ſe maintenir ſi longtems parmi une Nation, qui n'a pas ſa pareille au monde en défiances & en ombrages. Cependant les Portugais ont ſi bien vécu avec ces Peuples, qu'ils en étoient conſiderez comme de véritables Chinois ; & ils ſont ſeuls de tous les étrangers avec leſquels ils ſe ſoyent pu réſoudre d'avoir quelque ſorte d'ouverture & de confiance. Auſſi s'en eſt il peu fallu que, ce que les Chinois ont témoigné d'amitié à ceux de Macaô, n'ait été cauſe

de

de la ruine de cette Ville. Car plusieurs fois on y a été tout prêt de se déclarer pour eux contre les Tartares. On y est cependant demeuré dans la neutralité durant toute cette derniére guerre, après avoir consideré combien il avoit été périlleux d'avoir voulu autrefois secourir les Chinois contre de si puissans ennemis ; ce qui se voit par les Relations de la Chine. Mais dans la révolution générale de cet Etat, le péril étoit encore infiniment plus grand : car comme tous les Rois, qui se faisoient couronner dans la Chine, ne manquoient pas de demander aussitot l'assistance & le secours de Macaô, il se trouvoit toujours plusieurs de ces habitans assez portez à entrer dans ce nouveau parti. Et ce fut ce qui arriva particuliérement à l'égard du Prince qui fut couronné à Canton. Comme il y avoit eu de tout tems une très étroite correspondance entre ces deux Villes, ceux de Macaô ayant toujours reçu beaucoup de biens de ceux Canton, il sembloit pour cette raison que les Portugais ne devoient pas abandonner leurs amis en leur besoin. Cependant on demeura d'accord que tout le secours qu'on pourroit donner ne serviroit de guére, & qu'il ne laisseroit pas d'attirer infailliblement la ruine de Macaô. C'est pourquoi on demeura dans la résolution de ne se commettre pas avec de si redoutables ennemis.

Le Tartare estima tellement la prudence de ceux de Macaô, de ne s'être point décla-

rez contre lui dans cette guerre, que ce fut depuis la ſeule conſidération qui l'empêcha de rien entreprendre ſur leur Ville. Ce n'eſt pas que l'on n'y fût toujours en de grandes allarmes. On ſavoit que le Vice-Roi d'Armes de Canton étoit très puiſſant, & que c'étoit encore un homme entreprenant, qui ne faiſoit pas connoitre ſes deſſeins, & dont on ne pouvoit s'aſſurer, pour être de très mauvaiſe foi. On le voyoit encore paroitre très-ſouvent en mer avec un grand nombre de vaiſſeaux. Il alloit, diſoit il, donner la chaſſe aux Corſaires de la Chine, le long de cette côte; mais il approchoit cependant aſſez près de la ville de Macaô. D'ailleurs on entendoit que les Soldats de l'armée des Tartares diſoient hautement qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à piller Macaô, & que rien ne les en pouvoit empêcher. Enfin le Vice-Roi, qui n'étoit pas moins ardent que ſes gens à faire quelque entrepriſe qui lui fût également profitable & honorable, ne laiſſoit guéres les habitans de Macaô en repos ſur les intentions qu'ils pouvoient avoir. Mais entre pluſieurs choſes qu'on avoit à appréhender dans cette Ville, il y en avoit deux qui ſembloient rendre ſa ruine inévitable.

La premiére étoit le bruit qu'il y avoit des tréſors, & des grandes richeſſes de Macaô. Il y en avoit eu effectivement en d'autres tems: mais alors les miſéres & les guerres y avoient mis les choſes en un autre é-

tat. Toute l'opulence de cette Ville consistoit dans un grand nombre de riches & de précieuses marchandises que ses habitans tiroient toutes les années de la Chine, pour transporter de là dans le Japon & les Philippines, où ils chargeoient ensuite l'argent en barre. Mais depuis huit ans tout ce commerce n'alloit plus. On n'avoit pu rien enlever de la Chine à cause des guerres. Il n'y avoit plus aussi de liberté de venir aux Philippines, depuis la rupture du Portugal avec la Castille, & l'Empereur du Japon avoit encore interdit aux Crétiens par des défenses très rigoureuses toute sorte de commerce dans ses Etats. Ainsi tout manquoit alors aux habitans de Macaô: car, pour tout autre commerce qu'ils pouvoient avoir ailleurs, le profit en étoit peu considérable, & il n'étoit guéres possible de faire quelque chose sans l'argent du Japon & de Manile. Tant s'en faut donc que Macaô fût alors si riche, qu'au contraire, depuis huit années que le trafic n'alloit plus, tout y étoit dans une telle misére qu'on ne croyoit pas que cette grande Ville pût encore se maintenir longtems.

C'est l'état où en sont assez souvent réduites toutes les Villes & Celonies qui s'établissent dans les Indes. Comme toutes leurs moissons & leurs récoltes consistent dans le transport & le débit de leurs marchandises, en deux ou trois années que ce commerce vient à manquer, tout y est bientot dans la nécess-

néceſſité & la miſére. Il eſt pourtant vrai que ces Villes marchandes ſe remettent auſſi en peu de tems & ſans beaucoup de peine, & qu'il ne faut que deux ou trois bonnes années, où le trafic revient à valoir, pour y revoir auſſitot l'abondance. C'étoit là auſſi la ſeule eſpérance qui reſtoit aux habitans de Macaô.

Cependant, quelque pauvreté qu'il y eût en cette Ville, on ne laiſſoit pas de l'eſtimer toujours très riche, parcequ'elle l'étoit en effet peu d'années auparavant, lorſqu'en l'année 1640. il y étoit venu de l'argent du Japon en ſi grande quantité, que les droits du Roi qui ſe payent à dix pour cent, montérent cette année à plus de quatre cens mille écus. Il falloit ainſi qu'il y en eût pour plus de douze millions, ce qui ſurpaſſoit tout ce qui arrivoit toutes les autres années du Japon, & même on ne comptoit pas encore celui qui y venoit de Manile, d'où il eſt venu quelquefois plus de trois milions pour une année. Ce que l'on diſoit donc des richeſſes de Macaô, étoit ce qui la menaçoit davantage de ſa ruine. Car le Tartare, qui ſe laiſſoit aſſez aiſément perſuader de ce bruit, ſans s'en informer davantage, croyoit qu'effectivement il y avoit de grands tréſors cachez: ainſi il ne doutoit point qu'il ne fût riche pour jamais, s'il pouvoit piller cette Ville.

L'autre choſe, qui pouvoit donner beaucoup d'appréhenſion aux habitans de Macaô, étoit de ſavoir que le deſſein d'entreprendre ſur leur Ville, étoit une affaire qui n'avoit pas be-

besoin d'être résolue au Conseil de l'Empereur. Ils voyoient que tout ne dépendroit que des caprices du Vice-Roi, homme ambitieux, entreprenant, & enfin victorieux, & qui commandoit des gens qu'il avoit accoutumez aux outrages, & aux violences. Ils étoient ainsi en de continuelles craintes qu'ils ne vissent bientot les Tartares attaquer leurs murailles, & entreprendre le sac & le pillage de leur Ville. D'un côté, il ne leur étoit pas possible de résister sans se perdre, & ils ne pouvoient pas d'un autre côté ne pas faire tous leurs efforts pour se défendre, ce qui étoit rendre encore leur perte inévitable.

Macaô étoit très bien fortifiée, & pourvue de quantité de bonne artillerie. Ses habitans, aussi bien que les Soldats qui y étoient, étoient tous gens de cœur venus de l'Europe. Ils ne prétendoient pas se rendre aux premiers traits de l'arc des Tartares, comme avoient fait les Chinois. Ils vouloieut au moins leur faire achetter leur victoire, & soutenir le mieux qu'ils pourroient, l'honneur de leur Nation, en ne se rendant pas si facilement à des Barbares qui entendoient si peu la guerre. Enfin ils étoient résolus de faire bien connoitre aux Tartares, que, s'ils gagnoient tant de victoires, c'étoit qu'on ne les leur disputoit guéres, & qu'ils ne devoient pas s'attendre de marcher par tout le monde à aussi grandes journées qu'ils avoient fait dans la Chine.

Mais d'un autré côte Macaô ne pouvoit résister qu'elle ne pérît infailliblement. Le Tar-

ta-

tare étoit le maitre de la Chine, &, comme on a dit qu'il faut, pour avoir des vivres, qu'elle dépende de celui qui domine sur cet Etat, on voyoit que n'y ayant pas lieu d'en attendre d'ailleurs, ni aucun secours qui la pût garentir d'un aussi puissant ennemi, ce seroit bien une nécessité, lorsqu'on seroit pressé de plus près, de demander à faire quelque accommodement. Pour cela, il auroit fallu se résoudre à ouvrir les portes au Vice-Roi, & à se remettre à sa bonne foi.

Mais ce Barbare, qui, pour être éloigné de six cens lieues de la Cour, ne s'étoit guéres soucié de tous les ordres que l'Empereur avoit donnez pour arrêter la licence des troupes, se seroit encore bien moins mis en peine de piller & de saccager, & de faire tout le mal qu'il auroit pu à Macaô. Cependant quelque péril qu'il y eût à le recevoir, on en voyoit encore un plus grand à ne le recevoir pas. Enfin le salut de Macaô ne dépendoit que de la miséricorde des Tartares: c'est à dire de gens qui n'en avoient guéres, qui ne reconnoissoient point de Loi, ni d'autres obligations que celles qu'il leur plaisoit de s'imposer à eux-mêmes, qui ne tratoient encore que rarement avec les Etrangers, & qui le faisoient toujours de telle sorte, qu'ils pensoient bien dès lors à ne rien observer de tout ce qu'ils prometttoient.

Les Portugais avoient ainsi tout à craindre des Tartares, qui leur faisoient tous les jours mieux connoitre le mal qu'ils leur pouvoient

voient faire. Ils venoient ſouvent ſe faire voir aſſez près de leur Ville, tantot du côté de la mer, & tantot de celui des terres par où elle tient à la Chine. Et comme ils étoient les maitres du pays, à l'exception de cette place ſeulement, il ſembloit à ſes habitans que les Tartares trouveroient toujours trop de raiſons pour croire qu'une ſeule Ville ne devroit pas laiſſer imparfaite la conquête qu'ils avoient faite d'un ſi grand Empire. Mais par l'aſſiſtance de DIEU, ceux de Macaô commencérent à n'avoir plus tant de peur des Tartares. On ſut qu'ils avoient dit, qu'ils ne vouloient point de guerre avec leur Ville, qu'ils vouloient au contraire que le commerce continuat entre les deux Nations, ainſi qu'il ſe faiſoit auparavant avec les Chinois. Et pour une ſureté encore plus grande, ils envoyérent peu de tems après à Macaô un acte autentique, par lequel ils déclaroient que toutes les affaires du commerce ſeroient rétablies comme auparavant, & que pour cela, ils donnoient dès lors tout pouvoir & ſureté aux Portugais de venir à Canton, pour tout ce qui concernoit le négoce, & de même toute liberté aux Tartares de porter toute ſorte de denrées & de marchandiſes à Macaô.

Les Portugais furent alors dans la penſée d'envoyer une Ambaſſade aux Vice Rois de Canton, ou s'il eût été néceſſaire à l'Empereur même, afin d'établir la paix & la liberté du commerce, de la maniére la

plus ſolemnelle & la plus propre pour en rendre toutes les ſuretez inviolables. Mais ils conſidérérent que toute cette côte de Mer & les Riviéres mêmes étoient tellement couvertes de Pirates, qu'il n'y auroit pas eu de ſureté pour leur Ambaſſade, à moins que de l'eſcorter d'une puiſſante Flotte, & ils n'étoient pas en état de mettre en Mer un ſi grand équipage. On eut cependant de nouvelles eſpérances que les affaires iroient toujours de mieux en mieux. Les Tartares témoignoient être extrêmement ſatisfaits que les Portugais ne ſe fuſſent point déclarez contre eux pour les Chinois, & ils vouloient pour cela leur faire voir par toutes ſortes de reconnoiſſances & de civilitez, combien ils les eſtimoient dignes de leur amitié. Ce fut ainſi que DIEU préſerva la ville de Macaô.

CHAPITRE XIV.

Les Tartares ſe mettent en Mer & combattent les Corſaires de la Chine.

Un accommodement qu'on avoit propoſé eſt rompu par la mauvaiſe foi du Vice-Roi.

On connoit ce qu'eſt un Chinois.

Le génie naturel de cette Nation.

LEs Tartares avoient ainſi réduit ſous leur puiſſance toute la terre ferme de la

la Chine, mais ils n'étoient pas encore les Maitres des Mers. Il faut les y voir aux mains avec les Corſaires Chinois. Ils n'y auront pas peu à faire, & ils ne viendront pas ſi aiſément à bout de ces nouveaux habitans d'autant de Villes flottantes, qu'ils avoient de différentes eſcadres de vaiſſeaux qui courroient & écumoient toutes ces côtes. Mais avant que d'entreprendre les Corſaires, les Tartares vouloient encore ſe rendre les maitres de l'Iſle de Hainam.

On découvre tout le long de la côte de Canton un grand nombre de petites Iſles, qui, pour n'être ſéparées du continent que par des riviéres, ou n'être ſouvent que de grands rochers inhabitez, & peu éloignez du rivage, ſont eſtimées être encore de la terre ferme de la Chine. Entre toutes ces Iſles, il s'en trouve une plus conſidérable, appellée Hainam, éloignée d'environ quarante lieues de la Ville de Canton, mais ſi proche néanmoins de la terre ferme de cette Province, qu'on la découvre ſans peine d'un bout à l'autre dans le beau tems. Le terroir en eſt très fertile, & produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. On y fait encore la pêche des perles qui s'y trouvent en aſſez grand nombre, & il en vient quantité d'autres choſes rares & curieuſes, qui ſont marquées dans les Relations de la Chine. Toute l'Iſle n'eſt pas habitée, & ceux qui l'habitent ne ſont pas non plus d'une même Nation. Il y a en la partie du

Midi un peuple fort grossier, qui ne reconnoît point les Chinois, & ne veut avoir affaire avec eux qu'en ce qui regarde le négoce & le commerce. En la partie du Septentrion, il y a un assez grand nombre de Chinois. On y voit trois Villes, huit villages, & plusieurs autres maisons & habitations séparées, & c'est cette partie de l'Isle qui est la plus peuplée & la plus riche.

Le Tartare vouloit encore se faire reconnoitre en cette Isle, en sorte qu'il ne restat, plus de Ville ni d'habitation de Chinois, où il ne fût le Souverain & le Maitre. On donna pour cela les ordres à un Général qui y passa avec une puissante Armée Navale, & nonobstant le peu de connoissance que les Tartares eussent encore de la Mer, toute cette Isle fut bientot réduite avec la même facilité que l'avoit été tout le reste de la Chine. Ce Général y établit une bonne garnison avec un Gouverneur Tartare, & repassa ensuite en la Province de Canton, chargé de gloire & de richesses, car il avoit trouvé à profiter dans cette Isle. Cependant pour reconnoitre ses services, quelque bien payé qu'il fût déja par le butin qu'il avoit fait, on lui donna la charge de Capitaine Général des Mers, que les Chinois appellent le Haitaô, & ce Commandant, pour faire sa charge, se remit aussitot en mer avec une Armée de six-vingts vaisseaux.

C'étoit son dessein, après avoir conquis l'Isle

l'Isle de Hainam, de nettoyer toutes ces Mers de Corsaires. Ils faisoient d'étranges ravages sur toutes ces côtes, & principalement dans la Province de Canton, qui, comme le plus riche & le plus beau pays de toute la Chine, donnoit aussi plus d'envie à ces Coureurs d'y tout ravager. Les Tartares étoient bien résolus d'exterminer toute cette Nation, mais quelques efforts qu'ils fissent, il ne leur étoit pas aisé de venir sitot à bout de cette entreprise. Cette guerre navale leur parut même étrangement pénible dans ces commencemens, où ils n'étoient pas encore fort habiles gens de Mer. Car les Tartares, ceux du Nort principalement qui ont conquis la Chine, n'avoient vu la Mer que depuis qu'ils avoient traversé tout ce grand Etat. Et ainsi, dans le peu d'expérience qu'ils en avoient, la seule pensée de combattre sur cet élément leur donnoit de la peur. Par nécessité ils se firent bientot à toutes les fatigues de la mer. Ils n'y furent plus malades, ni en peine de la maniére dont ils auroient à combattre, & à aller en course, & ils eurent même de très habiles pilotes.

Les Corsaires Chinois ne couroient pas les Mers seulement, ils entroient dans les Riviéres qui sont en tous ces lieux très larges & très profondes. Les premiers, qui commencérent à infester ces côtes, étoient quatre Chefs de Pirates fameux qui s'étoient partagez en quatre Escadres, en chacune desquelles on tenoit qu'il y avoit

plus de dix mille hommes. La plupart étoient ſur ces Rivieres, d'où ils pilloient & enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver à ceux qui habitoient l'un & l'autre bord. Et ils ne ſe ſoucioient guéres de faire à ceux de leur Nation plus de maux que ne leur en avoient jamais fait les Tartares.

Ceux-ci cependant crurent qu'il leur ſeroit plus avantageux de gagner ces Corſaires, & pour cela, ils leur firent propoſer qu'ils oubliroient tout le paſſé, s'ils vouloient entendre à quelque accommodement. Les Pirates ne refuſérent pas cette propoſition. Comme ils ne trouvoient tantot plus rien à piller, ni ſur leurs amis, ni ſur leurs ennemis, ils étoient aſſez contens de ne faire pas davantage la guerre. Mais le Vice Roi des Tartares n'étoit pas de ſon côté ſi bien diſpoſé à faire la paix: ainſi l'amitié, qu'il avoit promiſe aux Pirates, ne dura guéres. Dans le tems qu'on traittoit de tout cet accommodement, deux Chefs des Corſaires étoient deſcendus à terre pour conclurre ce qui pourroit également ſatisfaire l'un & l'autre parti. Mais, comme il y eut encore quelque choſe, dont on ne convint pas, le Vice-Roi uſant alors de violence, arrêta ces deux Capitaines. Enſuite, il leur fit commandement, ſous peine de perdre la vie, d'obliger tous les autres Corſaires de ſe venir rendre à ſa diſcrétion. Ce procédé ſi déraiſonnable n'auroit pas été approuvé de Xunchi, qui n'entendoit pas que ſes Capi-

tai-

taines traitassent de si mauvaise foi. Mais ce Vice-Roi, comme on a remarqué, n'étoit pas une personne à garder de plus justes mesures. C'étoit un homme emporté & violent, & qui n'entendoit pas davantage raison. On dit aussi qu'il n'étoit pas Tartare, mais Chinois de la Province de Loaotum voisine de la Tartarie, & que la plupart de ses Soldats étoient Chinois comme lui, qui tâchoient pourtant de passer par tout pour de véritables Tartares. On auroit quelque peine à croire que les Tartares eussent voulu donner à un Chinois le commandement d'une si puissante armée, & dont la plupart des Soldats étoient encore Chinois, & peu de gens approuvoient cette conduite de faire un si grand nombre de Soldats de ses ennemis, pour leur donner encore un si grand pouvoir en des Provinces si éloignées. Mais ce que l'on pourroit dire, est que, comme ces Chinois de Loaotum étoient éloignez de plus de six cens lieues de Canton, & fort proches voisins de la Tartarie, ils connoissoient mieux les Tartares, parmi lesquels ils étoient souvent, que ceux de Canton, avec lesquels ils n'avoient aucun commerce. Ainsi ils regardoient les uns plutot comme des gens de leur pays, que les autres, qu'ils ne connoissoient que de loin, & pour en avoir entendu parler. C'est ce qui pourroit faire trouver moins étrange que ce Vice-Roi eût été Chinois, aussi bien que la plupart de ceux qu'il commandoit. Car, comme ceux de cette Province regardoient ceux

 d'une

d'une autre comme des Etrangers, les Tartares appréhendoient beaucoup moins que ceux ci se révoltassent en un pays si éloigné de celui où ils auroient laissé leurs péres, leurs enfans, leurs femmes, & le reste de leur famille comme en ôtage, & en la puissance des garnisons qui y assuroient leur nouvelle conquête.

On disoit aussi que le Vice Roi des Lettres étoit encore Chinois de la même Province de Loaotum, mais on n'en a pas été si assuré comme du Vice-Roi des Armes, dont la cruauté donnoit en cela d'autant plus d'horreur que c'étoit contre ceux de sa Nation qu'elle s'animoit davantage.

Ce n'étoit par aucun ordre de l'Empereur des Tartares, ni pour lui plaire qu'il usoit de toutes ces violences. Ce Prince étoit bien éloigné de les commander, ou de les agréer, ou de les permettre. Mais c'est le naturel des Chinois d'être extrêmement fiers, & même à l'égard de ceux de leur Nation. Et c'est pour cela qu'il n'y a presque point de milieu dans leur maniére de proceder les uns à l'égard des autres Il faut qu'ils soyent des Rois, ou qu'ils soyent des esclaves. Ils adoreront comme un Dieu, un homme dont ils auront besoin; & ils fouleront aux pieds, ainsi qu'un ver de terre, un autre qui aura besoin d'eux. Ou ils rampent dans la derniére bassesse; ou ils traittent ceux qui sont au dessous d'eux, avec la derniére hauteur. Le pauvre ne se regarde que comme l'esclave du riche; & le riche fait autant qu'il peut le petit Roi, & le

pe-

petit Tiran. Mais ce qui eſt merveilleux, eſt que chaque particulier puiſſe ſi bien faire l'un & l'autre perſonnage ſelon la fortune où il ſe trouve. Car ſi un de ces miſérables vient en peu de tems à avoir quelque bien & quelque crédit, il eſt ſurprenant de le voir auſſitot faire le riche & le grand Seigneur, autant que s'il n'avoit été autre toute ſa vie. Et il en eſt de même du riche s'il devient pauvre. Ils ſont admirables à s'accommoder à l'état où ils ſe trouvent, quelque nouveau qu'il leur puiſſe être.

Voilà l'humeur & le génie de la Nation des Chinois, qui eſt d'être durs & ſans miséricorde à l'égard de ceux qui dépendent d'eux. C'eſt ce qui eſt bien opposé au naturel des Tartares, & ce qui faiſoit encore mieux voir que le Vice-Roi des armes de Canton, & ceux de ſes Soldats qui étoient les plus emportez, étoient autant de véritables Chinois. Les Tartares, pour leur humeur, approchent plus de pluſieurs peuples de l'Europe. Ils ſont aſſez ardens & promts à ſe courroucer, & leur colére même s'emporte quelquefois, lorsqu'on leur réſiſte, particuliérement en ce qui regarde leurs plaiſirs. Car alors ils n'entendent plus raiſon, & c'eſt ce qui a ſouvent fait perdre la vie à pluſieurs Chinois qui vouloient empêcher qu'ils ne leurs enlevaſſent leur femmes. Mais ces dèſordres ſont aſſez ordinaires dans toutes les Armées de l'Europe. Les Tartares aureſte, n'aiment pas à répandre le ſang pour leur

 plaiſir.

plaiſir. Ils n'ont pas l'ame meurtriére juſqu'à ce point & ſont encore plus éloignez de bleſſer & d'outrager ceux qui ne les auroient point offenſez, ou qui ne ſe mettroient point en état de leur réſiſter & de ſe défendre, comme faiſoit par tout le Vice-Roi, & ceux qu'il commandoit, qui ne ceſſoient de faire des maſſacres par tout. Pour cela, on prenoit garde que les plus retenus & les plus raiſonnables de ſes Soldats étoient de véritables Tartares, qui paſſoient auſſi pour vaillans & pour gens de cœur; pendant qu'on regardoit la cruauté des autres qui n'avoient aucune raiſon, comme des marques de leur baſſeſſe & leur lâcheté.

Auſſi le Vice-Roi avec toute ſa fierté, n'en a-t-il pas mieux ſervi l'Empereur des Tartares: on ne croiroit pas les maux que produiſit la mauvaiſe conduite du Vice-Roi dans l'entrepriſe qu'il fit de réduire les Corſaires par la force. Ils couroient, comme on a dit, les Mers & les Riviéres, au nombre de quarante mille partagez en quatre Eſcadres: mais ils avoient déja ceſſé toutes ſortes d'hoſtilitez & s'étoient comme rendus aux offres qu'on leur avoit faites de la paix, & deux de leurs Chefs étoient deſcendus à terre pour conclurre ce dont on étoit demeuré d'accord, lorsque le Vice-Roi, homme ſans foi & ſans parole, les fit arrêter. Ce qu'il leur demandoit, ſous peine de perdre de la vie, d'obliger tous les autres Corſaires de ſe ſoumettre, n'avoit ni ſens ni raiſon. Il n'étoit pas en leur ou-

pouvoir de réduire les autres, & ce n'étoit pas là la paix qu'on leur avoit offerte. Aussi la mauvaise foi de ce Vice-Roi commenç a-t-elle d'allumer un embrasement, que ni lui ni beaucoup d'autres n'éteignirent pas sitot, encore qu'ils fussent au milieu des eaux.

On ne peut exprimer la fureur de ces Pirates, en apprenant le procédé du Vice-Roi. Il ne leur manquoit plus que de savoir conduire leur colére, & d'exécuter avec autant de fermeté les résolutions qu'ils prenoient, qu'ils étoient promts & ardens à les faire paroitre. Ils recommencérent leurs premiéres hostilitez, plus forts & en plus grand nombre que jamais. Car cette derniére violence du Vice-Roi avoit mis l'allarme par tout, ensorte qu'on ne voyoit de toutes parts qu'embarquemens & vaisseaux qui couroient les Mers & les Riviéres. On tient qu'il y en avoit plus de deux mille. On ne sait pas le monde qui étoit dessus: mais le nombre en étoit par tout très grand. Et quand il n'y auroit eu que cent personnes sur chaque Vaisseau, tant Mariniers que Soldats, c'étoient deux cens mille hommes sur ces deux mille Navires; ce qui faisoit un nombre formidable, & qui passe celui des Flottes ordinaires. Le dessein de tout ce monde étoit de délivrer le pays de la tirannie des Tartares, qui leur devenoit plus terrible & plus redoutable depuis la trahison du Vice Roi. Un malhabile Ministre rendoit ainsi toute la Nation

odieuse, quelque estimable qu'elle pût être d'ailleurs.

Le Vice-Roi, pour ne pas reconnoitre qu'il auroit mal agi, ne témoigna pas se mettre fort en peine de tout le grand appareil des Corsaires. C'étoit son humeur d'être bien aise qu'il y eût toujours des occasions de faire paroitre sa valeur, & d'en faire naitre encore, afin de n'en pas manquer. Il étoit vaillant à la vérité, & assez heureux dans ses entreprises, mais sa cruauté & sa mauvaise foi décréditoient & rabattoient bien tout ce qui pouvoit lui acquérir de la gloire.

CHAPITRE XV.

Le Vice-Roi brule les Vaisseaux des Corsaires; & ils reviennent en plus grand nombre, pillent & ravagent le Pays, & contraignent les Chinois de quitter l'habit de Tartare qu'ils avoient pris.

Ils attaquent la Ville de Canton, d'où ils sont repoussez par le Vice-Roi des Lettres.

LE Vice-Roi de Canton, étoit engagé à réduire désormais les Corsaires par la voye des armes. C'est pourquoi, comme il voyoit leurs forces grossir tous les jours, il se hâta aussi de mettre en Mer une Armée de cinquante Vaisseaux, montez chacun de seize piéces de canon. Ensuite, après avoir

avoir donné ses ordres, il s'embarqua avec ceux de ses Soldats, dont il s'assûroit le plus. Ils alloient à une guerre, dont ils avoient peu d'expérience. A l'exemple cependant du Vice-Roi, ils montérent sur les Vaisseaux, avec beaucoup de résolution de suppléer par leur valeur au peu d'intelligence qu'ils avoient de cette nouvelle maniére de combattre. L'embarquement fut promt, & se fit avec tant de secret, que les Corsaires n'en eurent aucun avis. Ainsi le Vice-Roi à la faveur de sa bonne fortune les surprit dans le canal d'une Riviére, où la multitude de leurs Vaisseaux leur fut plutot un embarras, qu'un avantage sur le petit nombre de ceux qui les venoient combattre. Comme ils se trouvérent surpris, il ne leur fut pas possible de s'étendre en Mer, comme ils auroient voulu, pour envelopper leur ennemi. Cependant les Tartares quelque apprentifs qu'ils fussent sur la Mer, vinrent à eux en si bon ordre, & choquérent les premiers qu'ils trouvérent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent bientot hors d'état de combattre. Le reste n'ayant pas eu le tems de se reconnoître, ni de se mettre en aucune ordonnance, n'eut pas même lieu de pouvoir faire une retraite, ni de prendre la fuite. Car le Vice-Roi tenoit l'embouchure de la Riviére, & leur fermoit par là le passage. Pour achever au plutot sa victoire, il ne tarda point à mettre le feu à leurs Vaisseaux, & dans ce désordre, ceux qui ne voyoient pas où se sauver, achevérent eux-mêmes leur

déroute. Car ce ne fut plus qu'une confusion de gens qui ſe jettoient dans la Mer pour gagner s'ils pouvoient un des bords du Fleuve, & de toute cette grande multitude, il n'y eut que ceux-là qui écnappérent de l'embrazement.

Le Vice-Roi, après avoir vu ſa victoire aſſurée, tâcha ſeulement de conſerver cent meilleurs de leurs Navires, & acheva de bruler le reſte. De là il revint triomphant à Canton, où s'étoit fait l'embarquement, & pour marque de triomphe, il faiſoit tirer après lui les cent vaiſſeaux des Corſaires. Ce ne furent à ſon arrivée que cris de joye de toute cette Ville qui le ſaluoit comme ſon Libérateur,& comme celui qui ôtoit dèſormais toute l'appréhenſion qu'elle avoit de ces Pirates.

Il eſt étrange cependant que les Chinois de Canton applaudîſſent ainſi aux Tartares, ſur la victoire qu'ils venoient d'emporter contre les Chinois, qui combattoient pour la liberté de la Nation, & il y avoit bien quelque ſujet de penſer que toutes ces acclamations n'étoient que des feintes & de baſſes complaiſances de la ſervitude de ces peuples. Il eſt pourtant certain que leur joye étoit véritable, & que ſans déguiſement ils félicitoient les Tartares de leur victoire. La raiſon qu'ils en avoient, étoit à cauſe des maux horribles qu'ils ſouffroient de ces Corſaires. Car ils couroient & les Mers & les Terres; ils déſoloient & les Villes & la Campagne, & ne donnoient aucun relâche aux peuples de toute cette Province, qui éto-

toient tous alors ſoumis aux Tartares. Sans ces Pirates, après avoir ſouffert tous les maux où en ſont réduites des Villes pillées & ſaccagées par des barbares, chacun commençoit à regarder dèſormais ſa mauvaiſe fortune, comme une tempête qui étoit tantot paſſée. On laiſſoit les morts avec les morts, & tout ce qu'on avoit ſouffert, étoit regardé comme une choſe où il n'y avoit plus de reméde. On ne voyoit dans tout le pays que des têtes raſes, & tout le monde vétu à la Tartare. Bon gré, mal gré, il avoit falu recevoir la Loi du victorieux. Enfin, en ſe laiſſant dèſormais gouverner en repos, il n'y avoit plus de grands maux à ſouffrir du côté des vainqueurs.

Mais ſi c'étoit fait avec les Tartares, ce n'étoit pas encore fait avec les Pirates. C'étoient de nouveaux Tirans & d'autres Barbares qui venoient ſans ceſſe renouveller tous les maux que ces miſerables peuples avoient jamais pu ſouffrir. Ils ne les outrageoient au commencement que par des injures & par des reproches; Qu'ils étoient des lâches & des traitres d'avoir abandonné leur Roi & leur Patrie à des Tirans, comme ſi eux-mêmes euſſent fait choix de ces nouveaux Maitres. Des injures, ils en venoient aux coups, & à tous les mauvais traitemens qu'ils pouvoient. C'étoit une fureur & une rage qui paſſoit tout ce qu'avoient pu encore faire les Tartares. Ils les obligeoient après tout de reprendre le premier habillement

de

de Chinois, & pour les faire mieux reconnoitre, ils leur faiſoient porter leurs livrées. Enfin, après avoir tout pillé & tout ſaccagé, ils ſe fortifioient en quelques poſtes, où ils prétendoient ſe bien défendre contre les Tartares, mais ce n'étoit que pour leur donner lieu de venir piller & ſaccager une ſeconde & une troiſiéme fois ces miſérables habitans: car le Vice-Roi n'avoit pas plutot ſu ce qui s'étoit paſſé en ces lieux, qu'il y revenoit faire plus de mal que jamais, & s'il arrivoit que les Corſaires fiſſent quelque réſiſtance, c'étoit alors qu'il s'animoit encore davantage. Comme il s'opiniâtroit à emporter tout ce qu'il entreprenoit, tot ou tard il en demeuroit le victorieux & le maitre, & pour les Pirates, lorsqu'ils voyoient qu'ils ne pouvoient pas défendre ceux qu'ils devoient ſi bien maintenir, ils reprenoient la Mer, & abandonnoient de la ſorte ces miſérables à la rage d'un ennemi, qui ne s'attendoit pas de trouver encore de la réſiſtance parmi des gens qu'il croyoit ne devoir pas avoir ſeulement la force de ſe mouvoir. Ainſi, comme il ne trouvoit plus de Corſaires, dont il ſe pût vanger, il puniſſoit les innocens pour les coupables. Il ne lui plaiſoit pas d'entendre d'autre raiſon. C'étoit aſſez que ſa rage & ſa fureur lui fiſſent des criminels de ces miſérables.

Les Corſaires revenoient juſqu'à deux & trois fois faire changer d'habits aux peuples de la Province de Canton, & autant de fois les

les Tartares ſuivoient après eux, qui ne ſe laſſoient point de renouveller toutes les cruautez & les inhumanitez qui ſe pouvoient exercer contre des rebelles. C'étoit donc là le ſujet qu'avoient les peuples de toutes les Villes & habitations qui étoient le long de ces rivages, de faire paroitre tant d'averſion des Corſaires, & enſuite tant de joye de leur défaite, dans la penſée qu'ils en ſeroient dèſormais délivrez : car à l'égard des Tartares, après ce qu'ils en avoient ſouffert, il leur ſembloit qu'ils n'avoient plus de mal à leur faire. Ils leur témoignoient ainſi autant qu'ils pouvoient la part qu'ils prenoient à leur victoire. Et ce fut pour cela qu'ils donnérent tant d'applaudiſſemens au Vice-Roi à ſon entrée à Canton, lorsqu'ils le virent revenir victorieux de leurs plus redoutables ennemis.

La grande déroute de ces Corſaires arriva peu de tems après la réduction de la ville de Canton. On ne l'a néanmoins rapportée qu'après avoir achevé la conquête entiére de la Terre ferme de la Chine, pour garder quelque ordre dans ces guerres de Terre & de Mer, que les Tartares ont eues avec les Chinois. Les Tartares avoient pris la ville de Canton le 20 de Janvier 1647. & après avoir employé quelques jours à pourvoir à tout ce qui étoit néceſſaire pour le gouvernement de cette Ville, & de toute la Province, le Vice-Roi ſe mit alors en mer, où il emporta cette grande victoire ſur les Pirates, vers la fin de Février de la même année.

née. De là, comme il ne trouvoit plus d'ennemis à combattre dans toute cette Province, il étoit passé à la Ville de Xaochin pour s'en rendre le maitre, & de tout ce qui tenoit encore dans la Province de Quansi. Ce fut là que Gueyvan défit les Tartares, sans pourtant que ce Prince tirat aucun profit de sa victoire: car le Vice-Roi demeura victorieux en un second combat, & ensuite maitre de la ville de Xaochin.

Ce fut aussi en ce même tems que Pelipaovan, qui étoit comme le Prince Souverain de ces Provinces, rapella le Vice-Roi de Canton, de la Province de Quansi, dont il lui avoit auparavant confié la conquête. Il prit le prétexte que sa présence étoit nécessaire en la Province de Canton, pour y réduire les Corsaires: Car, comme la Relation en parle, ce Vice-Roi y étoit de retour au commencement d'Avril de 1647. & il ne paroit plus qu'il retournat depuis à la conquête de Quansi. Ce fut ainsi un autre Général qui acheva de réduire cette Province, jusqu'à ce que Gueyvan ne tînt plus la campagne. Les Tartares qui n'étoient pas accoutumez à perdre des batailles contre les Chinois, avoient été sensiblement touchez de la déroute du Vice-Roi à Xaochin; & Pelipaovan, qui étoit comme le Roland de la Tartarie, l'avoit été plus que tout autre, ce qui l'obligea de rappeller ce Commandant. On croit aussi qu'il n'auroit pas recouvré si-tot les avantages qu'il avoit perdus dans cet-

te déroute, s'il n'en eût témoigné ses ressentimens, en donnant aussitot d'autres ordres, pour le gouvernement de cette Province de Quansi.

Dans le tems que le Vice-Roi des Armes de Canton étoit éloigné de sa Province, le gouvernement pour les affaires de la paix & de la guerre en avoit été remis au Vice-Roi des Lettres. C'étoit une personne plus sage & plus intelligente dans les affaires, mais sur tout, très zélée pour le service de son Prince, & capable de maintenir son autorité parmi ses nouveaux Sujets. Il n'étoit pas moins vaillant que sont Collégue, encore qu'il ne fût pas si fier ni si ardent. Il avoit avec lui des troupes de Cavalerie & d'Infanterie, autant qu'il en pouvoit avoir besoin pour la sureté de sa personne, & pour tenir la Province en paix. Cependant les Corsaires devenus encore plus furieux depuis leur derniére déroute s'étoient ralliez, & se tenoient prêts pour quelque grand exploit; & pour lors, comme ils surent que le Vice-Roi des Armes étoit occupé ailleurs avec la meilleure partie des troupes, ils crurent que le Vice-Roi des Lettres ne pourroit pas défendre la ville de Canton, avec le peu de monde qui lui restoit. Ils prirent donc la résolution de la venir attaquer. Ils en approchérent un soir à une heure de nuit, & d'abord ils mirent le feu à un grand nombre de Vaisseaux qui étoient sur la Riviére, dont une partie étoit aux Tartares, & l'autre aux habitans de la Ville. L'embraze-

zement fut si grand en peu de tems, que ce fut pour tous ceux qui en étoient proches, un grand jour, au lieu d'une nuit. Tout ce qui se trouva de Vaisseaux, tant au port que sur la Riviére fut consumé, à la réserve de quelques uns qui étoient à couvert sous l'artillerie d'un boulevard, dont on n'osa pas approcher de si près.

Les Corsaires, qui tenoient leur victoire assurée, croyoient déja en faire les feux de joye, & pour faire mieux connoitre qu'ils étoient les maitres de la Ville, ils envoyérent faire savoir à ses habitans qu'ils y alloient venir mettre tout à feu & à sang, & qu'ils n'y laisseroient tête d'homme vivant, pour leur apprendre ce qu'ils avoient gagné de se rendre aux Tartares, contre la fidélité qu'ils devoient à leur Roi & à leur Patrie.

Les habitans de Canton, se crurent alors perdus; mais au moins se résolurent-ils à se bien défendre. Ils soutinrent vigoureusement ceux qui les venoient attaquer. Les Chinois, particuliérement ceux de la Province de Foquien, dont il y en avoit alors plusieurs à Canton, se battirent comme des gens extraordinairement animez. Ils l'étoient d'autant plus, que comme il y a une jalousie mortelle entre les peuples de ces deux Provinces, ils savoient que les Corsaires étoient tous de celle de Canton.

Ce fut aussi en cette occasion que la valeur & la prudence du Vice-Roi des Lettres

tres firent voir que ceux qui ſont dans les charges & les emplois des affaires civiles ne laiſſent pas de ſavoir encore gagner des victoires. Ce qu'il fit d'abord fut de raſſurer ce peuple qui ſe croyoit perdu, & pour cela, il leur ordonna de ſe retirer dans leurs maiſons, & d'y dormir en toute aſſurance. A l'heure même pour faire mieux voir combien il ſe tenoit ſûr de ſes forces, il ſortit de de ſon Palais, & voulut qu'on en laiſſat les portes ouvertes, & ſans aucune garde. Il fut de là aux portes de la Ville, qu'il fit toutes ouvrir. Il y mit en chacune des Capitaines dont il ſavoit qu'ils les défendroient bien. Il fit enſuite retirer tous les embarras des rues & des places, afin que la Cavarie pût aller & venir ſans trouver d'obſtacle qui l'arrêtat. Après avoir pourvu ainſi au dedans de la Ville, il monta à cheval, & s'en alla à la tête de ſes gens ſe ranger ſur le rivage, réſolu d'y bien recevoir les aſſaillans. On ne tarda guéres à eſcarmoucher. Ce fut avec aſſez de chaleur de part & d'autre. L'artillerie & la mouſqueterie faiſoient grand feu des deux côtez : mais ſur tout celle des boulevarts de la Ville, qui coula à fond en peu de tems pluſieurs Barques & Navires des Corſaires, avec grande perte de leurs gens. Ces Aſſaillans, qui n'avoient pas prévu qu'on les dût ſi bien recevoir, ne penſérent pas à pouſſer plus avant leur entrepriſe. Ils ſe retirérent, ou plutot ils prirent la fuite, & ce ne fut pas une petite joye pour ces habitans; non plus que de

de voir qu'ils avoient un Gouverneur aussi capable de défendre leur Ville, qu'il l'étoit d'y maintenir l'ordre & la justice.

On a remarqué qu'entre les Navires qui furent brulez en cette rencontre par les Corsaires, il se trouva un vaisseau d'un Roi tributaire de la Chine, qui avoit maintenu la liberté de ses peuples en payant tous les trois ans un tribut assez médiocre, pour marque seulement d'hommage & de reconnoissance. Ce vaisseau, qui alloit pour lors porter le tribut à Pequin, se trouva malheureusement dans le port de Canton. Il y avoit environ six vingts personnes avec l'Ambassadeur, dont il y en eut quarante qui furent noyez ou brulez, dix ou douze autres furent faits Esclaves par les Corsaires, qui les mirent aussitot à la rame pour les aider dans leur retraite; & les soixante & dix autres échapérent à la nage. Les Tartares les reçurent avec assez d'humanité, & leur donnérent tout ce dont ils eurent besoin jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé moyen de s'en retourner en toute sureté en leur pays.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Témoignage que plusieurs Négres Chrétiens rendent de leur Religion en présence des Tartares.
Dieu les conserve ensuite dans un Combat.
Les Corsaires continuent à ravager le Pays.
Le Vice-Roi des Armes les chasse d'une place, où ils s'étoient mis en défense.
Il ruine ce lieu & tout le Pays voisin.

IL se trouva parmi les Troupes qui défendirent la ville de Canton contre les Corsaires, plus de deux cens Négres de différentes nations, qui étoient tous Chrétiens, & qui s'étoient sauvez de Macaô, où ils étoient esclaves, dans les terres de la Chine. Ces Négres au commencement de la guerre étoient au nombre de plus de trois cens, & ils avoient tous porté les armes sous le fameux Icoan contre les Tartares. Ce Corsaire, qui se fioit beaucoup plus en eux qu'aux Chinois, les avoit toujours tenus auprès de lui, & ils le servirent aussi avec toute la valeur & la fidélité qu'il en pouvoit attendre, jusqu'à ce qu'il fut défait par le Tartare, où alors une partie mourut les armes à la main auprès de sa personne. Ceux qui restérent, & qui pouvoient être pour lors environ deux cens, prirent parti avec le victorieux, & se trouvérent ainsi avec les autres troupes dans la ville de Canton. Le Vice-Roi qui vit faire plu-

plusieurs belles actions à ces Négres dans le combat où il repoussa les Corsaires, voulut, aussi bien que plusieurs autres Tartares, leur en donner des louanges publiques, & ne se contentant pas de louer & d'estimer leur valeur, il voulut même leur faire un festin. C'est là qu'on vit ces Négres donner des marques de leur Religion, que la Relation n'a pas cru devoir obmettre. Ils étoient dans le tems du Carême, & ils ne voulurent pas manger des viandes qu'il leur avoit fait servir. Après avoir su la raison qu'ils avoient de ne point manger de chair, il les en estima davantage, & donna de nouvelles louanges à leur foi & à l'obéissance qu'ils rendoient à leur Religion. Les autres Tartares en firent de même, & témoignérent qu'ils estimoient encore plus cette action des Négres, que tout ce qu'ils avoient fait dans le combat.

DIEU ne laissa pas aussi la générosité de ces Chrétiens sans récompense. Il fit peu de tems après un miracle en leur faveur, & les Tartares l'observérent, & y applaudirent à la gloire de la Religion Chrétienne & Catholique. La chose arriva de la sorte. Les Corsaires, quatre jours après qu'ils furent repoussez de Canton, y revinrent donner un nouvel assaut, avec encore plus de fierté & plus de fureur qu'ils n'y étoient venus auparavant. Aulieu que la plupart n'avoient alors combattu que de dessus leurs Vaisseaux, ils descendirent à terre cette derniére fois, & s'avancérent avec toutes leurs forces pour for-

forcer la Ville. Les Tartares les ſoutinrent à leur ordinaire. Ils étoient encore commandez par le Vice-Roi des Lettres. Le combat fut opiniâtre également de part & d'autre depuis le commencement du jour jusqu'à midi; & il demeura un grand nombre de morts ſur la place, parceque ce ne fut durant tout ce tems qu'un grand feu de toute l'artillerie joint à une grêle continuelle de fléches & de traits.

Les Négres, qui combattoient parmi les Tartares, ne manquérent pas de bien ſoutenir l'eſtime qu'on avoit de leur courage, & pour faire encore quelque choſe de glorieux à la Religion qu'ils avoient profeſſée, ils voulurent au milieu même de tant de braves & de ſi vaillans Soldats ſe ſignaler encore, & paroître toujours par tout où le péril étoit le plus grand. La victoire demeura enfin aux Tartares. Les Corſaires ſe retirérent en déſordre dans leurs Vaiſſeaux, & prirent la fuite. On vit enſuite le champ tout couvert de ſang & de morts de toutes parts. Les Tartares auſſi bien que les Corſaires y avoient bien perdu du monde. Il n'y eut que les Négres, qui s'étant tous raſſemblez, parurent avoir été invulnérables en cette journée. Il n'y en avoit pas un ſeul de bleſſé, ni d'offenſé en aucune ſorte. On ne voyoit pas ſeulement que les armes des ennemis les euſſent touchez, & ils étoient cependant au nombre de deux cens qui avoient combattu dans le plus grand feu, & où l'orage des fléches & des

des bales de mousquet avoit fait périr plus de monde. C'étoit un étonnement extraordinaire aux Tartares qui étoient tous témoins de toutes leurs belles actions, & ce prodige ne donna pas peu de crédit parmi eux à la Religion des Chrétiens. Les Négres ne manquérent pas de reconnoitre cette faveur qu'ils venoient de recevoir de DIEU. Ils allérent à l'heure même, du lieu où s'étoit donné le combat, sans quitter leurs armes, lui en rendre graces dans l'Eglise que les Péres Jésuites ont en la Ville de Canton.

Dix jours après cette seconde déroute des Corsaires devant Canton, qui arriva au commencement d'Avril de 1647. il parut devant cette Ville une Armée Navale des milices qu'avoit autrefois commandées le fameux Icoan. C'étoit une partie de celles dont il avoit fait offre aux Tartares, lorsqu'il fut arrêté, comme on a dit plus haut. Il n'y avoit pas plus de soixante & dix Vaisseaux, mais qui étoient tous en très bon état, pourvus de tout ce qui étoit nécessaire, & avec un grand nombre de Soldats & de bons hommes de Mer. Tous ces gens se venoient présenter aux Tartares avec leurs Vaisseaux pour servir dans la guerre qu'ils avoient alors contre les Corsaires. Ce n'étoit pourtant que la moindre partie des milices d'Icoan. Tout le reste qui avoit pu s'échapper des Tartares, étoit allé se rendre avec les autres Corsaires. Dans le tems que cette Flotte arriva devant Canton, le Vice-Roi

Roi des Armes revenoit de la Province de Quansi, comme nous avons vu que Pelipaovan l'en avoit rappellé. Et il n'eut plus depuis d'autre emploi que contre ces Pirates qui lui donnérent aussi assez d'affaires, pour lesquelles Pelipaovan ne pouvoit rien faire de plus à propos que de le rappeller.

A peine donc le Vice-Roi étoit il arrivé à Canton, qu'il eut avis que les Corsaires, qui s'étoient rejoints, avoient fait une descente, où ils s'étoient rendus maitres d'une grande Ville, appellée Xunté, éloignée d'une journée de Canton; Qu'ils faisoient de plus fortifier cette Ville, où ils paroissoient bien résolus de se défendre. C'étoit assez pour revoir bientot le Vice-Roi en campagne. Il donna donc ordre au même tems de tenir prêts cinquante Vaisseaux. Mais il ne voulut point se servir d'aucun des Vaisseaux des gens d'Icoan, parcequ'il vouloit qu'on sût que sa valeur se pouvoit bien passer de tout ce secours étranger. Il fut ainsi aussitot en Mer avec ceux de ses meilleurs Soldats, & il se promettoit de traitter si bien les Corsaires, qu'il ne leur prendroit pas une autre fois envie de le venir visiter de si près. Il n'étoit pas encore bien loin, qu'il rencontra cent de leurs barques. Ce sont des Vaisseaux de guerre des Chinois, assez grands; mais de peu de force pour pouvoir soutenir un combat. Ils étoient la plupart chargez de paille, & d'autre matiére propre pour le dessein qu'ils a-

voient de venir bruler les Vaiſſeaux des gens d'Icoan, ſur ce qu'ils ſavoient qu'ils étoient en ſureté, & ils ſe vinrent faire bruler eux-mêmes: car la bonne fortune du Vice-Roi les aborda tout à propos pour ſe ſervir contr'eux de ce qu'ils portoient pour aller bruler leurs ennemis.

Le Vice-Roi tout glorieux de cet avantage qui s'étoit ainſi préſenté, ſans qu'il lui en eût couté beaucoup de peine, ni beaucoup de tems, pourſuivit ſa route, pour joindre le gros des Corſaires. Il trouva qu'en effet ils s'étoient rendus maitres de la ville de Xunté, qu'ils s'y étoient renfermez, & qu'ils faiſoient mine de s'y vouloir bien défendre. Il ſe jette donc à terre, & ſans perdre le tems, ni conſulter autre choſe que ſa colére, il fait donner l'aſſaut. Les Corſaires à cette premiére attaque, bravérent toute ſa fierté, & l'obligérent de penſer avec un peu plus de loiſir, comment il ſe prendroit à une ſeconde. Il y revint peu de tems après, avec plus d'ordre, & toujours auſſi ardent & auſſi animé. Il ne gagna pourtant rien en ces deux aſſauts, & il perdit au contraire beaucoup de monde.

Ce Tartare ſe dèſeſpéroit de ſe voir ſi bien ſoutenu, & tellement maltraitté de je ne ſai quels brigands. Les Chinois, auſſi bien que les Tartares, ne leur donnoient point d'autre nom, encore qu'ils combattiſſent pour leur Patrie, contre des Uſurpateurs. Cependant le Vice-Roi, avec toutes ſes vic-

toi-

toires ne ſavoit tantot plus où il en étoit, de voir qu'une ſeule Ville, où il n'y avoit ni Roi, ni Chef conſidérable qui y commandat, mais défendue ſeulement de quelques voleurs, lui eût ſoutenu deux aſſauts, & tué déja un grand nombre de ſes meilleurs Soldats. Il demeura néanmoins réſolu de l'emporter ou d'y périr. Les Tartares par leur fermeté étoient ainſi toujours les victorieux, & les Chinois toujours les vaincus, pour n'être pas fermes ni conſtans dans ce qu'ils entreprenoient.

Le Vice-Roi donna donc un troiſiéme aſſaut, & ce fut avec tout le feu & la vigueur dont lui & ſes gens étoient capables. Les Corſaires ſe défendirent mal, parceque la plupart avoient déja eu la penſée de faire retraite. Les Tartares entrérent enfin dans la Ville, dont ils ne firent bientot qu'un lieu de dèſolation & d'horreur. Ils crurent que ce n'étoit pas aſſez de piller & de ſaccager à leur ordinaire, s'ils ne faiſoient encore main baſſe ſur tout ce qu'il y avoit de monde, tant des habitans que de ceux qui s'y étoient retirez, ou d'autres que les Corſaires y avoient fait entrer par force. Il en fut maſſacré une multitude innombrable. Mais parceque le Vice-Roi ne ſe tenoit pas encore bien vangé par la ruine de cette grande Ville, il envoya, pour décharger le reſte de ſa colére, piller & ruiner dix autres bourgs ou villages voiſins, quoiqu'ils n'euſſent rien contribué à la rébellion de cette place.

Le ſac & le pillage de la Ville de Xunté fut extrêmement riche, à cauſe que pluſieurs, qui s'attendoient qu'elle ſe pourroit mieux défendre, y avoient apporté tout leur bien. Les Tartares en profitérent, & ſe trouvérent encore les maitres des Vaiſſeaux des Corſaires. Ils en prirent les meilleurs, dont ils groſſirent leur Flotte, & mirent le feu aux autres qui étoient en grand nombre.

Cependant tant de cruautez que les victorieux exerçoient, & ſur ceux mêmes qui ne leur en donnoient aucun ſujet, ne faiſoient que leur ſoulever de nouveaux ennemis, qui voyoient qu'il leur valoit autant mourir que de ſouffrir davantage. C'étoit pour la troiſiéme fois que ceux des environs de Xunté avoient été ſucceſſivement pillez des Tartares & des Pirates. Il eſt certain que ſi l'Empereur eût eu connoiſſance de toutes les vexations de ces peuples, il auroit fait châtier le Vice-Roi, pour n'y avoir pas apporté un meilleur ordre. Mais par le crédit que ce Commandant avoit à la Cour, l'Empereur ſavoit ſeulement qu'il lui prenoit des Villes, & ne ſavoit pas qu'il ruinoit & déſoloit tout le pays. Ainſi, au lieu d'entendre qu'on ſe plaignît de ce côté là de ſes violences, il voyoit qu'on y conſidéroit ſes mérites & ſes ſervices. C'eſt ce qui a encore fait croire que ce Vice-Roi étoit plutot un Chinois déguiſé, qu'un Tartare naturel, parceque cette maniére de faire la guerre & de

de faire valoir ſes victoires, revient bien mieux aux Chinois, qu'aux véritables Tartares.

CHAPITRE XVII.

Les Corſaires ſont redoutables au Vice-Roi.
Ils prennent la ville de Tunquam, où ils ſoutiennent pluſieurs aſſauts.
Ils la rendent par compoſition.
Cruautez des troupes du Vice-Roi.

LEs Corſaires n'en laiſſoient pas davantage le Vice-Roi en repos. Il avoit beau les défaire. Ils n'en revenoient que plus puiſſans & en plus grand nombre, enſuite de ſes cruautez, qui ne réduiſoient pas tant ces peuples, qu'elles lui en faiſoient de nouveaux ennemis. Pour une barque qu'ils perdoient, il leur en revenoit trente, & au lieu d'un homme ils en trouvoient cent & deux cens. Ce ſont les termes de la Relation, qui marque encore que les hommes ſembloient pleuvoir tout armés ſur les Mers & les Riviéres, tant elles étoient couvertes de vaiſſeaux & de monde. Les uns y venoient chercher un refuge, ne pouvant plus voir toutes les cruautez qui ſe faiſoient dans leur pays: les autres y venoient vanger s'ils pouvoient la mort de leurs péres, de leurs enfans, ou d'autres de leurs proches, la perte

de leurs biens & celle de l'honneur de leurs femmes, de leurs filles, & de leurs ſœurs. Une multitude d'autres qui ne ſavoient plus où aller achever une vie ſi dure, ſe conſoloient de pouvoir trouver avec les Corſaires ou une mort plus douce, on une vie moins miſérable. Au moins lorsqu'ils étoient en Mer, reſpiroient-ils quelque moment de bon tems; & ils ne dèſeſpéroient pas de pouvoir faire quelque grand exploit, qui les vangeroit à la fin des Tartares.

Le Vice-Roi témoignoit bien auſſi qu'il n'avoit pas deſſein de donner aucun relâche à ces miſérables. Il ſe remit donc en Mer, bien réſolu de n'en laiſſer échapper un ſeul. Et comme il eut avis qu'ils étoient entre Lantao, qui eſt une petite Iſle vis à vis de Macaô, & la ville d'Anſſan, il prit trois fois en une ſemaine cette route pour les aller joindre Il revint pourtant toujours ſans les avoir rencontrez. On tient que pour lors il n'avoit pas tant d'envie de les trouver, encore qu'il les cherchat. C'eſt un ſtratagême dont les gens habiles uſent quelquefois. Le bruit étoit grand que les Corſaires étoient extraordinairement puiſſans, que toute leur Armée étoit en très bon ordre, & qu'il y avoit ſur leurs vaiſſeaux des gens dèſeſpérez & réſolus à vaincre ou à périr, après avoir vendu chérement leur vie. C'eſt pourquoi comme le Vice-Roi n'eſtimoit pas qu'il lui fût pour lors ſi avantageux de faire une telle rencontre,

il

il étoit revenu juſqu'à trois fois, ſans avoir trouvé, ou plutot ſans avoir cherché ceux qu'il n'avoit guére envie de trouver.

Une fois enfin, qu'il étoit prêt de rentrer dans la ville de Canton, il eut avis que les Corſaires venoient de s'emparer d'une place éloignée de deux journées de cette Ville. Ce fut alors une néceſſité de remettre en Mer. Il retourna donc à l'heure même avec un grand nombre de vaiſſeaux, & de monde, & vint ſe préſenter devant cette Ville. Là il trouva que l'alarme qu'on lui avoit donnée étoit fauſſe; & il revint très fâché, comme il diſoit, de n'avoir point trouvé d'ennemis à combattre. Mais peut-être qu'il n'étoit pas ſi affligé qu'il le vouloit paroitre. C'étoient des ruſes d'un homme qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il eût peur.

Cependant le nombre & les forces des Pirates augmentoient tous les jours, & la Relation rapporte que cette multitude n'étoit pas moins innombrable que les ſables de la Mer. Ces effroyables Armées ne ceſſoient de courir & d'infeſter de toutes parts la Province de Canton. C'étoit pour le Vice-Roi plus d'exercice qu'il n'en vouloit. Auſſi ne ſe montroit-il pas ſi ardent, ni ſi réſolu qu'il l'avoit été. Il voyoit par ſa propre expérience qu'il ſeroit obligé d'uſer d'une autre conduite. Et c'étoit auſſi où le portoient les conſeils du Vice-Roi des Lettres, qui étoit une perſonne prudente, & qui voyoit

mieux que lui ce qu'il y avoit à faire avec les Pirates. Ces deux Chefs convinrent donc d'employer dèſormais en cette guerre plus de circonſpection & de prudence, que de fierté & de chaleur. Ils poſérent des gardes aux portes de toutes les Villes de cette Province, où il n'y en avoit aucune auparavant. Là, on examinoit tous ceux qui entroient & ſortoient ; parcequ'on ſavoit que les Corſaires avoient des intelligences dans toutes ces Villes, & que leurs Partiſans s'y employoient puiſſamment pour faire bientot éclater une puiſſante Conſpiration. Ainſi les Tartares qui ſe mocquoient auparavant de tout ce que pouvoient faire les Chinois, ne ſe tenoient plus ſi aſſurez, quelque vaillans qu'ils fuſſent. Ils en avoient ſujet, parceque la Ligue des Corſaires étoit une hidre effroyable, qui, aulieu de ſept têtes, en avoit plus de ſept cens mile.

Ils trouvérent auſſi à propos de faire un nouveau dénombrement de tout le peuple des Villes, & particuliérement de celle de Canton. Ils vouloient reconnoitre s'il s'en trouveroit plus ou moins qu'il n'y en avoit ſur les premiers rôles, pour ordonner enſuite qu'aucun Chef de famille ne pourroit avoir chez lui plus de Domeſtiques que ce qu'ils en marqueroient ; ce qui étoit préciſément ce qui pouvoit être néceſſaire à chaque famille.

Cette guerre des Corſaires avoit rempli tout le pays de calamitez & de miſéres, où

où les Tartares n'avoient pas moins leur part que les autres. Les terres étoient demeurées incultes & abandonnées, & il ne se trouvoit même personne à la Campagne qui osat porter aux Villes le peu qu'on pouvoit avoir recueilli; parceque de quelque côté qu'on y allat, on ne pouvoit éviter, ou la rencontre des Corsaires par eau, ou celle des Tartares par terre. Comme les paysans ne se soucioient donc point de porter des vivres dans les Villes, la disette & la cherté y furent aussitot très grandes. Les Soldats, par la permission du Vice-Roi, se débandérent alors dans la Campagne, pour voir de prendre des vivres par tout où ils pourroient. Ce fut ce qui acheva de ruiner tout le pays. Et si d'ailleurs quelques paysans, pour sauver quelque chose de ceux qui les tourmentoient, s'enhardissoient de le porter aux Villes, il arrivoit encore qu'ils n'y étoient pas plutot entrez à travers tous les dangers des chemins, qu'ils étoient pris pour ramer sur les Vaisseaux de la Flote. Ou souvent même avant que d'y être entrez, les Corsaires les avoient déja arrêtez pour le même sujet. Car il y avoit des deux côtez un nombre prodigieux de Vaisseaux qui vont tous à rame & à voile; & il leur étoit besoin pour cela de se pourvoir d'un grand nombre de rameurs.

Mais comme toutes ces violences ne se pouvoient faire sans qu'il y eût beaucoup de meurtres & de massacres dans tout le pays;

car la dèſolation de cette Province demanderoit une Hiſtoire entiére, l'air y devint tellement infecté, qu'on vit bientot naitre de toute cette corruption une très cruelle peſte Ces miſérables peuples furent ainſi affligez de guerre, de peſte, & de famine. Auſſi de la plus riche, de la plus abondante, & de la plus délicieuſe qu'elle étoit de toute la Chine, elle ne demeura pour lors, & l'on pourroit dire qu'elle n'eſt encore aujourd'hui, qu'une triſte ruine de ce qu'elle fut autrefois, & tout ce mal, à ce qu'on prétend, n'eſt venu que de la mauvaiſe conduite du Vice-Roi des Armes. Cet homme emporté dèſeſpéra ces peuples par ſes cruautez, & non content de donner l'exemple du mal, il en donna encore la licence à ſes troupes, qui ne manquérent pas de s'emporter aux derniéres violences. J'ay remarqué plus haut qu'il s'appelloit Ly, & que ce fut le nom du premier Tiran qui commença le bouleverſement de ce grand Etat, & réduiſit l'Empereur Zunchien à ſe faire mourir. Ainſi le nom de Ly ſera remarquable dans la Chine pour y avoit été celui de deux Tirans ſi fameux. Cependant les Chinois prétendent que le nom de Ly dans les deux Lettres, dont il eſt composé, marque de grandez qualitez d'eſprit & de vertu: Mais le Vice-Roi, pour avoir un ſi beau nom, n'en avoit pas une meilleure réputation.

Ce Commandant qui étoit revenu quel-

ques

ques jours auparavant ſi mécontent de n'avoit point trouvé d'ennemis à combattre, ni ſur la Mer ni ſur la Terre, eut bientot ſujet de ſortir de ſa mauvaiſe humeur. On vint pour cela lui donner la nouvelle que les Corſaires avoient fait une deſcente en un lieu éloigné de deux journées de Canton, où ils s'étoient rendus maitres de la Ville de Tunquam. C'étoit une place des mieux pourvues, & des mieux fortifiées de toute la Province. On lui rapportoit qu'ils y commençoient encore de nouveaux travaux, & qu'ils ſe mettoient en état de faire bien du mal à ceux qui les attaqueroient, ſans en recevoir d'eux au dedans de leurs murailles. Les Chinois ſont ingénieux & aiment le travail; il étoit encore entré un grand nombre de Corſaires dans cette place. Comme ils avoient pris garde qu'en toutes les attaques les Tartares venoient à l'aſſaut tout découverts, & ſans penſer à faire aucuns travaux qui puſſent les empêcher d'eſſuyer le feu de toute l'artillerie d'une place, ils mirent les défenſes de la leur en état qu'il ne prît pas envie à leurs ennemis d'en approcher de ſi près. Ils percérent pour cela leurs murailles d'un grand nombre de creneaux & de meurtriéres en la maniére qu'on voit les grands Vaiſſeaux de guerre ouverts de tous côtez pour l'artillerie. Ils ouvrirent encore pluſieurs embraſures, & laiſſérent d'amples ouvertures depuis le pied de la muraille juſqu'au haut, toutes remplies de canon rangé l'un ſur l'autre par étage,

ainſi qu'il eſt diſpoſé ſur les Vaiſſeaux de guerre.

Le Vice-Roi n'eut pas plutot reçu cet avis, qu'il ſe mit en Mer avec une puiſſante Armée. On n'a pas ſu le nombre des Vaiſſeaux. Comme il ſe promettoit ſurement de terminer bientot cette guerre, il y vint pour cela avec ſes plus grandes forces. Il ſe préſenta devant la ville de Tunquam. Mais quoiqu'il eût mis ſes gens à terre, réſolu de donner l'aſſaut auſſitot, tout cet arrangement de Cannoniéres & d'ouvertures, ſi bien remplies d'artillerie & de monde, ne lui plut pas, non plus qu'à ceux qui devoient attaquer cette place avec lui. Néanmoins comme il n'étoit pas acoutumé à témoigner de la peur, lui qui ſe glorifioit de mettre les montagnes où étoient les vallées, il ne manqua pas de donner avec ſa chaleur ordinaire le ſignal de l'attaque. Les Tartares vinrent ainſi à l'aſſaut avec beaucoup de réſolution, mais ils n'approchérent pas ſitot de la muraille, qu'ils ne reconnuſſent qu'elle étoit d'autant mieux fermée & mieux défendue, qu'il y avoit un plus grand nombre d'ouvertures. Alors toute cette artillerie fit un horrible maſſacre de ces aſſaillans, qui étoient venus ſe préſenter juſqu'à la bouche du canon, n'ayant pas penſé qu'il dût être encore ſi bien préparé à les recevoir, & pour ne leur laiſſer pas grand tems de penſer à la retraitte, il partit encore de tous ces creneaux un orage ſi furieux de bales & de fléches, que tout le foſſé ne

tarda

tarda guére à se remplir de morts & de blessez, sans que ceux du dedans reçussent aucune perte.

Le Vice-Roi s'opiniâtra à donner ainsi plusieurs assauts durant les premiers jours qu'il fut devant Tanquam. Mais il ne fit que perdre son tems, son crédit & son monde ; & il ne put pour tous ses efforts gagner la moindre partie de la muraille. Il eut alors besoin de toute sa bonne Fortune pour se pouvoir soutenir. Car il y perdoit l'esprit, & ne savoit plus quelle mesure, ni quelle résolution prendre. Il voyoit qu'il ne pouvoit rien avancer, ni par la force, ni par la ruse, & que cependant il perdoit sa réputation & sa dignité même, s'il ne sortoit avec honneur de cette entreprise. Il commença donc à envisager ses affaires d'une maniére un peu moins fiére qu'à son ordinaire. Et comme il reconnut qu'il lui manquoit déja plusieurs de ses meilleurs Soldats, & que ceux qui lui restoient, n'étoient ni en assez grand nombre, ni assez vaillans pour l'emporter sur les assiégez, il envoya demander du secours au Vice-Roi des Lettres & en même tems de la grosse Artillerie pour battre la place avec des Canoniers Européens.

Ces Canoniers que demandoit le Vice-Roi, étoient huit ou dix personnes d'Europe, qui étoient venues peu d'années auparavant de la Ville de Macaô au service des Chinois contre les Tartares. Depuis comme ils avoient vu le mauvais état des affai-

res de la Chine, ne ſachant que devenir en une des extrêmitez de cet Empire, où ils étoient à plus de ſix cens lieues de Macaô, ils s'étoient réſolus à prendre parti avec les Tartares. Et alors, ils leur rendoient des ſervices qui les faiſoient fort conſidérer de toute cette Nation. Ce qui eſt auſſi remarquable eſt, que les Tartares, qui avoient ſu qu'ils étoient paſſez de Macaô au ſervice des Chinois, n'en avoient pas voulu pour cela plus de mal aux Portugais. Ils conſidéroient que ce peu de perſonnes ne pouvoit pas paſſer pour une Nation qui ſe fût déclarée contr'eux, mais que c'étoient ſeulement quelques avanturiers & Soldats de fortune qui s'étoient jettez dans les troupes de la Chine. Il arriva même que ces Canoniers ayanr informé plus particuliérement les Tartares de l'état où étoit Macaô, ceux ci leur firent connoitre qu'ils aimoient les Portugais, & généralement toutes les Nations de l'Europe. Et comme ils eurent depuis beaucoup de crédit parmi les Tartares, à cauſe des grands ſervices qu'ils leur rendirent, ils ne manquérent pas non plus ce moyen de rendre de très bons offices aux habitans de Macaô.

Le Vice-Roi des Lettres reçut un ſoir la Lettre de ſon Collégue; & le lendemain matin il ne manqua point de faire partir un nombre de troupes conſidérable pour aller à ſon ſecours, avec les Canoniers, l'artillerie, des munitions, & des vivres, ſans que la

la difficulté d'avoir auſſitot des Vaiſſeaux & de l'équipage, apportat aucun retardement à ſa diligence. Cependant ce ſecours qui devoit ſe rendre par Mer, devoit être aſſez puiſſant, pour n'être pas arrêté par quelque eſcadre de Corſaires, ſi elle ſe trouvoit ſur la toute. Le ſecours ne fut pas plutot arrivé, que le Vice-Roi fit dreſſer de puiſſantes batteries, qui battirent auſſitot ſans relâche, & avec un horrible fracas. L'artillerie des aſſiégez ne faiſoit pas moins de feu de ſon côtè. Les Tartares vinrent enſuite à un nouvel aſſaut, où ceux de la place, non ſeulement les repouſſérent de leurs murailles, mais ayant fait une puiſſante ſortie les mirent encore en fuite, & les menérent battant juſqu'à leurs Vaiſſeaux & pour s'y retirer plutot, ils ſe mettoient à l'eau juſqu'au cou.

Ce fut ici que les Chinois eurent une fois le plaiſir de ſe mocquer des Tartares. Leurs railleries s'adreſſoient au Vice-Roi, & il falloit avoir patience pour cette heure, quelque empreſſement qu'il eût de s'en vanger au plutot. Il n'y perdit point de tems, car après avoir repris ſes Soldats, d'avoir pris ſi lâchement la fuite, il les anima à à effacer au plutot une tache qui auroit dèshonoré toute la Nation. Il remit donc à terre, & à l'heure même donna ordre à ſes Canoniers de mettre ſi bien les piéces en batterie, qu'il eut ſujet d'en être ſatisfait. L'exécution ſuivit bientot cet ordre, & le Canon ſe trouva pointé avec

tant

tant de justesse, qu'en peu de tems ils eurent démonté plusieurs piéces de l'artillerie des assiégez. Ils continuérent toujours, & mirent tout le reste en si mauvais état, qu'il ne fut dèsormais d'aucun usage.

Les Corsaires, qui commencérent à perdre courage alors, donnérent sujet au Vice-Roi de reprendre de meilleures espérances. Mais il eût bien desiré après tout, qu'on en eût pu venir à quelque accommodement. Les Corsaires envoyérent eux-mêmes offrir au Vice-Roi de lui remettre la place, pour y mettre telle garnison & tel Gouverneur qu'il lui plairoit, aux conditions seulement, que ni lui ni le reste de ses troupes n'y entreroient point. Le Tartare, qui avoit fort engagé sa réputation & son crédit en cette affaire, ne souhaittoit que d'en sortir avec quelque honneur. Il reçut ainsi & avec joye toutes ces conditions. Il disposa la garnison & le Gouverneur Tartare qu'il vouloit laisser dans cette place, pour l'y faire entrer le jour suivant. Cependant les Corsaires ne crurent pas devoir trop se fier à la parole du Vice-Roi, & ainsi, dans la crainte qu'il ne trouvat que trop de prétextes pour se vanger de leur résistance, ils résolurent de prendre la fuite cette même nuit. Tous ceux de cette Ville, qui étoient en âge de porter les armes les suivirent, & il n'y demeura que les femmes, les vieillards, les enfans, & d'autres personnes inutiles pour la guerre.

Le

Le Tartare attendoit le matin l'heure qu'on ouvrît les Portes de la Ville pour y faite entrer la garnison: Mais elles étoient déja toutes ouvertes, & la Ville abandonnée à sa discrétion. Il y entra sans faire de violences, ni aucun mauvais traittement aux personnes qui s'y trouvérent. Il ne lui étoit pas naturel d'être si modéré, surtout après avoir été irrité au point qu'il l'avoit été devant cette place. Aussi pour ne pas oublier ce qu'il étoit, il ne manqua pas de décharger une partie de sa colére sur quelques bourgades voisines qu'il envoya piller & saccager. Les cruautez qui s'y firent, furent si horribles, qu'elles irritérent plus que jamais toute cette Province contre le Vice-Roi. Une de ces Bourgades voulut se mettre en défense, & elle se rendit pourtant à la fin sur la promesse qu'il n'y seroit fait aucun dommage. Mais les troupes qui y entrérent, violérent bientot par une trahison la parole qu'on avoit donnée. Ils commençoient à maltraitter ces paysans; lorsque ceux-ci, dèsespérez de voir qu'on observoit si mal ce qu'on leur avoit promis, reprirent les armes & chargérent les Tartares. Ils en tuérent dans la fureur où ils étoient, un assez grand nombre, & mirent en fuite les autres, qui se retirérent avec ce qu'ils purent emporter de leur butin sur une éminence voisine. Le Vice-Roi leur envoya du renfort pour achever de réduire ces paysans, mais ils s'étoient déja sauvez en un lieu où l'on ne leur pouvoit pas faire beau-

coup

coup de mal. Cependant ces troupes se débandérent dans les lieux voisins, où elles pillérent & massacrérent ces misérables peuples, qui étoient déja soumis, comme s'ils eussent été des ennemis déclarez, ou des sujets rebelles. Le Vice-Roi voyoit tout ce désordre, & se contentoit de dire que n'ayant pas de quoi payer son armée, il ne pouvoit pas la faire subsister autrement. Ainsi ceux qui souffroient, avoient beau se plaindre.

CHAPITRE XVIII.

Discours du Vice-Roi des Lettres, ou Intendant de la Justice, sur les cruautez de son Collégue.

Les Corsaires donnent toujours bien de la fatigue aux Tartares.

Les Chinois deviennent meilleurs Soldats.

Chinois du Nort bien différens de ceux du Midi.

LE Vice-Roi des Lettres qui savoit assez les maux horribles que faisoient les gens de guerre, en avoit de la douleur autant que les Chinois mêmes. Mais il n'étoit pas en son pouvoir d'y aporter de reméde. Il voyoit même que toute cette violence ne faisoit pas tant de mal aux Chinois, qu'elle apportoit de préjudice aux affaires des Tartares. Il en ouvrit un jour son cœur

au

au Pére Sambiaſe, Supérieur des Jéſuites de Canton, auquel il en témoigna ſon indignation dans les termes les plus vifs. Il auroit encore mieux valu qu'il s'en fût auſſi bien expliqué au Roi ſon Maitre, qui n'étoit pas ſi bien enfermé, ni d'un abord ſi difficile que l'étoient les Rois de la Chine. Il ſe pouvoit faire auſſi qu'il lui en eût écrit. Mais ce que le Vice-Roi des Armes écrivoit de ſon côté à la Cour, y tournoit bien les choſes d'un autre biais. Il y faiſoit entendre qu'il étoit bien contraint d'uſer de quelque rigueur, mais que ce n'étoit qu'à l'égard des Corſaires rebelles, & non pas contre les peuples ſoumis. Et comme à la Cour on s'ennuyoit fort de toute cette guerre ſi opiniâtre des Corſaires, on ne croyoit pas que toute la rigueur, dont il pouvoit uſer, fût un ſi grand mal. On trouvoit au contraire qu'on ne pouvoit rien faire de plus à propos, que de commettre cette expédition à un homme auſſi ferme & auſſi ardent qu'étoit ce Vice-Roi. Cette maniere de prendre les choſes étoit fort propre à augmenter le mal, & à faire perdre toute eſpérance de reméde.

Cependant le Vice-Roi ne pouvoit finir avec les Corſaires de la Chine. Ils le tenoient en de continuelles allarmes, ils ne ſe laſſoient point de le tourner & de le tourmenter d'une maniére capable de lui renverſer l'eſprit. Ils venoient quelquefois le chercher juſqu'aux portes de Canton, où après avoir tout ravagé durant toute la nuit, au ma-

tin il ne trouvoit plus perſonne. Comme leurs Vaiſſeaux étoient beaucoup plus légers que ceux de ſon Armée, ils oſoient bien les venir attaquer tantot par la proue & tantot par la pouppe. Ils lui donnoient l'allarme d'un côté, & tandis qu'il les y alloit chercher, ils exécutoient ce qu'ils avoient projetté d'un autre côté. A peine étoit il retourné de leur donner la chaſſe, qu'ils retournoient au même lieu, d'où il ne faiſoit que de les chaſſer. Car pour prendre mieux leurs avantages, ils avoient par tout de très fidelles eſpions. Il arrivoit ainſi qu'ils exécutoient toujours une partie de ce qu'ils entreprenoient, tandis que le Vice-Roi ſe trouvoit joué & abuſé par tout. C'étoit un exercice divertiſſant pour cet homme ardent, qui prétendoit devoir tout emporter par ſa fougue & par ſes caprices. Il n'y avoit que les miſérables peuples de toute cette Province qui ſe trouvoient toujours du mauvais parti. C'étoient eux qui avoient toute la décharge de la fureur des uns & des autres. Auſſi tant de grandes & belles Villes qui étoient le long de toute cette côte, ont elles été toutes ruinées, leurs places & leurs bâtimens n'ayant plus été depuis que de triſtes mazures & les reſtes d'un pitoyable débris. Elles demeurérent deſertes & abandonnées de leurs habitans, parceque la plupart y avoient été tuez & maſſacrez, & que le reſte avoit autant aimé tout quitter, pour ſe retirer plus avant dans le pays.

Les

Les Tartares souffroient bien aussi une partie des maux qu'ils faisoient. Outre l'affront qu'ils avoient de voir que les Corsaires se jouassent d'eux & les fatiguassent pour leur plaisir, ils manquoient encore souvent de toutes les choses nécessaires. Ils croyoient qu'ils ne cesseroient jamais de s'embarquer & de se dèsembarquer, ce qui étoit pour eux un exercice fort nouveau & où ils ne pouvoient guéres bien s'accoutumer. Le Vice-Roi prit en une de ces courses un Corsaire qui avoit la réputation d'être plus vaillant que tous les autres. Il le prit au dépourvu, & par quelque lâcheté de ceux qui étoient avec lui, qui l'abandonnérent. Il le mena à Canton, où il le fit percer de fléches dans la place. Ce n'étoit qu'une légére perte pour les Corsaires, qui avoient parmi eux assez de gens aussi vaillans que celui qu'on venoit de faire mourir; & de leur côté les Tartares n'en tiroient pas de plus grands avantages.

Il n'y avoit que vingt quatre heures que le Vice-Roi étoit de retour à Canton après la prise de ce Corsaire, qu'il donna ordre qu'on remît en Mer. Il se trouva aussitot sur son vaisseau, d'où il fit mettre à la voile, sans vouloir marquer autrement la route qu'il vouloit tenir. Il en usoit souvent de la sorte, pour laisser moins de lieu aux espions des Corsaires de reconnoitre ses desseins. Et comme il ne croyoit pas encore quelquefois prendre assez de précaution il prenoit bien lui même le gouvernail de son vaisseau, d'où

d'où il marquoit la route qu'il ordonnoit à toute ſon Armée de ſuivre. Cet homme avoit effectivement de grandes qualitez pour la guerre, où il étoit infatigable, & ne ſe donnoit point de repos. Mais il perdoit ſouvent par ſes maniéres d'agir violentes & cruelles, beaucoup plus qu'il ne gagnoit par toutes les fatigues. Auſſi a-t-on ſu qu'en ces derniers combats les Tartares avoient eu ſouvent du dèſavantage, & que le Vice-Roi lui même avoit été batu & défait pluſieurs fois; ce qui avoit rendu les Corſaires beaucoup plus hardis qu'auparavant, & augmenté encore leur nombre & leurs forces. On rapporte auſſi qu'ils s'étoient rendus dans toute cette Province les maitres d'un grand nombre de bourgades, de villages, d'habitations, & de Villes mêmes qui s'étoient ſoumiſes auparavant aux Tartares, ſans que le Vice-Roi eût pu emporter ſur eux aucun avantage conſidérable, ni par Mer, ni par Terre, encore qu'il menat contre eux de puiſſantes troupes de pied & de cheval.

On peut reconnoitre par là que, ſi les Chinois avoient été bien exercez dans les armes, ils auroient pu être d'auſſi bons Soldats qu'il y en a au reſte du monde. Ce ſont communément des hommes puiſſans, vigoureux, qui ont beaucoup d'adreſſe & & d'induſtrie, qui ſupportent les fatigues, aiment le travail, & paroiſſent par tout les ennemis mortels de l'oiſiveté, ce qu'on remarque particuliérement dans les Provin-

ces

ces frontiéres de la Tartarie où ils ont plus ſouvent la guerre. C'eſt encore ce qu'en rapportent des perſonnes d'Europe, qui diſent leur avoir vu faire des choſes extraordinaires, & qu'ils n'auroient pu croire, s'ils n'en avoient été ſpectateurs. On tient auſſi que les Tartares ne ſe ſeroient pas rendu maitres de ces premiéres Provinces avec tant de facilité, s'ils n'avoient trouvé ces peuples dans la diviſion & les troubles d'une guerre civile; n'ayant, aulieu de légitime Souverain, que des Tirans qui avoient mis cet Etat en une horrible confuſion à la faveur des differentes factions de fidelles & de rebelles. Mais comme ils trouvérent ces peuples ſi peu en état de faire une grande réſiſtance, & qu'au contraire ils fortifiérent encore leurs troupes d'un grand nombre de Chinois qui prirent parti parmi eux avec leur Général Uſangué, il arriva de là que ce qui devoit leur couter plus de ſang & plus de fatigue, fut ce qui leur donna moins de peine dans toute leur conquête.

Pour les Chinois des Provinces du Midi qui ſont plus éloignées de la Tartarie, ce ſont des hommes mous & efféminez par deſſus tous ceux de l'Aſie. Ce qui a fait en partie la molleſſe de ces peuples, & qui a été auſſi une des cauſes de la perte de leur Empire, & le ſera toujours de tout autre Etat, a été la profonde paix où toutes ces Provinces étoient depuis un longtems. Il y avoit des ſiécles entiers qu'on n'y avoit entendu parler de guerre que dans les Relations & les Hiſtoires. On y é-

toit ſi peu inſtruit de la navigation, qu'on ne connoiſſoit les tempêtes & les naufrages qu'en peinture. Cette nation, qui ſe mettoit ainſi ſi peu en peine des armes & de la guerre, paſſoit toute ſa vie dans les aiſes & les plaſirs. Le vice & le crime étoient toute ſon occupation, ſans que la honte ou les châtimens puſſent arrêter ces déſordres. Et comme elle ne conſidéroit que les biens & les commoditez de la vie préſente, auſſi n'avoit elle point de Dieu, ni de Religion, ou du moins n'en avoit elle qu'une qui ne l'empêchoit guéres de s'abandonner à toutes ces paſſions.

Mais on pourroit dire encore, que ce n'auroit pas tant éte la paix & la molleſſe qui auroit ruiné l'Empire de la Chine, que le peu d'eſtime que toute cette Nation faiſoit de la profeſſion des armes & des gens de guerre. Le Chinois ne conſidéroient que les lettres & les ſciences. Et c'eſt pour cela qu'un ſeul de leurs gens de lettres, s'il lui en avoit pris fantaiſie, auroit comme foulé aux pieds une vingtaine de Capitaines, qui auroient encore été obligez de ſouffrir en patience ce mauvais traitement. Il alloit toujours avec les Généraux qui commandoient les Armées, un Mandarin de Lettres duquel ils dépendoient tous. C'étoit à ce Mandarin que toute l'Armée obéiſſoit; c'étoit lui qui donnoit les ordres, & non les Généraux. C'étoient encore tous des gens de lettres qui tenoient les deux Conſeils de guerre de cet Etat. Et ceux-là ſeulement y en-

entroient qui étoient les plus capables de discourir sur le texte d'une loi, & non pas ceux qui auroient mieux su dresser l'ordonnance d'une bataille.

On avoit prévu il y avoit longtems les mauvaises suites de cette maniére de gouverner. Les Histoires imprimées depuis plusieurs années en la Chine, donnoient des avis qui méritoient bien qu'on y fît quelque attention. Mais tous ces avis ne servoient guéres à ceux qui ne pouvoient pas croire le mal que lorsqu'ils ne pourroient plus y apporter de rémède. On ne daignoit point à la Chine entrer dans les exercices & les emplois de la guerre. On laissoit cette profession à quelques misérables qui ne savoient que faire d'ailleurs. Et ceux ci ne pensoient guéres à y faire une grande fortune. Ils savoient trop qu'il n'y avoit ni honneur, ni profit à espérer dans les Armées; parceque l'un & l'autre étoient pour les gens de lettres, qui faisoient beaucoup mieux leurs affaires de quelques mots d'une loi, qu'ils n'auroient fait en gagnant de grandes batailles. Aussi ceux qui venoient à avoir du commandement dans les troupes en étoient pour l'ordinaire peu capables. Et ceux qui l'auroient été, de dèsespoir de se voir si indignement traitez de ceux dont ils jugeoient les emplois beaucoup moins importans, abandonnoient bientot le service & leurs charges sans se mettre en peine des intérêts du Prince & de l'Etat. On a su même que des Généraux avoient dit, qu'ils auroient mieux

aller attaquer une place des Tartares, que de venir donner un Mémorial à la Cour du Roi de la Chine, & qu'ils craignoient plus de se trouver devant un de leurs Mandarins, qu'au milieu d'une embuscade de leurs ennemis.

On ne peut nier que ce dèsordre n'ait perdu l'État de la Chine. Les Tartares l'ont dit plusieurs fois. Et ce fut pour cela qu'ils prirent d'abord une maniére de gouverner toute opposée. Car encore qu'ils sussent que l'une & l'autre extrêmité étoient vicieuses, ils crurent néanmoins que pour s'arrêter dans un juste milieu, il étoit comme nécessaire de passer de l'un de ces extrêmes à l'autre. Ce fut aussi ce que les Chinois firent de leur côté. De si mauvais Soldats qu'ils étoient auparavant par leur mollesse & le peu d'estime qu'ils avoient pour les armes, ils devinrent à la fin tous Soldats & tous gens de guerre; & tous ceux qui ne voulurent pas se soumettre aux Tartares, abandonnérent tellement leurs délicatesses, qu'ils ne respirérent plus que les armes. Tout leur honneur & toute leur gloire ne fut plus que celle qu'ils espérérent d'acquérir par leurs grands exploits. Enfin les Chinois, quoique bien tard, firent voir que naturellement ils ne manquoient ni de courage, ni d'adresse pour la guerre. Et dans ces derniéres rencontres où ils se sont vus aux mains plusieurs fois avec les Tartares, les Relations rapportoient qu'ils se mocquoient présentement de leurs arcs & de leurs fléches, qu'ils étoient beau-

coup

coup plus ſûrs de leurs mouſquets & de leurs arquebuſes, qu'ils chargeoient & déchargeoient très habilement, qu'ils ſe ſervoient auſſi avec beaucoup d'avantage de la pique & de la pertuiſane, & qu'ils avoient encore tout l'uſage qu'on peut avoir de la groſſe artillerie. Mais ç'a été le malheur des Chinois de ne s'être pas plutot mis en état de faire quelque grande déroute de leurs ennemis.

Ils n'ont pas manqué de répandre par tout, & de faire bien valoir les moindres avantages qu'ils ont eu dans ces derniéres guerres. Les Tartares faiſoient bien auſſi tout ce qu'ils pouvoient pour maintenir la reputation de leurs armes : mais la Renommée a trop de langues pour les pouvoir faire taire toutes. Cependant les peuples des Villes ſoumiſes, d'où l'on a ſu ce qui ſe paſſoit alors, ne ſe remuoient en aucune ſorte. On y étoit plutot comme interdit, & dans un ſilence qui faiſoit douter ſi c'étoit la crainte, ou quelque eſpérance, qui y ſuſpendiſſent les eſprits On voyoit quelque choſe qui pouvoit faire eſpérer la liberté. Mais on voyoit auſſi qu'il y avoit beaucoup à appréhender que les Corſaires n'entraſſent plus avant dans le pays. Car ils attiroient avec eux les armes des Tartares, & en même tems tous les maux qui avoient ruiné & déſerté toutes les Villes qui étoient voiſines de ces Mers.

Le Vice-Roi Ly n'étoit pas non plus ſatisfait de voir que les choſes n'alloient pas comme il l'auroit ſouhaité. Il faiſoit bien

tout ce qu'il pouvoit pour empêcher que le mal ne devînt plus grand : mais les Corsaires étoient en si grand nombre, & tellement répandus de toutes parts, qu'il ne pouvoit ni être par tout, ni mettre sur pied autant de troupes qu'il auroit falu. Car il voyoit qu'en toute rencontre, il auroit eu besoin d'employer des Armées entiéres. Ainsi tout ce qu'il pouvoit faire, en attendant du secours, étoit de les tenir le plus loin de Canton qu'il pouvoit, pour demeurer par là toujours le Maitre de la Mer. Il eut avis, un jour, qu'ils venoient de prendre une place peu éloignée de cette Ville. Il ne manqua pas d'y aller aussitot avec deux fameux Capitaines de Mer, & une Armée de cent soixante & dix Vaisseaux. Il menaçoit à son ordinaire d'aller couvrir la Terre & les Mers du sang des Corsaires. Mais toute cette colére ne se déchargea que sur des misérables qui ne pensoient guéres à prendre part à sa querelle. Les Pirates qui avoient été avertis qu'il venoit à eux, avoient saccagé & abandonné aussitot cette Place. C'étoit là tout le divertissement qu'ils prétendoient donner pour cette fois à ce Conquérant, qui jettant ensuite tout son feu sur cette misérable place, la réduisit en cendre, afin qu'elle ne servît plus une autre fois de retraite aux Corsaires.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Les Corsaires emportent auprès de Canton un petit Fort dont ils avoient gagné une partie de la Garnison.

Le Vice-Roi des Lettres découvre une nouvelle trahison de la Garnison d'un autre Fort.

De quelle maniére il punit les Traitres.

LEs Corsaires, après avoir été chassez du voisinage de Canton, laissérent quelque tems cette Ville en repos, mais non pas le Vice-Roi qu'ils tenoient toujours sur pied d'un côté ou d'un autre. Un jour qu'il s'étoit un peu éloigné, pour poursuivre quelques unes de leurs Escadres, d'autres ne manquérent pas de revenir aussitot à Canton. Ce fut le soir du quatriéme d'Aout de 1647. qu'environ soixante & dix de leurs barques mouillérent au pied de la muraille d'un des boulevards de la Ville. Ils s'étoient assurez d'une partie de ceux qui gardoient ce fort, & ainsi ils ne furent reconnus qu'au lever du Soleil; alors il se fit plusieurs décharges de l'artillerie de cette place. Comme les Traitres avoient fait croire aux autres Soldats que c'étoient les Vaisseaux du Vice Roi, qui revenoient de course, personne n'y avoit donné l'alarme plutot. Mais les Corsaires qui atta-

quoient ce fort par plusieurs endroits, en furent bientot les Maitres. La plupart de ceux qui le gardoient passérent aussitot du côté des victorieux, & quittant l'habit de Tartares, prirent le capot bordé de jaune, & la toque de même couleur, qui est l'habillement de tête des Soldats Chinois. Les autres, qui n'en firent pas autant, furent taillez en piéces. Il y avoit dans ce Fort une grande quantité d'artillerie, & d'autres differentes armes, avec de la poudre, & toute sorte de munitions. Les Corsaires prirent une partie des petites piéces pour armer leurs Vaisseaux, & jettérent les autres dans la Riviére. Pour les grosses qu'ils ne pouvoient pas enlever si aisément, ils les mirent en état de ne leur plus faire de mal. Ce Fort ne devoit pas être si proche de la Ville, puisqu'on n'y entendit point le bruit de l'artillerie, & qu'on ne sut qu'il avoit été attaqué, qu'à huit heures du matin, lorsqu'un enfant qui s'en étoit échapé, en vint apporter les premiéres nouvelles.

Le Vice-Roi des Lettres, qui commandoit alors dans Canton, ne put croire cette surprise, qu'il n'en eût été mieux informé par ceux qu'il y envoya. Ils ne tardérent pas à lui venir rapporter que les Corsaires étoient les maitres du Fort, & qu'ils ne perdoient point de tems pour se mettre en état de s'y bien défendre. Le Vice-Roi sortit avec un grand nombre de milices de pied & de cheval bien résolu de regagner ce poste.

poſte. Il y vint à l'eſcalade pluſieurs fois, & donna pluſieurs aſſauts, où il fut toujours combattu avec beaucoup de feu de part & d'autre. Il y demeura ainſi beaucoup de monde, mais toujours plus du côté des Tartares qui venoient à la charge à leur ordinaire tout découverts. Les Corſaires obligérent enfin les Tartares de ſe retirer, ſans pouvoir remporter alors aucun avantage. Il paroit néanmoins, encore que la Relation ne le diſe pas, que depuis les Corſaires abandonnérent ce Fort pour reprendre la Mer, comme ils avoient déja fait en d'autres lieux, & ils témoignoient aſſez n'avoir pas envie de le garder, lorsqu'ils en retirérent une partie de l'artillerie, & mirent en piéces le reſte. D'ailleurs le Vice-Roi des Armes, qui revenoit à Canton avec ſon Armée, n'auroit pas manqué d'employer ſes forces pour les déloger de ce poſte. Mais quelque victorieux qu'il fût revenu, il ne parut point qu'il eût fait aucun exploit de ce côté là.

Cependant le Vice-Roi des Lettres, qui vit l'ennemi ſi près de lui, ſe tint ſoigneuſement ſur ſes gardes. Et comme il ſoupçonnoit que les Corſaires auroient des intelligences dans la Ville, ainſi qu'ils y en avoient en effet, il fut aſſez heureux pour ſurprendre un Eſpion, qui étoit un valet du Général des Corſaires. Il le fit mettre à la queſtion, où il confeſſa qu'il y avoit effectivement une conjuration contre les Tartares, & que le Chef & le principal entremetteur

étoit le grand Colaô. C'étoit une des premiéres dignitez de la Chine, & au dessus de celle de Vice Roi. Ce Colaô, appellé Chim étoit alors sur un des Vaisseaux de ceux qui venoient de prendre le Fort, où il en attendoit un grand nombre d'autres avec quantité de milices qui avoient toutes juré de périr, ou de remettre la Chine en sa premiére liberté.

Depuis ce jour le Vice-Roi des Lettres, aussi bien que les autres Magistrats de la Ville, prit garde encore de plus près à ne pas se laisser surprendre. Pour cet effet, ils ordonnérent à la garde de toutes les portes des Capitaines, dont ils se pouvoient le plus assurer, & le Vice-Roi lui même voulut garder la principale porte Il ne laissoit pas d'aller & de venir par la Ville, & de visiter encore jour & nuit les Gardes des autres portes qu'il exhortoit par son exemple, autant que par ses paroles, à veiller sur des ennemis qui ne dormoient pas. Il commanda aussi d'autres Capitaines, avec les meilleurs Soldats de leurs Compagnies pour garder quelques postes aux lieux où il prévoyoit que les ennemis pourroient plutot attaquer la Ville.

La diligence infatigable de ce Gouverneur, ensuite de la déposition de l'Espion des Corsaires, fit qu'on arrêta encore quelques Chinois qu'on pouvoit soupçonner d'avoir part à la conspiration. Ceux-ci étant à la question, avouérent sans peine que tout ce que l'Espion avoit dit étoit véritable, qu'on

Qu'on avoit effectivement conſpiré de livrer la Ville aux Corſaires ; Que le Fort, où ils étoient entrez les derniers jours, leur avoit été rendu par la trahiſon de ceux qui le gardoient ; Qu'il en devoit autant arriver d'un autre Fort proche de celui-là, où deux cens Soldats de la Garniſon ſe préparoient encore de les faire entrer. Tout ce remuement ne donnoit pas peu d'embarras au Vice-Roi des Lettres, mais par ſon eſprit il vint à bout de tout. Il eſt certain que l'habileté de cet homme arrêta plus de maux, & conſerva plus de Villes aux Tartares, que le Vice Roi des Armes n'en pouvoit conquérir avec toute ſa valeur, & il n'y a pas moins d'habileté à conſerver les choſes, qu'il y en a à les réduire, ou à les établir la premiére fois.

Le Gouverneur de Canton apprenant qu'il y avoit une trahiſon dans cet autre Fort, s'y rendit en diligence ; mais ſans faire connoitre qu'il en eût rien ſu. Il y entra au contraire, avec le viſage d'un homme qui paroiſſoit ſatisfait. Il dit enſuite aux Soldats, que, parceque c'étoit le tems de faire bonne garde, d'autant que l'ennemi étoit très proche, il vouloit bien auſſi, pour les y obliger encore davantage, les gratifier de quelque augmentation de leurs appointemens, & les faire mettre de nouveau ſur l'Etat; qu'ils vinſſent donc ſe faire enregiſtrer & recevoir payement les uns après les autres. Ils ſe préſentérent pour cela d'autant plus contens, qu'ils ſe figuroient que leur trahiſon

étoit plus cachée, & que le Vice-Roi qui ſeul pouvoit les apprehender, leur faiſoit cette largeſſe pour les obliger à le mieux ſervir. Car de l'air & de la maniére qu'il leur parloit, ils ne voyoient rien qui leur pût donner de l'ombrage. Ils entroient donc par une porte, où ils recevoient quelque argent de leur paye; & de là, ils ſortoient par une autre, où ils étoient auſſi payez de leur trahiſon. Le Vice-Roi avoit mis en cette derniére des gens aſſurez, qui avoient le ſecret, & toute la réſolution pour ſe bien acquitter de l'ordre qui leur étoit donné. Ainſi, à meſure que les Traitres y arrivoient les uns après les autres, ils trouvoient ceux ci qui les poignardoient, & leur coupoient la gorge. Toute cette exécution ſe trouva ſi habilement conduite, que les deux cens conjurez, qui devoient livrer le Fort, perdirent tous la vie, ſans qu'aucun eût pu rien appercevoir de l'infortune de ſon compagnon. La garde de ce Fort fut commiſe enſuite à de nouveaux Officiers, & à de nouveaux Soldats, qui étoient en plus grand nombre, & dont on s'aſſuroit mieux que des premiers.

On connut bien cependant de quelle importance il étoit que le Vice-Roi eût uſé de la diligence, & de toute la reſolution qu'il avoit fait paroître en cette expédition. Car, à peine avoit on achevé de punir ces Traitres, qu'outre les ſoixante Vaiſſeaux des Corſaires qui étoient au pied

du

du premier Fort, on vit paroitre une nouvelle Flote de plus de deux cens voiles. C'étoient ceux aufquels les Conjurez devoient livrer la place. Ceux ci qui s'apperçurent bien qu'il n'y avoit plus rien à faire, aprochérent de la Ville tout enragez, & menaçant qu'ils y alloient mettre tout à feu & à fang, & qu'ils n'y laifferoient point d'homme vivant. Les Tartares, qui n'étoient pas moins préparez à les recevoir, furent auffitot à eux, comme ils defcendoient de leurs Vaiffeaux. Et là, on en vint aux mains, où le choc fut rude de part & d'autre. Les Tartares eurent à la fin l'avantage. Les Affaillans fe retirérent, mais à quelque diftance de la Ville feulement, & hors de la portée du canon. Ils y prirent pofte, d'où ils tinrent enfuite toute la Ville inveftie du côté de l'eau. C'étoit le plus grand mal qu'ils puffent faire alors à ceux de Canton; parcequ'étant les maitres de la Riviére, ils leur empêchoient les vivres qu'ils ne pouvoient recevoir d'ailleurs.

Le Vice-Roi qui fe trouvoit affiégé de toutes parts d'ennemis couverts & déclarez, & encore dans un tems où le Vice-Roi des Armes étoit éloigné, & avoit avec lui les meilleurs Soldats de l'Armée, jugea qu'il devoit employer plus que jamais toute fon adreffe pour fe maintenir. Il crut pour cela fe devoir affurer du Frére & du Coufin du grand Colaô, qui étoit le chef des Conjurez. Il les fit arrêter, & il les obligea enfuite d'écrire au Colaô, que s'il

ne ſe retiroit de devant la Ville avant trois jours, ils ſeroient condamnez à perdre la tête. Il fit encore venir les anciens Mandarins, auſquels il ordonna de demeurer tous auprès de ſa perſonne, pour s'employer par leur crédit & par toutes les voyes imaginables, à porter le Colaô à ſe retirer d'avec les rebelles, & à laiſſer la Ville en repos. Le procédé du Vice-Roi mit l'épouvante dans toute la Ville, où chacun des habitans demeuroit en grand ſilence dans ſa maiſon, en attendant quelle ſeroit la fin de toutes ces trahiſons.

CHAPITRE XX.

Allarme dans Canton, à l'approche des Corſaires.
Conſternation de ſes habitans.
Le Vice-Roi des Armes arrive, & met les Aſſaillans en fuite
Recherche, & punition des Conjurez.
Réſolution d'un Capitaine Chinois.
Sa mort, & ſes louanges.

ON ne vit pas que le Vice-Roi des Lettres gagnat rien à faire le mauvais. En laiſſant la juſtice, pour uſer de la violence, comme ſon Collégue qu'il avoit blâmé tant de fois, il ne fit que groſſir encore les forces & le nombre de ſes ennemis. Ainſi,

Ainſi, à peine avoit il commencé d'employer tous ces moyens violens pour mettre ſa Ville en ſureté, qu'il vit fondre ſur lui un plus grand nombre de Barques & de Vaiſſeaux de Corſaires. Au lieu de ſoixante qui étoient venus au pied du premier Fort, & des autres deux cens qui s'étoient approchez du ſecond, on pouvoit compter alors plus de mille Vaiſſeaux devant & aux environs de cette Ville. Et toute cette nombreuſe Armée faiſoit par les continuelles décharges de ſon artillerie une ſi effroyable tempête, qu'il ſembloit dans Canton que tout allat renverſer. Le ſon des cloches, le bruit des tambours, les mugiſſemens de l'air, & l'agitation générale de tous les Elémens tenoient encore leur partie dans cet horrible concert. Mais pour s'imaginer quel pouvoit être tout ce tintamarre, il faut conſidérer que c'étoit ici celui de l'artillerie de plus de mille vaiſſeaux qui tiroit ſans relâche. Que c'étoit le remuement des armes, & de tous les inſtrumens de guerre de deux puiſſantes Armées qui s'animoient à qui jetteroit la terreur parmi leurs ennemis; & que c'étoit encore le réſonnement d'un nombre infini de cloches, dont les différens ſons de bas, de haut, d'enroué, d'aigu, & de perçant, aſſourdiſſoient les oreilles de tous ceux de la Ville, & des environs.

Les habitans de Canton tenoient pour cette fois leur Ville perdue, & la peur qu'ils avoient des Corſaires depuis leurs derniéres me-

menaces, leur en avoit laiſſé de ſi horribles images, que quelques Chinois qu'ils fuſſent, & de leur même pays, ils ne pouvoient les regarder que comme autant de monſtres & de démons. Tout leur recours étoit d'enviſager déſormais les Tartares, comme leurs protecteurs & leurs vangeurs. Toute la Ville étoit ſous les armes par les ordres du Vice-Roi, qui fit encore un commandement que perſonne n'eût à paroitre qu'avec l'habit de Tartare, ſous peine de perdre la vie. Il ordonna pour cela à tous les Commandans des Eſcadres de punir de mort à l'heure même, ceux qu'ils trouveroient en habit de Chinois. Il fit retirer les embarras des rues, afin que la Cavalerie y pût aller & venir, ſans trouver d'obſtacle. Les portes, les boulevarts, & toutes les murailles étoient encore couvertes de monde, qui ne ceſſoit de faire de continuelles décharges de mouſquets & d'arquebuſes, pour faire toujours bonne mine devant les ennemis. Mais tout d'un coup, on fut bien ſurpris de voir arriver le Vice-Roi des Armes. Il revenoit, conduit de ſa bonne fortune, avec ſon Armée ſaine & entiére, & entroit ainſi dans la Ville au ſon des clairons & des trompettes. Il n'avoit point rencontré les ennemis, parceque la plupart étoient alors de l'autre côté de la Ville ; & il ne les aperçut qu'après qu'il fut paſſé. Ils s'étoient retirez dans un détroit où ils étoient couverts de quelques mon-

ta-

tagnes, qui empêchoient qu'on ne les pût voir.

Les Corsaires ne furent pas de leur côté moins surpris de revoir le Vice-Roi, & toute sa Flote, lorsqu'ils l'avoient cru si loin d'eux Et parcequ'ils se trouvoient fort en dèsordre, & peu en état de donner une bataille, ils n'osérent pas aller à lui, ni l'attendre, encore qu'ils fussent les plus forts. La premiére résolution qu'ils prirent, qui n'est pas pour l'ordinaire la plus généreuse, ce fut de prendre la fuite. Quelques uns de leurs Vaisseaux commencérent à se retirer assez en dèsordre; & les autres qui crurent en devoir faire autant, suivirent aussitot avec tant de précipitation, qu'ils ne tirérent pas la moindre piéce de leur artillerie sur les gens du Vice-Roi. Il venoit à eux avec une satisfaction incroyable de tout le peuple de Canton, qui se préparoit à voir le jeu & le spectacle des Vaisseaux avec autant de sureté, qu'il en avoit eu de frayeur peu de tems auparavant.

Les fuyards, dans l'empressement où ils étoient, laissérent les plus beaux & les plus grands de leurs Vaisseaux pour être trop pesans & ne pouvoir pas suivre les autres, sur lesquels ils retirérent les Soldats, les gens de Mer, & ce qu'ils purent sauver d'équipage. Le Vice-Roi qui ne perdoit point de tems, les poursuivit à toutes voiles. Mais il ne lui fut pas possible de les joindre. Leurs Vaisseaux étoient incom-

comparablement plus légers, leurs Chiormes aussi plus délibérées, mieux en haleine, & infiniment meilleures que celles des Tartares, qui n'étoient que de misérables paysans qu'on ne retenoit que par violence.

Le Vice-Roi revint, après leur avoir donné la chasse quelque tems. Il se saisit pour lors des Vaisseaux qu'ils avoient laissez, & ramena de la sorte sa Flotte, tout glorieux & triomphant dans la Ville. Il y fut reçu comme son libérateur, & celui qui lui étoit comme venu du Ciel pour la secourir en un besoin si pressant. Le Vice-Roi des Lettres qu'il venoit de tirer d'un assez fâcheux embarras, vint aussi au devant de lui, & il l'accompagna par toutes les rues de la Ville, qu'il traversa au milieu d'une foule de monde, qui ne se pouvoit lasser de lui applaudir. Les places & les rues où il passa, encore qu'il fît assez grand jour, étoient toutes éclairées de flambeaux; & ce n'étoit par tout qu'odeurs & parfums qu'on bruloit pour lui rendre honneur, comme s'il eût été quelqu'une de leurs pagodes & de leurs idoles qu'on eût promené par la Ville.

Ensuite de toutes ces réjouissances publiques, les Vice-Rois s'employérent à la recherche des complices de la conjuration.

On n'eut pas plutot commencé à donner la question aux premiers qui furent arrêtez, qu'on fut aussitot tous ceux qui étoient de la conspiration. Il y en avoit qui étoient simplement complices & consentans, & d'autres qui en

éto-

étoient les négotiateurs & les chefs. Les Tartares ne tardérent point à couper les têtes des uns & des autres. C'est le supplice ordinaire dont ils punissent les criminels, sans faire différence des crimes ni des personnes. Il suffit qu'ils ayent mérité la mort.

On prit garde encore de plus près, ensuite de cette premiére exécution, à faire bien garder les portes de la Ville. Pour cela on y établit de nouveaux Capitaines avec des Soldats d'une fidélité reconnue. On usa aussi de toutes les circonspections imaginables à fermer & à ouvrir les portes, en diversifiant tous ces moyens qu'on employoit, pour s'assurer si elles demeuroient bien fermées, afin de mieux faire connoitre à ceux qui pourroient penser à quelque nouvelle trahison, qu'on ne manquoit pas de se tenir bien sur ses gardes. On examinoit de plus très soigneusement tous ceux qui entroient & sortoient de la Ville, & on vouloit savoir tout ce que l'on en enlevoit.

Toutes ces précautions, aussi bien que la mort si précipitée des conjurez, tenoit le monde tout interdit, & faisoit qu'on ne savoit que dire & que penser dans la Ville. Chacun de ces habitans étoit toujours dans la peur que quelqu'un, qui lui voudroit du mal, ne l'allat dénoncer entre les conjurez; car il n'étoit pas besoin d'autre procédure pour faire perdre la vie à un homme; & il y a bien sujet de croire qu'un grand nombre de personnes très innocentes furent

trai-

traitées comme les plus coupables. Chacun donc des habitans de Canton demeuroit durant ces mauvais jours comme priſonnier dans ſa maiſon. On avoit ſeulement les yeux & les oreilles à ce qui paſſoit, mais il ne falloit rien dire. A peine même oſoit on ouvrir la bouche dans les lieux les plus retirez du logis. On ne s'y expliquoit que par geſtes, & en hauſſant les épaules. Et c'étoit dans ces tems fâcheux le meilleur expédient qu'il y eût pour éviter de plus grands maux.

Quoique les Chinois diſent bientot tout ce qu'ils ſavent, lorſqu'ils ſont à la queſtion; il y a pourtant par tout des hommes rares & qui peuvent paſſer pour des prodiges à l'égard des autres. C'en eſt un aſſez grand, qu'un homme ſeul oſe bien être conſtant & généreux parmi une multitude de lâches & de timides. C'eſt ce qui arriva dans le grand nombre des Chinois qui furent dénoncez comme chefs ou complices de la conjuration. Un Capitaine Chinois, non d'entre les Corſaires, mais de ceux qui avoient commandé dans le pays, & qu'ils appellent des Mandarins d'armes, fut mis à la queſtion; & interrogé s'il ſavoit quelque choſe de la conjuration, & des Conjurez. Il répondit avec fermeté qu'il n'étoit pas homme à ſacrifier ſes Amis, ſurtout dans une entrepriſe, où il s'agiſſoit de la liberté de ſa patrie. On lui donna de nouveau la queſtion, qui fut extraordinairement rude. Il la ſouffrit avec une fermeté tou-

toujours égale, ſans changer de ſentimens, & non pas même de viſage. Pluſieurs Chinois qui jugeoient combien ils étoient éloignez de donner un ſi genereux exemple, étoient tous de mauvaiſe humeur, de voir tant de fermeté en un homme de leur Nation. Mais les Tartares enrageoient de trouver un Chinois qui ſe mocquat d'eux, & de tous les maux qu'ils lui faiſoient ſouffrir. Ils ſe fâchoient d'avoir affaire à un homme invincible, & qui ne vouloit pas ſe rendre au milieu de toutes les douleurs. Les Vice-Rois firent venir ſa femme & ſon fils, ils les lui préſentérent avec menaces qu'ils les alloient faire mourir en ſa préſence, s'il ne leur déclaroit les conjurez. Ils vouloient voir ſi ce qu'il y a de plus tendre à un pére & à un mari ne lui pourroit pas amollir le courage. Ils croyoient, qu'encore qu'il ne ſe ſouciat pas de perdre la vie, il ſeroit peut-être touché que des perſonnes qu'il devoit le plus aimer, la perdiſſent à ſon ſujet. Mais à peine les eut-il vu devant lui, que ſe mocquant encore des Tartares, & regardant d'un œil fier ſon fils & cette femme, il dit que cette femme n'étoit que ſa concubine, qu'il avoit ôté la vie à ſa femme légitime à la priére qu'elle lui en avoit faite, & qu'il auroit traité ſon fils de même, ſi l'on ne l'avoit pas ôté de ſes mains.

Ce pére ne put pas répandre le ſang de ſon fils, & il n'obtint pas non plus de ſes bourreaux qu'ils le fiſſent mourir. Il n'avoit point d'armes, ni la liberté de s'en

ſervir. Mais il y a apparence qu'il auroit bientot exécuté tout ce qu'il diſoit, s'il l'avoit pu, & peut être quelque choſe de plus barbare, dont il n'y auroit qu'un infidelle & un idolâtre qui fût capable, qui auroit été d'arracher avec plaiſir le cœur & les entrailles de ſon fils.

Les Vice-Rois auroient dû faire plus d'eſtime de ce Chinois ſi généreux. Mais ou ils ne le conſidérérent pas, ou plutot ils le regardérent d'une telle maniére, qu'il leur parut même redoutable. Et ce fut peut-être ce qui les obligea à ne laiſſer pas vivre plus longtems un tel ennemi. Ils firent retirer ſon fils & ſa femme, auſquels il paroit qu'ils ne firent aucun mauvais traitement, & le lendemain ils le firent mourir. Cet événement a été une choſe fort célébre parmi les Chinois. On ſut peu de tems après par le bruit qui ſe répandit de cette mort, que ce Capitaine étoit un de ceux qui commandoient les troupes du Roi Gueyvan. Ce Prince, qui s'étoit retiré dans les montagnes, l'avoit envoyé par les Villes de la Chine, pour y animer les peuples à la liberté, & à ſe déclarer contre l'ennemi commun. Et c'eſt ce qu'il faiſoit alors, leur faiſant auſſi entendre que Gueyvan ſeroit à leur tête, & les commanderoit comme le Roi & le légitime ſucceſſeur de l'Empire de la Chine. Cette négociation n'eut pas pour lors un ſuccès plus heureux. Cet exemple d'une rare fidélité fit connoitre ſeulement que Gueyvan, qui devoit être un des meilleurs Princes de tous ceux qui ve-

noient

noient d'être couronnez dans cet Etat, n'auroit pas pu employer un plus digne Ministre pour le servir contre ses ennemis. Sa valeur & son courage, qui lui ont mérité de grandes louanges parmi tous ceux de sa Nation, ont donné lieu aussi de parler ici avec un peu plus d'étendue de ses derniéres avantures.

CHAPITRE XXI.

Les Corsaires prennent quelques places, & reviennent attaquer Canton.
Le Vice Roi les défait en mer.
Mauvaise conduite des Chinois, qui ne faisoient qu'irriter les Tartares, & consumoient ce qui leur restoit de forces.

IL faut achever de rapporter ce que l'on a pu savoir des Corsaires, qui ne se lassoient point de donner tous les jours de nouvelles fatigues à leurs ennemis. Le Vice-Roi des Armes y perdoit toutes ses mesures. Cet homme, qui sembloit ne devoir jamais se lasser de se voir les armes à la main, avoit trouvé des gens qui pouvoient le satisfaire & sur la mer & sur la terre. Ils venoient encore de se rendre maitres de trois ou quatre des meilleures places de la Province de Canton, où ils se maintenoient malgré tou-

te la colére de ce Tiran, & tout ce que pouvoient faire les Tartares pour les en chasser. Ils tenoient deplus quelques autres Villes assiégées, & qu'ils pressoient de fort près. Mais ils étoient encore bien plus puissans sur la Mer, où ils étoient très mal satisfaits d'avoir les derniers jours précipité si inconsidérément leur retraite, eux qui avoient alors beaucoup plus de monde & plus de forces que le Vice-Roi. Ils ne tardérent donc pas à le rejoindre, & à venir donner en même tems une nouvelle allarme à la ville de Canton. Ils vinrent mouiller au pied du premier Fort qu'ils avoient pris peu de tems auparavant. Et de là aux yeux & en la présence du Vice-Roi, ils firent à ces habitans leurs menaces ordinaires. L'approche de ces gens qui paroissoient toujours de si redoutables ennemis, remit incontinent le trouble & l'émotion dans la Ville. Les Tartares n'étoient pas moins embarrassez de voir tant de Corsaires fondre de toutes parts, & qui avoient par tout de si grandes & de si puissantes forces. Toute la Ville se mit sous les armes comme les autres fois, & y demeura toute la nuit avec un bruit & un tintamarre épouvantable. Les Corsaires n'en faisoient pas moins au dehors que les Tartares au dedans, qui mettoient en ordre leur Cavallerie, & crioient assez haut de tous côtez. Les Soldats étoient chacun en leur poste sur les murailles & aux portes de la Ville, les Capitaines faisoient par tout de continuelles rondes. On ne garde pas parmi ces barbares un aussi grand

grand ſilence, qu'en faiſant les rondes & les gardes dans les Armées diſciplinées de l'Europe. Ce n'eſt au contraire qu'un réſonnement continuel d'armes, de voix & d'inſtrumens de guerre. Ceux même qui ſont en ſentinelle & en garde, ne ceſſent toute la nuit de décharger leurs armes, aulieu que dans l'Europe on ne manqueroit pas en une telle heure de prendre l'allarme au premier coup de mouſquet. Mais ce ſont des barbares, & qui le ſont encore plus dans leur maniére de faire la guerre, qu'il ſemble qu'il n'y ait que le bruit qui les aſſure & les rende vaillans. Ce peut être parceque le bruit & la voix tiennent pour l'ordinaire lieu de compagnie. Et ceux ci auſſi pour ſe rendre plus aſſurez les uns les autres, crient plus haut, & font davantage de bruit.

Ly, dès que le jour commença à paroitre, réſolut d'aller combattre en Mer les Corſaires. Et comme il ſavoit que pour cette fois ils en voudroient venir aux mains, & qu'ils l'attendoient pour cet effet, il ſe diſpoſa auſſi pour les aller attaquer avec une puiſſante Flotte. Il ne tarda point à faire mettre à la voile & à aller à eux. Il trouva qu'ils s'étoient déja mis en ordre & en état de combattre. Il fit de même le partage & l'ordonnance de ſes Vaiſſeaux, & donna auſſitot le ſignal de l'attaque. On ſe choqua rudement de part & d'autre. Le combat fut ſanglant, & la victoire longtems

diſputée pancha tantot d'un côté, & tautot d'un autre.

Les Tartares combattoient avec plus de valeur & plus d'ordre, & ſe maintenoient mieux. Mais les Corſaires avoient de l'avantage, ayant beaucoup plus de monde; outre que comme leurs Vaiſſeaux étoient plus légers, ils revenoient plus facilement & plus ſouvent à la charge, & leur grand nombre s'étendant davantage en Mer ils venoient encore envelopper, & charger leurs ennemis devant & derriére. Il eſt certain que, s'ils euſſent été auſſi unis, & auſſi bien d'accord entre eux, que l'étoient les Tartares, cette journée, & pluſieurs autres enſuite auroient pu être pour eux. Mais comme ce n'étoient que ces gens ramaſſez & partagez en différentes Eſcadres, les différens Chefs, qui les commandoient, n'avoient pas entre eux toute la bonne intelligence qui auroit été néceſſaire. Ils avoient bien un Général, mais ils n'en reconnoiſſoient que la qualité, & ne lui obéiſſoient qu'autant qu'il leur plaiſoit, & non pas comme à un Chef qui auroit eu une puiſſance ſouveraine & abſolue: & ainſi, ſi au milieu de la mêlée, il prenoit fantaiſie à quelqu'un de ces Chefs d'Eſcadres, qui avoit moins de cœur, de ſe retirer, il le faiſoit avec toute ſa troupe, & de là il arrivoit qu'encore que les autres Eſcadres ſoutinſſent toujours aſſez valeureuſement le combat, toute leur valeur cependant étoit à la fin obligée de plier. Car d'abord que les Tartares appercevoient quelques

ques vaiſſeaux des Corſaires prendre la fuite, ils ne ceſſoient de crier victoire, ce qui les animoit à donner encore avec plus d'ardeur ſur les autres, qui ne penſoient pas encore à ſe retirer. Dans ce peu d'union, & cette mauvaiſe intelligence qu'il y avoit parmi les Corſaires, une ſeule de leurs Eſcadres n'eut pas plutot commencé à fuir, que ce ne fut plus dèslors qu'un dèſordre & une déroute générale. Les Tartares aſſurez auſſitot de leur victoire, ne manquérent pas de les pouſſer; & c'étoit là le malheur des Chinois, qu'étant auſſi habiles à fuir que les Parthes autrefois, ils ne l'étoient pas autant à combattre, & à gagner des victoires en fuyant. Ce fut là le ſuccès de cette grande bataille, où les Corſaires furent mis en fuite, & les Tartares à leur ordinaire eurent tous les avantages de la victoire.

CHAPITRE XXII.

Célébre prédiction d'un Aſtrologue de la Chine, Que cet Etat ſeroit conquis par un Etranger qui auroit les yeux bleus.

Précautions que les Chinois prenoient pour détourner l'effet de cette prédiction.

LEs Chinois, qui ſe ſont toujours aſſez adonnez aux Arts, & à l'étude des Lettres, ont eu auſſi parmi eux de grands Spé-

Spéculateurs des Aſtres, & des hommes célébres dans la Judiciaire. Entre tous ces Aſtrologues qui avoient parmi eux quelque créance, un des plus renommez, qu'ils appelloient le grand Cahorri des Etoilles, leur avoit laiſſé, il y avoit déja quelques années, une prédiction qui faiſoit aſſez de bruit dans le pays. Cette prédiction portoit qu'il viendroit un tems que l'Empire de la Chine paſſeroit en la puiſſance d'une Nation étrangére, & que celui qui en feroit la conquête, ſeroit un homme qui auroit les yeux bleus. C'eſt une choſe très rare dans tous ces pays de voir un homme qui ait les yeux bleus, & il s'en trouve ſi peu que depuis cent ans que les Eſpagnols ſont aux Philippines, qui eſt le grand abord de toutes les Nations de l'Orient, ils témoignent n'avoir jamais remarqué des yeux bleus qu'en des perſonnes d'Europe, ou nées de parens qui en étoient venus. Et ſi l'on en pouvoit remarquer en quelque autre, c'étoit comme un prodige, & même une choſe monſtrueuſe parmi ces peuples. Mais les Chinois ſur tous les autres, faiſoient voir en toutes les rencontres l'extrême averſion qu'ils avoient des yeux bleus, tant pour être une choſe extraordinaire parmi eux, que parcequ'ils ne manquoient pas de penſer auſſitot à leur prédiction.

C'a été une des raiſons principales qui a fait, qu'ils ſe ſont toujours déclarez ſi ennemis des Hollandois. Les yeux bleus ſont

cauſe qu'ils ne leur ont jamais voulu permettre d'aborder en leurs ports, non plus qu'aux Anglois & aux Danois qu'ils voyoient n'avoir pas tous les yeux noirs ou bruns, ainſi que ceux de la Chine.

Il n'a cependant ſervi de guéres aux Chinois de regarder ſi bien aux yeux de tant de monde. C'étoit d'un autre côté qu'ils devoient bien regarder de plus près. Mais comme ils n'y ont pas penſé, l'effet de leur prédiction eſt arrivé auſſi du côté qu'ils ne l'attendoient pas.

Les Chinois qui prenoient tant d'ombrage des yeux des Hollandois & des Anglois, ne ſe défioient pas qu'il leur en devoit venir de Tartarie, qui leur ſeroient beaucoup plus funeſtes. C'eſt de là cependant qu'ils peuvent dire que la prédiction de leur Aſtrologue s'eſt trouvée véritable. ç'a été le jeune Tartare Xunchi, qui devoit avoir les yeux bleus, & qui a conquis leur Empire. Il faut pourtant remarquer que la Relation ne rapporte pas expreſſément que ce Prince ait eu les yeux tels que portoit la prédiction. On a ſu ſeulement que Xunchi étoit parfaitement beau de viſage, qu'il avoit le teint d'une extrême blancheur, mêlée agréablement d'un peu de rouge, qu'à peine auroit on trouvé un Anglois ou un Flamand, qui l'eût eu plus beau & plus frais. C'eſt donc à ces marques qu'on doit entendre qu'il avoit auſſi les yeux tels que les Chinois les devoient appréhender; parceque pour l'ordinaire ils ſont comme inſéparables de ces viſages.

CHAPITRE XXIII.

Les Chinois qui négocioient dans les Etats voisins, y furent maltraitez lorsqu'on y apprit la perte de leur Empire.
Mauvaise réception que fit le petit Roi de la Cochinchine à ceux qui venoient chercher une retraite dans ses terres.

APRES avoir rapporté ce que l'on a pu savoir de la Conquête de la Chine par les Relations & les Mémoires assez abrégez qu'on en a pu avoir, il reste à dire quelque chose de la maniére que les Nations voisines traitérent ceux des Chinois, qui se trouvérent dans leurs terres, lorsqu'elles apprirent la perte de leur Empire. Comme ils s'étoient si mal défendus, à peine savoit on qu'ils étoient déja assujettis à de nouveaux Maitres. De toutes les Nations de l'Asie, il n'y avoit presque que les Chinois qui transportassent alors leurs denrées & leurs marchandises dans les Etats voisins Ils tenoient pour cet effet, aussi bien que pour la défense de leurs côtes, un assez grand nombre de vaisseaux en Mer. Peu de tems auparavant les Japonnois alloient bien trafiquer, comme eux, hors de leur pays: mais alors tout ce commerce leur avoit été interdit par des Loix de leur Prince qui menaçoient de punition corporelle tous ceux du Japon, qui entreprendroient de sortir hors de

de ſes terres. Il permettoit ſeulement aux Etrangers, à l'excluſion des Chrétiens Catholiques, de venir au Japon vendre & acheter ce qu'il leur plairoit. Un grand nombre de Chinois ſortoient ainſi hors de leur pays, & particuliérement de la Province de Foquiem, d'où ſont preſque tous ceux qui s'addonnent à la Navigation. Ils aloient porter leurs marchandiſes en différens lieux, comme au Japon, à l'Iſle de la Corée, au Tunquin, à la Cochinchine, à Champa, à Cambaye, à Siam, à Patani, à Macaſſar, à Solor, à Sumatra, & quelquefois juſqu'à Jacatra, qui eſt une Colonie des Hollandois dans les Indes Orientales. Mais d'autant que leurs vaiſſeaux ne ſont pas propres pour de grands voyages, quoique quelques unes de ces traites ne ſoyent de guéres moins de cinq ou ſix cens lieues, ils ne pouvoient pas aller plus loin. La politique auſſi de cet Etat ne leur laiſſoit pas la liberté de conſtruire de plus grands bâtimens, & qui fuſſent aſſez forts pour des voyages de plus long cours. Elle appréhendoit que ces Marchands ne s'arrêtaſſent à la fin en des terres éloignées, d'où ils ne rapporteroient plus à la Chine le profit de leur commerce.

Les Chinois étoient toujours très bien venus chez tous ces Etrangers à cauſe du grand profit que leur Négoce y apportoit. Et comme toutes leurs marchandiſes avoient grand cours & grand débit à Manile, & dans toutes les Philippines, on

y voyoit toujours auſſi un grand nombre de ces Marchands. Il y en venoit moins durant ces derniéres guerres, mais quelques uns ne laiſſoient pas d'y maintenir toujours le commerce. Et d'abord qu'ils virent leurs affaires ſe pouvoir remettre, ils ne manquérent pas de donner de l'eſpérance, qu'ils y reviendroient encore en auſſi grand nombre que jamais.

Les Chinois n'avoient pas non plus de peine à venir s'établir & demeurer chez les Etrangers. Ils y faiſoient même des alliances & des mariages avec ceux du pays. D'autres prenoient quelques Cantons ſéparez qui étoient enſuite comme des Colonies & des habitations toutes de Chinois. Pluſieurs autres étoient diſperſez par le pays, où ils s'occupoient à cultiver les champs & les terres des Seigneurs de ces Etats. D'autres encore s'employoient en differentes vacations, & en pluſieurs arts méchaniques; par où ils ſe rendoient extrêmement utiles chez ces peuples. On tient ainſi que durant les guerres de leur pays, il y en pouvoit avoir plus de cent mille qui avoient leurs familles & leurs établiſſements dans les Etats de leurs voiſins. Il s'en trouva dans une ſeule Iſle des Philippines, qui ſe ſouleva contre la ville de Manile en 1649. plus de quarante ou cinquante mille.

Autant que la nouvelle de la perte de la Chine ſurprit tous ſes voiſins, autant étonna & humilia-t-elle tous les Chinois qui étoient dans leurs Etats. Ceux-ci, qui n'étoient

toient pas pourlors dans leurs pays, & qui peut-être n'y devoient jamais retourner, ne laissérent pas d'avoir bien à souffrir de tout ce qui se dit alors à la honte & au dèshonneur de leur Nation. Ils en étoient eux-mêmes tellement en colére, qu'ils ne pouvoient souffrir seulement d'en entendre parler. Ils ne vouloient pas croire non plus tout ce qu'on disoit des Tartares. Ils tâchoient de couvrir de tout ce qu'ils pouvoient leur infamie & leur honte; & pour cela il n'y avoit point de contes qu'ils n'inventassent pour faire croire que les Chinois avoient fait & faisoient encore de grands exploits pour la défense de leur pays. C'étoient de belles fictions que ceux qui étoient encore en la Chine ne laissoient pas d'écrire à ceux qui en étoient éloignez. Ainsi un Chinois Chrétien, qui avoit femme & enfans dans un lieu fort éloigné de la Chine, où il s'étoit établi depuis vingt aus qu'il en étoit sorti, & où il n'espéroit pas retourner jamais, fut bien assez hardi pour débiter que les Chinois avoient enfin taillé en piéces tous les Tartares; Qu'ils avoient délivré la Chine, & le reste du monde de ces Tirans, & qu'il n'y avoit plus de guerre dans la Chine que de quelques-uns du pays, qui disputoient à qui donneroit un Maitre à tout ce grand Empire. Celui à qui ce Chinois faisoit ce conte, s'efforçoit bien autant qu'il pouvoit, de le dèsabuser. Mais l'autre ne manqua pas de faire voir aussitot une lettre qu'il disoit avoir reçue de son frére, où il lui mandoit tout ce qu'il disoit.

On prit garde, ce qui étoit encore remarquable, que cette lettre étoit de la même datte que la prétendue relation qui venoit de faire ſavoir le détail de tout ce qui a été rapporté ici, & l'on étoit ſi aſſuré que ce qu'elle diſoit étoit véritable, qu'il n'en reſtoit pas le moindre doute, non plus que du tems, où elle marquoit que les Tartares avoient achevé de conquérir cet Empire. Celui à qui le Chinois débitoit ſa nouvelle ne pouvoit s'empêcher de rire, & le vouloit bien convaincre qu'il n'y avoit rien de plus faux: mais il voulut en demeurer à ce que ſon frére lui écrivoit. Il prétendoit qu'à cauſe qu'il étoit Chinois, & zélé pour la religion de ſon pays, il n'étoit pas capable de lui mander des menſonges. C'étoient à la vérité des qualitez qui rendoient ce perſonnage fort croyable. Ce pauvre homme pourtant ne laiſſa pas de s'en aller aſſez mécontent: ce qui donne lieu de penſer qu'il avoit encore plus de foi à ce qu'on lui diſoit, qu'à la lettre de ſon frére. Mais il étoit fâché & avoit honte en même tems de demeurer d'accord d'une vérité qui ne lui plaiſoit pas.

On n'a point fait dans la plupart de ces pays de plus mauvais traitemens aux Chinois, tant à ceux qui y étoient déja, qu'aux autres qui y ſont venus depuis avec l'habit de Tartare, que de ſe mocquer d'eux & leur dire quelques injures, comme de les appeller des traitres à leur Roi, & des lâches qui avoient mal défendu leur Patrie. Ces re-

pro-

proches leur pouvoient être ſenſibles ; mais c'étoit peu de choſe, & ils en méritoient de plus fâcheux.

Ils trouvérent encore moins de dureté parmi les Sujets du Roi d'Eſpagne, qui eurent au contraire beaucoup de compaſſion de leur infortune. Il auroit fallu être bien dur, pour ne pas voir avec quelque douleur l'état déplorable de ce grand Empire, qu'on avoit vu peu d'années auparavant ſi floriſſant. Les Eſpagnols devoient être encore plus touchez que les autres, eux qui pouvoient ſe reſſouvenir de ce qui s'étoit paſſé autrefois chez eux. Il eſt pourtant vrai que généralement on n'étoit pas fort fâché que les Chinois fuſſent humiliez au point qu'ils l'étoient. Leur maniére d'agir avec les Etrangers étoit ſi pleine d'ombrages & de défiances, & tellement embarraſſée de difficultez, qu'il n'y avoit pas moyen d'aborder ni d'approcher ſeulement de la Chine. Ce qui faiſoit que tout ce grand Empire étoit comme fermé au commerce & à la ſociété du reſte des hommes, & par là à la lumiére de la Foi & de la véritable Religion, qui y a été ſi horriblement perſécutée, par cette raiſon ſeulement, que ceux qui l'annonçoient étoient des Etrangers qui entroient dans leur pays, contre la défenſe de leurs Loix. Mais toute cette inhumanité ne procédoit que des terreurs paniques & des méfiances baſſes de cette ombrageuſe Nation. Le Tartare eſt bien éloigné de toutes ces

maniéres d'agir des Chinois. Comme il juge plus avantageusement de sa valeur & de ses forces, il a voulu que l'entrée de ses Provinces fût ouverte à toutes les Nations de la Terre. Il se met peu en peine qu'il vienne des Etrangers. Il appréhende si peu qu'on vienne conquérir son pays, qu'il prétend au contraire que le bruit de ses grands exploits a fait peur à toute la Terre.

Les Tartares sont vaillans & généreux, leur maniére d'agir est aussi plus franche & plus aisée, & revient beaucoup à ce qui se fait dans notre Europe. Ils n'ont pu souffrir toutes ces cérémonies & ces prosternemens qu'on faisoit devant les Mandarins Chinois, comme pour les adorer, ainsi qu'on le verra en traitant de leur gouvernement. C'est pourquoi comme on eut d'abord quelque espérance que le changement de cet Etat ouvriroit & faciliteroit le Commerce, non seulement des biens de la Terre, mais beaucoup plus des richesses de la Foi, tout autre que les Chinois, sur tout les Chrétiens, ne fut pas fâché que les affaires de ce grand Empire allassent avoir dèsormais une autre face.

Il faut dire cependant quelque chose de la maniére que le petit Roi de la Cochinchine, proche voisin des Chinois, les reçut après la ruine de leur pays. Ce Prince est petit-fils d'un Vice-Roi qui se révolta contre le Roi de Tunquin, avec les peuples qui habitent un petit Canton de cet E-

tat.

tat. Ainsi la Cochinchine n'est qu'une petite partie du Royaume de Tunquin, bornée de la Mer au Midi & au Levant, mais continue du côté du Nort, comme tout l'Etat de Tunquin, avec la terre ferme de la Chine. Ce Vice-Roi se maintint dans sa révolte avec cette qualité de Vice-Roi, ou de Prince de la Cochinchine. Son fils & son petit-fils se sont maintenus après lui, & ce dernier est présentement le Roi de ce pays, qui est ainsi depuis soixante ans un petit Etat séparé. Depuis ce tems le Roi de Tunquin n'a pas cessé de faire la guerre à la Cochinchine, prétendant en être toujours le légitime Souverain. Mais ce n'a pas été une guerre où les deux partis se soyent fort échaufez. Comme les rebelles ont eu des amis puissans, qui les ont toujours maintenus, cette guerre n'a subsisté que par des raisons d'Etat : & ce n'a plus été à la fin qu'une dépense & un emploi de quelques finances pour tenir quelques gens de guerre sur pied, sans qu'il y ait eu ni perte ni avantage de part & d'autre. C'est l'état où étoit la Cochinchine. Que s'il eût pris alors envie aux Tartares de tourner leurs armes de ce côté-là, ils eussent bientot vuidé la querelle de ces deux Princes ; & ils étoient l'un & l'autre assez voisins de ces Conquérans, pour trembler au bruit de leurs victoires.

Pour revenir au petit Roi de la Cochinchine, encore qu'il ne fût pas fort puissant, il ne laissoit pas de faire assez le mauvais. Il

témoigna beaucoup de mauvaiſe volonté aux Chinois qui venoient d'être chaſſez du Japon, pour le ſujet que l'on verra ci après, & il maltraita encore autant qu'il put tous les autres de ce qu'ils s'étoient ſi mal défendus contre leurs ennemis. Ce Prince demeure ordinairement avec toute ſa Cour en un lieu, où un grand fleuve appellé le Tayfu ſe vient rendre dans la Mer. Les Vaiſſeaux de tous les Etrangers qui viennent trafiquer dans ce pays y entrent ſans aucune peine. Il y a à deux lieues de l'embouchure de ce fleuve une Isle appellée Champailo, où d'une baye qui s'y trouve il ſe fait un Port où peuvent aborder quelques Vaiſſeaux. Il envoya là faire commandement aux Chinois, qui penſoient trouver quelque réfuge chez lui, de ne paſſer pas plus avant, parcequ'il ne vouloit pas donner retraite dans ſon pays à ceux qui avoient été des traitres à leur Roi, & à leur Patrie. Il les tint deux mois à la baye de cette Iſle ſans leur permettre ſeulement d'entrer dans le Canal de la riviére. Il vouloit leur faire ſentir qu'ils ne méritoient pas que ſa grandeur les traitat mieux. Ils comprirent auſſi ce qu'il vouloit dire, & qu'il lui falloit de l'argent. C'étoit en effet tout ce que prétendoit ce grand Monarque, qui ne croyoit pas qu'il fût indigne de grandeur de ſa profiter de l'infortune de ces miſérables. Et c'étoit encore à cauſe qu'il voyoit les Chinois dans l'abaiſſement, qu'il oſoit bien les traiter avec cette fierté, lui qui dans un autre tems n'au-

n'auroit pas ainsi agi avec eux. Ceux-ci, qui virent bien ce qu'ils avoient à faire, ne manquérent pas de faire des présens au petit Roi de la Cochinchine. Et ils eurent par ce moyen la liberté d'entrer dans le canal de sa riviére. Il continua à leur faire bien valoir cette grace, mais ils savoient assez qu'ils en avoient toute l'obligation à leurs présens.

CHAPITRE XXIV.

L'Empereur du Japon, traitte durement les Chinois.

Ombrages que ce Prince a des Etrangers.

Combien ces défiances sont un puissant obstacle à la Conversion de ces peuples.

Il ne voulut point recevoir une Ambassade des Portugais de Macaô.

Que le Japonnois, quoiqu'il soit très puissant, pourroit craindre les Tartares.

DE tous les Princes voisins de la Chine n'y en a point qui ait fait paroitre plus d'inhumanilé à l'égard des Chinois que l'Empereur du Japon. Ce Prince, prétend être un très vaillant & un très puissant Monarque. Et il le pourroit bien être, n'étoit qu'avec toute sa puissance, il appréhende tellement les Rois étrangers, ceux même qui sont éloignez de lui, de plus de cinq mille lieues, & surtout le Roi d'Espagne, qu'il en

a des

a des ſonges & des viſions, lors même qu'il eſt le plus éveillé. C'eſt ſur ces ridicules ombrages qu'il s'eſt mis dans l'eſprit que tous ceux qui alloient annoncer la Religion Chrétienne dans ſes Etats, n'étoient que des eſpions du Roi d'Eſpagne Et c'eſt la ſeule raiſon qu'il a eue de chaſſer tous les Chrétiens de ſes terres, & qui l'a porté encore à faire mourir ceux qui y étoient demeurez cachez, ou qui y étoient retournez pour continuer l'entrepriſe qu'ils avoient commencée, de porter la lumiére de la Foi à ſes peuples. Il en a fait un grand nombre de martirs, & même de ſes Sujets naturels, qui avoient été convertis à la Foi, ſur la ſeule créance qu'il avoit, qu'ils étoient autant de Partiſans des Eſpagnols. Enfin la peur où il eſt toujours qu'on ne le vienne dépoſſéder de ſes Etats, lui a fait faire les rigoureuſes défenſes à tous ſes Sujets, de ſortir hors de ſes terres: car il s'eſt imaginé, qu'ils pourroient bien aller ſe faire Chretiens en des terres étrangéres, pour revenir enſuite avec les Eſpagnols, & leur aider à conquérir ſon Empire.

Les Portugais lui envoyérent en 1647. une Ambaſſade très honorable, dont les gens & l'équipage étoient ſur deux Galions. C'étoit pour traiter du rétabliſſement du commerce avec la ville de Macaô. Il ne fut pas poſſible de rien faire avec ce Prince. Il renouvella au contraire d'une maniére encore plus forte ſes premiéres défen-

ſenſes. Il prétendit ſeulement faire beaucoup de grace à ces Ambaſſadeurs de leur laiſſer la vie. Les deux Galions demeurérent devant Nangaſaque quarante jours, depuis le vingt-ſixiéme de Juillet, juſques au ſixiéme de Septembre de l'année 1647. On ne peut dire ce que ne firent point durant tout ce tems ceux du Japon, pour prendre leurs ſuretez, & ſe tenir ſur leurs gardes dans les défiances, & les ombrages qu'ils prenoient des moindres choſes. Ils ne laiſſérent pas de paroitre vouloir traiter ces Portugais fort obligeamment, & avec toutes les civilitez que les meilleurs amis ſe pourroient rendre par tout ailleurs. Cependant, ils leur firent trouver bon de mettre à terre toute leur artillerie, leurs munitions, leurs voiles, & leurs timons, pour mettre le tout en leur garde, les aſſurant de le leur rendre très fidellement, lorsqu'ils ſeroient prêts de ſortir de leurs ports.

Les Portugais ne furent pas d'avis au commencement d'accorder cette demande. Ils s'excuſoient qu'ils n'avoient pas ordre de ceux qui les envoyoient d'en agir ainſi. C'étoit pourtant plutot par l'appréhenſion qu'ils avoient que les Japonnois ne vouluſſent les déſarmer, pour venir enſuite avec moins de péril leur ôter la vie, ainſi qu'il étoit arrivé à l'Ambaſſade qui y étoit venue de Macaô en 1640. Ils connurent néanmoins peu de tems après qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'ils pouvoient en toute ſureté leur accorder ce qu'ils demandoient.

doient, Ils voyoient tous les jours que les vaiſſeaux Hollandois qui arrivoient alors à Nangaſaque, ne faiſoient pas de difficulté de leur laiſſer en garde tout leur équipage. Car on uſoit auſſi au Japon de toutes ces précautions à l'égard des Hollandois, par la crainte qu'on y a généralement de tous les Etrangers. Mais on y appréhendoit les Eſpagnols encore plus que tous les autres.

Après pluſieurs demandes & réponſes des uns & des autres, ils entrérent enfin dans le canal de la Riviére, qui a auprès de cette Ville plus d'un quart de lieue de largeur. Mais quelques jours après, ceux qui étoient ſur ces vaiſſeaux, furent fort ſurpris de voir un matin cette Riviére fermée dans toute ſa largeur d'un grand pont, entre lequel & le Château de la Ville, ils ſe trouvoient comme priſonniers. Les Japonnois n'en demeurérent pas là. Deux ou trois jours après, ils firent voir encore un matin ſur ce même Pont, quatre Forts en diſtance égale, tout couverts d'artillerie & de gens de guerre. Outre ces Forts, il y avoit aux deux extrêmitez du Pont, en deſcendant la Riviére, deux Eſcadres de Vaiſſeaux, ou plutot deux Armées entiéres, où il paroiſſoit en chacune plus de mille Barques & Navires, tant grands que petits, avec un nombre de milices deſſus preſque incroyable. Il eſt aiſé de voir, ſi après cette diligence, les Japonnois ne pourroient pas faire des choſes, qu'il ſemble qu'on

qu'on ne pourroit rapporter ſans exagération.

On ſut que ce qui avoit donné ſujet au Gouverneur de Nangaſaque de faire tout ce grand appareil, étoit qu'après avoir donné avis à la Cour du Japon de l'Ambaſſade des Portugais, il avoit pris garde qu'ils étoient entrez en des défiances, qui les auroient pu porter à s'en retourner, & comme il avoit appréhendé de fâcher l'Empereur, & de paſſer à la Cour pour un imprudent, ſi, après avoir donné avis de cette Ambaſſade, elle s'en étoit retournée ſans avoir reçu les ordres & les réponſes de la Cour, il s'étoit pour cela ſi bien préparé à retenir ces Ambaſſadeurs.

Le Japonnois a fait traiter avec une dureté de barbare tous les Chinois qui étoient au Japon, & ceux même qu'il ſavoit bien n'avoir rien contribué à la perte de leur Empire. Il y avoit un grand nombre de Chinois dans le Japon qui y avoient épouſé des femmes, & donné auſſi leurs filles à ceux de ce pays. Quelques uns alloient & venoient continuellement de la Chine au Japon pour l'exercice de leur Commerce. D'autres qui étoient de riches Marchands étoient plus réſidens à leurs boutiques & à leurs magaſins, où ils vendoient leurs marchandiſes & entretenoient aſſez grand négoce avec les Marchands du Japon. Tous ces gens n'étoient ni complices, ni conſentans des trahiſons qui ſe venoient de faire en la Chine. Ils n'avoient rien contribué aux malheurs

de

de cet Etat. Ils n'étoient pas même alors dans leur pays. Ils s'étoient retirez au Japon, aussitot qu'ils virent le trouble & la guerre dans les Provinces où ils négoçioient. Cependant, quelque bien informé qu'on fût au Japon de leur innocence, on n'y eut pas plutot su la perte de la Chine, qu'ils furent condamnez comme des trairtes & des lâches qui avoient livré honteusement leur Roi & leur Patrie en la puissance de leurs ennemis. On ne voyoit pas le mal que pouvoient avoir fait ces misérables; mais un Arrêt de l'Empereur du Japon ne laissa pas de déclarer que la Nation des Chinois étoit dès-ormais indigne de vivre parmi ses peuples, & d'ordonner qu'elle eût ainsi à sortir au plutot de toutes ses terres & Seigneuries, sous de très rigoureuses peines. Il fallut s'en aller sans réplique, car les volontez de ce Prince, ni les Arrêts de son grand Conseil de Tenca, ne souffrent pas de remontrances. C'étoit une chose pitoyable de voir tant de misérables se mettre ainsi en mer abandonnez de tout secours, & obligez d'aller chercher des terres inconnues, ne pouvant ni retourner en leurs premiére Patrie, qui étoit toute ruinée des Tartares, ni demeurer en une terre qui leur tenoit lieu de Patrie depuis si longtems. Il falloit même faire une grande diligence, ensorte que dans cet empressement, ils ne purent pas obtenir d'emporter quelques unes de leurs marchandises, comme du cuivre & des armes, sur lesquelles il y avoit des défen-

fen-

ſences. Seulement quelques uns de ceux qui s'étoient mariez dans le Japon y laiſſérent leurs familles, dans l'eſpérance d'y revenir, lorsqu'on n'y porteroit pas les choſes à une ſi grande rigueur, & depuis ils eurent permiſſion d'aller & de venir avec leurs Vaiſſeaux, mais pour les affaires du Commerce ſeulement, & ſans pouvoir s'arrêter dans ces Etats, comme auparavant.

Les autres Marchands de la Chine, qui y vinrent depuis pour continuer leur Commerce, furent bien encore plus maltraitez. Comme ils étoient alors ſujets des Tartares, ils avoient des habits & les cheveux courts à la mode de Tartarie. Cette nouveauté ne plut pas au Japon. On leur envoya donc un commandement de ne pas deſcendre de leurs Vaiſſeaux, ni de décharger aucune de leurs marchandiſes, mais de s'en retourner au plutot d'où ils venoient; & de ne revenir jamais au Japon avec des habits de Tartare, qu'autrement ils y ſeroient très mal recus & punis, comme ils le mériteroient, de leur témérité. Cependant ils ne pouvoient pas s'en retourner du même vent qu'ils étoient venus; car il falloit attendre pluſieurs mois pour avoir un vent tout contraire à celui qui les avoit amenez. Les Chinois ſe virent donc dans la néceſſité d'attendre le tems propre à ſortir d'un lieu, où ils ne pouvoient entrer, & de demeurer cependant en Mer priſonniers dans leurs Vaiſſeaux, où, après avoir déja tant ſouf-

souffert dans leur pays, les inhumanitez du Japonnois leur firent bien sentir qu'ils n'étoient pas encore au bout de leurs maux.

Ils furent si cruellement traitez de ces barbares, que les Tartares qui le furent, en témoignérent fort haut leurs ressentimens, par les menaces qu'ils iroient s'en vanger jusques dans le Japon, & qu'ils apprendroient à ces peuples, qu'ils étoient encore en état de conquérir un Empire. Les deux Vice-Rois de Canton qui se tenoient particuliérement offensez de cette insulte des Japonnois, avoient assez d'envie d'en porter leurs ressentimens plus avant. Mais ils ne pouvoient par eux-même faire quelque entreprise sur cet Etat. C'étoit au jeune Xunchi à entrer le premier dans cette querelle, & il est certain que s'il se fût résolu de porter la guerre dans le Japon, il auroit donné en peu de tems bien des affaires à ce Prince. Il n'y avoit pas loin pour y faire passer des troupes de la Chine & de la Corée, & ces deux Nations, qui sont ennemies de tout tems des Japonnois, ne demandoient pas mieux que cette guerre. C'étoit de quoi donner à penser à son voisin, & l'obliger à rabattre bientot de sa fierté, & encore plutot, si Pelipaovan le Conquérant de la Chine avoit paru à la tête de ceux qui auroient voulu lui aider à conquérir le Japon.

Voilà en général de quelle maniére les Chinois furent traitez de leurs voisins après

la

la perte de leur Empire. La plupart se contentérent de leur dire des injures, de les railler, & de parler avec mépris de leur Nation. Il n'y eut que le Japonnois qui les traita avec la dureté & la fierté dont il étoit capable. Les Tartares blâmérent seulement les Chinois de leur lâcheté, & de ce qu'ils s'étoient si mal défendus; & par mépris ils les appelloient les Doux. Depuis dans les Loix & les Ordonnances qu'ils firent pour le gouvernement de cet Etat, ils parlérent toujours d'eux en des termes qui leur pouvoient faire connoitre qu'ils ne les estimoient guéres. On insulte par tout aux misérables, & par tout ceux qui se soutiennent encore foulent aux pieds ceux qui sont tombez, comme si quelque jour ils ne pouvoient pas faire la même chute.

CHAPITRE XXV.

Quelle est la Religion de ces Tartares. De leurs vices, & de leurs vertus naturelles.

ON peut dire que les Tartares qui ont conquis la Chine, sont des hommes presque sans DIEU & sans Religion : car il ne paroit guéres qu'ils s'attachent à reconnoitre aucune Divinité, ni à faire des actes d'aucune Religion particuliére. On voit seu-

ſeulement qu'ils reçoivent indifféremment toutes les Religions ou ſuperſtitions qu'on leur préſente, qu'ils n'en rebuttent aucune, & qu'ils s'accommodent de toutes. Ainſi, comme on pourroit dire que ce ne ſeroit point proprement avoir d'ami, que d'avoir tout le monde pour ami, & ne connoitre point d'homme de bien, que de n'en connoitre point de méchant; on pourroit dire de même des Tartares, qu'encore qu'à l'extérieur ils puiſſent paſſer pour des idolâtres, ils n'ont pourtant point, à proprement parler, de Religion, parcequ'ils ne ſavent, & ne ſe ſoucient guéres de ſavoir ce qu'ils adorent. Ils ne paroiſſent pas même la plupart avoir ces premiéres notions que le ſeul inſtinct de la Nature imprime dans l'ame ſans aucune lumiére ſurnaturelle, & par où les Philoſophes font reconnoitre un ſouverain Etre, & une premiére cauſe de tout ce qui ſe meut, & qui ſe produit dans la Nature.

Auſſi les Tartares n'ont ils point d'Idoles, ni aucune de toutes ces Divinitez de l'Antiquité. Ils révérent ſeulement, ou plutot ils admirent le Ciel, tel qu'il ſe préſente à leurs yeux, & ſans y rien conſidérer que ce qu'ils y voyent de haut, de grand & de lumineux. C'eſt ce qui fait toute leur vénération, comme c'eſt auſſi ce qui fait plus d'impreſſion ſur les peuples. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils ſe donnent beaucoup de peine dans ce culte qu'ils rendent au Ciel. Leur dévotion ne va pas ſi avant. Ils ont ſeu-

ſeulement leurs Bonzes, qui ſont comme leurs Prêtres, qui doivent faire quelques ſacrifices. Ce ſont auſſi leurs Philoſophes & leurs gens de Lettres, deſquels toutefois ils n'ont pas une grande eſtime. Leurs femmes, comme la dévotion, vraye ou fauſſe, eſt par tout plus naturelle à ce ſexe, paroiſſent avoir un peu plus de Religion, & elles le témoignent, en ce qu'elles ont plus de vénération pour leurs Bonzes. Du reſte, cette Nation qui n'embraſſe aucune Religion particuliére, n'en contredit auſſi aucune, & s'accorde aiſément à reconnoître pour Divinité ce pourquoi elle voit qu'on a quelque vénération. C'eſt ce qui a paru dans tous les lieux de la Chine où elle a paſſé. Il y a dans tout ce pays une infinité de Pagodes, qui ſont les Dieux & les Idoles des Chinois, avec un grand nombre de Temples, où ſont ces Pagodes, qui ſont tous magnifiquement bâtis & ornez richement. C'étoient les retraites de grandes troupes de Bonzes qui y vivoient alors fort à leur aiſe. Car quelque choſe qu'on voulût dire des grandes auſléritez de ces miſérables, ce n'étoit pas parmi eux que ſe trouvoient des gens qui mortifiaſſent & affligeaſſent beaucoup la Nature. Auſſi les Tartares ne virent ils pas ces viſages pâles & défigurez, dont on parloit tant parmi le peuple. Ils trouvérent au contraire des hommes frais, bien nourris, & dans un embonpoint qui leur fit croire que la vie qu'ils faiſoient, n'étoit pas ſi dure ni ſi pénible. Les Tartares ne leur firent aucun mal

non plus qu'à leurs Temples & à leurs Pagodes. Il eſt vrai qu'on ne pourroit pas bien dire, ſi c'étoit par Religion ou par ſuperſtition, ou par quelques raiſons d'Etat. Ils ne pillérent point cependant aucun de ces Temples. Ils ne maltraittérent aucun de ces Bonzes. Ils ne leur ôtérent rien des revenus & des poſſeſſions que leur avoient données les Rois de la Chine, encore qu'elles fuſſent très conſidérables. Cette modération pourroit paſſer pour des ſentimens de Religion & de vénération que les victorieux auroient eus pour ces Temples. Mais d'ailleurs ils n'étoient pas ſi ſcrupuleux, qu'ils n'en fiſſent des écuries, & qu'ils ne logeaſſent leurs chevaux parmi les Pagodes. Pour les Bonzes, ils les appelloient avec aſſez de mépris des fainéans qui fuyoient le travail & la peine, des fourbes qui trompoient & amuſoient le monde, & qui mangeoient bien à leur aiſe le pain des pauvres. Ils les maltraitoient de paroles ; mais ils ne les forçoient pas davantage à quitter leur état & leurs façons de vivre. Et on croit qu'il y avoit ordre de l'Empereur Xunchi de ne pas tourmenter les Bonzes, & de ne pas faire de dèſordre dans leurs Temples.

On croyoit cependant que les Tartares extermineroient avec le tems tous ces gens inutiles, ou pour le moins qu'ils mettroient parmi eux de bonnes réformes. La maniére de vivre des Bonzes ne revenoit guéres à leur humeur, & ne les contentoit pas. Mais pour ne pas rendre leur Gouvernement odi-

odieux, s'ils entreprenoient ſitot cette affaire, ils crurent y devoir agir avec plus de retenue. Ils ne pouvoient rien faire cependant de plus important pour l'entrée & l'accroiſſement de la Religion Chrétienne dans tout ce grand pays. Car ce ſont les Bonzes qui ſe ſont juſques ici le plus oppoſez aux Miniſtres du ſaint Evangile, ſans être trop zélez pour leur fauſſe Religion. Les Tartares eurent encore beaucoup d'égard pour les Jéſuites & les Chrétiens, les Femmes mêmes aſſiſtoient à leur ſervice. A la vérité, il y avoit plus de curioſité que de gout pour nos miſtéres, mais on pouvoit en concevoir beaucoup d'eſpérance de parvenir à la converſion de ces peuples.

Les Tartares, pour ce qui eſt de leurs mœurs, ne ſont pas des hommes mous & ſenſuels, comme les Chinois. Ils n'ont pas auſſi un ſi grand nombre de femmes. Mais ils déteſtent ſur toute choſe les vices infames & abominables. C'eſt ce qui fit que l'Empereur Xunchi, qui ſut que les Chinois y étoient ſujets, publia une Ordonnance, auſſitot qu'il prit poſſeſſion de cet Etat, que quiconque auroit tenté ſeulement une de ces abominations auroit la main coupée, & que celui qui l'auroit commiſe, perdroit la tête ſans aucune grace. Ils tiennent encore le larcin pour un ſi grand crime, que dès la premiére fois ils le puniſſent de mort.

On remarque que du reſte cette Nation a des qualitez fort eſtimables. Elle eſt no-

ble & généreuse dans ses maniéres d'agir; Elle procéde avec franchise & de bonne foi, principalement en tems de paix, où elle n'a point d'ennemis à craindre. Ceux aussi qu'elle commet pour rendre la justice, doivent être très dèsintéressez : car elle leur défend de prendre aucune chose des Parties, & les punit très rigoureusement s'ils le font. On n'appelle pas là, comme on fait ailleurs, ce que des Juges prennent, des présens ou des épices; mais un vol & un larcin, ce qui est aussi le nom que la Loi de DIEU donne à tout ce que l'on présente pour achetter & faire vendre la justice. On verra quelques sont leurs autres Vertus morales, lorsqu'on parlera de leur gouvernement.

Les plus grands vices des Tartares sont d'être cruels dans la guerre. Ils aiment pour lors extrêmement à répandre le sang. On a dit même qu'ils alloient jusqu'à cet excès que de manger la chair de leurs ennemis; ce qui seroit inhumain. Mais on n'en a pas des preuves bien certaines, & il ne paroit pas au moins que ce soit le vice de toute la Nation. C'auroit pu être seulement en quelque rencontre une rage des plus barbares, & de gens qui ne sont parmi eux d'aucune considération. On a pris garde aussi qu'il ne falloit pas s'assurer trop sur leur parole, quand il leur peut revenir quelque profit de ne la pas tenir.

CHAPITRE XXVI.

Gouvernement des Tartares dans la Chine.
Excellentes qualitez du jeune Xunchi.
Réforme qu'il fit des Mandarins, & des Eunuques de cette Cour.
Honnête liberté des femmes Tartares.

LEs Tartares quelque barbares & infidelles qu'ils soyent, ne laisseroient pas, par la maniére dont ils se gouvernent, de donner d'excellentes leçons aux plus sages de nos Politiques. On a déja remarqué que ces peuples qui environnent presque toute la Chine du côté des terres, tiennent un très grand pays qu'on divise en plusieurs Etats & Royaumes. Les Chinois en font le partage comme du monde en général. Car ils les appellent les Tartares du Levant, du Couchant, & du Nort. Aussi cette Nation occupe-t elle un si grand pays, qu'elle paroit elle seule comme un monde entier. Les plus puissants de ces peuples sont ceux du Levant & du Septentrion. Ce sont eux qui avec leur jeune Roi Xunchi ont conquis la Chine. Ils avoient depuis longtems la guerre avec ceux qui sont plus avancez vers le Couchant & le Midi, & ce qui est remarquable est qu'ayant fait alors un accord entr'eux, qui donna les moyens à Xunchi de passer avec de plus grandes forces dans la Chine, ils le gardérent de si bonne foi, qu'-

qu'ils ne parurent pas même avoir la moindre jalousie des victoires d'un Prince & d'un parti, qui étoit leur ennemi depuis si longtems.

Xunchi, en même tems qu'il gagnoit des Villes & des Provinces, pensoit aussi à faire des Loix & des Ordonnances, qui lui pussent conserver ce que ses armes lui avoient acquis. Il ordonna premiérement, ce que l'on a déja remarqué, que les Chinois se feroient tous couper les cheveux, & porteroient la tête rase ainsi que les Tartares, en laissant seulement sur le haut de la tête un toupet plus large pour les reconnoitre d'avec les Tartares naturels. Ce commandement fut extrêmement rude à ces peuples, qui aimoient presque autant perdre la vie que leurs cheveux. On dit que ce fut un Chinois de Pequin qui donna cet avis à ce Prince, lorsqu'il s'y fit couronner, comme d'une chose importante pour assurer sa conquête.

Ce Prince fit un second Réglement encore plus important pour maintenir ses peuples & ses nouveaux Sujets dans la paix; & sa politique parut en cela très sage & très judicieuse. Un grand nombre de ceux de sa Nation étoit venu s'établir dans la Chine longtems avant la guerre. Il est assez ordinaire en tous les Pays où il se trouve beaucoup de monde, qu'il en passe de l'un à l'autre, & principalement d'un qui est moins accommodé à un autre qui est meilleur & plus riche, comme est la Chine à l'égard de la Tartrie, & comme on a été

aussi

aussi quelquefois de France en Espagne, à cause qu'il y a plus d'argent. Xunchi fit donc un commandement à tous ces Tartares de sortir des Provinces où ils avoient leurs établissemens, tant hommes que femmes, & de quelque âge & condition qu'ils fussent, pour venir sans aucun délai habiter dans les deux villes de Pequin & de Nanquin, où les Rois de la Chine avoient résidé ordinairement, & où plusieurs autres Tartares nouvellement venus de leur pays commençoient de s'établir. Il y eut ordre de leur fournir toutes les commoditez dont ils jouissoient autre part. Il fut fait un pareil commandement à tous les Chinois qui habitoient ces deux Villes, d'en sortir pour aller s'établir ailleurs.

Cette Ordonnance étoit assez incommode & fâcheuse aux Tartares mêmes. Mais comme elle importoit à l'Etat, aussi bien que celle d'obliger les Chinois à se couper les cheveux, on considéroit que ces mécontentemens passeroient bientot. Outre que Xunchi faisoit savoir à ses peuples ses volontez de la maniére la plus douce & la plus obligeante, & qui pouvoit mieux leur faire connoitre qu'il ne prétendoit pas pour cela les traiter comme des esclaves. Après s'être assuré de la sorte de ces deux Villes capitales, il avoit comme les deux clefs de cet Etat, sous lesquelles il tenoit dèsormais en sureté toutes ses conquêtes. La ville de Pequin commande à toutes les Provinces du Septentrion, & Nanquin à

celles du Midi ; & l'une & l'autre de ces grandes Villes sont tellement fortes & puissantes, que chacune pourroit en un besoin se défendre contre toutes les Provinces qui dépendent d'elle. Mais comme elles alloient encore être toutes habitées de Tartares, & qu'il y avoit en garnison les meilleures Milices, avec des Chefs d'une fidélité assurée, il n'y restoit pas lieu désormais d'y appréhender de sédition, ni de trahison. Ainsi le Tartare ayant ces deux grandes Villes seulement, & quelques bonnes troupes à la garde de la muraille, pour faire passer des Armées de Tartarie lorsqu'il le jugeroit nécessaire, n'auroit pas eu besoin de tenir d'autres gens de guerre en tout le reste de la Chine, quand même il auroit voulu repasser dans son Pays. Quelque révolte & quelque soulévement qui eût pu arriver, il n'y auroit point eu de forces capables de lui résister, d'abord qu'il auroit commencé à paroître à la tête de ses Armées. D'ailleurs les Chinois, par crainte de nouveaux maux, & après avoir vu ce que c'étoit que la révolte & la guerre, n'avoient garde qu'ils ne demeurassent soumis & assujettis comme ils étoient. Cependant ce Prince prenant toujours toutes ses suretez n'a pas laissé de tenir encore de bonnes garnisons dans toutes les Villes & Places fortifiées de ce pays. Il n'a pas cru non plus devoir sortir de la Chine. Il est toujours demeuré à Pequin, encore qu'il n'ait pas voulu qu'on appellât cette Ville, non plus que celle de Nanquin, la Cour. Il pré-
ten-

tendoit qu'elles ne doivent être que deux Villes particuliéres, & qu'il n'y avoit point d'autre Cour que celle de la grande Tartarie, dont les Relations ne nous font encore rien connoitre.

Ceux qui ont vu le jeune Xunchi à Pequin, rapportent que c'étoit un Prince extrêmement humain & d'une humeur douce & agréable, mais qui ne laissoit pas d'être extrêmement vif & agissant, habile aussi & très avisé, & qui portoit ses soins & ses applications à tout ce qui regardoit la conduite de ses peuples. Il avoit auprès de lui un de ses trois Oncles qui étoient passez avec lui à la conquête de la Chine, qu'ils disoient être une personne très sage & extraordinairement passionnée pour la gloire de ce jeune Monarque, aussi bien que pour l'honneur de toute sa Nation. Ce Seigneur a demeuré toujours à la Cour, & a pris des soins de Xunchi tels que s'il eût été son véritable pére.

Mais ce qui a encore mieux fait connoitre l'humanité & la bonté de ce Prince, a été le commandement qu'il fit à ses Ministres, de faire à ses peuples tous les biens & toutes les graces qu'ils pourroient. Il leur ordonna pour cela de se rendre commodes & faciles à tous, de traitter obligeamment & avec bonté ceux qui viendroient à eux, d'être aussi très promts à expédier les affaires, & sur toute chose très désintéressez, à peine d'être privez de leurs charges & de la vie. On verra comment cela s'est pratiqué, lors-

qu'on parlera de leur justice en particulier. Xunchi, pour se rendre lui même un exemple de bonté, fit publier par toute la Chine qu'il remettoit tous les tributs qui lui étoient dus, & qui n'avoient point été levez durant les trois années de la guerre, qui étoient 1644. 45. & 46.

Ensuite de la remise de ces tributs, qui n'avoient point été levez durant les années de la guerre, on commença à faire payer ceux des années suivantes. Ce fut avec tant de modération, que, quoique les impositions ordinaires que les Chinois payoient à leurs Princes fussent assez médiocres, Xunchi voulut qu'on en remît encore la troisiéme partie. C'est ce qu'il fit publier par une Déclaration, qui portoit, que ce Prince ne vouloit prendre que les deux tiers des tributs qu'on avoit payez aux Rois de la Chine, & qu'il faisoit grace au peuple de cette troisiéme partie.

Xunchi crut aussi devoir réformer les Mandarins. Il y en avoit dans la Chine un très grand nombre, & qui jouissoient de grands priviléges sans autres mérites que d'avoir été dans ces charges, que plusieurs n'exerçoient plus alors. Ils étoient cependant exemts de tous subsides & tributs, & seulement obligez de donner des avis au Roi sur les affaires des Provinces & des Villes où ils demeuroient, selon qu'ils jugeoient qu'on y devoit pourvoir. Ils y avoient fait si mal leur devoir, qu'encore qu'ils eussent vu plusieurs années auparavant les maux de Provin-

vinces menacer tout l'Etat du malheur où il avoit été réduit, ils ne s'en étoient pas mis davantage en peine, & ils avoient ainsi par cette lâche infidélité laissé périr l'Etat & leur Prince. Xunchi avoit reconnu encore que ces gens avoient très mal servi leur Roi. Il voulut donc leur faire sentir qu'ils méritoient mieux des châtimens, que des immunitez & des graces, & pour cela, il les priva tous de leur dignité, leur ôta leurs priviléges, & voulut qu'ils n'eussent aucun avantage sur le reste du peuple, mais qu'ils payassent comme les autres, les tributs qui seroient imposez.

Mais la plus célébre & la mieux reçue de toutes les reformes qui se firent alors en la Chine fut celle des Eunuques, qui étoient si puissans & si en crédit dans la Cour des derniers Rois. Leurs emplois n'étoient que de garder les femmes du Prince, & des autres grands Seigneurs. Cependant ils s'élevoient à de si grandes fortunes, que les premiéres personnes de l'Etat considéroient comme de grands avantages, de pouvoir avoir plusieurs de leurs enfans en ces postes si honorables. Il y avoit de l'émulation à qui rempliroit ces places, depuis que plusieurs familles s'étoient enrichies & parvenues aux plus grands honneurs, pour avoir eu seulement un de leurs enfans entre les Eunuques du Prince. Xunchi ne trouva pas à propos de laisser à ce genre d'hommes les charges & les dignitez de son Etat. Il voulut qu'ils demeurassent seule-

ment ce qu'ils étoient, c'eſt à dire des perſonnes inutiles dans la Nature, qui bien loin d'avoir pu rendre quelque ſervice à leur dernier Empereur Xunchin, avoient au contraire été la plupart autant de traitres, qui avoient lâchement vendu ſa perſonne & ſon Etat. Les femmes des Seigneurs Tartares ne voulurent pas non plus qu'on leur donnat de ces Eunuques. Auſſi ces femmes ne demeurent elles pas priſonniéres, comme celles de la Chine. Elles ſortent quand il leur plait, & non ſeulement par la Ville, mais encore à la Campagne. Elles montent à cheval, & ne craignent pas de ſe trouver dans les batailles. Elles exécutent & agiſſent généralement beaucoup mieux qu'elles ne diſcourent & qu'elles ne parlent. Comme les Eunuques ne devoient donc avoir d'autre emploi que de garder les femmes, que les Chinois tiennent en de perpétuelles priſons, cet office ne fut plus d'aucune conſidération auprès des Tartares. Et il y aſſez d'apparence qu'il n'y aura guéres dèſormais dans la Chine de nouveaux Eunuques, & que les anciens même auront honte d'eux, & de l'injure que la Nature a reçue en leurs perſonnes.

CHAPITRE XXVII.

Combien les peuples de la Chine étoient contents du gouvernement des Tartares.
Quels étoient le faste & l'avarice des Mandarins Chinois.
Bonne & promte justice des Tartares.

On peut dire que les Princes n'invitent pas seulement à faire ce qu'ils font, mais qu'ils le commandent encore, & qu'ils obligent en quelque sorte à suivre les exemples qu'ils donnent. Les Ministres & les Officiers du jeune Xunchi se conformérent ainsi si parfaitement sur le modéle d'équité & de justice qu'il leur donnoit pour le gouvernement de ses peuples, que les Chinois même, qui ne pouvoient pas ne les point regarder comme des Usurpateurs & des Tyrans, étoient les premiers à en parler avec estime, & à reconnoitre ingenument qu'ils méritoient de leur commander. Mais ce qui contenta le plus les Chinois, fut qu'ils virent que les Tartares vouloient bien leur donner part au gouvernement, en les admettant toujours aux dignitez & aux charges. Ils le faisoient pour se concilier l'affection des peuples, & parcequ'ils voyoient aussi qu'y ayant beaucoup d'affaires dans tout ce grand pays, il seroit bien nécessaire d'y donner de l'emploi á toutes les deux Nati-

tions. Ainſi, comme les Chinois étoient mieux inſtruits de toutes les affaires de l'Etat, & qu'ils ſavoient mieux s'accommoder à l'eſprit & à l'humeur de ceux de leur Nation, ils en envoyoient tous les jours dans les Provinces pour y exercer des charges de Mandarins, ou pour être Gouverneurs des Places, avec ſubordination cependant & dépendance des Seigneurs Tartares qui y étoient en de plus grandes dignitez, & devoient obſerver leur conduite. Ceux-ci prenoient garde ſeulement que les Chinois, qui n'avoient pas la réputation d'être des gens fort dèsintéreſſez, ne fiſſent tout ce qu'il leur plairoit dans ces emplois. Ils ne trouvérent pas non plus à propos qu'ils portaſſent comme auparavant de riches ceintures, & des bonnets carrez, ni qu'ils euſſent plusieurs autres marques de grandeur & de majeſté qui les rendoient ſi vénérables. Car on voyoit, lorsqu'un Mandarin alloit aux Audiances, une foule de monde ſuivre après lui avec plus de faſte & plus d'appareil que s'il ſe fût agi des plus grandes affaires de l'Etat. Il falloit nettoyer & ranger tout dans les rues, où il devoit paſſer. Il falloit faire ſilence, & empêcher le peuple de crier & de faire du bruit. Mais depuis que les affaires avoient changé, les Tartares ſe mocquoient d'eux s'ils voyoient qu'ils ſe fiſſent ſeulement porter en chaiſe par la Ville. Ils leur crioient qu'ils devoient laiſſer à leurs femmes ces chaiſes, qui n'avoient été faites que pour elles. Ils ne les em-

empêchérent pourtant pas de s'en ſervir Mais la raillerie qu'ils en faiſoient, & leur maniére d'agir ſi oppoſée à toutes ces moleſſes les en dèſaccoutuma bientot, ſans qu'il fût beſoin de leur en faire aucune défenſe.

C'étoit une choſe qui ne ſe pouvoit plus ſouffrir, dit une Relation, que la ſuperbe d'un Mandarin, aſſis en ſon tribunal. Après avoir été longtems à tourner & à rouler les yeux dans la tête, pour ſe préparer à enviſager un miſérable criminel, il s'arrêtoit enſuite à le regarder fixement, & d'une maniére qu'il ſembloit lui prononcer déja un Arrêt de mort. Il montroit de hideux ſourcils, comme ceux qui paroiſſent à travers de la viſiére d'un homme armé, & qui ſe prépare à rompre une lance. Il demeuroit en poſture, & comme en garde de tout le corps, avec les mains, ſans action & ſans mouvement. Il diſoit quelques paroles, mais qui étoient toutes comme de plomb, tant elles tomboient avec poids & gravité, & loin à loin les unes des autres, ainſi qu'on voit les pas de quelque puiſſant animal peſer & s'imprimer ſur la terre. Deux Pages étoient cependant à ſes côtez avec de larges évantails, pour rafraichir l'air, ou pour en chaſſer les mouches. Car il auroit été contre la gravité du Mandarin de faire pour ce ſujet un mouvement de la main.

L'état & la poſture du miſérable, qui com-

comparoiſſoit devant le Mandarin, eſt encore quelque choſe de plus extraordinaire, que toute cette ſuperbe. On le faiſoit venir dans une ſale, où il falloit qu'il fût dans une contenance, & dans une décence où rien ne manquat, il étoit nuds pieds, & marchoit ſur ſes genoux. Il devoit à tous momens faire des proſternemens, & des inclinations de la tête, juſques à avoir le viſage ſur la terre. Il ſe préſentoit en cette poſture, & avec la figure d'un homme qui auroit pu donner de la compaſſion. Il avoit les yeux toujours bas, & comme clouez à la terre. Sa tête ne paroiſſoit preſque point hors de ſes épaules. Sa voix étoit comme éteinte; & il n'oſoit, ni reſpirer ni ſoufler. Ses mains demeuroient toujours jointes, ſi ce n'étoit que de tems en tems il pouvoit s'en aider à faire des révérences. Mais il falloit que du reſte du corps, il demeurat dans une telle contrainte, que ſes os, s'il eût été poſſible, euſſent dû ſe cacher & s'enfoncer les uns dans les autres. S'il oſoit touſſer ou cracher, c'étoit un crime, pour lequel il étoit puni à l'heure même. C'eſt en cet état, qu'un miſérable attendoit la ſentence de ſon Juge, qui prenoit pour ce ſujet de deſſus une table, qui étoit devant ſon Tribunal, de certaines marques de bois, qu'il jettoit à terre, ſelon les fautes, ſouvent aſſez légéres, dont il vouloit punir le coupable. Chacune de ces marques étoit une Ordonnance ou une Sentence de cent coups de fouet, qui déchiroient & enlevoient tellement la peau de ces miſérables, que ſouvent il ne leur reſtoit preſque

plus de vie au milieu de cette flagellation. Cependant oser faire la moindre replique ou supplication après une telle Sentence, n'étoit qu'augmenter encore son châtiment par un nouveau crime. Le coupable n'avoit donc garde d'ouvrir la bouche, ni de se mouvoir seulement, de peur d'irriter encore son Juge. Les Bourreaux qui assistoient toujours au jugement, le saisissoient ensuite, & l'expédioient au plutot. Pour cela, ils le dépouilloient tout nud; & sans crainte de blesser la gravité du Mandarin, ils lui donnoient en sa présence le nombre des coups de fouet qu'il avoit ordonné par ses marques.

Les Tartares eurent aussi leurs Conseils & leurs Tribunaux pour rendre la justice, tels qu'avoient les Chinois, mais non en si grand nombre. Ils conservérent les dignitez de Colaô & de Mandarin, mais on n'y parvenoit que par le mérite & par élection, & ce devoient être encore toutes personnes d'une haute réputation, & du mérite desquelles on s'assuroit auparavant par de bonnes informations.

Pour le particulier de leurs Loix & de leur Police, la maniére de procéder dans leurs Tribunaux, les Officiers qui rendent la justice & l'administration qui s'en fait, tant pour le Criminel que pour le Civil, conformement aux Ordonnances & aux Réglemens qu'ils ont faits, c'est ce dont on n'a pas été encore bien informé. On sait seulement que ce qu'ils font est tout opposé à ce que faisoient les Chinois.

Les Tartares n'employent pas de grandes écritures pour les procès, & ils n'ont ainsi guére

guere affaire de gens de pratique. Dans le Civil, les parties vérifient verbalement ce dont ils contestent; & on les expédie de même verbalement. Tout le reste leur passe pour perte de tems & folle dépense. Ils sont encore plus promts pour le Criminel, quoiqu'ils ne laissent pas d'examiner très diligemment les charges de l'accusé. Ils ont cette maxime, que le crime ou l'innocence se manifestent bientot, lorsque ceux qui en font les perquisitions y procédent sans intérêt. Aussi ne se servent-ils ni de prisons, ni de fers, ni de chaines. Ils disent que c'est faire mourir les hommes deux fois que de les tant tourmenter. Lorsqu'on a arrêté un criminel, on le présente, à quelque heure que ce soit, devant le Juge, & si le crime est suffisamment prouvé, on le punit aussitot. Si la preuve n'est pas suffisante il est remis en liberté. Il n'y a que deux sortes de châtimens pour les coupables. On perce au criminel les oreilles de deux fers de fléches, desquelles on lui éleve le bois audessus de la tête en forme d'arc. On lui fait traverser en cet état les rues & les places de la Ville; & un officier marche devant lui, qui crie à haute voix que, qui aura fait un pareil crime, recevra un pareil châtiment. Que si le crime de l'accusé mérite la mort, on lui coupe la tête, sans faire différence des qualitez de sa personne & de son crime. C'est assez qu'il mérite la mort, & pour faire cette exécution, on le dépouille aussi nud qu'il étoit venu au monde, afin, disent ils qu'on l'en voye sortir, tel qu'il y étoit entré. Le bourreau, lorsqu'il est

en

en cet état, léve le coutelas & lui abat la tête, & au même tems que le corps tombe, il continue de le mettre en piéces. Car c'est pour cette raison qu'ils l'avoient mis tout nud. Ils laissent pour l'ordinaire en cet état les restes de ce cadavre, & prétendent donner par là plus d'horreur du crime On dit que le bourreau autrefois en levoit une cuisse, pour en faire un festin à ses amis. Ce pourroit être de là qu'on auroit pensé que les Tartares mangeoient de la chair humaine Mais, comme on l'a remarqué, il n'y a eu que les plus barbares, ou quelques sauvages, & des hommes tout brutaux parmi la Nation, qu'on ait cru capables de cet excès. Les Tartares auroient aussi trop honoré les charognes de leurs criminels, de leur donner des sépulchres vivans.

Ce qui paroit plus étrange dans la justice des Tartares est qu'ils puissent faire sitot les preuves & les perquisitions nécessaires tant des affaires Civiles, que Criminelles. Cependant Xunchi, par une loi qui ne souffroit point de glose, ni de réplique, prétendit lever tout ce qui pourroit rendre ces promptes expéditions difficiles & impossibles Il ordonna pour le Civil, que les causes seroient vuidées aussitot que les parties seroient ouïes, & pour le Criminel, que les accusez seroient aussi punis ou renvoyez en même tems, mais de telle sorte, que si le crime n'avoit pas été vérifié, & le criminel convaincu, lorsqu'il étoit effectivement coupable, le Juge qui l'auroit renvoyé en portat la peine alors. Car Xunchi prétendoit

doit qu'il devoit y avoir de la faute du Juge. Que si le crime étoit prouvé, il falloit que l'accusé en fût puni à l'heure même, quelque difficulté qu'il y eût, soit que ce fût une peine pécuniaire, ou un châtiment corporel.

Xunchi a donné aussi aux Officiers & Mandarins qui sont actuellement dans les Charges, les mêmes appointemens que leur donnoient les derniers Rois de la Chine. Il en a continué encore plusieurs des anciens dans leurs premiers emplois, ou il les en a pourvus de nouveaux qui ne sont pas moins honorables. Ceux là cependant n'ont pas laissé de se plaindre qu'ils n'avoient plus que le nom & l'honneur de Mandarins. Ils avoient raison, s'ils considéroient bien qu'ils étoient effectivement obligez d'avoir au moins une meilleure réputation qu'ils n'avoient auparavant. Mais ceux de ces Officiers qui se plaignoient & murmuroient davantage, étoient ceux qui manioient les Finances. Ils n'étoient pas satisfaits qu'on les observat de si près, qu'ils ne pussent rien profiter de tant de deniers qui leur passoient par les mains. Les Tartares les en railloient, en leur demandant si on ne les appelloit pas les Ministres des finances du Roi; que s'ils l'étoient, ils demeuroient par là d'accord que ces finances n'étoient pas à eux, mais au Roi; au lieu que s'ils se les approprioient pour s'en enrichir, ce ne seroient plus les finances du Roi, mais leurs finances propres. Qu'ils devoient enfin être satisfaits de leurs appointemens, ou remettre leurs Charges à d'autres. Que le Roi

ne

ne manqueroit pas de gens qui feroient leur devoir & se contenteroient des mêmes appointemens qu'ils recevoient.

Xunchi, après avoir si bien recommandé à ses Officiers qu'ils n'eussent pas à vendre la justice, fit punir très sévérement ceux des Juges qu'il sut avoir pris des présens des parties. Il prit d'autant plus garde à arrêter ce dèsordre, qu'il savoit que la ruine de la Chine avoit commencé par l'avarice & la corruption de la plupart des Juges, & de ceux qui étoient dans les emplois & les charges de cet Etat. En ce qui regarde les voleries, les extorsions & les concussions, les Officiers & les Ministres Chinois n'avoient point leurs pareils au reste du monde. Aussi, longtems même avant la perte de leur Empire, étoient-ils pour ce sujet tellement en exécration à leurs voisins, qu'on voit qu'ils ne pouvoient ni parler, ni écrire des Mandarins qu'avec indignation.

C'étoient eux qui disposoient de toutes les finances de la Chine ; mais de telle sorte, que le Roi qui avoit plus de cent cinquante millions de ducats de revenu tous les ans, étoit comme dans l'indigence & la pauvreté. Au moins paroissoit il n'avoir pas de quoi fournir aux dépenses les plus nécessaires de son Etat ; tandis qu'ils détournoient & tiroient à eux la plus grande partie des deniers qui y devoient être employez. Ils ne pensoient guéres ni à payer, ni à entretenir les troupes, encore moins à donner des récompenses à ceux qui avoient servi. Et le peuple cependant payoit des impositions & des subsides pour

sou-

ſoutenir le faſte & la grandeur des Mandarins, qui étoient devenus auſſi puiſſans pour le renverſement de cet Etat, qu'ils furent depuis lâches & foibles pour le ſoutenir, ou pour ſauver du moins quelque partie de ſon débris. Car au lieu qu'on voyoit peu auparavant un Mandarin traiter avec les derniéres indignitez les Officiers les plus conſidérables de l'Armée, on vit au contraire un nombre de Mandarins s'enfuir & ſe ſauver devant un miſérable ſoldat. Ainſi par l'avarice de ces Miniſtres, la garde du Prince n'étoit qu'une miſérable ſoldateſque mal entretenue & mal payée, & qui, dans le peu de conſidération où elle étoit, prenoit bien un meilleur parti, en ſe rangeant avec les rebelles. Zunchi reconnut, bien que trop tard, que les gens de guerre ont une grande part au ſoutien & à la conſervation des Empires, d'autant plus qu'il n'eſt pas poſſible que de grands Empires n'ayent toujours de puiſſans ennemis. Il ſe trouva cependant en ſon plus grand beſoin ſans aucunes troupes qu'il eût obligées par la moindre récompenſe à la défenſe de ſa perſonne & de ſon Etat. Il trouva que ſes tréſors n'avoient pas été employez en des choſes néceſſaires & importantes à ſa conſervation, & il reconnut alors que toute ſa grandeur étoit très mal ſoutenue, lorſqu'il vit ſa perſonne Royale ainſi abbandonnée, ſa vie & ſon Empire réduits à leur dernier période, & tout ce mal ſans rémede, qu'il falloit enfin périr, & laiſſer tout périr avec lui.

L'Empereur des Tartares Xunchi vit aſſez

clair dans tour ce dèsordre du gouvernement de la Chine, & comme il jugea bien que ce mal se seroit enraciné & fortifié puissamment par les coutumes & les maniéres d'agir des Chinois, il crut qu'il lui importoit d'autant plus d'en extirper jusqu'aux moindres racines. Aussi entreprit il cette affaire d'une maniére qu'il ne tint pas à lui qu'il n'y eût dèsormais un bon ordre dans la justice des Chinois. Ses premiers Ministres y apportérent encore tous leurs soins, & c'étoit tout ce qui se pouvoit faire pour arrêter ces dèsordres, que de voir ainsi la prudence & la fidélité des Ministres concourir avec les bonnes intentions de leur Maitre.

Ce fut aussi une chose toute extraordinaire de voir avec quelle droiture & intégrité chacun des Officiers, tant des véritables Tartares, que de ceux qui affectoient de le paroitre, procédoit dèsormais dans l'exercice de sa charge. Ly, le fameux Vice-Roi de Canton, qui faisoit gloire par tout d'être Tartare quoiqu'on le crût un véritable Chinois, de grand voleur qu'il étoit, lorsqu'il commandoit les Troupes, étoit devenu un grave Magistrat, & un Juge incorruptible dans les Audiances qu'il donnoit aux peuples. Il se faisoit dèsormais considérer dans le public, comme un homme zélé pour l'équité & la justice. Et quant à ce qu'il avoit profité du pillage qu'il avoit fait dans les prises des villes, & par la campagne, il s'en justifioit seulement le mieux qu'il pouvoit par les Loix de la guerre, qui donnent par tout une part considérable du butin

jours trop d'émulation, de puiſſance & de grandeur entre les Princes voiſins, pour qu'ils puiſſent ſe laiſſer longtems en repos les uns les autres. Ainſi au ſeul bruit que quelqu'un d'eux arme, c'eſt comme une néceſſité aux autres d'armer en même tems. C'eſt leur épée qui doit leur faire droit & juſtice, & ils ſavent aſſez qu'il importe peu à ceux qui ont la force, que leurs droits ne ſoyent pas fondez en de meilleures & de plus valables raiſons.

Le Tartare néanmoins. pour ne ſe pas rendre odieux aux Chinois, ne crut pas leur devoir ôter entiérement les emplois & les études des Lettres. Il jugea qu'il falloit traitter délicatement une choſe pour laquelle il voyoit que toute cette Nation avoit tant d'attache & d'eſtime. Ainſi au commencement de l'année 1647, il y eut encore plus de trois cens perſonnes de Lettres, qui reçurent le grade de Docteur en la Ville de Nanquin, comme il ſe faiſoit auparavant à Pequin; & plus de ſix cens autres furent encore admis à faire leurs Licences, outre un plus grand nombre de ceux qui furent reçus Bacheliers. Car ce n'eſt pas en Europe ſeulement, qu'il y a des Docteurs & des Bacheliers en graed nombre.

Xunchi voulut bien donner cette ſatisfaction aux Chinois, quelque grande dépenſe qu'il fallût faire pour cette Action, aux frais de laquelle il faut que les finances du Prince fourniſſent toujours; & ce ne fut pas une petite marque de ſa condeſcendance & de ſa bon-

bonté. Il fit pourtant ſavoir qu'il ſeroit obligé d'apporter quelque réforme à toute cette littérature; & que c'étoit enfin le tems que les Lettres devoient céder le lieu d'honneur aux Armes & à la guerre, ainſi qu'autrefois les Armes, qui étoient déchues, avoient laiſſé aux Lettres toute l'eſtime & tout le mérite.

Comme en tous les Etats les hommes ſe portent volontiers aux emplois où ils voyent qu'il y a plus d'honneur & plus de profit, les Chinois, qui voyoient que les gens de Lettres étoient les perſonnes les plus accomodées & les plus conſidérées de leur Nation, embraſſoient auſſi tous à l'envi la littérature & les emplois de la plume. Xunchi trouva donc à propos de donner dèſormais tous les honneurs & toutes les gratifications aux Armes, & ce fut aſſez pour donner bientot envie à la plupart des Chinois d'embraſſer ce parti.

Le Tartare étoit aſſez de ce ſentiment qu'il y a plus de mérite, parcequ'il y a plus de péril, dans les emplois militaires. C'eſt pourquoi, encore qu'il maintînt toujours les Lettres dans la Chine, & qu'il y eût en toutes les Provinces deux Vice-Rois, un des Lettres & un autre des Armes, comme il y avoit eu auparavant, il faiſoit pourtant connoitre qu'il conſidéroit beaucoup plus ceux qui embraſſoient la profeſſion des Armes; juſques-là que parmi ceux qui avoient déja pris le parti de la robe, il fit un choix de pluſieurs qui lui ſemblérent plus propres à

ſervir dans ſes Armées. Il prit le ſoin auſſi de donner des récompenſes à ceux de ſes ſoldats qu'il ſavoir avoir quelque mérite, auſquels encore qu'ils fuſſent en des emplois fort éloignez de ſa perſonne, il ne laiſſoit pas d'envoyer des préſens & des gratifications, lorſqu'ils y penſoient le moins. Ce fut ainſi qu'au mois d'Aouſt de 1647. il fit partir pour la Ville de Canton, un grand Mandarin, de ceux qui aſſiſtoient au Conſeil Royal de Pequin, pour aller porter des préſens aux deux Vice-Rois de Canton. Ce Mandarin, encore qu'il eût bien cinq cens lieues de chemin d'une de ces Villes à l'autre, fit ce voyage ſeulement pour ſatisfaire à cet ordre. Ces préſens étoient deux grands Vaſes d'or, tout couverts de Pierreries, avec deux habillemens très riches. Xunchi qui avoit ſu que ces deux Vice-Rois avoient également fait paroitre leur valeur & leur courage autant de fois qu'ils en étoient venus aux mains avec leurs ennemis en la réduction de cette Province, voulut bien honorer également leur perſonne & leur mérite. C'eſt pourquoi il n'y avoit pas de quoi s'étonner que ce Prince eût tant & de ſi braves Soldats, lui qui prenoit des ſoins de reconnoitre ſi bien les ſervices de ſes Capitaines, qu'il envoyoit à ceux même, qui étoient ſi éloignez de ſa Cour, de magnifiques préſens, & qui employoit encore les premiéres perſonnes de ſon Etat, pour leur aller faire connoitre combien ſa Hauteſſe étoit ſatisfaite de leur fidélité & de leur courage.

Pen-

Pendant que Xunchi réformoit ainsi sans aucune violence les abus où il trouvoit les gens de plume & de lettres dans la Chine, il ne trouvoit pas mauvais que ses soldats & ses Officiers les en raillassent, & parlassent assez haut contre cette molle & inutile occupation. Il n'y avoit rien qui avançat davantage le changement que ce Prince vouloit faire. Il arriva aussi sur ce sujet quelques rencontres assez agréables. Un Mandarin Chinois fut obligé de loger en sa maison un Capitaine Tartare, qui étoit un homme considérable parmi sa Nation. Il lui donna chez lui tout le logement & les commoditez qu'il pouvoit souhaitter. Ce Mandarin, qui vouloit passer pour un homme de grande littérature, avoit une belle Bibliotéque, où il y avoit plus de Lettres, sans doute, que dans son esprit. Tous ces Livres occupoient un des plus beaux Appartemens de sa maison, qui étoit un lieu fort éclairé. Ils appellent ce bâtiment Xutan. Il y entre beaucoup d'air, & un vent rafraichissant, qui empêche que les vers & la poussiére ne puissent gâter les Livres.

Le Tartare qui vit ce lieu, trouva que ce lui pourroit être un logement encore plus commode que celui où il étoit; puisqu'on en faisoit aussi bien un très mauvais usage, de ne l'occuper qu'à loger des Morts. Il le demanda & le Chinois fut contraint de retirer ses livres, sans répliquer davantage. Mais au moins, ne devoit il pas avoir raison de se plaindre, s'il n'avoit prétendu que faire parler beaucoup de sa Bibliotéque: car ce Tar-

tare ne manqua pas de dire par toute la Chine, qu'il avoit bien fait remuer & déloger les Livres de ce Mandarin.

Voilà toute l'estime que les Tartares ont pour les Lettres & les Sciences, dont ils ne s'occupent guéres, si ce n'est qu'ils sont bien-aises de savoir quelque chose des Mathématiques & de l'Astrologie. Comme cette Nation adore le Ciel, elle fait paroitre assez de plaisir à discourir des étoiles, & à s'entretenir de ce qui fait toute sa Religion, où du reste elle ne cherche pas beaucoup de rafinement. Les Tartares dressent seulement tous les ans leur Almanach ou Calendrier, qui est peu différent de celui des Chinois. Celui de l'année 1647. fut le premier qui parut avec le nom & par l'ordre de l'Empereur Xunchi. C'étoit une piéce curieuse, dont on crut Auteur le Pére Adam, Jésuite, qui étoit une personne très habile dans les Mathématiques, & qui avoit alors bien du crédit & de la faveur auprès de l'Empereur Xunchi.

Les Tartares ne méprisent pas non plus tout ce que les Chinois traittent dans leur Politique & dans leur Morale. Mais ils ne croyent pas que cela vaille toute la peine qu'ils y prennent. Ils leur disent souvent & avec raison: Qu'il vaudroit mieux avoir moins de Loix & les mieux observer; Qu'il seroit besoin de ne pas faire tant d'ordonnances, mais de donner plus de bons exemples, parceque connoitre le bien, & ne le pas faire, ne fait que rendre les hommes encore une fois plus méchans.

Les

Les lettres dont ſe ſervent les Tartares, ſont aſſez ſemblables à celles des Japonois; & toutes les deux ne ſont que quelques traits de ceux qui forment les caractéres Chinois. C'eſt pourquoi ces lettres ſont beaucoup plus ſimples, & plus faciles, & ne contiennent pas tant de miſtére que celles de la Chine: Auſſi les eſtime-t on beaucoup plus que celles des autres peuples de l'Aſie, & de ceux même de notre Europe, qui ſe ſont habituez aux Indes & aux Philippines, qui, parcequ'ils ont pris des coutumes & des maniéres d'agir de ces Nations, ſe ſervent de certains caractéres tellement biſares, que ſouvent ils ont eux-mêmes de la peine à lire ce qu'ils écrivent, & ſont obligez d'en deviner la plus grande partie. Ils bordent & environnent toutes ces lettres de points en haut & en bas, ainſi que font les Hébreux, ce qui fait que ce ne ſont pas tant des lettres, que des chifres & des hiéroglyfes.

On remarque que la langue des Tartares a quelque choſe de grave & de majeſtueux. Elle ſe ſe ſert beaucoup de voyelles, ainſi que la langue Eſpagnole; & naturellement elle ſe prononce avec force & d'un ton tout guerrier, qui eſt ce qui la fait paroître rude & groſſiére. Mais comme ce n'eſt que la prononciation des gens de guerre, qui prennent pour l'ordinaire un ton plus fier que les autres, & ceux particuliérement qui font davantage les braves, on n'en peut pas faire une régle générale. Les perſonnes de la Cour y parlent, ſans doute, beaucoup mieux, ainſi

que dans toutes les autres Cours, où il ſeroit à ſouhaiter que l'on y fût auſſi exact à bien faire, que l'on y eſt juſte à bien parler.

Les Etrangers trouvent auſſi cette Langue aiſée à apprendre, d'autant plus qu'elle n'a pas une variété ſi grande d'inflexions & d'accens, qui leur rend celle de la Chine difficile & ennuyeuſe plus qu'aucune autre du reſte du monde. Il ne s'eſt point trouvé dans toute la Relation de terme Tartare, qu'on pût bien citer pour exemple de la prononciation de cette Langue, que le nom de Pelipaovan, qui étoit un des Oncles du Roi. Le mot de Peli, qui eſt un terme entiérement Tartare, n'a rien de rude ni de groſſier, ſi ce n'eſt qu'on en juge peut-être par cette grande délicateſſe des Langes Eſpagnole & Italienne. Il ſignifie, Prince, dans le langage du Pays. Van, qui eſt un mot Chinois a encore la même ſignification, enſorte que Prince eſt déja compris deux fois dans ce nom. Que ſi dans la Corée, ou ailleurs, Pao, veut auſſi dire la même choſe, Pelipaovan voudra dire trois fois Prince. Cette répétition pourroit ſembler ſuperflue, & ne ſignifier rien davantage, pour être exprimée en trois Langues différentes. Mais dans la Langue de la Chine, & ce doit être la même choſe en celle de Tartarie, ces répétitions y trouvent de grands ſens. Cela paroit par les Hiſtoires des Chinois, où l'on voit qu'ils appelloient du nom de Chium, tous les Princes & Monarques du monde, qu'ils mettoient tous ſans exception au deſſous de

leurs.

leurs Rois, & qu'ils donnoient le nom de Van, à leurs Princes, qui étoient du sang Royal de la Chine. Mais parcequ'ils n'estimoient pas qu'aucun de ces deux noms fût assez auguste pour la Majesté de leurs Empereurs, ils crurent que des deux ensemble il en falloit faire celui de Chiumvan, qui pourroit mieux convenir à la grandeur de leur Monarque. Ce fut ainsi qu'ils trouvérent un nom digne de leur Roi, qu'ils appellérent depuis Chiumvan, en prétendant par là lui faire un plus grand honneur. On voit ainsi combien cette Nation trouve un grand sens à former, de plusieurs noms qui n'ont tous que la même signification, un nom suréminent qui les comprenne tous. Voilà la signification & la force du mot Pelipaovan, nom aussi éminent, que l'étoit celui qui le portoit, parmi ses peuples. Mais ce qui mérite d'être encore remarqué, c'est que l'Empereur Xunchi, bien loin de s'offenser qu'on donnat ces grandes qualitez à des Princes qui n'étoient que ses Sujets, quoiqu'ils fussent ses parens très-proches, leur confioit au contraire, en les faisant Gouverneurs & Ministres de Provinces, une puissance & une autorité qui répondoit à ces qualitez. Il falloit que Xunchi, en rendant si puissant Pelipaovan, qui étoit déja un grand Prince par sa naissance, & qui prenoit encore le nom de Conquérant de la Chine, se mît peu en peine de toutes les raisons d'Etat qu'on pouvoit opposer à cette conduite ; ou bien il falloit qu'il fût puissamment persuadé de la fi-

délité des Princes de ſa Nation. Ou il faut enfin, que parmi les Tartares, les Rois ſoyent beaucoup moins jaloux de leur ſouveraine puiſſance, & que les Princes qui leur ſont ſujets, ne ſoyent pas ſi paſſionnez de la gloire & de l'ambition de regner.

CHAPITRE XXIX.

Combien les Tartares ont d'inclination à la guerre.
De leurs armes défenſives & offenſives.
Que leurs plus grandes forces conſiſtent en leur Cavalerie.
De la bonté de leurs Chevaux.

LEs Tartares ne ſauroient vivre que parmi les armes & dans la guerre. Ils n'aiment & ne reſpirent que de tenir la campagne, & d'avoir des ennemis à combattre. C'eſt là qu'ils trouvent leur joye & le plaiſir de leur vie. Auſſi croyent ils être mieux faits & avoir meilleure grace, de paroitre avec un viſage tout couſu de cicatrices, que toutes les autres Nations qui prennent tant de peine à conſerver leur teint frais, qui friſent, qui parfument & qui peignent leurs cheveux, pour faire honte autant qu'ils peuvent, & à leur Nation & à la Nature, qui avoit voulu qu'ils fuſſent des hommes plutot que des femmes, telles qu'ils s'efforcent de le devenir. Les Tartares bien éloignez de

cette

cette molleſſe, ont porté ſi avant cette violeute paſſion qu'il ont pour les armes, que toutes ces belles Provinces de la Chine, n'ont bientot été que de grandes forges, où ils ont employé un nombre infini d'artiſans à forger ſans relâche des armes de toutes eſpéces. Taillandiers, Serruriers, Fondeurs, & tout autres gens de pareilles vacations, n'ont point eu durant pluſieurs années d'autre emploi dans tout ce grand Empire; & l'on auroit pu dire à ceux qui auroient été curieux de ſavoir ce que les Tartares vouloient faire de tant d'armes, qu'ils vouloient avoir ſans doute de quoi armer un monde entier. Les Bibliotéques de la Chine ne furent plus que des Arſenaux & des Magaſins d'armes. On auroit eu peine autrefois à trouver dans la Chine une méchante épée, ailleurs que parmi les gens de guerre. On ſe contentoit, pour vuider une querelle, de ſe prendre aux cheveux ou à la barbe, ou de s'égratigner, ou de ſe battre à coups de poing, quand on n'avoit pas les ongles aſſez forts. C'étoient les armes tellement naturelles de cette Nation, que les braves ſe faiſoient comme un ornement de laiſſer croître leurs ongles auſſi grands que ceux de la ſerre d'un Faucon ou d'un Aigle; & il eſt ſi vrai qu'on ne ſe ſervoit point d'armes dans la Chine, que parmi un très grand nombre d'habiles Médecins qu'il y avoit dans tout le pays, on n'auroit pu y trouver un Chirurgien; parcequ'il n'y avoit jamais de playes, ni d'autre pratique pour la Chirurgie. Les Médecins faiſoient la cure des

Apostumes, des abscès, des blessures & des autres maux extérieurs. Mais depuis que les Tartares furent dans la Chine, il n'y eut plus personne dèsormais qui ne portat des armes. On obligea jusqu'aux enfans de huit ans, au moins ceux des familles considérables, à ceindre le sabre ou le cimeterre; ce qui donnoit à rire, & faisoit compassion tout ensemble aux Chinois, de voir cet âge si tendre être embarassé à trainer une charge & un poids qui lui étoit encore si inutile.

Les Tartares faisoient faire aussi l'exercice tous les jours devant le Palais des Vice-Rois. Là ils mettoient des troupes en bataille, qui faisoient des décharges de leurs mousquets & arquebuses, avec un aussi grand feu, que si c'eussent été deux Armées effectives qui y eussent disputé la victoire. Il y avoit encore des Prix & des Juges ordonnez pour reconnoitre l'adresse de ceux qui s'exerçoient tout le jour à tirer au blanc avec l'arc ou avec le mousquet. Le prix de celui qui avoit donné dans le but de trois bales, ou de trois fléches, étoit une coquille d'argent du poids de quatre Jules, ou d'une demi Réale. Celui qui n'avoit mis que deux fois dans le blanc, avoit une coquille du poids de deux Jules; & celui qui n'y avoit adressé qu'une fois seulement, une coquille de la valeur d'un Jule. Ceux au contraire, qui manquoient plus de trois fois à donner dans le blanc, recevoient à l'heure même quelques coups assez rudes; & pour leur faire un affront encore plus grand, on les huoit, & on les siffloit publiquement,

où on leur faisoit quelqu'autre traitement ignominieux. Ce n'étoient pas les Tartares qu'on obligeoit davantage à ces exercices, mais les Chinois des Provinces soumises qu'on vouloit accoutumer à n'avoir pas peur des armes & de la guerre. L'on vouloit par ce continuel exercice les tirer de cette molesse où ils étoient demeurez si longtems, & ils se seroient encore très volontiers excusez de tant de fatigues ; mais ils méritoient qu'on leur apprît à les supporter, & pour le service même de leurs ennemis, eux qui avoient si peu pensé à se donner de la peine, lorsqu'il s'agissoit de la défense de leur Etat, & de leur propre conservation.

Quant aux diverses sortes d'armes, dont se servent les Tartares, les défensives & celles dont ils se couvrent, sont la cuirasse, le casque, les épauliéres, les brassars ; ce qui revient à peu près à la maniére dont on s'arme en Europe, si ce n'est que ces armes ne sont pas si luisantes, ni si curieusement travaillées, ce qui rend encore ceux qu'elles couvrent plus terribles & plus redoutables. La visiére de leur casque n'est pas attachée & enclavée avec le reste du pot, ainsi qu'en Europe. C'est une piéce toute séparée, & une lame de fer assez forte & double qui couvre le visage & la gorge jusqu'aux épaules, & se sépare quand on veut de l'autre partie du casque. Ils ont encore plusieurs autres lames de fer, qui leur descendent tout autour de la tête, & qui la couvrent de toutes parts, aussi bien que la gorge & le cou jusqu'aux épaules.

Ils évitoient par là d'être très dangereusement blessez d'un grand nombre de fléches, qui pourroient leur percer les artéres & leur causer des pertes de sang, qui seroient très périlleuses en cette partie. C'est ce qui fait qu'ils la couvrent avec toute la précaution qu'ils peuvent. Ils se servent aussi, pour garentir tout le reste du corps, de certaines casaques de cuir de vache assez amples & larges, qui sont garnies de coton. Ils portent de ces mêmes casaques chez eux, lorsqu'ils ne vont pas à la guerre, mais elles ne sont pas pour lors si bien doublées.

Ils ont pour armes offensives les arcs, les fléches, les sabres, & les lances. Leurs sabres ont la pointe à la façon des cimeterres des Turcs; & ils sont pour l'ordinaire fort courts, mais assez pesans - & sur tout, il ont le fil & la trempe excellente. Ils se servent encore d'une espéce de coutelas ou d'épée fort large, que ceux de la Chine & du Japon appellent Cetanes. Il y en a d'extrêmement grandes, & qui se manient à deux mains commes des épées de Suisses. Leurs gardes, aussi bien que celles de leurs sabres & coutelas, n'ont rien de considérable, mais les poignées & pommeaux sont d'or ou d'argent, ou de cuivre, selon que chacun est plus riche ou plus curieux. Ils n'ont point de piques, parcequ'ils ne les estiment pas commodes pour leur maniére de combattre. Leurs lances même sont assez courtes, & ils s'en servent comme de pertuisannes ou hallebardes. Mais l'arc & les fléches sont leurs armes d'honneur. Ce

sont

ſont celles dont ils font gloire, & dont ils prennent plaiſir de ſe bien ſervir. Ils y ſont auſſi tellement adroits, que pluſieurs, d'un ſeul trait d'arc, font partir de pluſieurs doigts de la main trois ou quatre fléches à la fois, qui partent toutes avec tant de roideur, qu'il n'y a point d'homme que la moins forte ne pût percer, ſi elle le rencontroit dans une juſte diſtance. Leurs arcs ſont plutot petits que grands. Ils ſont légers, mais ſuffiſamment forts & ſolides. De leurs fléches les unes ſont plus & les autres moins longues, mais elles ſont toutes très fortes, & qui peuvent percer à travers un bois très ſolide. Les fers en ſont quarrez, ou en triangle, ou en pointe de diamant, & tous aſſez longs & extrêmement acérez & perçans de la pointe.

Il n'avoient point encore d'armes à feu, lorſqu'ils entrérent dans la Chine. Mais d'abord qu'ils eurent emporté quelques Places, ils en tirérent la groſſe artillerie, & encore tous les mouſquets & arquebuſes qu'ils y trouvérent, dont ils ſe ſervirent depuis dans toute cette guerre. Ils n'employérent pourtant point de Tartares à conduire & à faire tirer leur canon, mais quelques Chinois & quelques ſoldats d'Europe ſeulement. Ils n'armérent de même de ces mouſquets & arquebuſes que des Chinois des Provinces qui ſe ſoumettoient, dont ils groſſiſſoient leurs troupes, pour avancer davantage dans leur conquête. Pour les mines, les petards & tout le reſte du feu d'artifice, ils n'en avoient ni pratique ni connoiſſance. Il eſt étrange cepen-

dant que les Tartares voulussent mettre ainsi entre les mains de leurs nouveaux Sujets leurs meilleures armes, sans qu'ils voulussent même apprendre la maniére de s'en servir. Qu'ils les exerçassent aussi, tant ceux des Villes que de la Campagne, dans tout ce qui se pratiquoit parmi eux de l'art & de la discipline de la guerre. C'est ce que plusieurs trouvoient à redire en la conduite de Xunchi, aussi bien que de ce qu'il donnoit une si grande puissance aux Princes de sa Maison. Mais ce Monarque trouvoit au contraire, que la confiance qu'il avoit en ses Oncles étoit ce qui lui assuroit davantage leur fidélité; & que de ce qu'il paroissoit aussi appréhender si peu les Chinois, étoit ce qui leur rendoit sa valeur & le courage de ses Tartares encore plus redoutable. Il est vrai que longtems après, ces peuples trembloient encore à entendre seulement parler de son nom. Il se pouvoit donc faire que toute cette confiance & sureté, où étoit Xunchi, ne nuisît pas à ses affaires; mais si elle devoit lui être pernicieuse & funeste, il n'étoit pas le premier des Princes qui s'étoit perdu pour s'être tenu trop assuré de sa puissance & de ses forces.

Il reste à parler des meilleures armes des Tartares, les seules avec lesquelles ils ont conquis l'Empire de la Chine. On peut dire que ce sont leurs chevaux. Il s'en trouve d'assez beaux dans la Chine, mais qui ont peu de cœur & qui perdent haleine, & s'éflanquent bientot à la premiére course. Aussi ne sont ils pas propres pour la guerre, comme ceux

de

de Tartarie, qui ſont de grand corſage, forts & vigoureux, bienfaits & bien pris de tous leurs membres, & qui ſont ainſi comme autant de chevaux de bataille : avec cela ſi légers & ſi bons coureurs, qu'il y a plaiſir à les voir galoper aux endroits les plus rudes d'une montagne, ainſi que s'il étoient dans une prairie. Il ne cédent point en beauté, ni en force à ceux de l'Europe & de l'Arabie, mais tous les chevaux de la terre leur cédent au contraire l'avantage de je ne ſai quelle fierté qui les tient toujours ardens & toujours en cœur. On diroit auſſi que ceux qui les montent ſeroient venus au monde à cheval, tant ils y ſont bien & de bonne grace. Auſſi commencent ils de ſe donner à cet exercice, dès leur âge le plus tendre, & ils ne le quittent point qu'avec la vie. On y en voit pluſieurs qui ne font qu'attacher les rênes de la bride à leur ceinture, & par le ſeul mouvement du corps ménent & manient leurs chevaux, les font tourner ſur toutes les voltes, & leur font faire tel manége qu'il leur plait. Ils ont par ce moyen toute la liberté des mains pour ſe ſervir de leurs arcs & de leurs fléches. D'autres qui tiennent l'arc de la main de la bride, ne laiſſent pas de s'en ſervir, & de manier encore leur cheval avec toute la facilité poſſible. C'étoient donc ces chevaux des Tartares, qui renverſoient tout autant de Chinois qui oſoient ſe préſenter pour faire quelque réſiſtance ; & on pourroit dire ainſi que ç'auroient été les Conquérans de la Chine. Comme les Chinois ne ſe ſervoient point de piques pour ſoutenir & arrêter la Cavale-

rie,

rie, cinquante mille chevaux qu'il y avoit dans les moindres Armées des Tartares, (& même il y en eut plus de cent mille dans celle que commandoit l'Empereur,) ne tardoient guéres à rompre & à enfoncer les Armées de la Chine. Ces chevaux si ardens & si fougueux, qui abatoient tout ce qui se présentoit devant eux, de leurs puissantes forces se faisoient bientot jour par tout; outre qu'ils étoient encore en si grand nombre, & poussez par des gens si fermes, qu'il n'y auroit eu guéres d'Armées qui les auroient pu soutenir; & beaucoup moins celles de la Chine, & autres semblables, qui n'auroient eu ni piques, ni bataillons serrez, ni Cavalerie pareille à celle des Tartares.

On a pris garde que cette Cavalerie Tartare porte les étriers plutot plus courts, que longs. Tout l'Equipage de leurs chevaux n'est pas curieux, ni fort riche pour l'ordinaire. Il est seulement d'une matiére pour durer, & commode pour leur façon de combattre. C'est enfin dans cette Cavalerie que consistent les plus grandes forces des Armées de Tartarie. Leur Infanterie est peu de chose en comparaison; ce qui ne va pas de la sorte dans les Armées de l'Europe. C'est aussi cette Cavalerie qui est la premiére à toutes les occasions. C'est elle qui est la premiére & la derniére en toutes les attaques, & c'est elle enfin qui a commencé & achevé en si peu de tems la conquête entiére du grand Empire de la Chine.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Discipline militaire des Tartares.
Leur maniére de combattre, & d'attaquer les Places.
Aversion qu'ils avoient de demeurer dans les Villes.
Avec quelle sureté ils dorment en leur Camp, sans poser ni gardes ni sentinelles.

CE pourroit être seulement dans le désordre & la confusion qui se trouve dans les Armées des Tartares, que cette Nation pourroit passer pour barbare. Car ils y observent si peu d'ordonnance, qu'il paroitque c'est plutot par leur grand nombre, & par je ne sai quelle férocité, que par aucune science qu'ils ayent d'ordonner & de faire combattre leurs troupes, qu'ils remportent ces grands avantages. On ne voit rien de régulier dans toute leur maniére de faire la guerre, soit qu'ils donnent des batailles, soit qu'ils fassent des Siéges & viennent aux attaques des Places. Au lieu que les Chinois prenoient toutes leurs mesures & leurs régles, & gardoient pour l'ordinaire le meilleur ordre qu'ils pouvoient lorsqu'ils se mettoient en défense. Les Tartares, au contraire, n'employoient pour les emporter, que la fureur & la force, avec un grand mépris de la mort, où ils couroient avec une joye & une ardeur de gens qui sembloient aller à la gloire & au triomphe. Ils ont

ont toujours eu durant les quatre années de leur conquête plusieurs Armées sur pied en même tems. Elles passoient d'une Province en une autre, tantot pour conquérir un nouveau pays, & tantot pour s'assurer celui qu'ils avoient conquis, ensorte qu'on ne voyoit dans tout ce grand Etat que troupes & que gens de guerre, tant de pied, que de cheval. Chacune de ces Armées étoit pour l'ordinaire de deux cens mille hommes, cinquante mille chevaux, & le reste de gens de pied. Mais il n'y avoit pas toute cette diférence d'Officiers qui se trouvent dans les troupes d'Europe. Il y avoit seulement un certain nombre de Capitaines; & au lieu de tous ces différens Drapeaux qu'on déploye ailleurs, il n'y avoit là qu'un seul étendard sous lequel se devoit ranger toute l'armée, Cavalerie & Infanterie. C'est pourquoi, lorsqu'on aura parlé quelquefois des Etendars, ou Enseignes des Tartares, ce n'aura été que pour désigner, selon la maniére ordinaire de parler de nos troupes, quelque gros de ces milices, pour n'être pas obligé de répéter si souvent le nom de troupes & d'Armées.

La marche des Tartares n'est pas mieux ordonnée que leurs batailles. Ils vont par petits gros, & plusieurs ensemble, sans tenir ni rangs, ni files, mais ils s'étendent & se resserrent seulement, selon que les chemins leur permettent. La Cavalerie marche la premiére, & elle fait comme l'avantgarde. L'infanterie suit après, qui est comme l'arriéregarde. Lorsqu'on est prêt de partir, l'on entend

tend le son enroué d'une trompette, qui donne le signal de la marche ; & depuis elle ne sonne plus, non pas même quand on seroit prêt de donner bataille, & de courir sur les ennemis. Il n'y a du reste ni rambour, ni fifre, ni aucun autre instrument semblable; & c'est au seul bruit de cette trompette, qui pourroit faire penser à celle du jugement, de la maniére qu'elle fait remuer tant de monde, qu'il faut commencer & finir la marche. On porte devant toute l'Armée une sorte de banniére, ou Etendart de médiocre grandeur, pour lequel toutes les Troupes ont une grande vénération. C'est le seul qu'il y ait en toute l'Armée. Il est à peu près comme la baniére d'une Eglise. On est obligé de suivre cet étendart; par tout où il marche, soit qu'on aille charger l'assaut à quelque place; & aussitot que celui qui le porte, qui est un Capitaine des plus considérez, & qui a toujours auprès de lui les plus vaillans de toute l'Armée, commence à attaquer, tous commencent aussi á donner en même tems. La Cavalerie attaque la premiére, & l'Infanterie donne ensuite, sans ordre, ni conduite, mais tumultuairement, & selon que chacun peut joindre son ennemi. Il n'y a ni aile droite, ni aile gauche, ni bataille, ni corps de réserve. Ils ne forment ni escadrons, ni bataillons, non plus qu'ils ne tiennent ni rangs, ni files. Ils ne séparent pas même les tems de tirer des fléches, & d'en venir aux lances & aux sabres. Mais toute

toute cette nombreuſe multitude ſe remue & ſe précipite à la fois, pour rompre & enfoncer au plutot tout ce qui lui fait tête. Ni morts ni bleſſez ne les étonnent: car ils ne comptent pas pour une grande perte de voir beaucoup de leurs gens étendus par terre, eux qui ſe tiennent aſſez glorieux de mourir les armes à la main; outre qu'ils ſavent qu'ils ont du monde plus qu'il n'en faut pour remplir la place des morts. Comme ils ne ſonnent jamais de retraitte, vaincre ou mourir eſt tout ce qu'ils ont à faire. C'eſt le ſeul ordre qui leur eſt donné; ſi ce n'eſt qu'ils ſe viſſent entiérement défaits. Car en ce cas, ils peuvent prendre la fuite, comme on fait par tout ailleurs. Que ſi celui qui porte l'étendart eſt renverſé & tué dans la mêlée, ce qui eſt aſſez ordinaire, parcequ'il doit paroitre où le péril eſt le plus grand, alors le plus proche de ceux qui l'accompagnent, ne manque pas de prendre cet étendart, qui paſſe ainſi très ſouvent par beaucoup de mains dans une ſeule bataille, ou dans l'attaque de quelque place, ſans qu'il manque jamais de braves, qui s'empreſſent à l'envi de le relever. Car il n'y a rien qui leur ſoit plus honorable & plus glorieux.

Mais la maniére dont les Tartares aſſiégent & prennent les Villes eſt encore quelque choſe de plus rare & de plus irrégulier que tout ce qui ſe fait dans leurs batailles. La premiére choſe qu'ils font pour emporter une place eſt de donner l'aſ-

ſant

ſaut, & la derniére de dreſſer les batteires. C'eſt la Cavallerie qui fait les approches d'une place, & qui vient à l'aſſaut, qui ſont des choſes bien oppoſées à tout ce qui ſe pratique dans l'Europe. Ils viennent donc ſe mettre en préſence & à découvert devant une place défendue de bonnes murailles & de boulevarts, tout bordez de groſſe & de menue artillerie, avec un grand nombre de gens de guerre, qui y ont dedans des vivres & des munitions en abondance. C'étoit l'état où étoient pluſieurs Villes de la Chine, lorsqu'ils les vinrent attaquer. C'eſt la Cavalerie qui doit faire les attaques, ayant à ſa tête le Capitaine qui porte l'étendart On ne fait point pour cela de fort grands préparatifs. On attache ſeulement un grand nombre d'échelles à la queue des chevaux, & encore que ces échelles ne ſoyent qu'une ſeule piéce de bois entaillée ou percée de chevilles, les Tartares ne laiſſent pas de s'en ſervir auſſi bien que d'autres feroient des échelles ordinaires. Celles ci étant ainſi préparées, celui qui porte l'enſeigne pique & pouſſe fiérement ſon cheval juſqu'au pied de la muraille, où il eſt ſuivi auſſitot du reſte des troupes, qui jettent des cris effroyables, pour étonner davantage leurs ennemis. C'eſt ce qu'ils font toujours dans toutes les battailles & dans les aſſauts qu'ils donnent.

Quelque grand feu cependant que faſſe l'artillerie des aſſiégez quelque monde qu'elle renverſe de toutes parts, rien n'empêche les aſſaillans d'avancer toujours avec autant d'ar-

d'ardeur. Les monceaux de morts entaſſez les uns ſur les autres leur facilitent au contraire les approches en comblant le foſſé. Ils avancent de la ſorte juſqu'au pied de la muraille, & ceux qui en ſont les plus proches, deſcendent alors de leurs chevaux, dont ils ſe ſervent dèſormais comme de gabions & de parapets. Là ayant dreſſé leurs échelles, ils gagnent le haut de la muraille avec une ardeur & une réſolution qui n'a rien de pareil. Ceux qui défendent leur place ſe trouvent dèſlors preſque en auſſi grand danger que les aſſaillans mêmes ; d'autant que ceux d'en bas qui doivent ſoutenir les autres qui montent la muraille, ne ceſſent de faire pleuvoir ſur le haut un nombre infini de fléches, qu'ils décochent avec tant d'ardeur & & de juſteſſe, qu'ils les font preſque retomber où ils veulent, perçant ainſi ceux qui ſe croyoient le plus à couvert, & le plus en ſureté derriére leur muraille. Ainſi ceux qui ſont ſur les échelles, montent en peu de tems, & gagnent le terrain, où ils n'ont pas plutot pris pied, que couchez contre terre ou à genoux, ils commencent à couvrir de leurs fléches, tant ceux du dedans de la place, que les autres qui ſervent le canon, & tous ceux qui prétendroient défendre encore la muraille, qu'ils mettent bientot en état de ne ſe plus ſervir de leur artillerie, ni d'aucune de leurs armes.

Comme il arrive cependant toujours de nouvelles troupes devant cette place tandis qu'une partie eſt attachée à l'eſcalade, une autre

une autre entreprend de gagner une porte, & de s'ouvrir un passage dans la Ville. En peu de tems, c'est-à dire, aussitot que quelques chevaux y ont pu entrer, le bruit & le seul hennissement font assez entendre que la place est prise, & que tout y est désormais à la discrétion de ses ennemis. Les chevaux des Tartares annoncent ainsi les premiers leur victoire. Ces attaques, où les assaillans se précipitent de la sorte, sans être couverts d'aucunes armes, & sans se faciliter l'escalade par des bréches, leur coutent pour l'ordinaire beaucoup de monde; mais ils en ont bien leur revanche sur ceux qui ne peuvent plus se défendre. Rien n'arrête alors la fureur des vainqueurs. La vangeance est la joye de leur cœur, & il leur tarde qu'ils se soyent gorgez de meurtre & du sang de ceux qu'ils ont vaincus.

Mais si, après avoir donné l'assaut, les Tartares ne sont pas encore les maitres de la place, alors ils pensent à se servir de leur artillerie, & à battre les murailles. Ainsi ils finissent par où on auroit commencé ailleurs. Jusques là, & à moins qu'ils n'ayent fait tous les efforts imaginables pour emporter une place d'assaut, ils ne tirent pas un seul coup de canon, encore qu'ils en ménent quelquefois plus de cinq cens piéces, comme il s'en trouva autant dans l'Armée de Pelipaovan.

Quant au reste de la marche, dont on avoit commencé à parler, lorsque le jour est prêt de finir, la trompette sonne, & toute l'Armée s'arrête alors. Avant ce signal elle ne fait presque jamais alte durant tout le

 jour,

jour. Il faut ou marcher, ou combattre. Auſſitot donc que l'on entend la trompette, chacun penſe dèſormais à dreſſer ſa tente, qu'il va prendre dans le bagage. Chaque Capitaine a le ſien pour lui, & pour tous ceux qu'il commande : & jamais on ne voit le bagage de toute l'Armée enſemble. Les tentes ſont de cuir très fort, ou de peaux qui n'ont point encore été apprêtées. Elles ſont couſues pluſieurs enſemble, & aſſez bien ajuſtées. Chaque tente eſt aſſez grande & logeable, auſſi eſt-ce tout leur couvert & leur habitation la plus ordinaire. Il ſe forme de toutes ces tentes, comme de grandes Villes, où il y a pluſieurs quartiers, places & rues ; & elles ſont diſpoſées à peu près, comme les maiſons de campagne des Turcs. Les Tartares aiment beaucoup mieux ces logemens, que de demeurer dans les maiſons des Villes, où ils diſent qu'ils deviennent malades parmi les peuples, au lieu qu'ils ſe trouvent ſains & vigoureux, lorſqu'ils ſont campez & qu'ils reſpirent le grand air de la campagne.

Mais il faut revoir les Tartares ſous leurs tentes. C'eſt là qu'ils ſe retirent pour faire toute leur bonne chére. Leurs mets ne ſont pourtant pour l'ordinaire que de la chair de jeunes chevaux qu'ils font cuire, & pour leurs chevaux ils leur donnent du ris, qui n'eſt pas moins bon que la chair qu'ils mangent. Ils ne boivent & ne mangent pas moins bien, qu'ils combattent & qu'ils font tous leurs au-

autres exercices. Ils dorment auſſitot après & avec auſſi peu d'inquiétude, que s'il n'y avoit point pour eux d'ennemis au monde. Ils ne ſe ſoucient ni de poſer des gardes, ni de poſter des ſentinelles, & les rondes qu'ils font n'êveillent jamais perſonne. Il y a durant toute la nuit un profond ſilence dans leur Camp, ſi ce n'eſt qu'on y entende peut être le henniſſement de quelques chevaux. Ils ont toujours dormi avec le même repos durant la plus grande chaleur de leur conquête, & ne s'en ſont pas inquiétez davantage. Ils ne ſe défient pas davantage, & ne font pas une meilleure garde dans les Villes où ils ſont en garniſon, ſi ce n'eſt qu'ils ont toujours quelques uns de leurs gens ſous les armes en celle de Canton, & en quelques autres places où les Corſaires leur venoient plus ſouvent donner la camiſade. Les Chinois n'en avoient pas ainſi uſé. Ils faiſoient depuis deux cens quatre vingts ans la meilleure garde qu'ils pouvoient dans toutes leurs Villes, où ils n'avoient point ceſſé, dans la peur qu'ils avoient, de faire un bruit effroyable d'inſtrumens & de cris, qui ne laiſſoit dormir perſonne en repos. Cependant après avoir veillé durant tant d'années que leur ennemi étoit à plus de ſix cens lieues de quelques unes de leurs Provinces, ils s'endormirent malheureuſement à l'heure qu'il leur étoit le plus néceſſaire de veiller. Les Chinois faiſoient beaucoup de bruit lors qu'ils ne voyoient perſonne;

& quand ils eurent l'ennemi si près d'eux, à peine élevérent ils la voix pour crier aux armes, bien loin d'aller au devant, & de disputer les passages & l'entrée en leurs Provinces. Enfin pour avoir fait une si bonne garde, ils ne s'en trouvérent pas plus en sureté ; au lieu que le Tartare ne laissoit pas de conquérir tout ce grand pays, & de dormir encore en repos ; parcequ'il étoit sûr de ses forces, & qu'il savoit que sa valeur étoit assez connue de ses ennemis, pour n'avoir pas d'envie de les venir attaquer.

CHAPITRE XXXI.

De la bonne mine des Tartares.
Qu'ils semblent être nez pour les fatigues & pour la guerre.
Combien ils sont francs, ouverts, & gens sans façon.
De leurs divertissemens, & de leurs occupations & emplois en général.

LEs Tartares qui ont conquis la Chine sont généralement des hommes bien faits & de belle taille. Ils ont les épaules larges, & le reste du corps bien proportionné. Mais ils sont sur tout extraordinairement forts & robustes : ce qui les fait paroitre avoir plutot quelque chose de gros-

groſſier & de ſauvage, que rien de délicat & d'efféminé. Auſſi ne ſe ſoucient ils pas que leurs habits ſoyent ſi galans & ſi propres; & on voit par les calus qu'ils ont aux mains, qu'ils ſe paſſent fort aiſément de gands. Toute leur galanterie eſt d'être toujours en action, & de faire au moins beaucoup de bruit: ils aiment auſſi le travail.

Les Tartares n'ont pas le teint ſi blanc que les Chinois; il y a pourtant pour l'ordinaire peu de différence dans leurs viſages, ſi ce n'eſt que pluſieurs ſont plus noirs & plus halez. Ils ont la barbe auſſi plus épaiſſe, & noire pour la plupart, ou quelques-uns rouſſe. Mais ils la raſent toute, & ne laiſſent qu'un filet au milieu du menton. Ils ne portent point de mouſtaches, & ne laiſſent pas d'être braves: car du moins en ce pays on eſt vaillant ſans en avoir. Ils portent auſſi les cheveux très courts, ou plutot ils n'en portent point, étant bien aiſes de s'en décharger comme d'une choſe dont la nature n'a point affaire. Enfin leur dehors n'a rien que de guerrier, & qui ne marque des gens de réſolution & de cœur. Ils ſe jouent du travail & de la fatigue, où ils ont été endurcis dès qu'ils ſont venus au monde, & c'eſt ce qui fait qu'ils ne ſauroient vivre ſans action. La molleſſe & le plaiſir d'une vie où ils ne voyent rien de noble n'a point de charmes pour eux; mais ce qui eſt le plus, c'eſt qu'ils ont autant d'habileté & d'adreſ-

ſe, qu'ils ſont ardens & infatigables dans tout ce qu'ils entreprennent. Les Tartares ſont du reſte gens de conſeil autant que d'exécution, & quoiqu'ils ne perdent pas l'eſprit, pour trop rafiner dans les affaires, ou à y chercher d'artifice, & de cette malice que l'on appelle habileté & force d'eſprit, ils voyent pourtant aſſez clair dans tout ce qu'ils ont à faire, & diſcernent très bien, autant que des hommes en ſont capables, ce qui eſt, & ce qui n'eſt pas ſelon la droite raiſon.

Mais on remarque que pour leur humeur, ils ſont inégaux, ſur tout dans la paix qu'ils font comme les autres hommes, & tout différens de ce qu'ils ſont dans la guerre. Ils y ſont fiers, cruels, impitoyables, aiment étrangement à répandre le ſang de leurs ennemis. Au contraire, dans la paix ce ſont des hommes doux, faciles, agréables, & qui ſe montrent autant qu'ils peuvent & complaiſans & civils. Ils ne diſſimulent point ce qu'ils ont dans le cœur. Ils ne ſauroient faire paroitre ſur leur viſage une fauſſe joye, ni en cacher une véritable. S'ils rient c'eſt tout de bon: & s'ils ne ſont pas contens, leur viſage le fait connoitre. Auſſi diſent ils qu'il vaut mieux être violent, que traitre. C'eſt pourquoi, ils n'iront pas faire des complimens, ni baiſer les mains à des gens à qui ils voudroient du mal. Ils couperoient plus volontiers les bras d'un homme, que de l'embraſſer, lorſqu'ils ne l'aiment pas. Ils ſe moquent de tout ce qu'ils entendent dire de la Politique & des maniéres d'agir des Européens.

Une

Une des choses dont ils font le plus de gloire est d'avoir de bons chevaux. C'est aussi ce qui fait leur exercice le plus ordinaire ; & on peut dire, que c'est la plus grande vanité, & presque l'unique amusement qui occupe leur vie, depuis qu'ils viennent au monde. Il n'y a rien qu'ils ne fassent de leurs chevaux, qui sont aussi tellement faits à tout ce qu'ils veulent, qu'il semble qu'il n'ayent qu'un même esprit avec ceux qui les manient, tant ils obéissent parfaitement au moindre mouvement de la bride, &, si l'on le peut dire encore, à l'intention & à la pensée de celui qui les gouverne.

Quant à leurs maniéres d'agir particuliéres dans la vie civile, ils font assez paroitre qu'ils ne sont pas gens à tant de cérémonies que les Chinois. On ne voit point parmi eux tant de génuflexions, ni des gens qui donnent du front contre la terre pour leur rendre honneur, ainsi que les Mandarins obligeoient à toutes ces bassesses ceux du peuple qui venoient se présenter devant eux. Les Tartares estiment que c'est en faire trop devant des hommes ; & qu'eux mêmes n'en feroient pas tant devant leur Dieu. C'est pourquoi lorsque les Chinois, qui étoient accoutumez à ces basses flatteries, pensoient encore à leur rendre toutes ces soumissions, ils les rejettoient bien loin, ou ils s'en railloient d'une maniére qui leur devoit bien faire connoitre ce qu'ils en pensoient.

Les civilitez qui se pratiquent parmi les Tartares, approchent bien de celles de notre Eu-

rope. Pour ſe ſaluer, ils étendent le bras droit, inclinent un peu le corps, & en ſe remettant, portent doucement la main à la bouche. Lorsqu'ils veulent faire remerciement de quelque choſe qu'on leur préſente, ou d'un compliment, & de quelque parole obligeante, ils étendent encore le bras droit ſur le genouil, particuliérement lorsqu'ils ſont aſſis, & portant la main de l'épée ſur ce même genouil, ils l'élévent doucement, & inclinent en même tems la tête comme pour baiſer la main droite qu'ils y tiennent. Lorsque deux amis ſe rencontrent par la rue, ils ne ſe découvrent pas la tête. Ce ſeroit donner à rire, autant que celui qui ôteroit ailleurs ſes ſouliers. Ils ſe ſaluent ſeulement en ſe faiſant la civilité ordinaire, d'étendre le bras, & le rapprocher juſqu'à la bouche, en baiſant la main. Chacun parle enſuite de ſes affaires. Ou ſi ce ſont des amis plus particuliers, & qui avoient auparavant deſir de ſe voir, ils s'embraſſent alors, & ſe font un accueil qui marque encore mieux leur joye.

Les Chinois avoient toujours des évantails dans les mains, ainſi que les femmes en ont ailleurs. Soit qu'ils fuſſent chez eux, ou en viſite, ou dans les rues, ou en leurs Temples, ils n'étoient jamais ſans un évantail, & même les perſonnes les plus communes du peuple. Les Eſpagnols des Philippines, qui étoient accoutumez à le leur voir aux mains, ne le trouvoient plus étrange. Mais les Tartares ne purent ſe tenir d'en rire, & de tout leur cœur. Ils croyoient que la choſe le méritoit,

ritoit, & pour le faire mieux voir, ils leur demandoient si ce n'étoient pas là les armes de leurs femmes, & dont elles se servoient, non pas tant à battre & à rafraichir l'air qui étoit souvent assez frais, comme à se défendre de la chaleur qui leur fondoit le fard de leurs visages. Enfin ils ne pouvoient voir des Chinois avec des évantails, sans éclatter de rire. Il n'étoit pas défendu aux Tartares d'en avoir comme eux. Mais quelque excès de chaleur qu'il y eût pu avoir, quelque étouffant & quelque pesant que l'air eût pu être, un seul de cette Nation n'auroit pu se résoudre à paroitre avec un évantail à la main.

On ne voit point que dans les trois ou quatre années, après que la Chine eut été soumise, les Tartares ayent épousé des femmes Chinoises. Il leur en vint un très grand nombre de la Tartarie. On ne sait pas bien ce qui les auroit pu empêcher, si ce n'est qu'ils eussent résolu de ne peupler la Chine que d'habitans qui fussent tous de sang & de naissance Tartares. Mais c'est ce qui étoit assez difficile dans un aussi vaste pays, & par tout aussi habité, & aussi peuplé qu'étoit la Chine. Ainsi comme l'aversion, qu'on eût voulu que ces deux Nations eussent eu de s'allier ensemble, ne pouvoit pas se maintenir longtems; on crut au contraire, que se montrant de jour en jour des visages plus doux, les familles en viendroient bientot à faire des mariages. & des alliances les unes avec les autres, d'où il arriveroit qu'y ayant une telle union de sang & de parenté, ce ne seroit tantot

plus qu'un même peuple & une même Nation.

Les Tartares entre leurs autres divertissemens paroissent aimer la Musique. Elle n'a pourtant parmi eux rien de bien charmant. Ils se plaisent seulement d'entendre quelque air guerrier, & quelque chose d'éclattant, & il ne leur en faut pas davantage Ils trouvent fade & insuportable tout ce qui leur paroit avoir de la molesse & n'être d'aucune utilité, & c'est ce qui fait que souvent ils ne trouvent point de Musique plus charmante que le son enroué de la trompette qui sonne leur marche. Les oreilles des gens de guerre n'entendent guéres d'harmonie plus agréable que le son des clairons & des trompettes. Voilà la Musique qui leur revient le mieux.

L'on a déja remarqué que ces peuples boivent & mangent largement. Ils prétendent, pour bien travailler, devoir manger & boire de même. Mais ils ne sont pas bien délicats, & ils recherchent davantage la quantité, que la qualité de leurs mets. Leur viande la plus ordinaire est le mouton, dont ils ont des troupeaux en grand nombre. Ils vivent encore de venaison & de Chasse qu'ils font par les montagnes, où ils prennent des Cerfs, des Sangliers, & quelques autres animaux. Ils mangent aussi du Poisson, quand il leur vient en fantaisie de pêcher, mais ils ne font pas la différence que l'on fait ailleurs du maigre & du gras. Ils font tout rotir & assez peu; & ils achévent de cuire le reste en leur estomac à la maniére des barbares. Ils ne se donnent pas non plus tant de peine à diversi-

fier

ſer leurs mets, c'eſt aſſez pour eux de la quantité & de l'abondance. Ils cherchent le ſolide, & ſe contentent aiſément pour le reſte. Lorſqu'ils vont par la campagne, pour l'ordinaire ils ne vivent que de ris cuit; parceque c'eſt ce qu'ils trouvent de moins embaraſſant à porter. S'ils s'arrêtent en quelque lieu, ils y font du pain de blé; & ils en mangent pour lors avec leurs autres viandes plus volontiers que de leur ris. Ils boivent de l'eau fraiche, telle que nous la buvons, & non pas chaude comme les Chinois & les Japonnois la boivent. Pour le Châ ou Thé, qui eſt la boiſſon que l'on préſente par cérémonie dans tous ces Pays; ils le boivent chaud, comme font les autres peuples; & de même le Chocolat, quoiqu'il y en ait de froid comme le vin de pignon. Mais ce qu'ils boivent le plus delicieuſement c'eſt le Vin, blanc ou rouge, & de quelque nature qu'il ſoit. Ils n'en auroient pas cru Mahomet, ou plutot ils auroient penſé que ce trompeur auroit voulu prendre pour lui le vin qu'il défendoit ſi ſévérement aux autres. On pourroit dire auſſi que juſques ici le Vin leur auroit ſervi de préſervatif contre cette peſte que a infecté un ſi grand nombre de leurs voiſins. Eſt-ce peut-être auſſi pour cela qu'ils n'ont point voulu avoir d'autre Religion, qui de reconnoitre le Ciel pour leur Dieu? Ils voyent qu'il ne leur verſe que de l'eau, mais qu'au moins, il ne leur défend pas le Vin, & croyent avoir raiſon de ne pas faire leur Religion de ne boire que de l'eau.

Mais quoique les Tartares boivent du Vin, on ne voit pas pour cela, que ni riches ni pauvres tombent dans les excès de l'yvrognerie, ainsi que tant d'autres Nations. Ce qui a fait dire à quelqu'un, que si Mahomet n'avoit obligé à boire de l'eau; le Vin auroit peut être enyvré tout le monde. Ils invitent pourtant dans leurs repas leurs amis à boire des santez, comme on fait à peu près dans l'Europe; mais je dis à peu près, parcequ'ils ne prétendent pas qu'un homme perde la raison, pour leur faire raison. Ils disent assez bien, que c'est se défaire de la raison, & non pas faire raison. C'est pourquoi ils se moquent, quand ils entendent dire qu'en Europe un homme n'est pas de bonne compagnie, s'il ne boit autant de fois qu'il y est invité. Ils demandent si en Europe c'est une trahison, ou un crime d'Etat, de ne pas boire à la santé de ses amis. Ainsi ils ne croyent point qu'un homme en soit moins civil, & de plus mauvaise compagnie pour s'excuser de boire, lors qu'il craint d'en être incommodé.

Voilà quelle est la nourriture des Tartares. Pour l'apprêter, ils se servent de vaisselle de métail, comme d'argent, d'étain, de cuivre, & d'autres semblables, selon les moyens qu'ils en ont. Ils ne s'accommodent guéres de vases de terre, quoiqu'ils ayent la porcelaine si commune, si belle, & à si bon marché. Tout l'usage qu'ils en font est d'en avoir de petits plats, & de petites écuelles élevées & étroites, de la plus belle & de la plus fine qu'ils peuvent trouver, pour boire le

Chá.

Châ. Mais toute leur vaisselle, quelque différente qu'elle soit pour la matiére, est pour la plupart de la même forme & de la même façon, qui ne leur coute pas beaucoup, n'étant pas fort curieusement travaillée, quoiqu'elle soit toute renforcée, & d'une maniére, qu'il paroit qu'on a voulu qu'elle durat longtems. Ce que l'on remarque encore de particulier en la vaisselle des Tartares, est que toutes les piéces sont soutenues sur un pied, à la façon de ces coupes & tasses de l'ancienne mode. Celles d'aujourd'hui ont peut-être mérité de n'avoir plus de pied, pour avoir trop souvent fait perdre pied aux hommes par l'yvrognerie & les excès.

Ils se servent aussi de cuilliers pour manger, parcequ'ils ne peuvent pas s'accommoder des petits poinçons de bois, ou fourchettes de la Chine. Il est vrai qu'il faudroit que les Tartares commençassent à renaitre, pour se pouvoir servir commodément de toute cette propreté des Chinois, qui demande qu'on en ait fait usage longtems, avant que de se la rendre si propre & si commode.

Toute cette Nation est assez amie du commerce, où elle se rend très facile & très raisonnable. Sa maniére la plus ordinaire de trafiquer est de faire échange d'une denrée pour une autre, comme de donner du bled, de la laine, des bestiaux, & d'autres marchandises, qui sont communes chez eux, pour d'autres de plus grand prix, qui rendent la Chine si riche, & plus qu'aucun autre pays du monde. Ils ne paroissent pas avoir une si

grande paſſion pour l'argent. Auſſi ignorent ils toutes ces ſubtilitez & ces adreſſes des Marchands, qui font toutes choſes par l'envie & le deſir qu'ils ont de gagner. Ils ſeroient bienaiſes d'avoir commerce avec toutes les Nations du monde, & ils ſouhaitent qu'elles viennent toutes vendre & achetter parmi eux. Ils ne ſe mettent guére en peine ſi ces Etrangers s'arrêtent ou ne s'arrêteat pas dans leurs Villes, ni encore s'ils y portent des armes. Comme ils jugent aſſez avantageuſement de leur valeur & de leurs forces, ils ſe moquent de toutes ces terreurs paniques qui ne ſont propres qu'à des Chinois & à des Japonnois. Ils font entendre au contraire que quiconque voudra venir en leur pays, n'y ſera point conſidéré comme un Etranger, pourvû qu'il y vive bien, mais que pour ceux qui agiront mal, ils les en chaſſeront, ou les puniront comme ils le méritent. Ils ſe propoſoient d'agir de la ſorte avec les Etrangers, par où il paroit qu'ils jugent & raiſonnent de meilleur ſens que les Japonnois, qui ſe font peur de leurs imaginations & de leurs ſonges.

Les animaux dont ils ſe ſervent pour la culture des terres & pour leurs autres beſoins dans la paix & dans la guerre ſont, comme dans l'Europe, les chevaux & les autres bêtes de charge ordinaires, qui ſont en très grand nombre dans tout ce grand pays.

Quant à ce qui regarde les voyages de Mer

Mer & la navigarion, on prent garde que naturellement les Tartares avoient aversion de la Mer, peut-être à cause que la partie de Tartarie, que ceux ci habitoient, en est très éloignée. Il n'est pas étrange que l'on ait d'abord quelque éloignement de ce dont on n'a pas d'usage, ni d'expérience. Cependant on les vit dans la Province de Canton devenir en peu de tems de très bons hommes de Mer, & encore très bons soldats & très adroits à combattre sur les vaisseaux.

CHAPITRE XXXII.

Des habits des Tartares, & de leurs modes.
De la modestie de leurs femmes.
Qu'encore qu'elles aiment les chevaux & la guerre, elles sont toujours honnêtes & sages.
Fin de la Relation.

LEs Tartares, si l'on en excepte les derniers de la populace, ne s'habillent que d'étofes de soye; ce qu'ils auront fait encore plus commodément depuis leur conquête, qu'ils se seront vus les maitres du Pays où naissent les soyes. Le reste du peuple porte pour l'ordinaire des habits de lin, de laine, ou de cotton. La façon de leurs habits est en partie particuliére à leur Nation, & en partie approche assez de celle de

tous

tous les Mahométans de l'Orient. Ils ont moins de peine à se vêtir comme eux, qu'ils n'en auroient à garder leur loi de ne point boire de vin. Mais il faut les voir dans leurs habillemens depuis les pieds jusqu'à la tête.

Ils chaussent premiérement de petites bottines ou brodequins, qui ne leur couvrent jamais le genouil, & pour l'ordinaire ne leur viennent qu'à la moitié de la jambe. Quand ce ne sont que de justes brodequins, ils prennent encore des souliers, & lorsqu'ils n'en prennent point, il faut que ces brodequins ayent un pied, à la maniére d'une véritable botte.

Ils portent des chemises assez courtes, avec des caleçons dont ils se ceignent. Ces chemises sont pour l'ordinaire de lin ou de cotton. Ceux qui recherchent plus de propreté & de galanterie, quoiqu'ils ne soyent pas de la plus haute qualité, les portent de soye & d'une étofe comme le satin, ou un tafetas double & toujours très blanc. Ils vêtent par dessus cette chemise une veste qui descend un peu plus bas que le genouil. Cet habillement est assez serré & juste sur le corps, n'ayant pas plus de tour que lui en peut donner l'ouate ou le cotton dont il est doublé & garni depuis le haut jusqu'en bas. Les manches en sont de même très étroites & serrées, mais si longues, qu'elles peuvent couvrir toute la main. Elles sont ouvertes au poignet, & ils les portent retroussées sur le bras pour avoir plus de

grace

grace & faire paroitre la main plus belle. Ces manches ſont auſſi pour l'ordinaire enrichies de quelque broderie, depuis le coude juſqu'à l'épaule, mais le reſte depuis le coude eſt tout ſimple & ſans aucune façon. Cet habillement ſe boutonne par les côtez juſqu'à la ceinture, & par devant depuis le haut juſqu'au bas. Les boutons ſont pour l'ordinaire d'orfévrerie, ou d'or, ou d'argent, ou de quelqu'autre métail; & quelquefois même de pierreries plus ou moins précieuſes, ſelon qu'il plait aux perſonnes d'en porter, & les moyens qu'ils en ont, & non ſelon leur qualité, ſi ce n'eſt que les richeſſes, comme ailleurs, faſſent les Grands & les gens de qualité de cette Nation. Ces boutons ne deſcendent pas droit en bas par devant, mais de côté Ils le font ainſi pour tenir cet habit plus juſte à la ceinture. Car comme il eſt tout ouvert par devant, ils en replient un peu de la partie gauche ſur la droite; & c'eſt ſur le bord de ce qui eſt replié & qui deſcend en bas, que ſont attachez les boutons en ligne oblique. ce qui a ſur eux aſſez de grace. Quelques-uns portent auſſi de ces boutons ſur l'épaule droite & à l'endroit du colet, mais ce ſont des modes qui n'ont cours que pour un tems.

Ils portent encore ſur ces veſtes des ceintures de façons aſſez différentes, & c'eſt ce dont ils font pour l'ordinaire le plus galand & le plus propre de tout leur habillement. Les uns n'ont pourtant qu'un

cor-

cordon de ſoye de la groſſeur d'un doigt, dont ils ſe font pluſieurs tours. D'autres portent un taffetas, ou une toile de cotton très fine, de quatre doigts de large, & l'un & l'autre eſt couvert de pluſieurs piéces d'or, ou d'argent, ou d'ivoire, ou même de pierreries. D'autres qui veulent faire parade de quelque choſe de plus guerrier, ſe ceignent de quelque peau d'animal, & qui a tous les ornemens qui lui peuvent donner la façon & la galanterie qu'ils ſouhaitent,

C'eſt là leur premier habit. Ils prennent par deſſus celui-ci, qui deſcend aſſez bas, une caſaque plus courte, mais qui a plus de largeur & plus d'étendue. Ces deux habits ſont toujours de différentes couleurs. La caſaque de deſſus, & que l'on voit davantage, eſt d'une teinture plus gaye & plus vive, & comme elle eſt plus large & plus aiſée que celle de deſſous, ils la laiſſent aller ſans la boutonner, ni la ceindre, encore qu'elle ſoit garnie comme l'autre de riches boutons, mais qui ne ſervent que d'ornement; & ils n'en boutonnent au plus que quelques-uns. Elle n'a point non plus de manches, ou elles ſont ſi courtes, qu'elles ne deſcendent pas plus bas que le coude. Elle eſt auſſi comme la premiére veſte, doublée d'ouate, ou de cotton. Ces habits ſont d'uſage pour l'Hiver; & leur coutume cependant eſt de ſe vêtir autant qu'ils peuvent en Eté comme en Hiver. Il y a apparence qu'ils auront été obligez de la changer, depuis

puis qu'ils auront changé de climat. La Tartarie, qui est un pays plus Septentrional que la Chine, & ainsi plus froid que chaud, souffroit que ces peuples eussent plutot des habits d'Hiver, que d'Eté. Mais comme ils auront trouvé la Chine plus tempérée, & beaucoup plus chaude dans les Provinces du Midi, ils auront été aussi obligez de proportionner leurs habits, & de se défaire de leur coton & de leur ouate. On trouvoit une chose à redire en leurs casaques, qui étoit de n'avoir point de cou, ou de colet relevé, ni abaissé, en sorte qu'il ne paroissoit pas plus de façon au haut qu'au bas, ce qui revenoit à une sorte de robe qu'on fait prendre en quelques lieux aux criminels que l'on méne au supplice. Mais les Tartares ne demeurent pas d'accord que leur habit ait si mauvaise grace, peut-être parcequ'ils y sont accoutumez. On se familiarise avec les visages les plus rebutans, & à plus forte raison avec les modes & les choses qui d'abord auroient paru les plus bizarres.

Voilà quel est l'habillement des Tartares depuis les pieds jusqu'au cou & aux épaules. Il reste de voir comment ils se couvrent la tête. C'est d'une maniére assez extravagante, & quoique la Relation en parle fort au long, il auroit peut-être été plus à propos de n'en rien dire, pour n'avoir pas à achever cette narration par une matiére qui n'a rien de fort agréable. Mais afin que les curieux n'ayent pas dequoi se plaindre, il faut dire ce que l'on en trou-

ve. Ce ſont les Eſpagnols qui ſe ſont le plus moquez de la facon des bonnets & des chapeaux des Tarrares. Ils devoient pourtant penſer qu'une grande partie du monde ne ſe moque pas moins d'eux, en fait d'habits & de modes, eux qui après en avoir tant de fois changé & pris même ſouvent des autres Nations ce qu'ils y avoient trouvé auparavant de plus bizarre, pourroient encore quelque jour s'accommoder de ce qui les a davantage choquez dans le bonnet des Tartares.

Premiérement ces peuples ſe couvrent la tête autrement en Hiver, qu'en Eté. Ils ne ſont pas tous ſi exacts à ce changement, mais la plupart n'y manquent guéres. Ils portent pour l'Hiver une certaine toque ou bonnet d'une forme ronde, aſſez élevé & qui ſe ſoutient, comme s'il étoit d'une matiére très ſolide. Il n'eſt pourtant que d'une étofe de ſoye, ou d'un drap très fin, doublé de même, & garni d'ouate, ou de coton, comme leurs veſtes & caſaques. Ce bonnet ſerre aſſez d'entrée la tête, qu'il environne encore d'un rebord épais qui la fait paroitre en cet endroit plus groſſe que tout le reſte du corps. Tous ce rebord eſt couvert de houpes de ſoye, qui, pour l'ordinaire, ſont de couleur, & de celles qu'il plait à chacun de porter. Elles ſont pour la groſſeur à peu près comme celles des bonnets de nos Docteurs ; & ceux des Tartares en ſont couverts tout autour, depuis le haut juſqu'au bas, à l'exception ſeulement d'un petit rond ſur le devant, de

la

la grandeur d'une piéce d'un écu. Ils laissent ce petit vuide pour une plaque de métail qu'ils y mettent, avec un bouton d'or ou d'argent au milieu. Les Mandarins & les autres personnes de qualité qui sont dans les charges se reconnoissent à cette plaque, qu'ils portent toujours d'or ou d'argent, avec une pierre précieuse qui y est enchassée, & il ne dépend pas de la fantaisie, ou des biens que chacun peut avoir, de porter telle enseigne qu'il lui plait. Mais il faut nécessairement que la grandeur, la couleur, la forme & la façon de la pierre précieuse, marquent le rang & la dignite de celui qui la porte. C'est par cette marque d'honneur qu'ils ôtent tout lieu aux differends qui arrivent ailleurs pour les rangs & les préséances des Magistrats & Officiers de Justice; parceque ce seroit un crime de léze-Majesté, qu'aucun eût osé porter les marques d'une dignité qui ne lui appartient pas. Il n'y a en tout le reste de leur maniére de se couvrir, soit l'Hiver, soit l'Eté, aucune différence entre les personnes de la plus haute qualité, & les derniers du peuple; entre les plus habiles, les plus grossiers, & les plus ignorans. C'est généralement une même forme & une même façon de coiffure. Seulement les plus riches, ou les plus curieux choisissent les plus belles étofes. Du reste le plus chétif artisan aura la tête ou le bonnet tout couvert de houpes, aussi bien que l'homme de la plus haute qualité. Il faut donc parmi cette Nation reconnoitre les gens

gens à leur enſeigne, & encore regarder de près. Car comme ils portent tous de ces plaques avec un bouton au milieu, & qu'il n'y a que les Magiſtrats qui en ayent d'or, ou d'argent, avec une pierre précieuſe, il n'eſt pas aiſé de faire ce diſcernement de bien loin.

Les Tartares quittent ce bonnet lorsque l'Eté eſt venu; & ils prennent alors des chapeaux, non pas de laine preſſée comme les notres, mais de feuilles de palmier, ou de quelques autres plantes & herbes qui ſont rares & curieuſes parmi eux. La forme & la façon de ce chapeau a encore quelque choſe de plus bizarre que leur bonnet. Le bord en eſt large & ſpacieux, & la tête très petite, ſi ce n'eſt qu'elle eſt encore ornée de houpes de ſoye, avec une place ſur le devant pour l'enſeigne ou la médaille, pareille à celle qui ſe porte ſur la toque d'Hiver. Quelques uns en portent auſſi d'une forme toute pointue, & d'autres d'une qui eſt toute plate. Il faut qu'en celle ci ils ne mettent point de houpe; ce qui la fait paroitre plus baſſe. La tête de ces chapeaux eſt encore garnie au dedans de certains cordons de ſoye entaſſez, d'où deſcendent deux autres plus grands cordons pour tenir le chapeau. Ils ſe les attachent au deſſous du menton avec un bouton qui les tient plus ou moins ſerrez. Mais pour reveni raux bords du chapeau, ils ſont à peu près comme les bords d'un grand plat mal bâti, & tout doublez par dedans. Ils deſ-

descendent & tombent en façon de goutiére. En tems de pluye que ces houpes sont mouillées, elles sont toutes couchées sur ces bords, & viennent à deux ou trois doigts de l'extrêmité, où est une certaine broderie assez grossiére, & qui n'a pas beaucoup de grace.

Mais il faut encore remarquer que les houpes de ces chapeaux, & particuliérement de ceux des pauvres gens & des personnes moins considérables, sont de soye. Pour les plus riches & les plus curieux, ils les font faire d'une certaine herbe de couleur jaune & dorée, qui approche fort de celle de la fleur du maïs. La tige de cette plante, qui est environ de la grosseur d'un doigt, est assez longue & ployante pour leur servir à faire plusieurs tours à leurs chapeaux; & comme elle porte beaucoup de graine, elle leur produit aussi naturellement des houpes en si grand nombre, qu'il faut que plusieurs en ôtent une partie. Ces houpes leur sont commodes, en ce qu'elles ne retiennent point l'eau comme celles de soye, & qu'aussi pour avoir été mouillées, elles ne perdent rien de leur éclat; elles en sont au contraire plus vives & plus belles, par un certain émail qu'elles semblent reprendre avec cette fraicheur. Aussi cette plante est-elle fort estimée dans les lieux même où elle croît, où un chapeau qui en est garni ne se vend pas moins de deux ducats; ce qui est un prix assez haut, selon ce que les choses se vendent dans les autres Provinces de

la Chine, où pour deux ducats, un homme pourroit avoit tout ce qui lui faudroit de velours ou de damas pour se vêtir. Ceux donc qui n'ont pas les moyens d'avoir de cette herbe pour leurs chapeaux, s'accommodent en la place de houpes de soye de la même couleur, & ainsi l'on est pauvre parmi cette Nation, lorsqu'on y est réduit à ne porter que de la soye, pendant que l'herbe & la paille font l'ajustement le plus galand des personnes riches.

Toute cette mode & façon d'habits des Tartares est devenue présentement celle des Chinois. Ils ont été bien obligez de la prendre, après des Ordonnances, qui étoient des Arrêts de mort contre qui que ce fût qui n'y obéiroit pas. Seulement les femmes furent traitées un peu plus civilement. Il n'y avoit rien cependant de plus opposé que cette maniére nouvelle de s'habiller, à celle que les Chinois avoient conservée depuis un très longtems, sans y avoir fait aucun changement. C'est pourquoi autant qu'ils étoient satisfaits de leurs habits & de leurs cheveux, autant eurent ils de peine à quitter l'un & l'autre, ce qui alla si avant, que plusieurs aimérent autant se laisser égorger, que de se résoudre à porter des habits à la Tartare. Mais les femmes de la Chine trouvérent plus de civilité que leurs maris auprès de leurs vainqueurs. Il ne parut point aussi qu'ils eussent manqué en aucun lieu de respect pour ce sexe, si ce ne fut en la Province de Canton, où les em-

portemens du Vice Roi des Armes furent à la vérité les excès d'un homme qui n'avoit ni humanité, ni honneur. Mais ce qui arriva en cette Province ne doit pas faire présumer que les autres n'eussent pas été favorablement traités. Les gens de guerre y étoient dans une meilleure discipline, & sous des Chefs qui pensoient à donner de meilleures impressions aux peuples du mérite de leurs personnes & de leur Nation. Ce n'est pas que, quelque peine qu'ils prissent de faire bien observer leurs ordres, il ne se fit encore de grandes violences en plusieurs Villes qui étoient prises de force. Il seroit difficile de faire autrement la guerre. Mais ces dèsordres n'arrivent pas moins dans les Armées de l'Europe, & parmi des Soldats Chrétiens, & des Chefs qui enfin ne peuvent pas remédier à tout. Il est certain cependant que dans toutes ces Provinces, les Tartares se conduisirent toujours à l'égard des femmes, avec toute la civilité & l'honnêteté que les Chinois pouvoient souhaiter. Le Roi particuliérement, les Princes ses Oncles, & les autres Grands de Tartarie, firent bien connoitre combien ils étoient éloignez de permettre ces dèsordres, par les sévéres châtimens qu'ils voulurent faire de tous ceux dont ils purent avoir connoissance.

Les Tartares, qui traitoient si obligeamment les femmes de la Chine, auroient donc bien moins usé de violence pour leur

faire changer les modes de leurs habits. Ils laiſſérent entiérement à leur liberté & à leur inclination, de prendre ou les modes de Tartarie, ou de retenir celles de la Chine, & ils n'ordonnérent aucune autre choſe ſur ce ſujet. En tout le reſte on ſut que les Officiers des Troupes & les Mandarins Tartares, obſervoient avec elles toutes les civilitez dont on uſe avec les femmes dans l'Europe. C'étoit ce qu'on ne voyoit pas auparavant dans la Chine, où un homme en parlant à une femme, ne l'auroit jamais appellée Madame, quoiqu'elle eût été de qualité & d'une condition beaucoup plus relevée que lui, encore qu'à chaque parole elle l'auroit traité de Seigneur & de Monſieur.

Il reſte à dire quelque choſe des habits des femmes Tartares, quoiqu'on n'en ſache pas ſi bien le particulier. Elles portent des chapeaux, ainſi que les hommes, ſi ce n'eſt qu'elles n'y veulent pas tant d'ajuſtemens; & quelques unes même ſe font comme une galanterie de les négliger. C'eſt artifice quelquefois, que de ne ſe vouloir pas ſervir d'artifice. Les choſes ſont toujours plus belles dans leur naturel, & la Nature a bien ſujet de ſe plaindre, qu'ayant pour l'ordinaire donné aux femmes tant de beautez, elles ne laiſſent pas de recourir encore à l'art, & de reconnoitre tenir de lui tout ce qu'elles ont d'agrément & de graces. Au moins celles de Tartarie n'y cherchent pas tant de fa-

façon. Elles portent les cheveux longs, ainsi que celles de l'Europe, mais qu'elles laissent assez négligemment pendre & ondoyer sur les épaules, sans autre cordon qui les retienne que celui de leurs chapeaux. Elles ont pour leurs habits de certaines vestes & simares assez longues & sans collet, & d'autres plus petites comme demi sayes, qui différent peu de celles que portent les Chinoises. Ces vestes sont de diverses couleurs, mais toujours des plus gayes & des plus vives. Elles sont aussi pour l'ordinaire d'étofes de soye, à moins que ce ne fussent des personnes très pauvres. La façon est d'être très justes sur le corps, & d'avoir peu de tour, & sans aucun autre de tous les ajustemens que les modes & la vanité ont inventez dans l'Europe. Elles chaussent de petites bottines ou brodequins, & elles prennent même quelquefois des bottes & des éperons, lorsqu'il leur plait de monter à cheval, ou qu'elles ont à faire voyage. Du reste leurs patins les plus naturels, & le reste de leur chaussure qui leur fait mieux porter le corps, ce sont leurs chevaux. Leurs arcs aussi & leurs fléches sont leurs bagues & leurs bijoux, & leurs cercles & leurs ruelles, la campagne. Là elles courent & voltigent comme d'autres Nymphes de l'ancienne Tyr, ou comme de nouvelles Amazones de la Scytie leur voisine. Aussi ne peut on dire la surprise où furent les femmes de la Chine, lorsqu'el-

les, qui avoient été nourries toute leur vie dans des cages, voyoient des femmes qui ne leur paroiſſoient rien moins que des femmes. Elles ne ſe pouvoient laſſer de les admirer, & elles en avoient même de la peur, autant que des hommes. Ce n'eſt pourtant pas que celles-ci faſſent toute leur occupation de manier des armes, & de battre la campagne. Elles y font paroitre ſeulement juſques où leur valeur & leur courage pourroient aller dans l'occaſion. Auſſi celles qui vont à la guerre avec leurs Maris ne craignent elles guéres d'aller à la charge, & de ſe mêler comme eux parmi les ennemis. Mais ce qu'on peut admirer davantage en ces femmes, eſt leur adreſſe à manier & à gouverner ſi bien un cheval. Il y en a qui paſſent tout ce qu'on en peut dire; & toutes, plus ou moins, entendent mieux à piquer & à monter un cheval, qu'une infinité d'hommes ailleurs. Ce n'eſt pas en ce pays, comme en Eſpagne, où il n'y a que les Nobles & les Gentilshommes qui montent à cheval, les femmes des Tartares pauvres & riches y ſont preſque toujours. Ce ſont là auſſi leurs caroſſes & leurs chaiſes; & toutes ont leurs chevaux qu'elles dreſſent & qu'elles exercent, en ſorte qu'il ſeroit d'auſſi mauvaiſe grace à une Tartare, de ne ſavoir pas piquer ſon cheval, qu'il le ſeroit à une femme en Eſpagne de ne pouvoir marcher ſur des patins.

C'eſt

C'eſt tout ce que nous avons pu apprendre de ces Tartares qui viennent de faire une ſi grande & une ſi riche conquête. Après avoir vu combien cette Nation eſt puiſſante dans les armes, on a cru devoir encore ajouter quelque choſe de ſes coutumes & de ſes maniéres d'agir dans la vie civile. Comme elles vont faire dèſormais les Loix, les coutumes & le gouvernement en général de tout ce grand Pays, ce que l'on en a rapporté, pourra faire connoitre en quelque ſorte l'état où il ſera ſous ſes nouveaux Maitres. Ce qui eſt le plus déplorable, c'eſt que tant de Peuples, & vaincus & vainqueurs demeurent également ſous la tirannie de l'infidélité & de l'impiété. On avoit eu quelques eſpérances que les Tartares, qui ne ſe ſont pas montrez ſi rebelles à l'Evangile, que l'étoient les Chinois, y donneroient plus d'entrée, & recevroient beaucoup mieux ceux à qui DIEU mettroit dans le cœur de le leur aller annoncer. Mais on peut dire que ce ne ſont encore que les vœux & les ſouhaits de ceux qui demandent à DIEU tous les jours que ſon Royaume arrive. Il faut autant que jamais lui demander qu'il verſe ſes bénédictions & ſes graces ſur ceux des Princes Chrétiens qui ont eu, & qui auront part à ce grand ouvrage. C'a été la gloire des Rois d'Eſpagne d'avoir fait paſſer, & d'avoir entretenu une grande partie des Ouvriers qui travaillent dans ce vaſte

Champ;

Champ; & cette grande entreprise digne de Rois Très-Catholiques est aussi ce qui leur a mérité la qualité de Princes Apostoliques, auprès d'un des Souverains Pontifes de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, Grégoire XIV.

FIN.




2690363 t6